

DANIEL
MEUROIS & ANNE
GIVAUDAN

De mémoire d'Essénien

L'autre visage de Jésus



LE
PASSE-MONDE

Daniel et Anne
Meurois - Givaudan

De mémoire d'Essénien

L'autre visage de Jésus

Éditions Le Passe-Monde
Québec

De Daniel Meurois

Parus aux Éditions Le Passe-Monde

LES ANNALES AKASHIQUES - ...*portail des mémoires d'éternité*

CE QU'ILS M'ONT DIT... - *Messages cueillis et recueillis*

AINSI SOIGNAIENT-ILS - ...*des Égyptiens aux Esséniens...*

FRANÇOIS DES OISEAUX - ...*Le secret d'Assise*

LES MALADIES KARMIQUES - ...*les reconnaître, les comprendre, les dépasser*

COMMENT DIEU DEVINT DIEU - *une biographie collective*

De Daniel Meurois

Parus aux Éditions Le Perséa

LA DEMEURE DU RAYONNANT - *Mémoires égyptiennes*

VU D'EN HAUT - ...*un rendez-vous très particulier*

VISIONS ESSÉNIENNES - *dans deux fois mille ans...*

L'ÉVANGILE DE MARIE-MADELEINE - ...*selon le Livre du Temps*

LOUIS DU DÉSERT - *Le destin secret de Saint Louis (tome I)*

LOUIS DU DÉSERT - *Le voyage intérieur (tome II)*

LE NON DÉSIRÉ - *Rencontre avec l'enfant qui n'a pas pu venir...*

CE CLOU QUE J'AI ENFONCÉ - *Une exploration du sentiment de culpabilité*

LES ENSEIGNEMENTS PREMIERS DU CHRIST - ...*à la recherche de Celui qui a tout changé*

De Daniel Meurois en collaboration avec Anne Givaudan

Parus aux Éditions Le Passe-Monde

CHEMINS DE CE TEMPS-LÀ - *De mémoire d'Essénien (tome 2)*

Parus aux Éditions Le Perséa

RÉCITS D'UN VOYAGEUR DE L'ASTRAL - *Le corps hors du corps...*

WESAK - *L'heure de la réconciliation*

LE VOYAGE À SHAMBHALLA - *Un pèlerinage vers Soi*

LE PEUPLE ANIMAL - ...*les animaux ont-ils une âme ?*

LES ROBES DE LUMIÈRE - *Lecture d'aura et soins par l'Esprit*

Des mêmes auteurs

Parus aux Éditions S.O.I.S.

TERRE D'ÉMERAUDE - *Témoignages d'outre-corps*

PAR L'ESPRIT DU SOLEIL

LES NEUF MARCHES - *Histoire de naître et de renaître*

CHRONIQUE D'UN DÉPART - *Afin de guider ceux qui nous quittent*

CELUI QUI VIENT

SOIS - *Pratique pour être et agir*

UN PAS VERS SOI - *Sereine Lumière*

Éditions le Passe-Monde
C.P. 62043 Québec (Qc) G1W 4Z2 Canada
Courrier électronique :
passe-monde@videotron.ca
info@meurois-givaudan.com
Sites Internet :
www.danielmeurois-givaudan.alchymed.com
www.meurois-givaudan.com

Photo de couverture : Pierre et Jean allant vers le Tombeau au matin de la Résurrection.

Peinture d'Eugène Burnand – Superstock.

Maquette informatique du texte : Lucie Bellemare

© Éditions Amrita 1984, © Éditions le Perséa 2000

© Éditions Le Passe-Monde – 4^{ème} trimestre 2007

Tous droits réservés pour tous pays

ISBN : 978-2-923647-01-2

*Nous dédions ce livre
à tous les Esséniens d'aujourd'hui,
d'ici et d'ailleurs,
à vous tous, familles et amis
qui, chacun à votre façon,
avez su si bien nous accompagner.*

Avant-propos

Les Esséniens... un nom qui, aujourd'hui, revient souvent sous les yeux de ceux qui s'interrogent. Depuis la découverte des Manuscrits de la Mer Morte, il a fait le tour du monde, suscitant cependant plus d'interrogations que de réponses.

Qui étaient les Esséniens ? Malgré les récents travaux des archéologues et des chercheurs, l'Histoire officielle est encore bien avare de renseignements.

On parle d'une secte mystique à laquelle certains associent parfois le nom de Jésus... Qu'en est-il exactement ? À cela nous nous proposons, à travers ce livre, d'apporter une réponse... ou un début de réponse car ce domaine d'investigations est immense !

Ce n'est pas un travail d'historien que nous présentons dans les chapitres qui suivent, mais un récit, un témoignage vécu. En effet, aucun document, quel qu'il soit, n'a servi à sa rédaction.

La raison se refuse, bien sûr, à admettre que l'on puisse fouiller le passé en dehors des méthodes traditionnelles d'investigation.

Et pourtant... Est-il raisonnable de poser des limites aux horizons qui s'offrent aujourd'hui à l'homme ? Les frontières de l'"impossible" ne reculent-elles pas sans cesse ?

Ce n'est cependant pas une technique de travail révolutionnaire qui nous a permis de mener à bien cet ouvrage, mais une méthode dont l'origine se perd dans la nuit des Temps.

Ce livre a été élaboré à partir d'une technique héritée des anciens Égyptiens et des mystiques de l'Himalaya ; il est le fruit d'une longue lecture dans les Annales akashiques.

Que sont les Annales akashiques ? Nous pourrions dire qu'elles sont la Mémoire de l'Univers, mais cela resterait encore bien vague.

Penchons-nous donc sur le mot *Akasha*, d'origine sanscrite. Ce terme désigne un des éléments constitutifs de la Nature au même titre que la terre, l'eau, le feu et l'air. Les anciennes Traditions nous apprennent qu'il s'agit d'une substance infiniment subtile, d'une forme d'énergie dans laquelle baigne l'Univers et qui a la propriété de garder la mémoire visuelle et auditive de tout ce qui vit. L'Akasha serait donc la "plaque sensible" de l'Univers ou encore, pour employer un terme très contemporain, un gigantesque "film magnétoscopique" mis en place par la Nature elle-même et capable de nous révéler, dans certaines conditions, la mémoire du passé.

Il convient de signaler que la consultation de ces Annales a eu lieu hors de notre monde physique et au cours d'une série de voyages astraux ou voyages hors du corps.

Ce type de lecture n'a rien à voir avec ce que l'on peut appeler "phénomènes spontanés de vision". Il nécessite le long apprentissage d'une méthode précise soutenue par un travail personnel d'ordre spirituel. En effet, et nous tenons à insister tout particulièrement sur ce point, une technique est loin d'être suffisante. Celle-ci n'est que le coup de pouce à une longue préparation, à un nettoyage des divers corps qu'aucun mode d'emploi ne pourra remplacer car elle est fondée sur l'amour.

La lecture des Annales akashiques suppose, par ailleurs, une autorisation de la part des êtres spirituels qui en ont la garde. Ces derniers s'assurent de la pureté d'intention des "voyageurs" et de leurs capacités d'assimilation. Enfin, les recher-

ches en question ne doivent jamais être menées dans un but personnel.

Le récit qui va suivre nous emmène il y a quelque deux mille ans, en Palestine, au sein même de la société essénienne. Il n'est guère facile de revivre son propre passé, aussi ne nous a-t-il pas toujours été agréable de parler de nous. Nos personnes, celles qui portaient à l'époque les noms de Simon et Myriam, n'ont d'ailleurs qu'une importance relative dans ce témoignage.

À travers cette existence vécue au cœur de la Fraternité essénienne et de ses enseignements, il sera souvent question de la personnalité et de la pensée de Jésus ainsi que des détails relatifs à sa vie, à son entourage.

Nous n'ignorons pas que quelques-uns de ces aspects pourront surprendre, voire choquer, et nous sommes conscients de la responsabilité que leur diffusion implique. Toutefois, le temps est venu de lever certains voiles.

Nous n'avons pas la prétention d'apporter exclusivement de l'inédit mais une pierre de plus à un édifice qui se met en place. Nous ne prétendons pas non plus rapporter la totalité des faits cachés dans ce domaine jusqu'ici, *le moment de leur révélation n'étant pas encore venu.*

Il nous paraît aussi important d'insister sur un point : rien n'a été romancé ou déformé dans un but quelconque. Le lecteur sera peut-être surpris de trouver une foule de détails concernant aussi bien des paysages, des portraits que des discours... La mémoire astrale est dotée d'une grande fidélité, les yeux de l'âme perçoivent plus intensément que ceux de la chair.

Ainsi, rien de ce qui a été écrit ne l'a été approximativement. Nos efforts ont toujours tendu vers la plus grande fidélité par rapport au vécu, *au mot près* lorsqu'il s'agit de paroles rapportées.

Nous tenons enfin à préciser ici de quelle façon la lecture des Annales akashiques s'effectue. Les scènes sont revécues

avec une netteté absolue, les paroles sont perçues dans la langue de l'époque mais comprises instantanément comme si nous en possédions aujourd'hui la maîtrise. En ce qui nous concerne, la sensation de vécu fut telle qu'elle nous a fait retrouver des émotions, des perceptions étrangères à notre personnalité actuelle.

Certains verront peut-être dans ce livre un roman et d'autres seront tentés de le qualifier de délire mystique. Peu importe ! Nous l'avons écrit avec le cœur, tel que les épisodes s'en imprégnèrent en nous au jour le jour pendant près de deux années. Nous le confions donc aux êtres de cœur !

Certains savent déjà ce qu'il en est et le temps décidera... Si temps il y a !

Nota. - Bien que chacun des auteurs ait rédigé plus particulièrement une partie de cet ouvrage, la grande majorité des scènes décrites a été revécue en commun.

LIVRE I

CHAPITRE I

Zérah

Je venais juste d'avoir quatre ans. Mes parents et moi habitions un petit village de Galilée à deux jours de marche au nord-est de Jappa. Jappa, c'était la grande ville, toute une aventure. Debout sur le muret du jardin qui entourait notre modeste habitation, je contemplais bien souvent la longue file des caravanes de chameaux qui s'y rendaient d'un pas nonchalant.

C'était une de mes distractions favorites ; je me plaisais à imaginer les marchands commençant à déballer sur la place de la ville les mystérieux contenus des énormes couffins accrochés aux flancs de leurs montures. Je n'avais connu ce spectacle qu'une seule fois, mais il avait fortement marqué mon imagination et mon esprit d'enfant.

La vie étrange des petites ruelles écrasées de chaleur, les échoppes des artisans et des commerçants, les senteurs des épices, les cris du bétail et l'agitation du port, tout cela contrastait tellement avec l'existence calme et parfaitement réglée de notre village !

Mon père était potier et rares étaient les occasions où il se rendait à Jappa. Encore fallait-il l'en prier. Il préférait le rythme lancinant de son tour aux exhortations des marchands.

Inconsciemment, je le lui reprochais un peu. N'y avait-il rien d'autre à faire à Jappa que d'acheter du grain une fois l'an ? Ma mère essayait parfois de me raisonner à ce sujet. Elle aussi était parfaitement rompue à la vie dure et simple de la campagne. D'ailleurs, elle avait toujours vécu là, comme tous ceux du village, le village des Frères, ainsi que l'appelaient ceux de Jappa.

Des Frères de quoi ? Je l'ignorais, mais mon père et les autres occupants des habitations voisines disaient souvent que nous étions tous frères et qu'il fallait que j'aie beaucoup de respect pour ce nom-là. Mes questions n'allaient d'ailleurs pas bien loin ; en dehors des heures de curiosité inquiète propres aux esprits des enfants qui s'éveillent, je trouvais une chaude sécurité au sein de notre petite communauté.

Combien étions-nous, au juste, dans cet assemblage de constructions de torchis et de pierres, perché à flanc de co-teau ? Cent cinquante ou peut-être deux cents, tout au plus.

Notre village était entouré de ce qui me paraissait être, à l'époque, une véritable fortification et qui n'était, en fait, qu'un petit muret de pierres grises. Bien rarement ce muret dépassait un mètre de haut.

Mon père me répétait toujours, comme pour être certain que ses paroles se gravent en moi, qu'il s'agissait de « l'enceinte sacrée », que tout ce qui demeurerait et croissait à son ombre était pour nous protégé et béni.

Chacune des maisons de notre village était entourée de quelques arpents de terre qui suffisaient aux nécessités de la vie quotidienne. Mais en bas, de chaque côté de la route de Jappa, nous cultivions tous des champs plus vastes. À ce qu'il m'en souvient, nous y travaillions d'un commun accord. Il ne venait à l'idée de personne de dire :

« Ici, c'est ma terre, là, la tienne. »

Chacun disait : « Voilà notre terre »

Les discordes étaient rares car chaque récolte se voyait aussitôt équitablement partagée. Il en résultait une grande paix et c'est pourquoi, dès les premières années de ma vie, je me mis à aimer mon village et ses Frères. Il me semblait qu'il y avait une loi pour nous, que les autres, les marchands et ceux de la ville, ne suivaient guère. C'était une sensation confuse que je ne parvenais pas à m'expliquer.

Lorsque, avec ma mère, je descendais l'étroit sentier qui se faufilait à travers les broussailles et que nous quitions ainsi le village pour remplir, quelques centaines de mètres plus bas, les cruches à eau, notre demeure et celles des autres disparaissaient à mes yeux. Seules quelques formes cubiques grises et ocres pouvaient se deviner derrière les chênes verts et les grenadiers.

Au cœur du village avait autrefois coulé une source, mais la nature semblait avoir changé d'avis et il nous fallait plusieurs fois par jour quitter notre enceinte sacrée. Accompagner ma mère était une sorte de jeu ; selon les saisons, j'en profitais pour flâner dans la vigne ou sous les figuiers.

Plus bas, près de la grand-route, s'enchevêtraient de larges rubans tantôt bleus, tantôt or. C'étaient les champs de lin et de blé. Je lançais souvent des cailloux dans leur direction comme pour me prouver ma force et dire mon désir d'aller plus tard y semer et y moissonner.

Ainsi, la corvée d'eau se transformait-elle en jeu. Je ne me doutais pas encore que, quelques années plus tard, la cruche passerait de la tête de ma mère à mes épaules : en raison de son travail, mon père avait toujours grand besoin d'eau et le village possédait à peine quelques ânes. Regarder mon père créer des formes avec un peu de terre et beaucoup d'adresse, cela aussi était un jeu, mais un jeu qui m'intriguait. Je voyais une sorte de magie dans les gestes routiniers de ses pieds et de ses mains. Déjà, par son sourire et la vivacité de son regard, je remarquais qu'il mettait tout son honneur à parfaire la moindre

des pièces qui prenait vie au creux de ses paumes. Les objets qu'il créait étaient simples, nobles et d'usage courant. C'était les écuelles dans lesquelles nous mangions, les jarres dans lesquelles on laissait fermenter le jus de la vigne et mille autres choses encore.

Son travail suffisait à notre petite communauté et parfois un marchand faisait une halte chez nous pour lui acheter quelques bols et des cruches. Si un Frère du village venait à manquer d'un ustensile, il le lui offrait aussitôt, en échange de quoi celui-ci allait soigner sa vigne ou effectuer des travaux de maçonnerie ou de menuiserie. C'était ainsi un continuel échange de bons procédés et chacun s'en trouvait bien. Mes parents m'apprirent d'ailleurs à cette époque-là que c'était la règle et qu'elle constituait une partie de notre force. Cela contribua à éveiller en moi le sentiment vague mais puissant que nous étions « différents ».

En me promenant avec les enfants de mon âge à travers les sentiers poudreux qui formaient les ruelles de notre village, mes yeux rencontraient souvent des groupes d'hommes et de femmes aux allures un peu graves, aux regards curieusement profonds. Tous les visages ne m'étaient pas familiers et je compris vite que notre communauté devait servir en quelque sorte de « relais » et accueillait des Frères qui venaient d'ailleurs après avoir beaucoup voyagé.

L'arrivée de ceux-ci sur notre petit territoire m'amusait et m'intriguait toujours. C'était comme un rite, une douce habitude que jamais je ne voulais manquer. À peine un nouvel arrivant, le front brûlé par le soleil et le dos courbé par les chemins caillouteux, avait-il franchi notre enceinte, que toute une bande d'enfants dont je faisais partie accourait vers lui. Il se trouvait alors toujours une ou deux femmes pour nous disperser et emmener l'inconnu jusque dans une petite cour à l'ombre d'un mur de torchis ou d'une vigne vierge.

Là, elles lui ôtaient ses sandales et, avec un linge, lui lavaient les pieds, lui présentaient un fruit, sans toutefois pro-

noncer un mot. Cette façon de faire n'était pas simplement et uniquement dévolue aux femmes de notre village et souvent ai-je vu des hommes agir de la sorte. Il n'y avait point de tâche considérée comme subalterne ou réservée à l'un plutôt qu'à l'autre, je le compris bien vite.

Une fois rafraîchi, l'hôte éprouvait souvent le besoin de s'allonger, le visage contre terre, les bras en croix. Il semblait embrasser plusieurs fois le sol puis se relevait et, tandis qu'on l'escortait et qu'on lui couvrait le sommet de la tête d'un ample tissu blanc, il pénétrait dans la demeure qui l'accueillait. Les enfants étaient rarement admis à assister aux entretiens qui suivaient l'arrivée d'un étranger dans le village. Cela ne nous était pas formulé comme une interdiction mais plutôt comme une règle, un fait acquis qui n'était pas discutable et avait ses raisons.

Mais un fruit défendu se savoure toujours avec plaisir et il me souvient avoir réussi à me faufiler dans l'ombre d'une porte derrière un de ces éternels voyageurs qui franchissaient notre seuil.

Devant lui, je vis mon père poser un genou au sol puis se croiser les bras sur la poitrine, le droit au-dessus du gauche. Il baissa alors la tête et l'inconnu lui apposa longuement une main au sommet du crâne.

Ce spectacle me surprit tellement que je m'enfuis sur-le-champ, attirant dans ma maladresse l'attention des deux hommes. Le soir même, mon père vint me chercher sur le petit muret qui servait de repaire à mes imaginations enfantines. Un vent frais soufflait dans les figuiers et faisait frémir les rares lueurs des quelques lampes à huile éparses. Je me forçais à traîner les pieds car je ne voulais pas parler à ce père qu'il me semblait confusément avoir vu en état d'infériorité.

Arrivés chez nous, il me hissa sur un énorme coffre de bois et me fixa droit dans les yeux.

- Simon, réponds à ma question : du maître et du serviteur, qui des deux, crois-tu, est le plus important ?

Je ne comprenais pas ce qu'il cherchait à me dire.

- Les deux, reprit-il en insistant sur les syllabes. Les deux, car ils sont comme les deux mains d'un même corps, les deux yeux d'un même visage. Ils sont le vent et la voile, l'épée et le bouclier. L'un n'est que la moitié de lui-même si l'autre n'existe pas.

Je ne comprenais toujours pas bien et il dut le sentir car il me serra contre lui puis, d'une voix plus chaude, il continua :

- Simon, il faut maintenant que tu apprennes la façon dont nous vivons. Demain, je t'emmènerai voir Zérah, celui qui a une longue barbe et qui habite près de l'ancien puits. Il te racontera beaucoup de choses et tu seras très étonné.

Par-dessus l'épaule de mon père, je vis ma mère qui me regardait. Elle s'était accroupie dans la pénombre sur une petite natte et préparait machinalement le repas du lendemain : une galette et quelques olives.

Ainsi, il allait se passer quelque chose ; ma petite vie qui semblait vouloir s'écouler de façon monotone entre le désir de semer le lin et celui de courir derrière les caravanes de Jappa pouvait être secouée. J'eus alors la furtive sensation que jamais je n'avais compris ce que j'avais vu, ou que l'on m'avait pris pour un enfant alors que j'avais le droit de savoir...

Le lendemain, le bourdonnement chaud et lancinant des premières abeilles me tira du sommeil. Ma mère était déjà allée remplir les cruches au bas du sentier et se lavait dans la cour tandis que le crissement du tour témoignait du labeur de son époux.

Mon impatience précipita les événements et, quelques instants plus tard, je sautais, courais entre les buissons et les oliviers pour parvenir jusqu'à « la maison de l'ancien puits ».

Zérah était un vieillard à la longue barbe grise légèrement roussie deci, delà, par le soleil et les années. Je l'avais souvent entrevu au cours de mes jeux et je savais que beaucoup lui témoignaient du respect et une certaine admiration.

C'était un de ces vieux personnages au visage parcheminé, creusé de longs sillons, au regard à la fois doux et perçant, aux paroles tantôt énigmatiques, tantôt limpides, un de ces vénérables dont les marchands colportaient souvent le portrait à travers leurs histoires.

- Paix à toi, Joshé, fit-il à mon père qui me poussait devant lui. Je savais que tu n'allais pas tarder à me l'amener, celui-ci.

Dans une longue robe de lin d'un blanc passé, Zérah se tenait debout sur le seuil de sa porte et tendait les bras dans ma direction. Il me prit par la main et je fus tellement subjugué par sa grosse poigne calleuse que je ne me rendis même pas compte que mon père ne nous suivait pas dans l'ombre fraîche de la demeure.

L'habitation du vieillard me parut plus pauvre encore que la nôtre qui, cependant, n'était pourvue que du minimum. Dans l'unique pièce, à la clarté chaude et poussiéreuse d'une minuscule fenêtre, je ne vis que deux ou trois nattes et quelques ustensiles disposés sur la terre battue.

Zérah me fit tranquillement signe de m'asseoir et lui-même, les jambes repliées sous son corps, prit place face à moi. Dans la pénombre, sur le mur du fond, mon regard eut juste le temps de s'attarder sur une sorte d'étoile à huit branches toutes égales. Je n'en fus pas étonné : nous possédions la même.

- Simon, tu as maintenant l'âge de savoir ce que tu fais ici, et qui nous sommes. Écoute-moi bien : as-tu déjà regardé nos vêtements ?

- Oui, dis-je aussitôt, nos vêtements sont blancs, ils ne sont pas comme ceux de la ville ; ils piquent aussi la peau, mais mon père dit que c'est bien et que cela passera.

Avec un léger sourire, le vieillard reprit :

- Le problème n'est pas qu'ils piquent, Simon, le problème est qu'ils sont différents des autres. Ceux des hommes et des femmes qui suivent la loi de la ville et ceux des soldats

sont bleus, jaunes, rouges, de toutes les couleurs. C'est bien que tu l'aies remarqué. Mais sais-tu pourquoi cela ? C'est parce que les hommes de Jappa ne parlent pas la même langue que nous, ils ne parlent pas la langue douce...

- Mais je les comprends ! répliquai-je violemment.

- Tu comprends leurs paroles mais bientôt tu sauras que tu n'entends pas leur cœur et que, pour aller à eux, il te faudra peiner. C'est cela qui sera difficile, car si toi tu désires écouter les battements de leur vie, eux ne voudront pas souvent écouter les tiens. Mais tu n'es pas venu pour entendre des paroles amères, Simon, tu es venu pour apprendre à regarder et à penser.

Depuis longtemps, tu as compris que nous ne vivions pas comme ceux des villes et comme les marchands aux chameaux ; maintenant, il faut que tu saches pourquoi... Imagine un immense champ de lin que se partagent les membres d'une même famille. Chacun vient à se marier et a de nombreux enfants. Il y a ceux de Joseph, ceux de Saül, de Jacob et bien d'autres encore. Il y en a tant et tant qu'ils ne se reconnaissent bientôt plus et se battent. Certains y perdent leur lopin de terre et, pour survivre, doivent demander asile aux autres qui les supportent à peine.

La Terre entière, vois-tu, est semblable à ce champ de lin et nous sommes, dans ce village et dans quelques autres, comme les survivants d'une ancienne guerre où nous avons perdu les biens matériels dispensés par notre père. Nous sommes en exil chez des parents qui ont oublié notre source commune. Nous sommes les survivants d'une époque où le soleil ne montrait point tant sa face qu'aujourd'hui mais où, pourtant, ses rayons réchauffaient plus les cœurs. Nous sommes aussi une épine dans le talon d'un géant... Ne me regarde pas avec ces yeux, tu t'en rendras compte rapidement.

Zérah s'interrompt quelques secondes puis, voyant sans doute ma perplexité, il continua tout en faisant peser ses deux grosses mains sur mes épaules :

- Tu dois savoir que nous ne sommes point de ceux d'Abraham et de Jacob, Simon. Nos pères se sont entre-tués, il y a bien des lunes... plus encore que tu ne peux l'imaginer.

Regarde bien cette étoile qui est derrière moi, elle est un des symboles de notre peuple. Tu la trouveras sur cette Terre chez tous ceux qui parlent en posant la main sur leur cœur. C'est un signe et tu dois le connaître. Il en existe bien d'autres que tu apprendras plus tard.

Beaucoup de peuples vivent en ce pays. Je ne dis pas que nous soyons le meilleur d'entre eux, mais notre Père en esprit nous a donné une Parole et nous l'avons gardée sans y supprimer ou y ajouter un iota. C'est pour Sa gloire et celle de tous tes frères humains que tu devras savoir l'entendre et la répéter. Alors, comme nous tous dans ce village, tu auras le droit de porter la longue robe blanche et tu parleras la langue douce... et tu guériras par elle.

- Je guérirai ?

- Oui, tu guériras comme beaucoup des nôtres ici qui en ont fait le serment. Mais tu ne soigneras pas seulement les corps qui souffrent, tu voudras guérir les âmes...

- Les âmes ? Qu'est-ce que c'est qu'une âme ?

- L'âme, Simon, c'est... cette grande force qui habite en toi et qui te permet de dire tous les matins quelque chose comme : « C'est moi, et je m'appelle Simon. ». C'est cette flamme qui, toutes les nuits, sort de toi et s'en va cheminer dans un pays d'où elle ramène les rêves... et d'autres choses encore. Ce pays est celui où les frontières n'existent pas et où...

- Je ne l'ai jamais vue, cette flamme !

- Tu apprendras à la voir et, je te l'affirme, tu pourras même la toucher.

Je comprenais à peine ce que me disait la voix chaude et feutrée de Zérah mais, confusément, j'eus la sensation qu'elle ouvrait devant moi des portes et des portes... Ce fut un peu

comme si elle remuait des cendres et ranimait la petite flamme oubliée dont le nom venait d'être prononcé.

- Mais comment une flamme peut-elle être malade, Zérah ? dis-je en écarquillant les yeux.

- Elle le devient quand elle s'éloigne un peu trop du feu qui l'a fait jaillir. Retiens bien cela, Simon. Alors, elle brûle tout ce qu'elle touche plutôt que de le réchauffer. C'est simple et c'est nous qui compliquons tout.

Le vieillard me prit alors le poignet gauche et, avec des gestes d'une infinie précision, il y noua une fine cordelette noire, signe du dépôt qu'il me confiait et de l'édifice dont il venait de tailler la première pierre.

CHAPITRE II

Le Pourim

Les mois s'écoulèrent, ponctués par de fréquentes visites chez Zérah.

Le vieillard de la maison de l'ancien puits semblait m'avoir pris sous sa protection et ne me parlait plus comme un instructeur mais comme un grand-père à son petit-fils. Le voir devenait une nécessité et l'humble pièce où il vivait se changeait en un second chez-moi.

Mes parents m'observaient de loin en franchir le seuil mais ne m'en parlaient jamais. Néanmoins, à travers leurs regards, je sentis que ces visites ne leur déplaisaient guère.

Mon père me parla moins des travaux des champs et insista plutôt pour que je vienne souvent le voir façonner et pétrir la terre à laquelle il donnait vie. Ma mère, quant à elle, décida qu'il ne me faudrait plus pénétrer chez nous avant de m'être soigneusement lavé pieds et mains avec l'eau de la cruche disposée à cet effet dans la cour.

Je ne rechignai point à cette exigence, j'en fus même flatté.

Mon père et ses amis et tous ceux qui venaient de loin, le vieux Zérah et tous ceux qui portaient la longue robe blanche agissaient de la sorte depuis toujours. Par cette obligation, il me semblait que j'étais accepté parmi les adultes et que je par-

tageais un véritable secret. Aussi, n'en parlai-je jamais à mes camarades de jeu.

Ainsi, pendant des années, mon temps se partagea-t-il entre Zérah, le tour de mon père et... les amandiers que je regardais croître et fleurir de saison en saison. Pour je ne sais quelle raison, j'en vins à ne participer que rarement aux jeux des enfants de mon âge. Seule Myriam, la fille du tisserand, venait souvent partager mes rêveries sous un citronnier que j'avais élu pour compagnon parce qu'il constituait un excellent poste d'observation vers la route de Jappa.

C'était une roussette aux longs cheveux bouclés et aux allures un peu farouches, toujours vêtue d'une ample robe d'un ocre délavé. Curieusement, je la considérais comme une « petite » alors que je n'étais guère plus âgé qu'elle. Mon attitude changea du jour où je l'aperçus se purifier les pieds et les mains avant de pénétrer dans une des demeures du village.

Elle aussi savait donc ! Peut-être voyait-elle Zérah comme moi ? Je ne pus m'empêcher de le lui demander.

- Non, Simon, c'est mon père qui veut que je fasse cela. Il dit que notre maison et que nous-mêmes sommes comme des temples où brûle une petite flamme et que c'est pour cela que nous devons les tenir propres... Ce qu'il dit est vrai. D'ailleurs, je l'ai vue une fois cette flamme, elle brille comme un soleil.

Je me mis à regarder Myriam au plus profond de ses yeux gris. Ils me parurent à la fois moqueurs et graves et je n'eus pas le cœur de poser une autre question.

Ainsi, elle, la « petite », avait déjà aperçu ce que Zérah passait de longues matinées à me décrire. J'avais écouté le vieillard, machinalement, comme s'il récitait de belles fables des Temps anciens, je croyais en connaître beaucoup et je ne savais rien puisque je n'avais pas vu la flamme, tandis que Myriam..

Sans que j'aie pu souffler mot, elle me prit par la main et m'entraîna par les sentiers du village jusqu'à la précaire habi-

tation de ses parents, couleur de terre, adossée tant bien que mal à un roc où poussaient les lichens.

- Regarde, chuchota-t-elle dans le creux de mon oreille, en pointant le doigt vers un des murs de boue séchée.

Après quelques pas, je découvris, légèrement dissimulée derrière un buisson, une petite cavité creusée dans un des pans de la maison, comme un soleil sur un éclat de pierre, et sur laquelle était gravé ce qui figurait pour moi l'étoile de Zérah.

- C'est cela, ta flamme ? murmurai-je un peu déçu.

- Tais-toi, regarde encore !

Et je vis Myriam tirer vers elle une cupule de métal noirci par le temps et d'où montait encore une timide fumée blanchâtre.

Sans ajouter un mot, elle souleva dans le fond de la niche une pierre plate et découvrit un autre récipient contenant une sorte de poudre grossièrement pilée et des feuilles séchées. Lentement, du bout des doigts, elle en prit une pincée qu'elle déposa au creux de la première coupelle. Dans un crépitement, des volutes d'une épaisse fumée d'un blanc bleuté s'élevèrent du réceptacle, embaumant fortement l'air que nous respirions.

Je connaissais cette odeur, elle flottait souvent parmi les ruelles de notre communauté. C'était pour moi comme une présence invisible, mais bien vivante, un des êtres qui peuplaient notre univers. Elle mêlait sa présence au parfum des acacias et aux paniers de coriandre chargés sur les ânes des marchands.

- Mais c'est de l'encens ! dis-je. Le vieux Zérah en achète pour nous tous aux chameliers qui viennent du Pays de la Terre Rouge¹. C'est là-bas, très loin derrière les montagnes, là où il y a un grand fleuve... C'est ça, ta flamme alors ?

- Ça aide à la voir... Mon père m'a dit qu'il fallait que je m'assoie très calmement pendant quelque temps tous les jours

¹ L'Égypte.

et que je respire son odeur les yeux fermés... comme si je voulais boire tous les parfums du monde... Alors je l'ai fait et, un jour, j'ai vu la petite flamme ; elle était bleue, toute bleue au centre de mes deux yeux ; elle brillait, brillait et elle a tellement grandi que j'ai dû cesser de la regarder.

Myriam se tut et nous restâmes là longtemps à contempler les longs et fragiles rubans de fumée s'étirant au-dessus de nos têtes.

Alors, seulement alors, j'ai su que les paroles de mon vieil ami ne se voulaient pas des fables ; la petite Myriam du citronnier était venue me le dire, la main sur le cœur.

À compter de ce jour, dans mon esprit d'enfant puis d'adulte, cet instant se grava comme celui de ma naissance, de la venue au monde de la petite étincelle qui allait décider de toute ma vie...

C'était la veille du *Pourim*¹ et je me souviens de l'affairement des Frères de notre village qui gravissaient l'étroit sentier, leurs ballots de lin sur les épaules. Ils entonnaient une singulière mélodie dans une langue que j'ignorais.

Ce fut le jour également où de nouveaux arrivants s'installèrent parmi nous. C'était une famille de trois personnes dont l'enfant, un garçon, paraissait un peu plus jeune que moi. L'homme était beaucoup plus âgé que son épouse et les traits de son visage reflétaient à la fois une grande autorité et l'habitude d'un travail rude sous le chaud soleil de Galilée. Il travaillait le bois, m'avaient annoncé mes parents, et il était fréquemment appelé à se déplacer par-delà les collines pour aider d'autres Frères qui construisaient leur demeure ou des hospices destinés à accueillir les malades.

Myriam et moi remarquâmes tout de suite qu'il faisait l'objet d'une grande vénération. On avait même vu le vieux Zérah devant lui, un genou au sol, les bras croisés sur la poi-

¹ Fête du douzième mois de l'année qui commémore la délivrance des Juifs par Esther.

trine. C'était lui, d'ailleurs, qui s'était précipité le premier à leur rencontre lorsqu'ils franchirent notre enceinte sacrée. Il leur avait donné la triple accolade de bienvenue devant tout le village. Ce signe fut ressenti comme important : Zérah, qui commençait à plier sous le poids des ans, ne se déplaçait plus guère. L'épouse de notre nouveau Frère suscitait également un grand respect. À peine eut-elle pénétré dans notre village que ma mère et quelques-unes de ses compagnes s'empressèrent d'étaler devant elle un grand drap de lin blanc pour qu'elle y posât les pieds.

L'inconnue au long visage fin, très jeune encore, parut gênée de cette attention et balbutia quelques mots comme pour s'excuser.

Zérah, auprès de qui j'avais bondi, me raconta qu'elle avait été « colombe » dans un temple très important. Elle y avait observé une vie très pure, gardant le secret et les rites d'une vieille tradition de notre peuple.

Cela nous émerveilla, Myriam et moi. Notre curiosité d'enfant qui nous tenaillait nous poussa rapidement à conclure que le meilleur moyen d'obtenir encore quelque récit étonnant était d'aller interroger son fils.

Nous dûmes remettre notre projet au lendemain car le petit Joseph - c'était ainsi que tous l'appelaient - était accaparé par les Frères qui s'empressaient autour de lui.

Myriam ne put s'interdire de pousser une exclamation lorsqu'elle vit l'un d'entre eux embrasser le sol devant lui. Ce geste parut déplaire à Joseph ou, du moins, il le dérouta car nous le vîmes faire quelques pas en arrière et scruter d'une façon singulièrement profonde le regard de celui qui l'avait ainsi honoré.

- Ehli um, fit-il à mi-voix, El com...

Et je vis Joseph s'enfouir la tête dans le manteau de son père, les yeux fixés sur la poussière qu'il avait foulée.

Le lendemain promettait d'être joyeux et, bien que nous ne fêtions pas *Pourim*, je m'étais juré de descendre jusqu'à la

route pour admirer la longue procession des fidèles se rendant à la petite bourgade voisine.

Les premières lueurs de l'aube me tirèrent hors de ma nate. Je laissai tomber le grand manteau dans lequel je m'enroulais chaque soir, renouai la ceinture de ma robe et dévalai pieds nus notre sente escarpée.

Ceux qui se rendaient au temple s'échelonnaient déjà sur la route, par petits groupes pressés. On courait derrière les mulets et les ânes, on soufflait dans des trompettes, tout ce monde constituait un peuple bigarré, heureux d'aller offrir un sacrifice.

- Eh ! petit, tu ne viens pas ?

Un homme jeune en robe rayée m'interpellait, le sourire aux lèvres.

- Laisse, tu ne vois pas qu'il est Nazarite ?...

Un autre était intervenu, entraînant son compagnon qui déjà me considérait avec un petit air de mépris.

Un Nazarite ? Mais non, je n'étais pas Nazarite... et pourquoi me regardaient-ils tous comme cela ? Je restai ainsi figé sur le bord de la route de Jappa, les bras pendants, n'osant plus manifester de joie à la colonne en liesse...

Bien vite, je repris la direction du raidillon qui menait au village dont je n'apercevais que quelques terrasses au travers des figuiers et des oliviers.

En chemin, les paroles du vieux Zérah me revenaient en mémoire, tel un leitmotiv : « Simon, tu dois savoir que nous ne sommes pas de ceux d'Abraham et de Jacob... »

Zérah, d'ailleurs, se tenait tout là-haut, là où le sentier pénétrait dans notre enceinte. Il était assis sur le muret et me regardait m'essouffler sur la pente que je ne savais gravir qu'en courant.

- Zérah, balbutiai-je, aussitôt arrivé à sa portée, est-ce vrai que je suis Nazarite ?

- Qui t'a dit cela, Simon ? Ce sont ceux d'en-bas ? Tu n'es pas un Nazarite, mais il n'y aurait aucune honte à ce que tu en

sois un. Vois-tu, bien souvent, ceux de la ville et des campagnes alentour ne comprennent pas ceux qui ne pensent pas comme eux, ceux qui ne donnent pas le même nom au Père. Viens, assieds-toi là... il faut que tu écoutes et que tu retiennes.

Et d'un bond, rasséréné par les paroles de mon vieil ami, je sautai sur mon mur que le soleil chauffait déjà.

- Ils appellent Nazarites tous ceux qui ne se proclament pas descendants d'Abraham et de Moïse, Simon. Pour eux, c'est comme s'ils disaient « hérétiques » ou « impurs »... Mais cela n'a pas d'importance. Plus tard, on t'appellera de bien d'autres noms encore. Tu entendras souvent « Nazaréen », et ce sera faux aussi. Le vrai, le seul auquel tu aies droit, auquel nous ayons tous droit ici, c'est « Essania »¹ ce qui signifie dans la vieille langue de notre race : « Fils du Soleil ». Ce nom pourtant ne résonnera pas souvent à tes oreilles, car peu le connaissent. Ceux de Jérusalem disent « Nazaréen » car, pour eux, il résume beaucoup de choses comme : ne pas se couper les cheveux ou porter le rosaire de cent huit grains autour du cou...

- Mais pourquoi nos cheveux sont-ils si longs, Zérah ?

- C'est en mémoire d'un temps où les fils du Père, ceux des Étoiles, vinrent nous enseigner le Chemin... mais je ne peux t'en apprendre plus long maintenant.

En bas, dans la vallée, un son unique, langoureux et grave résonnait en appels répétés. C'était le Frère berger qui rassemblait ses bêtes et signalait son départ. C'était aussi pour moi un rappel de l'heure et il fallut que j'aide Zérah à rejoindre sa maison de pierre.

Parvenu à l'ancien puits, je vis que Myriam était déjà là ; assise à même le sol, elle parlait avec Joseph, notre nouveau compagnon de la veille.

¹ Aujourd'hui « Esséniens ».

Je délaissai immédiatement Zérah dont le rire me fit comprendre qu'il pardonnait et je m'empressai de les rejoindre.

- Ma mère est ma mère, disait énigmatiquement Joseph, avec une lenteur indiquant qu'il pesait ses mots. Un jour, mon père m'a annoncé qu'elle avait été « colombe »¹ dans un très grand temple de notre peuple, son père était lui-même grand prêtre de ce temple et c'était à Jérusalem, je crois, le temple de la Lumière et des Frères en blanc². Personne ne devait la toucher et il lui était interdit de poser les pieds sur le sol.

La voix de Joseph, pourtant particulièrement douce, retentissait sur la petite place et ses yeux d'un bleu très clair riaient, aussi lumineux que deux perles sur le teint mat de son visage. Lui aussi portait de longs cheveux comme les Nazarites ou les Nazaréens. Légèrement auburn, abondants, ils tombaient en fines boucles sur ses épaules déjà plus développées que celles d'un enfant de son âge.

Sa robe bleue de grosse toile lui dégageait largement le cou et laissait entrevoir, avec le rosaire, une cordelette à laquelle pendait un petit sac noir hermétiquement cousu.

Devinant la direction de mon regard, Joseph devança ma question et sourit :

- Des vieillards me l'ont donné, il y a fort longtemps, non loin de Jérusalem...

Je crus comprendre qu'il ne voulait pas en dire plus.

Un long silence plana sur nous trois et, en ramassant une poignée de terre qu'elle laissa couler lentement entre ses doigts, Myriam déclara :

- Joseph a deux frères plus âgés que lui, ils doivent arriver demain. Comme ils sont grands, ils vont aider son père à fabriquer les briques pour leur maison. Eux aussi vont habiter ici, le village va devenir important...

¹ Vestale.

² Le temple d'Hélios.

Joseph se leva alors, prétextant que le soleil montait et qu'il avait à parler à son père. Nous le suivîmes du regard pendant qu'il s'éloignait calmement, ce qui contrastait fort avec la turbulence des autres enfants du village.

Pourtant, au lieu de prendre la direction de la demeure qui abritait ses parents, nous le vîmes s'enfoncer dans un sentier épineux qui menait droit à la montagne. Lorsqu'il eut disparu à nos regards, Myriam et moi, d'un commun accord, ne pûmes nous empêcher de le suivre.

Notre curiosité enfantine l'emporta sur la discrétion et nous partîmes le rejoindre en nous faufilant sans bruit dans les rocailles.

Joseph semblait s'être éclipsé. Il n'y eut bientôt plus autour de nous que quelques oliviers tourmentés par le vent qui fraîchissait et un tapis de fleurs rouges où nous nous enfoncions jusqu'aux genoux... Et soudain, alors que nous rebroussions chemin, nous aperçûmes, dans un creux du terrain, Joseph, le petit Joseph allongé à même le sol, les bras en croix, le visage contre terre.

- Laissez, dit gravement la voix de Zérah qui surgit derrière nous, il parle à son Père...

CHAPITRE III

Départ

Dans l'appentis, le tour crissait sous la caresse souple et régulière du pied de mon père.

- Tu vas avoir sept ans, Simon... et bientôt, il te faudra changer de vie. J'en ai beaucoup parlé avec Zérah et quelques autres du village. Vois-tu, les hommes sont un peu comme la glaise que je façonne entre mes mains. Ils peuvent rester une masse informe et endormie ou se destiner à prendre vie pour servir un but précis. La seule différence est qu'ils sont leur propre potier.

D'un geste du bras, mon père rejeta en arrière ses cheveux qui lui étaient tombés sur le visage.

- Toi, tu as mis sept années à ramasser la terre avec laquelle tu vas œuvrer toute ton existence. Zérah, ta mère et moi y avons tout juste ajouté un peu d'eau pour la lier. Maintenant, il va falloir que tu te transformes en coupelle pour recevoir ce que notre peuple a amassé pendant des générations. Mais, n'oublie pas... une coupelle ne se destine pas seulement à recevoir... la moitié de sa richesse s'évapore si elle tarde trop à se porter aux lèvres de celui qui a faim et soif.

Il avait prononcé ces paroles d'un trait, en contemplant un cône de glaise filer peu à peu sous ses doigts humides, couleur de la terre de Galilée.

Dans sa voix transparaissait à peine une vive émotion que je ne compris que bien plus tard.

Instinctivement, je pris une grande inspiration, comme pour pousser un long soupir, comme si j'avais su ce qu'on attendait de moi, ce qui était faux !

La terre entreposée dans un coin du petit appentis dégageait un parfum âcre. Machinalement, sans doute, mon père puisa un peu d'eau dans une cruche et l'humecta des deux mains avant d'ajouter :

- Il existe une montagne à deux jours de marche d'ici, elle domine la mer et les plaines de Yishréel. Ceux de la race d'Essania y ont bâti une très grande école, il y a très longtemps, avec l'aide des rois du Pays de la Terre Rouge. Il y ont déposé tout ce qu'ils savaient et plus encore... Les autres et moi avons pensé qu'il serait bon que tu puisses y aller.

Ces mots résonnèrent en moi comme un coup de tonnerre. J'avais la sensation d'être l'épi de blé qu'on livre aux sabots des bœufs pour en faire jaillir le grain.

- Mais pourquoi moi ? Et les autres, ils n'y vont pas ?

Je ne sais plus si ce cri, si cette révolte s'échappa de ma gorge ou si je l'enfouis au plus profond de moi-même.

Je sortis de l'atelier en courant, aveuglé par l'injustice, brisé par ce que je croyais être la froideur de mon père et qui n'était qu'émotion maîtrisée.

Cela se passait un petit matin de *Sheba*¹ ; une brise fraîche balayait les collines et le soleil encore timide en cette saison dardait à peine ses rayons. Où pouvais-je aller ? Chez Zérah ? Lui aussi « m'abandonnait » et peut-être était-ce même lui qui avait « monté le coup ». Peut-être le savait-il depuis longtemps ? Voilà donc pourquoi il voulait me voir si souvent et se plaisait à incruster dans mon esprit de petit Galiléen aux pieds nus une foule de choses qui le dépassaient...

¹ Onzième mois du calendrier juif.

J'eus l'impression de découvrir un horrible complot aussi redoutable que les couperets de silex des moissonneurs. Ainsi donc, je ne pourrais pas aller voir les eaux de Tibériade après la Pâque comme les Frères du village l'avaient promis à tous ceux de notre petite bande.

Envahi par une colère qui se muait en grosses larmes mal contenues, les pieds égratignés par les sentiers foulés sans ménagements, je sortis sans réfléchir de l'enceinte du village.

Il y avait un immense grenadier que j'aimais à la belle saison pour son ombre profonde et ses fleurs écarlates. Je m'y arrêtai, espérant peut-être qu'il prêterait l'oreille à mon histoire. Le vieux du puits ne m'avait-il pas susurré un beau jour que l'on pouvait parler aux plantes et aux arbres ? Mais qui était ce Zérah, après tout ?

À l'horizon, les silhouettes bleues, grises et jaunes des vallons déroulaient leur solitude. Seuls quelques bêlements lointains et le chant de la perdrix indiquaient une vie secrète à laquelle une voix intérieure me conseillait de m'accrocher.

Une petite robe de lin bleu se profila derrière un buisson d'aubépine ; je reconnus Joseph...

Bien souvent, il parcourait seul la montagne avoisinante ; c'est pourquoi je ne fus pas surpris de le trouver là. Il semblait rêvasser. Il venait vers moi, paraissant presque ignorer ma présence.

Curieux garçon que ce Joseph ! Il n'avait pas encore six ans à ce qu'on m'avait dit et il s'intéressait à peine à nos jeux. Oh ! il y avait des jours où il se comportait comme nous tous, où il courait, riait et jouait « à la pierre »¹, mais cela ne durait guère et il repartait gambader paisiblement parmi les chardons de la montagne.

Joseph était, pour Myriam et pour moi, une sorte d'énigme et nous ne savions s'il fallait lire dans ses yeux la tristesse insondable ou déjà la sérénité d'un vieillard.

¹ Sorte de jeu de marelle en usage dans les Communautés esséniennes.

Les paroles de ma compagne d'enfance me revenaient en mémoire :

- C'est une vieille âme... Joseph a la jeunesse des vieilles âmes... C'est Ephram qui l'a dit à mon père quand ils cueillaient les olives ensemble.

Nous étions toujours heureux de le voir malgré son tempérament un peu réservé, de jouer avec lui, de lui parler, car le peu qu'il disait dessinait un sourire sur ses lèvres ou au fond de son regard.

- Je vais m'en aller, Joseph, ai-je crié comme pour attirer son attention.

Mais Joseph m'avait déjà aperçu et courait dans ma direction.

Ce fut alors un spectacle que je n'oublierai jamais, un de ces instants où l'on croit que le temps s'étire et où l'on ouvre une porte qui jamais ne se refermera.

Je vis le petit Joseph qui sautait au-dessus des rocailles, s'entourer soudain d'une subtile lueur azur, embrasant presque tout le paysage.

Cela semblait crépiter en silence. De longues flammes d'un bleu pur sortaient de lui comme des forces de vie, se métamorphosaient en de prodigieuses volutes blanches puis se mêlaient à la nature.

On eût dit que le soleil venait de percer la fine couche des nuages et que la montagne entière vibrait, résonnait à l'unisson avec les bonds de l'enfant sur les rocs.

Joseph était devenu un soleil à lui seul, un soleil bleu qui me donna envie de me rendre encore plus petit que je ne l'étais et de faire taire ma tristesse.

- Qu'y a-t-il, Simon ?

L'enchantement cessa progressivement et je n'eus plus devant moi qu'un petit garçon de six ans à peine, un large sourire aux lèvres.

- Je m'en vais, Joseph, balbutiai-je enfin. Mon père veut m'envoyer près de la mer, dans un endroit très important où il dit que l'on peut apprendre beaucoup de choses.

- Je le sais, Simon, j'étais là quand Zérah et les autres en ont parlé. C'est une bonne nouvelle, non ?

Je ne trouvais rien à répondre, tant la simplicité de sa remarque faisait figure d'évidence. Et, tout en échangeant des banalités sur les préparatifs du voyage, nous reprîmes la direction des habitations.

Nous ne nous soucions pas d'emprunter les chemins. Joseph, que je suivais inconsciemment, prenait un certain plaisir à se frayer une piste parmi les ronces et les buissons d'aubépines. De toute évidence, il avait ses sentiers à lui que personne ne connaissait, et l'imiter dans sa marche acheva de me calmer. Curieusement, il semblait en savoir beaucoup sur ce que l'on faisait dans cette grande École où l'on avait décidé autoritairement de m'envoyer.

Il me fournit une foule de précisions que je n'écoutais que d'une oreille distraite tant mon esprit était encore sous le charme de son corps embrasé l'instant d'avant.

Et si c'était cela, la petite flamme dont m'entretenait fréquemment Zérah ? Et si je l'avais enfin aperçue après tant d'espoirs flous ?

Mais non, mon ami parlait d'une flamme, d'une lumière et j'en avais vu cent, mille ou plus encore, et c'était le paysage entier qui, sous les pas de Joseph, s'était changé en un feu mystérieux.

Soudain, une question jaillit de mes lèvres :

- Pourquoi as-tu eu le droit d'écouter ce que racontaient Zérah et les autres ?

Les « autres » dans mon esprit, c'étaient les Frères, tous les « vieux » et les « vieilles » de vingt ans et plus qui avaient le droit d'endosser la robe de lin blanc.

Tous les soirs, alors que l'on versait l'huile d'olive dans les vieilles lampes de terre cuite, j'avais pris l'habitude de les

regarder pénétrer l'un après l'autre dans la seule demeure du village qui fût réellement grande. Pendant ce défilé qui ne durait guère plus de quelques instants, dans le silence absolu, quelqu'un que je ne voyais jamais allumait sur la terrasse du bâtiment de pierres grises, un foyer discret sur lequel étaient éparpillés des morceaux de résine odorante.

- J'étais avec eux l'autre soir, j'ai eu de la chance... répondit Joseph.

Mais je sentais bien qu'il contournait la difficulté de ma question et qu'il ne voulait pas se montrer plus bavard à ce sujet... à moins qu'on ne lui ait demandé la discrétion.

Les jours suivants se passèrent en préparatifs et je m'efforçais de faire bonne figure. Myriam se tenait un peu à l'écart ; je vis bien qu'elle ne goûtait pas le sel de ce qui prenait l'allure d'une aventure et faisait de moi le centre de la communauté aux yeux de mes compagnons.

Il nous fallut chercher deux ânes : nous les trouvâmes au village et nous les empruntâmes. Ils appartenaient aux frères de Joseph, deux forts gaillards au visage buriné et déjà marqué par les travaux pénibles.

Naïvement, je m'étais demandé comment mon ami pouvait avoir deux frères aussi âgés et différents de lui alors que sa mère était si jeune.

Je n'eus de réponse que quelques années plus tard. Son père avait été marié une première fois et un accident l'avait rendu veuf.

Mon départ n'eut pas lieu avant la lune nouvelle. Un des ânes fut chargé de vivres : des figues séchées, un fromage, des galettes et quelques manteaux chauds. Peut-être aurions-nous à dormir à la belle étoile... En dernière minute, on arrima avec de grosses cordes un coffre sur le dos de l'animal. Celui-ci se mit à braire sur-le-champ et l'autre ne put s'empêcher de l'imiter.

Contrairement à ce que je m'imaginai pendant mes rêveries, il n'y avait personne sur la place du vieux puits quand

mon père et moi partîmes. L'aube naissait à peine et seuls ma mère et le vieux Zérah, un bâton à la main, se tenaient là, enroulés dans de lourdes étoffes.

Ma mère m'embrassa rapidement, me glissa quelques mots à l'oreille puis s'effaça en silence. Il était de coutume chez nous de ne point laisser paraître sa tristesse ou de la masquer par une fuite.

De sa main gauche encore vigoureuse, Zérah tenait l'âne que mon père monta d'un bond. Je fus placé à califourchon devant lui et l'animal reprit ses plaintes de plus belle.

En guise d'adieu, mon vieil ami lâcha la bride et porta la main droite largement ouverte à l'endroit de son cœur. Ce fut tout. Les bêtes et leurs fardeaux muets se laissèrent aller sur l'étroit sentier qui conduisait aux limites de l'enceinte.

Alors que nous contournions une des dernières maisons du village, un bruit de pas précipités et la réconfortante lueur d'une lampe à huile captèrent mon attention. Au-dessus de nos têtes, s'échappant d'une terrasse, il y avait le visage à peine éclairé de mon amie du citronnier, la petite Myriam. J'y devinai un sourire un peu forcé et j'eus à peine le temps d'entrevoir une main esquisser un geste d'adieu.

Mais on avait déjà dépassé l'habitation et les épais feuillages interdirent un ultime contact. Nos montures parurent s'emballer sur la pente cahotante. D'une main, mon père me tenait fermement et de l'autre faisait siffler l'air à l'aide d'un rameau souple frôlant la croupe de l'âne.

Arrivés sur la route de Jappa, il pointa son doigt vers le ciel et rompit un silence devenu pesant.

- Regarde, fit-il, c'est la grande étoile du matin, nous l'appelons « Lune-Soleil » ou encore Ishtar¹. Pour notre peuple, elle signifie le mystère et la lumière. Retiens bien son nom, Simon, il te servira. Une vieille légende affirme que

¹ Vénus.

nous devons beaucoup à ses rayons. Regarde comme elle brille, il n'y en a nulle autre dans le ciel...

« Lune-Soleil » semblait clignoter légèrement sur la voûte céleste où planaient encore les dernières ombres de la nuit et je me mis à la contempler jusqu'à la première vraie clarté.

Notre village s'était évanoui derrière nous et déjà nous croisions les premières caravanes de chameaux qui repartaient après un bivouac de quelques heures.

Mon père m'entretenait de choses et d'autres et s'efforçait de me rassurer sur ce que j'aurais à faire en haut de la « montagne qui est près de la mer » et qui s'appelait Krmel¹. Je devrais beaucoup apprendre, répétait-il, apprendre les traditions de notre race, les très vieux livres, apprendre à guérir, et on me donnerait enfin une tâche, pour toute ma vie.

Cela ne m'enchantait guère, mais tous les Frères m'avaient tant assuré que j'avais de la chance, que peu étaient autorisés à monter jusqu'au Krmel... C'était peut-être vrai.

Comme après avoir cherché ses mots, mon père ajouta en me serrant plus fortement contre lui :

- Il faudra que tu y restes plusieurs années... nous n'aurons pas le droit de venir te voir, ni ta mère ni moi, mais si le Père permet que nous trouvions quelques rouleaux, nous t'écrirons.

Et se forçant à rire, il s'écria :

- Tu verras, tu reviendras plus savant que ton ami Zérah !

Les doux paysages de Galilée, les pastels roses, jaunes, gris, les pauvres calcaires secs où rampait une herbe timide se déroulaient sous les sabots de nos ânes et je ne savais si je devais pleurer ou rire de ma bonne fortune.

Le soleil nous força rapidement à nous couvrir la tête d'un linge et nous dûmes, bien souvent, faire halte pour laisser souffler les animaux. La journée se passa sans histoire, nous

¹ Nom reproduit d'après la prononciation entendue à travers les Annales Akashiques. Il s'agit du mont Carmel.

échangions quelques paroles avec d'humbles voyageurs de passage, comme nous.

À leur approche, je ne pouvais m'empêcher d'adopter un air digne, un air qui disait quelque chose comme : « Je vais au Krmel », mais personne ne voulait me regarder. C'était plutôt mon père avec sa robe blanche et ses longs cheveux tombant sur les épaules qui captait les attentions.

Nous traversâmes ainsi quelques petites bourgades aux teintes ocres, toutes imprégnées de la senteur des moutons et des brebis. Le crépuscule alluma les premiers luminaires célestes plus vite que je ne l'aurais cru et, mettant pied à terre, mon père hâta la marche de nos ânes.

La région se faisait plus boisée : ce n'étaient qu'orangers, citronniers et oliviers. Près d'un vieil arbre tourmenté, la route dessinait une patte d'oie et nous prîmes à droite pour parvenir au pied d'une colline plus aride que les autres.

À cet endroit crépitait un grand feu entretenu par des hommes, des femmes et aussi un petit groupe d'enfants. Mon père me dit qu'il connaissait la place et, après avoir fait un grand signe à toute la compagnie, il tira les ânes un peu plus loin vers une construction discrète qui paraissait s'enfoncer dans le roc de la colline.

La porte d'entrée était basse ; je dus poser pied à terre afin de pouvoir la franchir. Une vaste pièce, à peine éclairée par une minuscule ouverture donnant sur l'extérieur, s'offrit alors à mes yeux. Ce devait être une bergerie ou une écurie, à en juger par les nombreux animaux qui y étaient parqués. Une odeur de fauve nous prit instantanément à la gorge... des moutons bêlèrent et, après les avoir soulagés de leur fardeau, nous attachâmes nos ânes à quelque anneau naturel aménagé dans la paroi rocheuse.

- C'est une bergerie ? hasardai-je, m'appêtant à disposer mon manteau sur le sol.

- Non, un *bethsaïd*. C'est une sorte de logis que des Frères ont aménagé pour soigner les malades et accueillir des hô-

tes de passage comme nous. Viens, ramasse ton manteau, ce n'est pas ici que nous allons dormir.

Mon regard dut se faire interrogatif. Il n'y avait qu'une unique pièce ; où voulait-il que nous dormions ?

C'est alors que je vis mon père se diriger vers le fond de la salle et se faufiler derrière un vague pan de mur en torchis. Je compris qu'un escalier devait y être dissimulé, car il s'enfonça brusquement dans le sol.

Empoignant un sac de grosse toile donné par ma mère, je l'imitai et descendis avec précaution les quelques marches taillées à même le roc. J'y voyais bien, car des creux qui servaient de niches pour des lampes à huile avaient été savamment aménagés dans les murs au long du parcours. L'escalier débouchait sur une immense pièce où régnait une certaine activité.

Des hommes et des femmes de tous âges allaient et venaient autour d'une grande table de bois rectangulaire pouvant accueillir une trentaine de convives. La préparation du repas semblait d'ailleurs être la préoccupation du moment, à en juger par le nombre de galettes disposées au creux d'un large panier de fibres tressées. Dans un coin du local, deux hommes assis au bord d'une cheminée activaient un feu en soufflant sur des braises.

La main sur le cœur, mon père accomplit le salut auquel j'étais accoutumé et chacun lui répondit de même puis, un couple qui savait sans doute d'où nous venions, s'avança pour nous donner l'accolade. Il nous invita ensuite à pénétrer plus avant dans la pièce et à nous installer.

- Reste-t-il quelque coin où nous pourrions passer la nuit ?

- Tu le sais bien, Joshé, avance avec le petit...

Et nous suivîmes nos hôtes à travers la vaste salle avec autant de respect et de discrétion que s'il s'était agi d'un lieu saint. À vrai dire, nous n'étions pas habitués à un tel luxe. La terre battue avait laissé place à de larges dalles de pierre soigneusement taillées et ajustées. En certains endroits, on avait

même pris la peine d'y inclure des motifs géométriques : un cercle, un triangle ou un carré qui s'enchevêtraient apparemment au gré de l'artisan qui les avait composés.

Mais c'étaient surtout le plafond et les murs qui attiraient toute mon attention. Sur le rocher, visiblement taillé de main de maître à en juger par la régularité des arêtes, un enduit de terre était apposé et des peintres y avaient exercé leur talent. Je ne compris pas tout à fait la signification de leurs motifs où dominaient les ocres, les bleus et les carmins, et il me fallut quelques années pour apprendre à les regarder, à m'imprégner de toute leur valeur symbolique.

Ce n'était que des soleils et des croix de différentes formes, ordonnés selon une logique que je ne faisais alors que pressentir. Il y avait aussi une foule de petits textes répartis entre les symboles et rédigés dans une langue totalement inconnue de moi dont je dirais aujourd'hui qu'elle fonctionnait par idéogrammes.

De très nombreuses portes donnaient sur le pourtour de la grande salle commune. Nous en passâmes une à la suite de nos deux guides. À la lueur vacillante d'une petite flamme logée dans la muraille, nous découvrîmes alors une pièce aux dimensions réduites que les nombreuses nattes disposées en bon ordre sur le sol destinaient à servir de chambre. Je remarquais aussi que plusieurs alvéoles pouvant accueillir facilement un être humain, ou du moins un enfant, avaient été aménagées dans les murs.

Mon père me signala que certaines faisaient office de lits et d'autres plus simplement de sièges. Il attira aussi mon regard vers un orifice pratiqué dans le plafond. Selon ses dires, toutes les pièces en possédaient au moins un ; c'était un conduit d'aération qui débouchait sur le flanc de la colline, là où le relief laissait paraître une crevasse naturelle.

Le repas du soir, précédé d'une sorte de litanie chantée en commun, se déroula dans le silence le plus absolu autour de la table. Le menu ne variait guère de ce que je connaissais :

soupe, galettes et olives. Enfin, l'assemblée s'anima après avoir avalé ce frugal repas. On se mit alors à rire, à échanger des nouvelles, à deviser tandis que d'autres plus sérieux se montraient des rouleaux écrits qu'ils commentaient à mi-voix.

Quant à moi, fourbu, les membres engourdis, je ne tardai pas à m'éclipser...

« Io !... Io, Diup !... ». D'un bond, mon père était monté sur l'âne où j'avais déjà pris place et fouettait l'air de sa fine badine. La journée serait moins rude que la veille, une légère pluie caressait nos visages et semblait réjouir nos montures aux réactions imprévisibles.

- Tu verras, Simon, le Krmel n'est pas seulement une école, c'est aussi une sorte de monastère et un vrai grand temple. Les vieux rouleaux que nous ont transmis les Anciens de notre race affirment que la montagne sur laquelle il fut bâti est sacrée depuis la création de notre monde. Notre Père à tous y aurait déposé l'un de ses anges, il y a bien longtemps, et on dit qu'on peut y entendre battre le cœur de la Terre.

- La Terre a un cœur ?

Joshé, mon père, ne me répondit pas immédiatement et déclara préférer marcher à côté de notre âne, comme pour s'accorder un temps de réflexion.

- Je ne suis pas assez instruit, Simon; les sages m'ont seulement appris à connaître mon cœur et à m'en servir. Je n'ai pas étudié celui des êtres qui nous dépassent. Tu sauras tout cela, toi. Les murs secrets du Krmel te livreront peut-être le mystère des terres au-delà de la nôtre et de *Celui qui vient*.

- Celui qui vient ?

- Oui, Simon... tu sauras tout cela et ce sera ta vie.

Les heures s'égrenèrent ainsi, me révélant de nouveaux paysages.

Enfin, un léger vent se leva et dégagea l'horizon : une chaîne de monts bleutés plus importante que les autres se découpait dans l'azur un peu mauve.

- Le Krmel ! fit soudain mon père à un détour du chemin.

Je me mis à chercher, vainement, dans la direction qu'il m'indiquait, ce qui eût pu ressembler à une construction mais je ne vis qu'une grosse masse montagneuse, un peu lourde, aux formes arrondies. Je devinais bien quelques taches de couleur ocre mais rien qui prit l'allure de ce qu'on m'avait décrit au village.

Ce ne fut qu'après avoir cheminé longtemps encore que l'énorme masse de pierre du Krmel s'imposa à mes yeux, déchirant l'azur de ses lourdes murailles.

J'eus un léger pincement au creux de la poitrine. Je m'attendais à autre chose qu'à une imposante bâtisse qui ressemblait plus à un ensemble de fortifications qu'à une école ou à un temple. Les murs et les tours carrées ne me paraissaient pas verticaux et me donnaient l'impression d'être de moins en moins épais vers le sommet. Comme nous approchions et que l'émotion et la curiosité nous scellaient les lèvres, une myriade de petites ouvertures pratiquées sur la paroi de la construction s'offrit à nos regards. Certaines étaient grillagées, d'autres paraissaient si réduites qu'on aurait eu des difficultés à y glisser la tête. Le chemin qui nous obligeait à contourner une grande partie du monastère nous laissa ainsi le plaisir d'admirer un travail vieux de plus d'une dizaine de siècles, à ce que l'on disait. Je comptai jusqu'à trois grandes portes de bois, beaucoup plus hautes que larges.

Soudain, je ne pus retenir un cri :

- La mer !

Je la connaissais pourtant, cette mer, mais sa seule vue suffit à atténuer l'angoisse qui naissait en moi...

Et c'est dans cet état d'esprit que, pour la première fois, je franchis les lourdes portes du mystérieux Krmel où j'allais passer toute une partie de mon enfance.

Ils étaient loin le calme Joseph et la farouche Myriam et il me faudrait apprendre à vivre ici, sans eux, le temps des questions...

Les pavés d'une immense cour sonnèrent bientôt sous les sabots las de nos ânes et, tandis que le ciel rougeoyait au-dessus de nos têtes, un Frère en blanc, le visage émacié et l'œil vif fit irruption auprès de nous.

- Vous êtes en retard ! déclara-t-il sèchement.

CHAPITRE IV

Le Krmel

- **L**’enseignement que tu vas recevoir ici, n’est pas dispensé à tous, Simon. C’est un privilège ! Tu devras sans cesse te le rappeler et ne jamais t’en plaindre !

Un colosse à la barbe hirsute avait lâché ces paroles en écrivant sur un énorme rouleau de fibres tissées. Sa voix fluide et douce contrastait étrangement avec les termes employés et je ne savais si je devais y puiser confiance ou m’en méfier.

Comme je levais timidement les yeux, je crus deviner l’ébauche d’un sourire esquissé en direction de mon père.

La pièce qui nous abritait était exiguë et semblait crouler sous les rouleaux de papier jauni entassés dans les alvéoles des murs. Je la balayai rapidement du regard et notai pour tout ameublement le petit écritoire de bois clair utilisé par le Frère qui œuvrait, plié en deux.

J’avais un peu froid mais sans doute cette sensation était-elle renforcée par le vent que l’on entendait souffler à travers les étroits couloirs, derrière la porte.

Avant de parvenir jusqu’à l’office du moine scribe, on nous avait escortés dans les méandres d’un interminable labyrinthe de corridors et de salles apparemment inoccupées où flottait une vivifiante odeur de bois brûlé. Quelques Frères accompagnant des enfants de mon âge nous avaient croisés de

temps à autre, silencieux, la main sur la poitrine. J'avais scruté leur regard et avais cru parfois y découvrir un sourire, des mots de bienvenue. Mais peut-être était-ce le jeu de mon imagination ? Zérah m'avait tellement vanté la gentillesse de ceux qui gardaient la Parole de notre peuple...

Au premier abord, ce que j'avais pu apercevoir du Krmel avait le visage de l'austérité. Quelque chose en moi y faisait néanmoins écho. Sans m'en rendre véritablement compte, j'aimais le mariage simple de la pierre et du bois.

- Simon, tu m'entends ? dit mon père en me tirant de ma rêverie.

Le colosse s'était redressé et tendait vers moi un morceau de roseau taillé.

- Écris ton nom, là ! fit-il en posant un doigt sur un coin du papier jaunâtre.

Je rassemblai mes efforts et parvins à reproduire les quelques signes que m'avait enseignés le vieux Zérah, assis sur le seuil de sa porte.

Mon père apposa difficilement son nom sous le mien et un Frère, surgissant tout à coup derrière moi, m'invita à sortir sur-le-champ.

J'attendis donc dans le long couloir, scrutant par une petite ouverture carrée le ciel encore clair. Dans la cour, en bas, nos ânes s'étaient remis à braire. J'entendais des hommes parler autour d'eux ; sans doute déchargeaient-ils le coffre que nous avions amené jusqu'ici et dont on m'avait caché le contenu. Un bruit de gonds m'obligea à me retourner : mon père sortait avec le scribe.

- Adieu, Simon... Vois-tu, c'est ici que nous nous quittons, je ne peux guère tarder davantage et il faut que le Frère te montre ta chambre. Tu sais ce que nous attendons de toi et quand tu reviendras vers nous...

Ses paroles s'arrêtèrent là.

De dessous son manteau, mon père sortit un petit paquet modestement enroulé dans un vieux tissu décoloré. Deux ro-

bustes sandales de cuir en émergèrent... Je n'avais jamais eu pareil présent ! Rouge de plaisir, pressé de les essayer, de les montrer, je sentis à peine sa main se poser sur le sommet de ma tête... et s'en dégager lentement. Quand je levai les yeux, j'étais seul avec le colosse qui, la main sur mon épaule, m'emmenait déjà d'un bon pas sur les dalles polies du long couloir.

Ainsi se fit mon entrée au Krmel, simplement. Alors, sans commentaire, on m'invita à pénétrer dans une petite cellule, probablement ma chambre, et on y déposa, sur une espèce de table basse, un pot plein d'eau, puis un plat de légumes froids. La porte se referma. J'étais seul. La nuit se passa sans que je parvinsse à m'endormir totalement et je guettai le matin entre deux vagues de souvenirs qui me roulaient dans un sommeil précaire.

Les premiers rayons du soleil pointèrent enfin; un éventail de lumière blanche se déploya par ma fenêtre grillagée... et personne ne vint. Sans doute m'avait-on oublié. Après tout, je n'étais que le fils de Joshé le potier et il devait y avoir beaucoup d'autres enfants en provenance d'un peu partout ! Je restai longtemps assis sur ma natte, repérant le moindre bruit de pas, fixant désespérément la lourde porte de bois ferré.

Les heures passaient et je voulus atteindre la petite lucarne qui devait sûrement donner sur la campagne ou la mer. Je sautai, mais elle était trop haute et je dus me résigner. Je me mis alors à rêver. Les sentiers poudreux de mon village, les paysages pastels de Galilée, le pas nonchalant des ânes, la chaleur secrète du bethsaïd, sons et parfums, tout reprit forme en moi au gré de mon imagination. Je ne sais combien de temps cela dura mais l'ombre commençait à envahir ma cellule lorsque je me retrouvai avec ma solitude. Mes sandales, que je ne quittais pas des mains, me rattachaient encore à un monde désormais perdu. Bientôt, une douloureuse impatience lança un appel au fond de moi, une impatience qui ne tarda pas à se muer en nervosité puis en désespoir. J'ignorais si, en sortant, on avait tiré le verrou de la porte mais, quand bien même j'aurais

eu la possibilité matérielle de partir, l'obstacle devenait infranchissable à mes sept années de petit Galiléen toujours en liberté. Le soleil commençait à décliner et jamais je n'aurais osé appeler ni tenté de faire crisser les gonds fatidiques.

De temps en temps, entre deux phases d'une peur qui commençait à me grignoter, il me semblait que de furtives paroles s'immisçaient en moi, suivies de brèves mélodies ondoyantes. Et les heures s'égrenaient...

Soudain, un bruit de gong, pourtant bien lointain, me fit sursauter et frissonner. D'un bond, je me jetai sur la porte et la tirai violemment vers moi.

Avec une facilité déconcertante, elle s'ouvrit, laissant pénétrer dans ma chambre un flot de senteurs inconnues. Je séchai des larmes naissantes puis me laissai instinctivement guider par les effluves.

Alors, au bout du couloir en zig-zag, je descendis un étroit escalier de bois aux marches déjà bien usées par les ans.

Je débouchai ainsi rapidement dans une petite cour intérieure que délimitaient quatre hauts murs couverts de fresques légèrement protégées des intempéries par des auvents de bois.

J'eus le temps de voir que ces auvents, soutenus à intervalles réguliers par d'énormes troncs d'arbres, créaient de la sorte un véritable déambulatoire.

Un petit groupe d'hommes, tout de rouge vêtus, devisait là et je crus bon de traverser la cour à toutes jambes pour franchir la première porte entrevue. Il faisait déjà presque noir, tant et si bien que je tombai, ne voyant pas les premières marches d'un escalier qui montait devant moi. Cela m'amena à courir davantage et, quatre à quatre, je gravis les degrés de bois... En haut, une porte aux dimensions colossales paraissait m'attendre ; ses battants grands ouverts laissaient se répandre une clarté jaunâtre, vacillante. Là, un flot de parfums que l'on brûlait m'engloutit tout entier.

- Assieds-toi, Simon !

La voix, d'une gravité surprenante, me cloua sur place.

- Nous t'attendons depuis ce matin; assieds-toi !

Il me sembla alors que mille paires d'yeux me dévisageaient à la fois. Un grand nombre d'hommes se tenaient là, assis devant moi, adossés aux quatre murs d'une immense pièce drapée de bleu.

Face à moi, dans le fond, un être se détachait du groupe. Un carré de tissu rouge soigneusement disposé sur la tête lui tombait avec souplesse sur les épaules et dissimulait à mes regards la majeure partie de sa face.

- Eh bien, assieds-toi !

Médusé, je m'exécutai enfin et repliai mes jambes sous moi.

- Pas comme cela, Simon, il te faut maintenant apprendre la position du triangle¹. C'est celle que tu adopteras désormais.

Et la voix appuya sur « désormais » d'une singulière façon.

- Nous t'attendons depuis l'aube... Sache qu'ici, nul ne commande à personne et que personne ne prend en charge personne. À chacun de vaincre ses propres barrières et de briser sa solitude. Ceux du Krmel sont ici pour désagréger leurs peurs et apprendre à aller vers autrui. Estime-toi heureux... Certains ont mis trois jours à franchir la fausse prison de leur cellule et à monter jusqu'ici.

La voix, que je localisais difficilement mais qui me semblait venir parfois de l'homme au tissu rouge, se fit soudain plus douce, plus paternelle.

- Détends-toi, Simon et ne crains point notre rudesse, elle se destine à forger les âmes. Écoute et apprends à nous connaître...

Tous ici ne sont pas de la race d'Essania. Nous comptons parmi nous des Frères du Pays Rouge et ceux que les hommes du dehors nomment Nazarites et Nazaréens. Nous sommes multiples mais notre cœur, notre but est unique : transmettre

¹ Appellation essénienne de la position orientale du « lotus ».

ce qui fut ou ce qui est, préparer la place de *Celui qui vient*, ce qui signifie la même chose.

Est-ce qu'on t'a déjà parlé de l'ancien peuple de la dernière Terre ?

- Non, susurrai-je.

- Fort bien, sache donc que ta vie d'homme commence maintenant et que, désormais, rien de ce que tu entendras et verras entre nos murs ne devra s'échapper de tes lèvres pour tomber dans le ruisseau des villes. Rien !

La voix fit alors une longue pause et, dans une inspiration, entreprit un récit que les brumes des Temps ne sont pas parvenues à gommer. Je m'en souviens comme d'un long fil d'Ariane qui me fit remonter en moi-même sous les flammes dansantes des lampes à huile.

- Écoute, Simon, fils de Joshé... Il fut un temps où la Terre n'avait pas le visage de celle-ci, un temps où les continents et les mers n'étaient pas ceux d'aujourd'hui. Le soleil et les étoiles ne montraient pas leur face comme maintenant... C'était un peu comme si notre Père avait tiré un grand voile mauve au-dessus de nos têtes et les astres daignaient rarement apparaître. Le Sans-Nom avait divisé la Terre en deux parties : Il avait désigné le Sud comme le royaume des montagnes qui crachent le feu et le Nord comme le domaine des glaces et du sommeil. La rencontre de ces deux mondes produisit le brouillard qui voilait la voûte céleste. Cela dura des milliers et des milliers de nos années et les hommes qui vivaient en ces temps-là ne nous ressemblaient pas. Ils t'auraient paru effroyables, Simon, par la démesure de leur taille et leur front bas...

L'épais brouillard qui enveloppait alors avec ténacité notre Terre les empêchant de voir à plus de quelques pas autour d'eux, ils regardèrent en eux-mêmes et ils y virent leur âme et la flamme du Père qui couvait en leur cœur.

Lorsqu'ils eurent, pendant bien des saisons, respiré l'eau suspendue dans l'air, ils apprirent enfin à boire dans l'eau l'air qui s'y trouvait en plus grande abondance que maintenant.

C'est alors que notre Terre consentit à cracher son feu plus rarement. Les éléments se séparèrent et les hommes purent contempler la voûte céleste dans toute sa magnificence; et il y eut un vrai jour et une vraie nuit et les êtres humains se penchèrent en dehors d'eux-mêmes. Enfin, leurs corps se métamorphosèrent pour adorer les mille facettes de la nature.

Puis, les âges s'écoulèrent et leur firent oublier leurs longues conversations avec le Sans-Nom qui dormait en leur cœur...

Sache, Simon, que le peuple qui dominait alors sur la Terre avait pour nom « peuple d'Atl » car *atl* signifiait « eau » en leur langue.

Ce peuple, sur un vaste continent au milieu des mers, avait nourri les germes de sept tribus et c'est lorsque la cinquième de ces tribus imposa sa loi que les changements que je t'ai décrits intervinrent.

La voix s'arrêta là puis, dans un chuchotement, parut donner des ordres. Alors, aux quatre coins de la salle, je vis qu'on attisait des braises dans d'imposantes vasques de bronze, on y jetait des résines et des herbes. Des flammes jaillirent et des ombres se mirent à entamer une danse sur les murs. Je ne sentais plus mes pieds engourdis par le froid et l'immobilité mais, pour la première fois, j'étais bien au Krmel et jamais je n'aurais consenti à bouger car je voulais connaître la suite des récits du pays d'Atl. Je fermai les yeux et la voix reprit :

- Ce peuple, fils de Joshé, s'appelait peuple de Sem¹ et c'est de lui que sont issus tous les êtres à la peau blanche qui parcourent aujourd'hui le monde. Sa civilisation ne fut à nulle autre comparable tant par sa magnificence que par sa science et sa puissance. Deux fois pourtant, la Terre avait secoué son échine et deux fois le continent d'Atl avait déjà été écartelé, scindé en plusieurs parties où les eaux pénétraient abondamment.

¹ Il faudrait voir ici l'origine d'un grand rameau sémite.

Maintenant, retiens bien ceci, Simon, plus que tout : les Sages de Sem, prévoyant une ultime catastrophe rendirent visite au souverain du Pays de la Terre Rouge pour lui communiquer leurs craintes. Ils décidèrent avec lui de construire le plus bel édifice, le plus résistant qu'un esprit humain pût concevoir, un édifice où la somme de leurs connaissances les plus secrètes seraient enfouies, préservées pour les peuples à venir. Si le Sans-Nom le permet, Simon, tu verras un jour cette construction, un jour de grande lumière, un jour où les bras du soleil ne chaufferont pas uniquement le sable... Mais écoute encore...

La cruauté et le vice s'emparèrent alors du peuple de Sem et les chefs des sept grandes familles virent que le moment était venu. Six d'entre eux fuirent avec les leurs vers les glaces blanches du Nord tandis que le septième, ses fils et onze autres Sages choisirent la chaleur torride de la Terre Rouge. C'est alors qu'une nuit, lorsque le Lion s'en vint à rencontrer le Crabe, les astres se mirent à tomber des cieux, le pays d'Atl sombra tout entier dans les eaux et notre Terre fut dévastée dans sa presque totalité. Tu connais la suite, Simon, il n'est point nécessaire que nous te la contions ici... À ce que l'on m'a dit, notre frère Zérah t'a déjà lu maintes fois les rouleaux de Moïse... et d'autres.

Sache maintenant que le grand roi qui voulut préserver les richesses et le savoir de Sem se nommait Zurid et qu'il vécut plus de trois mille six cents mois avant l'invasion des eaux. Sache aussi, Simon, que ceux de la terre d'Israël, ceux de Moïse, sont les fils du septième chef de la race de Sem et que ceux d'Essania sont du sang des onze prêtres issus des six autres familles, des prêtres qui ne suivirent pas les leurs pour se consacrer au trésor et à la flamme sacrée de Zurid.

Ici, notre travail à tous, ton travail, est de perpétuer cette flamme contre vents et marées jusqu'à l'heure ultime où elle pourra jaillir au grand jour.

Accepteras-tu cette tâche, Simon ?... Accepteras-tu la robe de lin ?

Du haut de mes sept ans, ramassé sur moi-même dans une longue tunique rapiécée, pénétré par les regards de ceux qui se disaient « enfants de l'Unique », je me crus assez fort pour acquiescer d'un signe de tête. Le Frère au voile rouge se redressa enfin et je pus voir un long visage émacié, une face sans âge, à l'abondante barbe blanche, aux yeux clairs et limpides comme deux perles de bonté. Sa chevelure semblait vouloir s'échapper jusqu'au sol et je me surpris à la suivre dans ses méandres.

- Un « oui » doit être un « oui », Simon, entendis-je. Rien ne remplacera un son !

- Oui !

La syllabe fragile venait de sortir de ma poitrine et résonnait encore dans l'immensité de la salle.

- Alors, viens !

Des hommes à la démarche souple s'avancèrent dans ma direction, me saisirent par les bras et m'amènèrent à celui que j'avais supposé être le chef. En un instant, ils m'ôtèrent ma tunique. C'est alors qu'un léger bruit de pas menus et rapides m'annonça l'arrivée d'un autre Frère. Il semblait beaucoup plus jeune et portait un tissu noir, soigneusement plié. C'était une épaisse robe de lin et l'on eut tôt fait de m'en revêtir.

- Allonge-toi...

La voix se voulait rassurante, mais deux fortes poignes vinrent aussitôt peser sur mes épaules. Instinctivement, devant le geste que l'on attendait de moi, je m'allongeai sur le sol le visage contre la pierre et les bras en croix. Je ne tardai pas à me sentir gêné : mon attitude devait surprendre car un murmure parcourut l'assemblée.

Au-dessus de moi, j'entendis un léger rire amusé, à peine contenu. Je ne pus résister à l'envie de lever la tête, de chercher... et je rencontrai, sous un voile rouge, sur une face sans

âge, deux yeux tels des diamants qui plongeaient dans les miens.

À cet instant, une large main s'appliqua sur le sommet de mon crâne, l'englobant dans sa presque totalité, plaquant ma face sur la froideur de la dalle. La pression impérative dura longtemps, longtemps... J'avais cessé de penser et mes yeux se fermèrent comme pour s'abreuver à une source de douceur. Je sentis à ce moment-là qu'un brouillard blanc coulait en moi, s'immisçait en mon être à l'endroit où était maintenue la pression, un brouillard qui devenait lumière et paix au fur et à mesure qu'il m'emplissait.

En un instant, mon passé se gomma, se désagrégea. Je n'étais plus le Simon du village des Frères, mais une coupe où l'on déversait par flots l'amour à l'état pur.

Soudain, au milieu d'un océan de lumière immaculée, un petit point bleu jaillit des profondeurs de mon être, là, juste là, à la racine de mon nez et il grandissait, grandissait... C'était un soleil couleur d'azur, et plus il venait vers moi plus son éclat se multipliait. Je n'étais plus au cœur du Krmel... mais à cent lieues, cent mille lieues de là, je ne savais où, parmi les herbes d'une prairie que je foulais, que je survolais... et des essences d'êtres tournoyaient autour de moi.

Du fond du silence, une mélodie monta, lente et douce. Alors, je crus que mon corps s'éparpillait aux quatre coins de l'univers ; mes yeux s'ouvrirent et... ne rencontrèrent que la noirceur d'une dalle glacée. Je voulus me lever mais mes membres, raidis, ne voulaient pas me répondre ; mon souffle était suspendu.

Deux solides poignes m'attrapèrent les bras et me mirent sur pieds en un instant. L'homme au voile rouge avait disparu et je fus pris tout entier par l'envoûtante mélodie qui s'élevait de l'assemblée des Frères, telle une volute d'encens. Ils demeuraient là, tous, dans la même immobilité de marbre, modulant les sons comme une seule âme.

Enfin, les chants s'éteignirent et une main se glissa dans la mienne.

- Simon, tu as fait connaissance avec le Sans-Nom et avec ton autre toi-même, celui qui peut Le contempler... Garde bien cela en ton cœur.

Le Frère au voile rouge se tenait à nouveau à mes côtés et me parlait ainsi que l'aurait fait mon père.

- Ce lieu est cent fois sacré, fils de Joshé, il fut choisi pour notre race par un très grand roi du peuple rouge¹, il y a plus de mille années. Les secrets les plus beaux et les plus terribles de notre humanité y sont enclos depuis ce temps et tu devras y plonger pour réveiller ton âme engourdie.

Je sentis que sa main serrait plus intensément la mienne et m'attirait quelque part vers la muraille. Nous fîmes une dizaine de pas puis, d'un geste mesuré, le Frère sans âge souleva le coin d'une lourde draperie bleue. Une large et haute fenêtre s'offrit à ma vue, découvrant l'immensité scintillante de la voûte céleste.

- Regarde, s'écria-t-il, c'est celle-là ! Ta route croisera souvent la sienne, c'est l'Initiatrice !

Et je vis son doigt s'immobiliser vers un point précis du ciel, un point palpitant comme un cœur et je reconnus... Lune-Soleil.

¹ Voir ici une allusion au pharaon Aménophis III.

CHAPITRE V

La Parole d'hier et de demain

Une autre chambre me fut attribuée, simple, propre, pourvue de quelques commodités sanitaires dont je n'avais jusqu'alors pas même supposé qu'elles pussent exister. J'y installai les menus biens que mon père m'avait laissés, un ou deux bols, une chaude couverture et mes sandales... qu'on s'empressa bien vite de me retirer.

- Tu n'en auras pas besoin, me signala-t-on de l'air le plus naturel. Nous allons tous nu-pieds, c'est la règle. Quand tu t'adresses au Père, c'est ton cœur qui parle car c'est lui qui se trouve le plus près de Sa demeure, n'est-il pas vrai ? Eh bien, sache que lorsque tu t'adresses à la Terre, ta mère, ou lorsqu'Elle te parle, ce sont tes pieds qui établissent le lien... N'est-ce pas logique ?

En effet, cela l'était et mon raisonnement d'enfant sur la justice et la propriété se trouva à court d'arguments. Les jours qui suivirent mon installation et ma première initiation me permirent de comprendre que peu de garçonnets étaient pris en charge par le Krmel ; tout au plus étions-nous une trentaine à arpenter ses couloirs, à bénéficier des enseignements et à nous astreindre aux longues heures de prières communes.

Je me souviens des premiers temps de ma vie de petit moine comme d'une période rude, exténuante pour mon corps

et mon esprit guère rompus à une stricte discipline stupéfiante de constance. La règle n'était pas au bavardage, force me fut de l'admettre rapidement face aux regards désapprobateurs de mes compagnons que j'osais interrompre dans leurs méditations.

Le lever avait lieu à cinq heures. Il me fallait sans tarder rouler ma natte dans un coin de ma cellule, bondir sur la cruche pour me livrer à de rapides ablutions, me propulser dans le couloir et enfin rejoindre les autres, Frères aînés ou compagnons de mon âge, dans un vaste mais sobre temple où avait lieu une longue prière collective. Un frugal petit déjeuner s'ensuivait : quelques fruits secs, une galette et un bol d'eau tiède, légèrement parfumée. Venait ensuite le premier enseignement de la journée : un Frère, que je ne vis jamais assis, s'efforçait de nous inculquer dans un total silence la lecture et l'écriture de l'hébreu et du grec, langues que nous aurions tous, selon ses dires, à pratiquer¹.

Un autre Frère lui succédait au bout d'une petite heure. C'était un vieillard à l'allure plutôt joviale qui paraissait ne pouvoir s'empêcher de sourire tandis qu'il nous inspectait l'un après l'autre tout en remuant sans cesse d'épais sourcils blancs. Il nous faisait exécuter ce que l'on appellerait aujourd'hui des « exercices psychiques » consistant, dans les premiers temps, à savoir maîtriser notre pensée et à la diriger. Les pratiques qu'il nous enseignait passaient pour extrêmement importantes, avant même l'étude des textes sacrés, et je ne tardai pas à admettre qu'elles devaient constituer une grande partie de notre savoir. Puis, c'était une autre prière, un autre cours où, cette fois, l'on commentait de vieilles paroles... et cela se poursuivait ainsi inlassablement et avec alternance jusqu'à l'heure où le soleil déclinait. Nous ne disposions guère de plus de deux heures pour nous récréer. Enfin, résonnait le

¹ Notre langue maternelle était, pour la plupart d'entre nous, l'araméen.

gong tant attendu du grand repas commun, du seul véritable repas quotidien. Mais ce son, nous savions que nous ne tarderions pas à le retrouver ; vers minuit, puis trois heures, il nous tirerait du sommeil, rappelant à notre esprit docile la courte prière qu'il fallait réciter face à l'Orient, allongés à même la pierre. Ce rituel se répétait d'ailleurs sept fois par jour et trois de ces prières, elles-mêmes espacées de sept heures, revêtaient une solennité toute particulière.

Ma vie s'ordonna ainsi pendant des mois et bien peu de larmes eurent le temps de sourdre à l'évocation du passé.

Le rythme de mon existence de moine fut cependant interrompu un matin alors que je jaillissais de ma cellule, déjà certain de mon retard au temple. Un Frère à la robe blanche, et qui semblait attendre, me saisit par le bras d'une main ferme.

- Aujourd'hui sera un jour particulier pour toi, Simon. Suis-moi et ne t'inquiète pas ; tes maîtres sont déjà au courant de ton absence.

Sans ajouter un mot, il me fit cheminer par un labyrinthe de salles, de couloirs et d'escaliers à peine praticables dont j'ignorais totalement l'existence. J'avais l'impression de faire dix fois le tour du Krmel par des voies détournées suivant un itinéraire dont le seul but aurait pu être de m'ôter tout sens de l'orientation.

Au bas d'un escalier de pierre dévoré par les siècles, mon guide poussa une lourde porte dissimulée sous une tenture poussiéreuse et aux tons fanés.

- Rien ne devra sortir de ta bouche, Simon ! Rien !

- Je te le promets, dis-je instantanément, heureux de cette perspective de mystère, je le...

- Non, Simon, non ! Ceux qui portent la robe ne jurent pas... Ta parole suffit. Toute ta vie, tu adopteras ce principe, souviens-t-en. Fais en sorte qu'un « oui » soit un « oui » et un « non » un « non ». Ceux d'Abraham le savent bien ; ils savent ce que vaut la parole d'un Frère en blanc et ils n'exigent point

de serment de ta bouche. Maintenant, suis-moi et prends cette torche...

Un étroit escalier terriblement abrupt, taillé à même le roc, semblait s'enfoncer à l'infini dans les entrailles du mont Krmel.

Mon guide prit bien soin de refermer derrière lui la lourde porte et nous plongeâmes dans une obscurité si dense que nos deux torches avaient peine à la trouer.

Nos yeux s'y accoutumèrent rapidement et je vis que notre avance ainsi que notre retraite seraient facilitées par une succession de petits réservoirs gorgés d'une substance noire et gluante que nous transformions en lampes au fil de notre descente.

Occupé à m'agripper aux parois rocheuses, je ne soufflais mot, trop heureux de cette promenade inespérée. L'humidité suintait de partout à la fois et une étrange odeur de moisi, l'odeur des siècles révolus, imprégnait l'atmosphère. Tandis que l'escalier prenait de temps à autre de brusques virages, notre descente s'éternisait. Insensiblement, il me sembla que la composition des parois rocheuses se métamorphosait. Ce n'était plus une pierre grossièrement taillée et modelée par les âges, mais une paroi parfaitement lisse qui luisait sous nos flambeaux, tel un marbre poli. On eût dit qu'un système de vitrification avait été mis en œuvre par une force d'origine inconnue dans quelque intention mystérieuse.

- Ce sont des hommes de la race de Sem qui ont façonné cet escalier, Simon ; nos ancêtres, qui connaissaient l'art de lire les temps à venir et de prévoir les nécessités futures... Comme tu peux le voir, ce ne sont ni le marteau, ni le burin, ni même les acides qui armèrent leurs bras. Leur science leur procurait le moyen de faire fondre la roche aussi aisément que le soleil fait fondre la glace. Cela t'étonne ? Pourtant, ce secret est perdu depuis peu... et il faut que nous demeurions bien aveugles pour ne pas le pénétrer à nouveau. Vois-tu, Simon, la chaleur qui a liquéfié ce roc sommeille là, à côté de toi, de

moi, de nous. Elle voltige dans l'air que tu respires et il ne suffit que de savoir la capter.

Le Frère s'arrêta là, un instant, puis reprit son explication tout en changeant intentionnellement de ton.

- C'est la flamme du vieux Zérah qu'il faut apprendre à capter.

- Zérah ? Tu connais Zérah ?

- Non, fils de Joshé, mes yeux ne l'ont jamais rencontré en chemin... mais la flamme de ses récits, c'est l'esprit de la Terre et de l'Univers, c'est l'âme de ton âme, c'est ton esprit et le mien à la fois... Comment ne pas connaître ce qui est soi ? Il faudrait terriblement persévérer dans l'aveuglement ou le manque d'intérêt... Répète-toi souvent ceci, Simon, il n'y a qu'une chose dans l'Univers, une seule force : *la Force*, celle qui proclame « je » en nous et qui nous en fait apparaître une multitude d'autres. Pense à une goutte d'eau, Simon. N'est-elle pas *Une* avec les cristaux de glace qui naissent en elle si tu la refroidis ? Dans la Nature, tout existe et vit ainsi selon cette image et seule l'âme, selon la direction qu'elle choisit, aura le loisir de se diversifier. C'est simple...

« C'est si simple et c'est nous qui compliquons... » Combien de fois ne l'avais-je pas entendu prononcer, cette affirmation apparemment anodine !

Oui, c'était simple, mais mon esprit d'enfant préférait s'attarder au roc lisse comme un miroir, aux reflets frémis-sants de nos deux corps.

Au fur et à mesure de notre progression, il me sembla qu'une chaleur suffocante montait dans le boyau et je me mis à respirer avec peine.

Mon guide fit soudainement halte. Sa torche venait d'éclairer, à quelques mètres devant nous, une porte basse, si étroite qu'on aurait pu penser qu'elle avait été conçue pour un enfant de mon âge. Elle avait dû autrefois être badigeonnée de rouge et on y distinguait encore avec peine trois ou quatre signes d'une écriture inconnue de la hauteur d'une main.

- Qu'est-ce que c'est ?

Le Frère ne répondit pas et me parut absorbé dans une profonde réflexion. Enfin, il posa un genou au sol et tourna ses regards vers moi.

- Simon, nous allons affronter un danger, il est bon que tu le saches... Cette porte nous sépare d'un domaine où le monde de l'homme n'a plus droit de cité. De nombreuses formes de vie évoluent sur cette planète et, de même qu'il existe des êtres impalpables dans l'air que tu respirez, il en est au sein de la terre que nous foulons. Oui, Simon, nous allons, dans quelques instants, faire irruption dans le royaume des esprits de la Terre... Mais ne me regarde pas ainsi... je n'emploie pas la langue de la superstition. Mes paroles sont simplement celles de quelqu'un qui sait parce qu'il a appris à voir ce que la majorité refuse de voir. La petite lumière qui luit dans tes yeux nous a permis de comprendre, aux Frères et à moi-même, que tu étais capable de supporter certains regards et certaines présences.

Vois cette porte. Dès que nous en aurons franchi le seuil, une myriade d'êtres étranges viendront nous entourer, tentant peut-être de ralentir notre marche. Tu ne devras pas t'en effrayer ; si ton âme demeure pure, ils ne pourront rien contre toi. Sois semblable au cristal, voilà tout ce que je puis te souhaiter !

Sur ces mots, le Frère introduisit une sorte de pince métallique dans un trou de la porte tout en exerçant une forte poussée de l'épaule contre celle-ci. La poterne pivota lentement et un souffle d'air chaud vint balayer nos visages. Un trou béant, d'une noirceur absolue s'ouvrit devant nous. Mon guide y pénétra sans hésiter, la hauteur de la galerie l'obligeant à se courber fortement.

- Referme la porte derrière nous, Simon, et éteins ton flambeau, un seul nous suffira, l'air est rare ici...

À peine eus-je respecté les désirs du Frère que le sentiment très net d'une présence étrangère m'envahit avec la rapi-

dité de l'éclair. Un frisson se mit à onduler le long de mon échine et je me souviens avoir laissé échapper un léger cri. Des êtres étaient là, à n'en pas douter, et me frôlaient en tous sens.

- Souviens-toi de ce que je t'ai dit ! Un cristal !

Devant moi, il n'y avait plus que la lumière blafarde d'une torche ondoyant et crépitant dans les ténèbres. La tête sur la poitrine, je m'efforçais de marcher le plus rapidement possible, ne sachant pas si je devais chercher à voir ou simplement continuer en fermant les portes de mon être. Cependant, des picotements parcouraient mon corps et mes yeux s'écarquillaient, bien malgré eux.

Alors, au fond de la nuit, un voile se désagrégea avec une indicible lenteur, comme si l'obscurité se muait en une poussière de lumière, en un agglomérat de particules denses virevoltant dans un apparent désordre. Soudain, mes membres se raidirent : des visages se dessinaient autour de moi, au milieu de cet océan de vie secrète... des visages inqualifiables, à demi humains, à demi minéraux, à la fois grimaçants et angéliques. Et voilà que des êtres entiers semblèrent surgir de la lumière noire, des êtres comme des cristaux, comme des racines, velus comme nul humain ne saurait l'être, de petites créatures au geste vif et à l'œil acerbe qui me toisaient.

En un instant, je me vis englobé dans cette foule d'un autre monde qui semblait avoir décidé de me servir d'escorte. J'aurais voulu crier et courir, mais rien ne sortait de ma gorge, mes jambes, réduites à des mécaniques, ne portaient plus qu'un corps lourd et engourdi.

Seul point d'attache auquel je pouvais m'agripper : la lumière dansante du flambeau qui demeurait là, à quelques pas devant moi. Elle s'immobilisa un instant.

- Nous sommes adoptés, Simon, ne te l'avais-je point dit ?

Le Frère venait de tendre la main derrière lui et je m'empressai de la saisir.

- Tout élément vit sa vie propre, fils de Joshé et cette existence n'est pas plus monstrueuse que la nôtre. Aime ces êtres, car sans eux tu ne saurais vivre, sans eux la graine de lin ne saurait germer ni la fleur s'épanouir. Ils sont une partie du corps vital¹ de la Terre, l'essence des minéraux que l'homme fait fondre et façonne. Regarde leurs longues mains semblables à la glaise, le Père leur fait recueillir tout ce que l'homme sème, elles œuvrent de concert avec celles des êtres du feu, de l'eau, de l'air...

Sais-tu que les hommes des sillons et des montagnes les honorent sans le savoir par les mille rites aux visages insignifiants qu'ils perpétuent à travers les âges ?

Il viendra pourtant un temps, Simon, où ces mêmes hommes auront pétrifié leur cœur au point qu'ils n'en percevront plus les souffles. Les fruits du sol se feront alors insuffisants et les humains inventeront une multitude de potions et de nouvelles terres. Ce sera un signe, un des nombreux signes qui clameront en silence : les jours vont changer.

Je te le dis, aime ces créatures car, comme tout ce qui est dans l'univers et par-delà les univers, le Sans-Nom leur a donné une âme analogue à la tienne, issue des volontés du Soleil.

Mais, ne sens-tu pas comme ton corps vibre ? Ton cœur a ralenti ses pulsations et l'énergie du Père circule lentement en ton être. Pour ces raisons, tu ne rechercheras point leur présence. Simplement, tu sauras les reconnaître là où elles demeurent, les honorer et vivre en harmonie avec elles. Elles cheminent vers le même palais de Lumière que nous... par une voie différente, souviens-t-en. Elles n'ont ni la substance exacte de ton corps, ni celle de ton âme. Seul ton être vital est proche d'elles. Tu ne chercheras donc point à trop analyser leur façon profonde de raisonner et de juger. Elle demeure impénétrable à qui a posé les pieds sur cette Terre.

¹ Corps éthérique.

S'abreuvant de ces paroles, mon esprit d'enfant avait cessé de penser et regardait en lui-même. Nous marchions d'un pas pesant et seules les gouttelettes de sueur qui ruisselaient sur ma peau me rappelaient mon corps se glissant dans la chaleur étouffante de la galerie.

Les êtres qui grouillaient autour de nous émettaient un grave bourdonnement qui tantôt s'accélérait, tantôt diminuait. Celui-ci semblait vouloir fouiller notre être dans toute sa profondeur.

Nous arrivâmes bientôt devant une deuxième porte en tous points identique à la première. Le Frère fit halte à deux mètres d'elle et planta son flambeau dans le seul interstice de la roche vitrifiée, sans doute prévu à cet effet. Je le regardai alors tracer un léger cercle autour de lui, la pointe de son index orientée vers le sol ; tout en agissant ainsi, il compta les pas qu'il faisait sur place puis s'absorba entièrement dans une lancinante psalmodie. Instantanément, nous nous vîmes entourés de petites bandes lumineuses jaillies on ne sait d'où et qui circulaient en tous sens à une vitesse folle ; brusquement, notre escorte sembla se désagréger comme un puzzle dont le vent éparpille les pièces... puis, plus rien. Nous nous retrouvâmes seuls... Déjà, mon guide avait fait volte-face et tirait vers lui la pesante porte de bois.

- Ce n'est pas de la magie, Simon, dit-il sans dissimuler l'effort que lui imposait l'ouverture de la poterne. Il est nécessaire que tu apprennes à faire la différence... La magie n'est jamais qu'un ensemble de techniques permettant à tout homme solide et volontaire de dominer les lois de la nature, les lois ignorées de beaucoup. Ici, au Krmel, nous travaillons avec le cœur et il n'y a que lui que nous laissons s'exprimer en nous. Regarde-le toujours éclairer et embraser l'intégralité de ton être, il demeurera ainsi la clé suprême et la voie royale. Tout le reste n'a pour nom que « trompe l'œil » et « support » pour nos âmes encore trop faibles.

Comme il prononçait ces paroles, une grande clarté envahit notre champ de vision. Je crus respirer par tous mes pores et je m'empressai d'exécuter les quelques pas qui me délivreraient de l'empire de l'étroite galerie.

Le spectacle était fascinant ; nous nous trouvions dans une haute et vaste salle voûtée inondée d'une blanche et douce lumière, un havre de sérénité, de silence tonifiant. Partout, ce n'était que rouleaux, tablettes, livres ; tout cela s'empilait, s'enchevêtrait même jusqu'à des hauteurs considérables. Aucune impression de désordre ne s'imposait pourtant à mon esprit. Au contraire, tout paraissait classé, répertorié, rangé avec une grande minutie. Mais c'était la propreté des lieux qui m'intriguait surtout : pas la plus petite poussière, pas la plus petite empreinte des ans qui s'écoulaient... et je n'imaginai pas un Frère, pas même un de ceux préposés à l'entretien du temple, s'acheminer ici régulièrement et passer des heures à caresser d'une plume de paon, selon l'usage, tous ces rayonnages et leur précieux chargement.

Le Frère qui m'avait amené jusqu'en ce lieu surprenant, semblait rayonner, lui aussi. Sa haute silhouette se faufilait allègrement parmi les piles de rouleaux, de tablettes de métal ou de pierre. Sans plus tarder, je l'imitai. La beauté des pièces entreposées, leur côté volumineux, majestueux, respectable, exerçaient sur moi un effet hypnotique. C'était presque impensable, impensable que depuis...

- Depuis tellement de temps, que notre mémoire d'homme se perd au fil de ses méandres... Une partie des archives de notre Terre et de ses peuples se trouve ici rassemblée en sûreté, Simon. Comprends-tu ton privilège ? Deux continents entiers ont été engloutis, avalés par les flots et la terre, depuis que le premier de ces rouleaux, que la première de ces tables de pierre ont été rédigés avec la précision d'un orfèvre. Voilà près de cent mille années que l'histoire et le savoir de notre planète sont ainsi recueillis. Parmi la multitude de ces ouvrages, il en est qui ne furent pas composés par des mains humai-

nes. Ceux-là restent encore un mystère pour une partie d'entre nous. Puisses-tu être un jour initié à leur secret ! D'autres se présentent sous forme d'écriture dessinée, semblable à celle de la Terre des grands rois rouges et datent d'un âge où le nom même du peuple d'Atl ne signifiait encore rien.

Ce sont les livres du temps de « Ma », la Terre-Mère, qui veut aussi dire « eau ». C'est à cette époque que ceux que les enfants d'Abraham appellent Elohim commencèrent à parcourir régulièrement la planète afin de la guider dans sa marche. Regarde bien ces deux signes, Simon, ils portent l'empreinte de ces grands êtres.

Le Frère saisit d'une main une petite tablette d'un métal noirâtre et m'indiqua d'un doigt, au cœur d'un enchevêtrement de hiéroglyphes, deux minuscules dessins finement gravés. Immédiatement, je reconnus l'un d'eux, c'était l'image d'Ish-tar, Lune-Soleil, Lune-Soleil que je retrouvais partout jusque dans les entrailles de la plus ignorée des retraites ! Le second m'était familier, bien que moins connu ; on pouvait le comparer à une spirale surmontant une croix aux branches égales, le tout sous la protection d'un croissant lunaire.

- C'est un des symboles de Hrma¹ dont la gloire brille non loin de celle du soleil. Ainsi que je te l'ai dit, les messagers de Lune-Soleil et de Hrma vivaient fréquemment parmi les hommes en ces temps reculés. Ils s'imposèrent comme guides et législateurs, les uns développant l'intuition et l'amour, les autres la connaissance précise et secrète des phénomènes. Ils étaient comme les deux mains du Père qui dessillaient les yeux de la race humaine. Comprends que cela n'a pas la simple valeur d'une image, Simon. Le corps de l'homme demeurerait encore frustré sur la terre de Ma. Ses yeux ne ressemblaient point à de vrais yeux mais à de simples et vagues points sensibles à la surface de son crâne, son squelette était souple et

¹ Mercure.

déformable à volonté et seules les forces radiantes de la lune, encore naissante, l'obligèrent à se solidifier.

Je te vois sourire... Mais il faut que tu saches que l'homme est semblable à une fleur qui s'épanouit lentement au fil de l'éternité, au gré des saisons de son cœur et de son esprit. Ainsi, les corps n'en resteront point non plus au stade que tu connais...

Maintenant, tu te demandes peut-être pourquoi je t'ai fait venir jusqu'ici... Ce lieu doit te prouver que la race d'Essania est une des détentrices de la Tradition.

- De la Tradition ?

- Du Savoir que les vrais fils du Sans-Nom perpétuent sur notre Terre depuis toujours. Les époques passent, Simon, mais il existe, depuis l'origine, des Collèges d'êtres qui se sont donné pour mission l'entretien et la diffusion d'une Parole...

- Jusqu'à quand ?

- Jusqu'à l'ouverture de la porte du *Soi de l'Humanité* ! Tu comprendras ces mots plus tard.

- Tous ceux de notre religion attendent l'ouverture de cette porte ?

- Notre religion ? N'emploie plus ce terme dorénavant... Que signifie-t-il ? Que l'on est venu au monde quelque part avec une couleur de peau, des habitudes et des façons de croire et d'espérer ? Si c'est cela, il ne signifie rien. Nous n'avons pas de religion, Simon, nous n'avons pas de croyances, nous marchons sans bâton sur le faisceau de lumière sorti de la bouche du Père... et nous préparons l'entrée de *Celui qui doit venir*.

- Qui est-il ?

Pour toute réponse, le Frère à la robe blanche esquissa un large sourire, posa deux doigts sur sa bouche puis porta sur son cœur sa main droite, déployée comme un soleil.

- Il est capital que cette bibliothèque soit ainsi surveillée car, pour ceux qui divisent au lieu d'unifier, pour ceux qui

agissent comme des prismes sur l'humanité, elle serait une source bien trop vive de pouvoir.

C'est par précaution aussi que le lieu varie. Hier, ces rouleaux étaient préservés sous la pierre de notre temple de la Mer Morte ; demain, ils quitteront notre terre pour trouver refuge dans le pays qui attend au-delà des neiges, là où se lève le soleil : une des patries des Assa¹ dont notre peuple tire son nom actuel...

La salle où nous nous trouvions n'était pas la seule de ce sanctuaire secret de la Connaissance ; trois galeries, qui y débouchaient, nous menèrent dans beaucoup d'autres pièces, plus petites, mais tout aussi fascinantes par leur contenu. Ce n'était que plaquettes de cuivre et d'or, volumineux rouleaux de parchemins, papyrus soigneusement reliés. Parfois, quelque objet attirait mon regard, présence insolite aux formes énigmatiques qui se chargeait dans mon esprit d'enfant d'étranges possibilités... peut-être réelles.

Les Frères qui s'occupèrent de mon instruction au Krmel m'expliquèrent, des années plus tard, que ces objets disséminés ça et là jouaient un rôle précis au cœur de la bibliothèque souterraine. Ainsi, certains se trouvaient à l'origine de la clarté qui nous permettait de nous y déplacer comme en plein jour ; non pas que la lumière émanât d'eux, mais ils servaient d'amplificateur à celle qui se trouve enfermée au fond de toute chose. Leur rôle pouvait donc se comparer à celui d'un révélateur et les années me permirent de comprendre qu'on n'aurait su les limiter à une fonction utilitaire, alors que tout en eux les poussait à être de vivants symboles. Puisse tout être humain en saisir la portée profonde et agir de la sorte !

¹ Nous laissons au lecteur le soin de méditer sur les sonorités et les significations de mots tels : « Asie », « Essénien », « Asgartha » et « As » de nos jeux de cartes.

« On ne crée rien, on soulève des voiles, on révèle. » Tel était l'un des enseignements-clés du Krmel. Il existait, bien sûr, d'autres objets dont le rôle était moins sacré. Il s'agissait de dispositifs destinés à entretenir l'équilibre de l'atmosphère ambiante, à renouveler son oxygénation, à en vérifier la pureté. Quant à la surprenante propreté des lieux, il me fut dit qu'elle était inhérente au caractère exclusivement sacré de l'endroit et de son dépôt. Le matériau qui entrait dans leur composition était simplement sublimé par le contenu. Pour schématiser les faits, il serait possible d'affirmer que rouleaux et tablettes étaient dotés des mêmes particularités qu'un être vivant.

La limpidité de leur âme, c'est-à-dire de l'enseignement que celle-ci perpétuait, suffisait à transmuier leurs corps, les parchemins et les tablettes, et à y maintenir une inaltérabilité quasi absolue. Bien que, aux yeux de la majorité, cela ait l'apparence d'une fable ou d'un pur symbole, il n'en est rien : toute matière subit en définitive la loi de l'esprit qui l'habite. Les impuretés et la corruptibilité d'un corps seront toujours dues au manque de perfection de la force dont il est le domicile, à l'exception d'une forme de vieillissement due aux faisceaux de vibrations propres à la planète.

Notre visite de la bibliothèque sacrée du Krmel dura fort longtemps et les heures se succédèrent sans que je m'en plaignisse. J'étais en d'autres temps, en d'autres lieux, loin de la rudesse et des disciplines lassantes de mon existence quotidienne.

Le Frère ne tarissait pas d'explications sur certains textes qu'il me lisait à voix haute tandis qu'il m'obligeait à me pencher sur la calligraphie des plus anciens d'entre eux.

- Il est des lettres et des symboles qui sont de véritables êtres vivants ! Souviens-toi de cela. Une figure, un dessin, sont des forces évoluant dans un monde bien réel. Tu les maîtriseras un jour, sois simplement patient. Il suffira qu'auparavant tu sois capable de comprendre qu'un homme ou une

femme et même un enfant sont, eux aussi, des livres à déchiffrer comme tous ceux que tu contemples ici, avec leurs codes, leurs points de force, leurs facultés de comprendre¹ qui nous renvoient toujours à des milliers et des milliers d'années en arrière. La seule différence, c'est que leur âme n'a pas encore réussi à émettre le souffle qui peut les dépoussiérer et en rendre la lecture plus aisée.

Ai-je bien saisi à cet instant tout le sens des paroles de mon guide d'un jour et dont j'ignorais jusqu'au nom ? Je ne saurais l'affirmer. Il m'était plus simple de suivre les mouvements sobres et précis de ses doigts sélectionnant les rouleaux, parcourant les archives du passé. Mon esprit fut cependant captivé par un texte qu'il me lut à voix basse, texte qui provenait, selon ses dires, d'un prêtre initié de la Terre Rouge.

- « Il y a trois mondes : "j'ai", "je suis" et "je deviens". Ce sont les trois habits du Père. J'écris cela pour les peuples à venir afin qu'ils n'aient plus à chercher en vain. Celui qui l'ignore se condamne à revenir d'arrière en arrière. Les hommes ne vivent pas qu'une seule fois. Ils reparaissent un jour : des mondes et des lieux différents les accueillent sur leur chemin fait de plusieurs vies. L'éternité est un cercle dont le centre est le Père et tous les visages du Père sont celui du Grand Soleil. Apprenez donc, fils du futur. Retenez la parole d'hier et de demain. »

Vois-tu, Simon, nous avons toujours la fâcheuse habitude de nous persuader que les hommes des Temps anciens étaient des ignorants, des créatures frustrées et superstitieuses et qu'il a fallu attendre notre époque pour commencer à voir clair, à découvrir le progrès. Mais qu'est-ce que le progrès ? L'orgueil et la suffisance ? Non, je te l'affirme, tout ce qu'il est possible

¹ Cf le Coran, sourate 17 (14-15) :

« Nous avons attaché à chaque homme son oiseau au cou. Au jour de la Résurrection, nous lui montrerons un livre qu'il trouvera ouvert. Lis dans ton livre, lui dirons-nous ; il suffit que tu fasses toi-même ton compte aujourd'hui. »

qu'un être humain connaisse fut mis jadis en dépôt sur Terre par les « Seigneurs du dix et du sept », ceux des Étoiles. Nous, nous ne faisons que préserver, entretenir et nous souvenir à nouveau jusqu'à ce que nos esprits soient aptes à rejoindre les leurs.

Sur ces mots, le Frère replaça méticuleusement, les unes sur les autres, les feuilles de papyrus qu'il avait en mains, rabattit sur elles un épais volet de bois et rangea le tout sur un rayonnage de la paroi...

Je sentais que notre séjour sous le Krmel tirait à sa fin. La petite horloge que chacun de nous possède en son être me faisait deviner, tout là-haut, l'air libre et la présence d'un soleil qui, plongeant dans la mer, s'engourdissait à l'horizon.

Nous jetâmes un dernier coup d'œil sur les salles et leur précieux contenu, comme pour nous assurer que notre présence n'en avait pas perturbé la vie secrète, et nous affrontâmes de nouveau l'étroit corridor.

Notre ascension se fit sans histoire. J'étais las... Je crois bien que je franchis les dernières marches dans les bras du Frère. J'avais espéré m'endormir, pénétré par les lourds effluves d'encens et le bruit sourd du gong qui résonnait de nouveau à travers les couloirs, mais une petite voix aigre et familière, celle d'un de mes maîtres, brisa mon rêve.

- Simon, allons Simon ! Au temple, vite ! C'est l'heure de l'Office...

CHAPITRE VI

L'aura

Je ne revis plus jamais mon guide d'un jour, celui qui, l'espace de quelques heures, avait imposé au temps une curieuse courbe, ramenant au cœur d'un roc, le passé, le présent et l'avenir.

Je ne parlai de ma découverte à personne, ainsi qu'il me l'avait demandé et personne n'y fit allusion. Mes camarades d'étude paraissaient même avoir ignoré mon absence. Leur imposait-on le silence ? Vécurent-ils, un jour, la même expérience ? Je ne le sus jamais...

L'hiver vint frapper aux portes du Krmel. Je me souviens des souffles de vent qui balayaient les couloirs et sifflaient sous les portes de nos cellules ; je me souviens aussi de la sévérité croissante de nos maîtres qui semblait calquée sur le rythme des saisons.

Les bruits sourds et précipités de nos pieds nus sur les dalles du « Temple aux leçons » me reviennent encore à l'esprit. Nous passions d'interminables heures à psalmodier les mêmes textes, à calligraphier les mêmes lettres dans des langues différentes. Les leçons que nous apprenions, les préceptes que l'on gravait en nous, devenaient parfois de véritables obsessions tant nos instructeurs affirmaient ne pouvoir supporter la médiocrité. Les brimades et les punitions n'avaient pourtant

pas place au Krmel : les maîtres savaient, en effet, trouver le mot juste pour nous laisser seuls avec notre conscience.

C'est ainsi qu'en moins d'une année, une impressionnante quantité de textes furent irrémédiablement gravés sur le ruban de ma mémoire et ce n'est qu'avec un certain recul que je pus comprendre l'utilité d'un tel labeur. Je fus aidé en cela par une réflexion cueillie sur les lèvres d'un Frère en blanc.

- Que nous importe que vous sachiez, ainsi que nous l'exigeons, les paroles des anciens textes des Peuples du Soleil ? Ne l'as-tu pas compris ? C'est votre volonté seule que nous cultivons par-delà votre mémoire ; c'est la rouille que nous expulsions de vos cerveaux. Rien d'autre ne nous importe !

La plus grande propreté était aussi exigée de nous : la règle était donc de ne pas porter la même robe plus de trois jours de suite et, à chaque changement d'activité, il nous fallait laver à grande eau, visage, mains et bras. La première raison invoquée à ce sujet était le simple respect envers l'activité envisagée qui prenait valeur, à leurs yeux, d'un être à part entière évoluant dans un monde invisible. La seconde raison, qui nous fut donnée bien plus tard, était que nous n'habitons pas, il s'en fallait de beaucoup, uniquement un corps de chair et que la seule activité de notre cerveau ou de notre conscience suffisait à faire naître des scories à la surface d'un autre corps que le simple travail de l'eau aidait à dissoudre.

De même, les rares objets de culte dont nous nous servions journallement, triangles, étoiles et encensoirs devaient être lavés puis astiqués après chaque utilisation. C'était une règle d'or à laquelle nous ne pouvions nous soustraire. De plus, ces objets devaient demeurer strictement personnels. On nous enseignait effectivement qu'un peu de la substance de notre âme vitale les imprégnait peu à peu et que cette particularité rendait leur utilisation plus profitable.

Cet aspect invisible et quasi magique des choses excitait beaucoup ma curiosité d'enfant, aussi m'adonnais-je toujours

avec plaisir aux exercices de développement psychique qui constituaient une grande partie de notre enseignement et permettaient de comprendre les rouages intimes de notre monde.

Ma première année d'étude au Krmel s'acheva par un événement qui constitua un tournant décisif dans ma vie, un événement qu'aucun cataclysme ne saurait effacer, un événement dont les répercussions se font encore sentir, tel un point d'orgue, d'existence en existence. Je fus éveillé un matin du mois de *Adar*¹ par une voix familière, depuis longtemps enfouie dans les replis de ma conscience :

- Simon ! Simon !

Je tressaillis et, à travers mes paupières encore closes, je finis par deviner, dans ma cellule, une clarté inhabituelle. Peut-être n'avais-je pas entendu la grosse cloche du temple et peut-être le soleil avait-il déjà entamé sa course...

En fait, il n'en était rien !

Je reçus la réalité de cet instant comme un flot de douceur en plein cœur. Joseph, le petit Joseph de notre village, se tenait là, devant moi, debout, baignant dans un rai de lumière blanche. Il souriait en me regardant et son regard se projetait dans le mien avec l'éclat de deux aigues-marines.

Instantanément, je m'assis sur ma natte, ne sachant ce qui m'arrivait.

- Simon ! Simon !

L'appel de Joseph continuait à me pénétrer avec la même force convaincante et je voyais les lèvres de mon ami remuer, les plis de sa robe onduler comme s'il venait vers moi sur un pas de danse. L'espace d'un instant, je fus parcouru par un frisson ; je me souviens d'une vague, d'un effluve de printemps qui semblait monter du sol et qui s'acheminait lentement vers le sommet de mon crâne. Joseph fit trois pas et je perdis aussitôt la sensation de mon corps. Je n'étais qu'un seul œil,

¹ Le dernier mois du calendrier juif. Il précède la période de la moisson.

une conscience unique, déployés comme une cible qui s'offre à la première flèche, l'initiatrice.

- Regarde, Simon, regarde ! Je ne suis pas le souvenir d'un temps pour toi lointain. Le souvenir des êtres chers n'est que pour ceux qui rêvent leur propre mort, pour ceux qui font de leur vie un souffle creux...

Ta mère, ton père, Myriam et tous ceux du village demeurent là en toi, devant toi... non pas comme de simples reflets mais en leurs véritables corps. Ôte la cire qui ferme les portes de ton cœur, entends leurs voix résonner en ton être, tends ta volonté, oublie ta chair, et leurs regards embraseront le tien, je te le dis...

Tu trouves ton existence bien dure ici... Mais c'est ta propre froideur que tu découvres. Je connais ce lieu, il est aujourd'hui plus chaud qu'aucun autre au monde ; je le connais et mon savoir s'abreuve à ma vie des Temps anciens.

Tu trouves les Frères bien sévères... Mais c'est ton propre égoïsme que tu ressens. Je les connais, ils sont comme les muscles modelés par l'effort... Mais ne t'attarde pas au muscle qui travaille, saisis la volonté qui le raidit.

Accepte cette vie pour un temps, Simon, et observe les multiples visages de l'Amour !

Joseph se tut puis porta la main sur le cœur, la main droite, et tout son corps se mit à vibrer, à irradier, comme si la force entière du soleil y eût été enclose. C'était la Paix, la Beauté totale et absolue et il sembla que les murs de ma chambre s'évaporaient, s'éloignaient vers l'Infini.

Les visages de tous les Frères du Krmel défilèrent devant moi en un instant en un torrent de lumière limpide, souple et, pour la première fois, je rencontrai leurs yeux, grands comme des mondes où je lisais... Oui, toi, Samuel, toi Moshab, toi Jacob, je vous reconnais tous ! Je sais ce que nous faisons... Mon père, mes pères, la Galilée, ma solitude, les froids hivers du Krmel... Le But, tout devenait limpide ; avec, aussi, ces sept ans, mes sept petites années...

Un éclair vint tout effacer. Les murs de ma chambre se rapprochèrent à une vitesse fabuleuse puis Joseph, Joseph et sa lumière s'éparpillèrent en mille éclats. Mon corps fourmillait de toutes parts et j'eus de la difficulté à me mettre sur mes jambes. Un mince rayon de clarté frileuse m'indiquait que le jour se levait à peine. Une conviction intime, étrange... et je me précipitai dans le couloir, vers la première ouverture qui donnait sur une cour intérieure.

Là-bas, tout en bas, il y avait un attroupement d'une dizaine d'hommes, chaudement enroulés dans de longs manteaux, des mulets qui martelaient le sol de leurs sabots impatients et, à leur côté, un enfant dont les longues boucles auburn volaient au vent...

Joseph !

Ma respiration se suspendit.

Un bruit de pas lents et réguliers me fit enfin tourner la tête. C'était un Frère à la robe blanche; il venait me chercher.

- Allons, Simon ! On te réclame !

C'était Moshab. L'air à la fois ému et amusé, il m'emmena sans plus tarder tout en jetant sur mes épaules un pan de son lourd manteau. Curieuses retrouvailles que celles avec Joseph dans cette petite cour du Krmel... Nous étions là, à la lueur de quelques lampes à huile mourantes, sous les feux d'un soleil qui jetait ses premiers rayons au-dessus des hautes murailles.

À mi-voix, nous échangeâmes quelques paroles, quelques termes simples ; nous réinventions l'art de parler, nous nous écoutions entre les mots.

Rapidement, Joseph tira de sa robe deux petits rouleaux de parchemin, l'un de mes parents, l'autre de Myriam.

- Je vais vivre ici aussi maintenant, me dit-il calmement, il faut que j'étudie pendant six ans.

Sa déclaration sans ambages, prononcée de la façon la plus naturelle, me donna une sorte de vertige. Six ans ! Étais-je également là pour six ans ? Personne jusqu'à présent n'avait

voulu répondre clairement à cette question qui s'était imposée à moi dès le premier jour... et il fallait que ce soit Joseph...

- Après tout, nous l'avons voulu... Nous avons dit oui au Père... Ils sont tous fiers de nous, au village.

Joseph avait lancé ces paroles en riant, comme pour déclencher une réaction, mais celle-ci ne venait pas. Mon regard était fixe, sans doute stupidement fixe et il me semblait voir périodiquement des languettes de feu, des zébrures bleutées jaillir de chacun des corps du petit groupe que nous formions. Ce n'était pas la première fois que je connaissais cette impression fugitive, mais je ne m'en étais ouvert à personne. Je voyais que nous étions tous entourés d'une énorme coquille blanche, ou plutôt d'un cocon de lumière laiteuse, apaisante, traversée d'éclairs azurés. Alors, quelques mots s'envolèrent de mes lèvres :

- Regardez, il y a des petites flammes partout...

Aussitôt, ma perception s'évanouit ; mes paroles venaient de briser l'enchantement.

- Zérah te salue, fit soudainement Joseph, avec un regard où se mélangeaient douceur et malice.

Cette phrase agit en moi tel un déclic et des centaines d'expressions, prononcées jadis par mon vieil ami convergèrent dans mon esprit.

L'interrogation jaillit en mon cœur :

- Il y avait des flammes autour de vous, elles montaient, s'enroulaient, dansaient... Qu'est-ce que c'est ?

Deux mains se posèrent sur mes épaules, deux mains rudés dont je devinais confusément les longs doigts.

- Tout à l'heure Simon, après la grande prière, il faut que tu viennes me voir.

Je me retournai. C'était le Frère au voile rouge, celui qui, un an auparavant, avait glissé en moi le premier souffle sacré du Krmel.

Ce fut tout. Je n'eus pas le temps de fixer son visage, déjà il s'éloignait, emmenant Joseph vers un petit escalier de bois

auquel nous n'avions pas accès. Leurs deux silhouettes, ainsi que celles de quelques autres Frères, disparurent rapidement de ma vue.

Je vécus l'heure de prière commune comme un rêve, ne laissant pénétrer en moi que les graves sonorités des psalmodies. Les yeux fermés, je m'absorbais dans la relecture des deux parchemins qui m'avaient été remis et qui portaient, au-delà de leur pauvre apparence jaunie, tout le soleil et les effluves des chemins de Galilée.

Un Frère frappa avec force six fois plus une sur un énorme tambour de bois, indiquant ainsi la fin de la cérémonie. Alors, profondément, comme nos maîtres nous l'enseignaient, je respirai des deux narines une pleine bouffée d'encens destinée à faire vibrer mon être plus près du « Sans-Nom ».

Trop heureux de manquer l'étude de l'écriture grecque, j'eus tôt fait de me repérer dans le dédale des couloirs qui menaient chez le Frère au voile rouge, lieu inaccessible entre tous à mes yeux, réceptacle de mystères. Lorsqu'un Frère interrogateur tentait de stopper ma course, combien de fois n'ai-je pas lancé fièrement : « Je suis attendu ! ».

Un colosse à l'épaisse chevelure grise me fit enfin pénétrer dans une petite pièce dont la porte basse était flanquée de deux imposants chandeliers de bois supportant onze flammes chacun.

Assis discrètement dans un angle à même le sol, le Vénérable paraissait m'attendre.

- Depuis combien de temps vois-tu la flamme des êtres, Simon ? fit-il doucement en me faisant asseoir face à lui. Ne bouge plus et écoute.

- La flamme des êtres ?

- Le feu et l'eau de leur âme... les rayons de leur cœur. Je sais ce que tu vois Simon, laisse-moi t'expliquer... Sache aujourd'hui comment le Sans-Nom a créé l'homme et pourquoi le contact de l'homme réchauffe ou brûle !...

Le Frère sans âge leva alors les yeux et commença ce récit :

- Il y a longtemps, bien longtemps, lorsque le Père eut pendant longtemps encore retenu Sa respiration, Il quitta son sommeil ; alors, du point central de Sa bouche ronde et unique s'échappa un long souffle, le souffle de l'âme de notre souffle. Et plus ce fantastique effluve blanc s'éloignait de Lui, plus il tombait à l'infini en dessinant une spirale aux couleurs de l'arc-en-ciel, c'est ainsi qu'il devint éther, gaz, feu, eau et glaise.

La vie naquit de là, vois-tu... partout dans l'immensité des cieux. La glaise, comme un sac sans forme ne sachant que rouler, apprit à reconnaître l'eau et l'eau sut ce qu'elle était en apercevant les gaz. C'est à cet instant que l'homme fut formé à partir de leur union à tous, révélant ainsi l'éther qui dormait en chacun d'eux. Mais là ne s'arrête pas mon histoire, Simon, elle ne s'arrête pas aux cinq éléments, mon histoire est à suivre... Tu devras découvrir par toi-même de quelle façon elle se continue et se multiplie.

Ainsi, nous tous humains, nous avons un corps de terre, un autre d'eau puis de feu et ainsi de suite. Notre petit cerveau d'homme peut en compter six plus un... Maintenant, sache ceci, Simon, ces corps sont des êtres à part entière, ils ont leurs appétits et leurs espoirs et ils s'associent deux à deux. Ainsi, l'être humain possède, avant tout, trois vrais corps dont chacun est à la fois mâle et femelle dans ses tendances ; quant au dernier, le joyau de Sheba, il les comprend tous et les couronne comme cent quarante-quatre mille diamants !

Voilà, Simon, ce que tu sais voir sous l'aspect de milliers de feux lorsque ton cœur peut recevoir sans rien désirer : ce sont les trois corps.

Quant au joyau de Sheba, ton œil l'a perçu une fois. Il est le quatre, la base de la pyramide qui se propulse vers la Lumière unique. Voilà pourquoi les sages ont donné quatre lettres aux reflets des noms divins.

Le Vénérable fit une pause ; je sentais qu'il avait distillé chacun de ses mots en alliant la finesse de leur signification à la force des sonorités qu'il imprimait en moi.

Sans les continuelles leçons de mes maîtres, sans doute n'aurais-je rien compris au message, mais je sais aujourd'hui mieux que jamais pourquoi mon esprit d'enfant, auquel on avait appris avant tout à sentir, était apte à recevoir la « parabole ».

- Ce que ton cœur a toujours saisi spontanément, il est bon maintenant que ta volonté le dirige. Je crois nécessaire de t'enseigner, Simon, ce que l'œil mortel ne sait pas filtrer. Je dis « je crois » et je pense que ma confiance ne sera pas trompée car ce que j'ai à t'apprendre est le maniement d'un glaive à double tranchant. Ou tu l'utiliseras pour dépister le mal et le combattre, ou sa lame ne fera développer en toi que la division. Vois-tu le danger ? Savoir lire les corps d'autrui devra t'apprendre à les connaître, à les aider, à les guérir et non à te glisser en eux, à les utiliser...

Ne te réjouis pas, Simon, je ne te donne pas un pouvoir. Nul ne saurait donner de véritable pouvoir à quiconque. Je ne te propose qu'une méthode à développer et qui peut te convenir plus qu'à tes compagnons puisqu'elle semble t'appeler.

Sache donc quelles sont les trois lampes qui éclairent le corps humain et apprends leurs fonctions.

Le problème que je t'offre est à la fois simple et ardu, il consiste à reconquérir par des exercices appropriés une faculté qui se résume en deux mots : savoir regarder. Tout le monde sait-il regarder, Simon ? Non... il s'en faut de beaucoup, sinon chacun verrait.

Sois attentif ! Pour un être qui a su développer en lui la capacité de percevoir les trois lampes humaines, *l'aura*, c'est ainsi qu'on les nomme ensemble, lui apparaît avec la beauté d'une grande enveloppe lumineuse très nettement ovoïde. On peut, en fait, assimiler celle-ci à une coquille de lumière au

centre de laquelle évolue l'individu, tel un noyau au cœur d'un fruit. Les Frères disent aussi : radiance.

Sa nature est extrêmement subtile¹. Mais je serais tenté également de parler d'exhalaison, de faisceau de courants² se déplaçant selon différents rythmes, faute de pouvoir mieux dire tant les langues humaines sont pauvres en ce domaine. Celui qui parvient à la percevoir, tu le sais, est immédiatement frappé par son aspect gazeux et donc extrêmement mobile, fluctuant.

Notre aura, dans son ensemble, peut irradier jusqu'à environ trois coudées³ au-delà du corps qu'elle englobe. Mais tu le comprends, ceux qui débutent dans sa lecture ne parviennent pas, bien sûr, à appréhender cette étendue de radiations. La radiance humaine se compose, en effet, de couches successives plus ou moins subtiles que l'on ne parvient à découvrir que très progressivement...

La partie de l'aura qui enveloppe la tête des hommes sera souvent perçue la première car elle se manifeste toujours par une plus grande luminosité. Cela ne te paraît-il pas logique ? Le cerveau n'est-il pas une sorte de mécanisme ou de brasier alimentant la totalité du corps ?

Il est bon que tu saches que l'œuf de lumière n'est pourtant pas parfait dans sa forme, en ce sens qu'il se prolonge à son sommet par une projection comparable à une flamme plus ardente que les autres. Quelques hommes des peuples lointains qui nous rendent parfois visite connaissent aussi l'existence de cette gerbe de lumière ; ils possèdent des coiffures particulièrement évocatrices⁴. Cette crête, Simon, ou « panache flam-

¹ De nos jours, on dirait : « électrique ».

² Comprendre : d'« ondes ».

³ À peu près 1,20 m.

⁴ Ex. : les Indiens Pieds-Noirs et Karaja, les mandarins chinois qui portaient une plume en forme de crête sur la tête, etc.

boyant » issu du sommet du crâne humain doit être comprise comme la manifestation du feu intérieur d'origine cosmique et divine qui anime les créatures pensantes et sans cesse en quête « d'autre chose » que nous sommes. C'est le signe du joyau de Sheba, siège de la suprême conscience humaine. Lorsque tu la verras, tu analyseras donc cette exhalaison plus puissante que les autres, très révélatrice quant à son possesseur.

En second lieu, il te faut savoir que la luminosité et la dimension de l'aura ne sauraient en aucun cas être fixes. Elles dépendent d'un grand nombre d'éléments et de circonstances que je définirai. Auparavant, retiens bien ceci : la radiance de l'homme se compose globalement d'un grand nombre d'ondes colorées qui se mêlent les unes aux autres à partir d'une teinte de base, révélatrice du fond de la personnalité et des dispositions de celui qui l'émet. Sur cette toile de fond apparaissent en tous sens des courants colorés. Ce sont eux, vois-tu, qui définissent l'aura comme quelque chose d'instable et de difficile à saisir. Mais ces courants d'énergie ne se déplacent cependant pas de façon aussi désordonnée que tu l'as cru au premier abord...

- Oui, dis-je, interrompant plein de confiance le Vénérable dont les yeux paraissaient peu à peu s'être clos à force de laisser s'exprimer le « quelque chose » qui scintillait en lui... J'ai vu qu'ils se croisaient et se concentraient.

- C'est cela, continua-t-il en souriant, ils forment des tourbillons et des volutes en de nombreux points du corps. Ils constituent ce que nous appelons des « nœuds vitaux » et coïncident pour une grande partie d'entre eux avec des organes indispensables à la vie.

Ainsi, notre rate et notre cœur sont à ce propos des centres de force privilégiés, de même que la racine de notre nez. Tu verras que quelques zones se signalent aussi par des « turbulences colorées » très vives, comparables à des spirales qui donnent l'impression de s'enfoncer dans le corps humain lui-même. Ces spirales t'indiqueront l'emplacement des « roues de

force ». Il en est de particulièrement indispensables à l'équilibre, au creux de l'estomac, par exemple¹. D'autre part, il en existe six plus une, capitales entre toutes et qui sont connues depuis le peuple d'Atl et dans toutes les Traditions de notre Terre. Elles sont plus ou moins visibles de la base de notre colonne vertébrale jusqu'à son sommet.

Notre aura, bien sûr, suit notre corps dans le moindre de ses mouvements, s'adapte à ses multiples positions, se modifie en épousant le plus petit geste de nos membres...

Il faut, en définitive, que tu comprennes qu'elle peut se définir comme un surprenant champ d'énergie animé par de multiples vibrations² résultant d'un ensemble de forces actives au cœur de notre être physique et de notre conscience.

Écoute-moi mieux maintenant Simon, car ta volonté se disperse encore trop aisément ; ton intellect se croit obligé de compliquer les connaissances simples que je lui transmets... Ces énergies dont je viens de te parler ne sont pas issues en premier lieu des centres « nerveux » ou « vitaux » de notre corps... Elles sont tout d'abord absorbées de « l'extérieur » par les « roues de force » auxquelles j'ai déjà fait allusion ainsi que tes maîtres, puis seulement redistribuées. Les « spirales » que tu as déjà dû voir représentent en quelque sorte leurs portes d'entrée dans notre organisme.

- Mais quel est l'« extérieur », Frère ?

- Ta question est bonne, Simon. Ce n'est pas « l'atmosphère », non, non... ou du moins pas l'atmosphère seule. Il y a dans l'air que tu respires, dans la lumière que tu absorbes, une énergie... fabuleuse... que nos sens, toujours trop grossiers, ne peuvent appréhender. Quelques prêtres savants du grand temple de Salomon l'appellent « lumière vivante » ou *Od*. Ain-

¹ Le plexus solaire actuel.

² On dirait aujourd'hui : « par une forte activité vibratoire concernant à la fois des fréquences électro-magnétiques et psychiques ».

si, nous appelons tous cette énergie « solaire » ou « cosmique », tant son action s'avère positive, nutritive, vitalisante pour l'ensemble de l'être. Quels sont maintenant les trois corps dont je t'ai parlé ?

Ce sont trois enveloppes :

La première d'entre elles, Simon, ne mérite pas à proprement parler, à elle seule, le qualificatif d'aura, tant son rayonnement s'étend peu. C'est cependant la plus visible à un non-initié car elle apparaît comme la plus dense de toutes. Cette densité devra d'ailleurs te faire penser qu'elle est presque matérielle tant la nature de ses vibrations reste proche de celle de notre physique. Des trois enveloppes, tu verras qu'elle est la seule à épouser exactement les formes de notre corps de chair et qu'elle irradie, sur le pourtour de ce dernier, une surface égale à la largeur de deux doigts, rarement plus. Au Krmel, nous l'appelons « corps vital » ; elle se compose d'éther. Quelques peuples de la Terre y voient une forme de l'âme, mais c'est une erreur, une confusion due aux rapports que l'éther entretient avec le sang.

- N'est-elle pas semblable à la fumée de l'encens ?

- C'est exact... mais elle n'en possède pas l'instabilité. Elle est plus ou moins épaisse selon les endroits et d'une coloration gris-bleu. Mais tu verras... plus tard... chez quelques êtres dont la santé est belle à tous niveaux... cette teinte fait parfois place à un blanc doré.

Le corps vital manifeste, en fait, l'« aura de santé » et nous souhaitons tous que tu aies l'occasion de t'en servir souvent. Tu constateras aussi que son alimentation s'effectue au niveau de la rate.

Mais, Simon, les Frères espèrent que tu ne t'arrêteras pas en chemin, pour peu que tu veuilles l'emprunter. Pour connaître et aider, il t'apparaîtra indispensable de puiser au-delà du corps purement vital.

Alors... lorsque nous laissons vibrer notre cœur et notre œil, flamboie le rayonnement de notre second corps, notre

corps émotionnel¹, dont il traduit les désirs, les angoisses, les déceptions, les bonheurs, les dispositions naturelles, qualités et défauts. Tu le percevras sur une distance d'une coudée au-delà de l'enveloppe vitale et tu comprendras vite qu'il est l'aura instable par excellence puisqu'il varie au rythme des pensées et des pulsions. Il possède une teinte de base qui change d'un individu à l'autre et évolue d'une seconde à l'autre, parallèlement à l'activité émotionnelle. Tu pourras constater que cette aura *astrale* n'est donc jamais identique à elle-même tant il est vrai qu'un être ne demeure jamais parfaitement le même à chaque instant de sa vie. Peu savent qu'elle fournit également un certain nombre d'indications sur la santé d'un organisme, indications complémentaires à celles procurées par les exhalaisons éthériques. Les maladies du corps sont bien souvent le reflet de celles de l'âme, Simon. N'oublie jamais cela... Le visage émotionnel d'un être reste très lié à son côté purement physique.

L'aura astrale n'est en définitive que le rayonnement de l'égo... Mais si le Sans-Nom le permet, tu ne t'arrêteras pas là non plus. Tu tenteras de porter ton regard au-delà de cette seconde radiançe afin qu'il découvre une troisième enveloppe, très nettement ovoïde, un corps qui t'apparaîtra beaucoup moins perturbé que le précédent.

- Un corps d'une lumière immobile, Frère ?

- Non, Simon, non... Rien n'est jamais immobile. Il serait faux de dire que ce corps demeure constamment égal à lui-même, mais tu remarqueras, à sa surface, que de discrètes vagues se succèdent à une cadence plus ou moins rapide ou régulière... Elle naissent en fonction de l'activité mentale de chacun.

Maintenant, sache que l'autre particularité de cette aura mentale réside dans ses teintes de base beaucoup moins variées

¹ Corps astral.

que celles de la précédente. Elles se caractérisent généralement par une dominante claire dans les jaunes, les bleus et les blancs.

Retiens bien également ceci, Simon : plus un être bénéficiera d'une personnalité correctement développée, solide, rayonnante, plus ce troisième corps apparaîtra fort, stable, semblable à une coque à double usage...

- À double usage ?

- Tout est double... Diffusion dans l'atmosphère ambiante de la personnalité de l'être avec sa richesse intérieure et protection contre toutes les agressions extérieures, psychiques ou mentales... Ainsi donc, vois-tu, cette troisième aura est assimilable à un tremplin pour la communication avec autrui et à un rempart contre ce qui se veut en dysharmonie avec elle. Il va sans dire, fils de Joshé, qu'elle se développe de façon très inégale chez tous les individus, à tel point que certains de ceux-ci paraissent, à eux seuls, illuminer toute une assemblée alors que d'autres font figure d'« êtres éteints ». Hélas, un certain nombre d'hommes ne possèdent leur troisième *corps aurique* qu'à l'état embryonnaire. Ce sont souvent des créatures versatiles, impulsives, aux réactions infantiles et très primaires.

- Quand m'apprendras-tu à voir tout cela parfaitement, Frère ?

- Tu ne m'as pas bien compris, Simon... Je ne te l'apprendrai pas. Je ne peux t'enseigner ce que tu dois découvrir par toi-même. Il m'appartient simplement de t'éviter de faire des erreurs, de te conseiller le respect de certains détails. Ainsi, il faudra que tu saches que les conditions atmosphériques peuvent rendre ta tâche plus ou moins aisée.

Un beau soleil, un temps très sec, faciliteront la vision des radiances ; cela est particulièrement vrai au niveau de la flamme éthérique qui se fortifie toujours sous l'action des rayons solaires à l'emplacement de la rate en y créant une légère dépression. Quant au brouillard et à la neige, leur présence rend cette perception également très simple.

Enfin, tu sauras qu'une grande humidité, telle celle du corps dans l'eau ou au sortir d'un bain, a pour conséquence immédiate une importante dispersion de l'aura éthérique, puis dans des proportions moindres, de l'aura suivante.

Maintenant, Simon, il est capital de savoir que l'immersion totale et soudaine d'un corps dans l'eau provoque, pendant une fraction de seconde, l'expulsion totale du corps éthérique de l'organisme. Un corps éthérique projeté un très court laps de temps hors de son support physique déclenche toujours une perte de conscience aussi rapide et brève qu'un éclair, mais suffisante pour que certaines choses puissent se produire à un niveau plus subtil. Tu verras... Un jour, tu comprendras bien l'importance de ce détail; cela te paraîtra très clair !

Puisqu'à partir d'aujourd'hui tu connais certaines causes et leurs effets, tu éviteras de lire les trois corps d'un être sortant de l'eau avant qu'il ne soit soigneusement séché.

Ne crois pas que ce soit une fantaisie imaginée par les Frères ! Tout au long d'une journée et même d'une nuit, des déchets organiques et autres s'accumulent à la surface de la peau. Ils ont eux-mêmes leur propre rayonnement. Tu vois qu'il importe donc qu'un corps s'en débarrasse afin que ses radiances soient parfaitement limpides, non polluées...

Sur ces mots, le Vénérable ouvrit pleinement ses deux grands yeux clairs et les planta fermement dans les miens. La sensation fut étrange, mon cœur la reçoit encore, tel un pont jeté entre nos deux êtres. Sans ma candeur d'enfant, sans doute n'aurais-je pas supporté la flamme de ce regard qui me mesurait...

Quelques secondes passèrent ainsi puis le Frère au voile rouge se leva lentement pour se diriger vers une épaisse tenture de lin d'un bleu profond.

- Suis-moi donc, Simon ! Mon aide de ce jour n'est pas encore terminée pour toi.

D'un bras, il écarta le lourd tissu, dévoilant un étroit couloir. Le Vénérable me poussa devant lui et me fit immédiate-

ment obliquer vers la droite. Je me trouvais dans une pièce carrée d'environ quatre mètres de côté. Deux des murs avaient été peints en blanc, les autres en noir. Mon instructeur me fit aussitôt remarquer une ouverture circulaire pratiquée dans le plafond. C'était par cet orifice que la lumière du jour pénétrait dans le local. Elle y parvenait toutefois de façon indirecte, ce qui rendait la clarté douce et régulièrement répartie sur les quatre murs. Je constatai également que le long de ceux-ci, sur le sol, était disposé avec une régularité parfaite, un grand nombre de lampes à huile en terre cuite. Ainsi, semblait-il, les parois de la pièce pouvaient aussi être éclairées à partir du sol, si on le désirait.

Ce dispositif était d'autant plus étrange qu'il se complétait encore d'une grande planche de bois de la longueur exacte d'un mur et d'une largeur correspondant à peu près à dix centimètres. Elle était utilisée, m'apprit le Frère, pour voiler une série de lampes à huile allumées en face d'un homme assis sur le sol.

- Cette pièce, Simon, a été ainsi conçue pour servir à de nombreux usages dont le plus important est l'apprentissage et le perfectionnement de la lecture d'aura précise, à des fins médicales. Mais, je te le répète, n'attends ni de moi ni de la connaissance de cette salle une sorte de recette. Pour progresser, il va essentiellement falloir que tu modifies ton mental, c'est-à-dire ton approche du monde et des phénomènes.

Tu le sais déjà, la prise de conscience de la limite de nos sens habituels est la première démarche à accomplir. Mais sache bien, si tu veux que ta route soit belle, que cette démarche doit dépasser de loin la simple compréhension intellectuelle des faits. Elle doit déboucher sur une réflexion de nature spirituelle, propre à chacun de nous, et qui doit nous amener à considérer le monde et les êtres au-delà du voile trop souvent opaque des apparences. Tu feras travailler ton cœur, Simon, rien que ton cœur ! Tu penseras avec lui et par lui ! Si tu sais cela intimement, je n'ai plus rien à réveiller en toi.

Cela dit, tu cultiveras deux qualités primordiales : la volonté et la patience. Apprends donc à vouloir avec constance, fermeté et régularité plus qu'avec entêtement, car l'obstination aveugle dresse des murailles inconscientes, infranchissables. Ainsi, que ta douceur soit ferme et que ta volonté soit inlassable ! De cette façon, tu ne te raidiras point dans ton travail. Enfin, ta progression sera vraie pour peu que tu ne veuilles pas passer au fil du glaive de ta pensée ce que tu auras devant les yeux mais essayer de le comprendre et de l'aimer...

À compter d'aujourd'hui, je te demande de t'exercer à déchiffrer régulièrement la lumière des êtres. Tu sais que les Frères ont de tout temps consacré une grande partie de leur existence aux soins et à la guérison. Puisses-tu un jour leur apporter ton concours...

Les exercices que je vais te donner maintenant devront être pratiqués quotidiennement, aussi souvent que tu le pourras.

Tout d'abord, avant d'entreprendre quoi que ce soit, tu devras consacrer quelques minutes à développer le calme et le silence en toi. Pour cela, tu chercheras une pièce nue aux couleurs neutres, tu t'éloigneras de tout ce qui possède des tons vifs, des motifs chargés. Au Krmel, tu auras le choix... Ne t'y trompe pas, ce détail est capital. En second lieu, voici ce que tu devras faire, regarde-moi bien.

Le Vénérable releva alors la manche de sa robe blanche jusqu'en haut de son bras et tendit celui-ci devant lui, sans crispation, la main ouverte, les doigts bien écartés en direction du mur blanc.

- Pour débiter, peu importe le blanc ou le noir, Simon. Tu dois simplement choisir le fond pour son uniformité et remarque bien qu'aucun détail de ce fond ni de ta main, pas même un anneau, ne doit être capable de capter ton attention... Vois comme j'agis, je regarde en direction de ma main sans accommoder mon regard sur celle-ci. Je la contemple sans la

voir, je regarde loin, loin derrière elle¹. Imite-moi... Seul le contour très vague de ta main devra être enregistré par ton regard. Laisse-toi totalement absorber par l'image floue de tes doigts écartés.

Regarde ainsi pendant quelques secondes, puis recommence un peu plus longtemps. Très rapidement, tu dois parvenir à observer un halo très mince, tel un gant opalescent autour de tes doigts...

- C'est exact, Frère, mais j'ai déjà vu souvent cette première lampe de l'être...

- Agis comme si tu ne connaissais rien, Simon. Les exercices les plus simples ont leur utilité. Tu crois savoir mais, jusqu'ici tu n'as fait qu'entrevoir...

Non, Simon, non... Voilà ce qu'il ne fallait pas faire... Il faut dominer l'irrésistible envie qui vient de te faire accommoder ton regard sur ta main. C'était un réflexe mais ta perception vient de disparaître... Change ta main de position, rapproche lentement ton pouce de ton index ; l'éther de ton corps va de nouveau apparaître. Continue encore et attends-moi quelques instants.

Lentement, le sourire aux lèvres, le Frère se dirigea vers un angle de la pièce, s'empara de l'une des nombreuses lampes à huile et la suspendit à un crochet adapté au plafond de la salle. Il sortit et je restai seul, me demandant d'où venait cette chance d'être instruit en aparté par le Vénérable du Krmel. Curieusement, je me sentis triste... Pourquoi fallait-il que je sois ici, solitaire, alors que d'autres étudiaient ensemble ?

Et Joseph que j'avais aperçu, et Myriam dont j'avais lu la lettre...

Mon angoisse devait s'envoler bien vite car le bruit sourd des pieds nus du Vénérable me fit lever les yeux. Il venait de

¹ Pour emprunter un terme de photographie, on pourrait dire que la « mise au point » de l'image ne doit pas être faite sur la main tendue mais sur quelque chose d'imaginaire situé bien au-delà.

réapparaître, porteur d'une grosse mèche noirâtre, crépitante de feu. En un instant, la lampe suspendue dispensa une chaude clarté et une traditionnelle odeur de résine m'emplit les narines.

- Voici un second exercice, Simon... Place-toi ici, bien droit sous cette source lumineuse et, les yeux rigoureusement clos, lève ton visage vers elle. Tu vas percevoir un brouillard lumineux, jaunâtre ou blanchâtre. Maintenant, surtout, ne te sens pas limité par cette lumière mais essaie au contraire, les yeux toujours clos, de regarder loin devant et sans effort. Mentalement, fixe la racine de ton nez exactement entre tes yeux ou légèrement plus haut selon l'envie que tu ressens. Graduellement, tu vas alors baisser ton visage jusqu'à l'horizontale.

Docilement, je suivis les paroles de mon instructeur et ce qui s'imposa à ma vue intérieure me causa un plaisir immense. Au fur et à mesure que mon regard se rapprochait de l'horizontale, toutes les couleurs de l'arc-en-ciel défilaient lentement devant moi. Je recommençai immédiatement l'exercice et, cette fois, mon attention fut plus particulièrement retenue par des rubans de lumière bleus et violets, puis enfin par un point d'un bleu plus profond qui naissait au centre de mon champ de vision.

- Aperçois-tu le *voile d'Isis*, fils de Joshé ? C'est cette petite sphère bleue qui doit devenir grande au point de t'absorber tout entier ; un jour, elle sera tellement grande que tu plongeras dedans... Il s'agit de ton œil unique. Certains disent qu'il est le troisième bien qu'en fait, il mérite le titre de premier. Son importance est capitale et de son développement va dépendre, entre autres, la perception plus aisée des multiples auras.

Cet exercice que je viens de t'indiquer doit durer peu de temps, Simon, et il faut savoir qu'il n'est pas bon de le répéter trop souvent. Trois ou quatre fois par semaine suffiront ample-

ment. Il te permettra, si tu en éprouves la nécessité, de prendre conscience du regard intérieur que chacun possède.

Cet œil, tu me comprends, n'a plus, bien sûr, une existence concrète. Il n'en existe pas moins et son action résulte, sur le plan corporel, du travail simultané de deux petits corps situés dans le cerveau humain¹. Ce travail ne pourra être réalisé de façon durable que par une volonté de recherche intérieure authentique, par un désir d'union avec l'être profond. Vois-tu, dans les moments de concentration et de quête de paix demandés par tes maîtres, le premier de ces corps déclenche une force qui vient frapper le second et fait naître le voile d'Isis². Mais je te mets en garde, Simon, ne cristallise pas ta volonté sur la perception de l'œil unique car tu dois savoir qu'il ne faut pas prendre le reflet d'une lumière pour la lumière elle-même. C'est, hélas, ce que nous tous, humains, avons tendance à faire.

Maintenant que tu sais cela, le troisième stade de ton apprentissage consistera à savoir déterminer sur quel type de fond la vision de la flamme éthérique de ta main sera la plus aisée. Tu feras cela rapidement après quelques essais, par recoupements. Certains êtres perçoivent davantage les lumières du corps sur un fond clair, d'autres sur un fond plus foncé. Nous te conseillons, pour notre part, de choisir les extrêmes, c'est-à-dire le blanc ou le noir car les tons intermédiaires risquent d'intervenir plus ou moins dans la perception que tu pourras obtenir. Approche-toi maintenant de ce mur et considère l'éclairage de cette pièce. La lumière solaire issue du plafond, conjuguée à celle de cette ligne de lampes à huile, suffit à faire naître une lumière douce et rasante sur la paroi choisie.

¹ Il s'agit des glandes pituitaire (hypophyse) et pinéale.

² On dirait aujourd'hui que le corps pituitaire déclenche un phénomène magnétique croissant qui vient frapper la glande pinéale; de là naît le troisième œil.

Ici réside le secret de la dernière phase d'un bon entraînement¹.

Lorsque tu viendras ici pour regarder un Frère sur un de ces murs, il t'appartiendra de le placer à une largeur de main de l'écran choisi. Tu te tiendras à la distance idéale de deux brasses² par rapport à lui et tu le fixeras ainsi que je te l'ai dit.

Au début de ton apprentissage, afin de ne pas être attiré par les zones plus ou moins claires de son corps, il pourra parfois être souhaitable que tu clignes légèrement les paupières. Ainsi, les contrastes moins vifs ne détourneront pas ton attention.

Surtout, tu n'écarquilleras jamais les yeux car ce n'est pas ainsi que tu parviendras à un résultat. Si tu respectes scrupuleusement toutes ces conditions, la perception s'étendra progressivement, elle atteindra les trois corps. Mais il ne faudra pas t'impatisser : de longs mois te seront peut-être nécessaires pour saisir toute la gamme de leurs teintes.

Peu importe, le temps ne saurait compter lorsque l'on travaille sur soi-même car, ne t'y trompe pas, c'est bien de cela qu'il s'agit, c'est seulement en empruntant le trajet qui te métamorphosera que tu parviendras à aider efficacement autrui.

Avant que tu ne me quittes, Simon, il faut encore que je te mette en garde contre une chose : tout vêtement que porte un corps diffuse sa propre aura... Tu prendras donc garde de ne point lire celle-ci plutôt que celle du corps que tu voudras analyser. Souviens-t-en, la nudité d'un corps propre est toujours

¹ Il est bien sûr possible d'adapter cette façon de procéder à notre modernisme actuel. Un tissu d'un noir profond ou un écran blanc perlé peuvent constituer d'excellents fonds. Quant aux sources de lumière, surtout si le ton est blanc, elles peuvent être constituées par deux rampes au néon, disposées contre l'écran, l'une au ras du sol, l'autre au plafond. L'idéal est d'obtenir une lumière douce et rasante.

² Environ quatre mètres.

l'état idéal pour une vision précise¹, c'est bien plus qu'un détail. De cette façon, seule ton analyse se portera sur des teintes non polluées et tu localiseras aisément les organes malades du fait de la précision des taches colorées, souvent grises ou brunnâtres, que leur propre aura exhalera...

De nouveau, le Vénérable m'entraîna en direction de la première salle où il m'avait reçu. Au passage, son doigt m'indiqua un petit réduit auquel on accédait en descendant deux marches. Il pouvait retenir de l'eau, m'expliqua-t-il, afin de permettre à un homme de s'y laver avant de se soumettre à la « lecture des trois lampes ».

Au Krmel, la présence de tant de pièces d'eau me surprenait encore bien plus qu'en notre petit village de Galilée où l'onde fraîche de la source prenait une valeur sacrée dans la plupart de nos actes. Ici, l'eau paraissait être le moteur de tout acte, presque aussi vitale que l'air que nous respirions.

Le sang de la Terre, ainsi que l'appelaient parfois nos instructeurs, devait si possible être utilisé entre chacune des occupations quotidiennes.

- Voilà donc, Simon ; ta présence ici sera souhaitable une demi-heure chaque jour. Tu seras dispensé, si tu le désires, du cours de traduction de nos textes...

Je me trouvais sur le seuil des appartements du Vénérable au voile rouge et, déjà, un petit vent frais s'engouffrait dans ma robe noire. Je ne pus saisir le dernier regard de mon instructeur dont la longue chevelure vint barrer une partie du visage, mais je reçus sur l'épaule la chaude pression d'une de ses mains.

- Une dernière chose, fils de Joshé, entendis-je alors que je m'apprêtais déjà à courir sur les dalles froides du corridor. Souviens-toi de ceci : purifie ton cœur avant de lire la lampe

¹ De nos jours, on évitera expressément les vêtements ou les sous-vêtements synthétiques, de même que tout tissu coloré.

de chaque homme ; prends garde, car si tu n'es pas semblable au cristal, tu regarderas autrui à travers le voile de tes noirceurs...

La lourde porte se referma doucement derrière moi et je me mis à gambader sur la pierre, attiré par les psalmodies qui déjà s'élevaient du temple, telles des volutes de Paix.

CHAPITRE VII

La voix de lait

Les jours suivants, je passai mes heures de liberté à rechercher la trace de Joseph à travers les cours et dans les salles du Krmel où j'avais accès.

Mais le Krmel était vaste et il m'arrivait encore de m'y égarer.

Se pouvait-il que son arrivée parmi nous ne se fût déroulée que dans mon imagination ? Avais-je concrétisé ainsi mon désir de rompre une certaine solitude ?

Personne ne semblait connaître mon ami et, dans le silence, des salles du monastère j'osais bien peu lancer les syllabes de son nom que l'écho s'amusait à amplifier.

Je fus ainsi distrait de mes occupations quotidiennes pendant près d'une semaine. Les Frères qui avaient assisté à mon entretien avec Joseph paraissaient eux-mêmes avoir disparu. L'un d'eux me fut enfin visible à l'issue d'une longue méditation commune à laquelle la plupart des habitants du Krmel se devaient de participer.

- Joseph ? Je ne connais pas de Joseph ici, Simon. De qui veux-tu parler ?

Je devinai pourtant une certaine malice dans sa voix et, avec un terrible aplomb, mon regard tenta de fouiller le sien. Le Frère laissa alors échapper un rire tonitruant et m'attira

bien vite dans une petite cour où il nous serait possible de parler plus librement.

- Écoute-moi bien, Simon, il n'y a plus de Joseph ici. Ceux qui nous l'ont amené, il y a dix jours, ne l'ont pas inscrit sous ce nom. Ainsi, Joseph n'existe plus; quant à son nouveau nom, le Vénérable a pensé qu'il n'était pas bon qu'il soit divulgué maintenant. Vois-tu, Simon, dénommer quelqu'un, c'est donner au monde une emprise sur lui; or, le Père a demandé à ton ami de naître à nouveau, libre de tout. C'est pour cela qu'il est entre ces murs, pour devenir transparent, léger de son passé, léger des murs de son village et de la poussière des vallons de Galilée. Mais, n'aie crainte, tu le retrouveras. Quelques Frères qui ont parcouru les routes de très lointains pays ont besoin de parler très longtemps avec lui. Il faut comprendre cela et ne pas oublier le travail que l'on t'a confié, à toi, Simon.

Disant cela, le Frère appuya fortement l'index au centre de ma poitrine et, après avoir esquissé un léger sourire, m'abandonna sur place. Sans trop savoir pourquoi, peut-être par honte d'avoir laissé échapper un sentiment d'impatience que l'on voulait m'apprendre à dominer à tout prix, j'éprouvai le besoin de glisser mon regard vers le sol; je n'aperçus plus que les plis amples de la robe qui s'éloignait.

Je revis effectivement Joseph. Celui-ci commença à participer avec régularité aux heures de prière et de méditation communes. Mais, ces dernières achevées, je le voyais toujours disparaître soit seul, soit au côté d'un Frère très âgé dont la calvitie nous faisait sourire, mes compagnons d'études et moi à qui l'on avait enseigné que le port de la chevelure longue était l'un des signes distinctifs de notre peuple. Joseph me rejoignait également parfois lors de nos heures de détente et toujours à l'occasion des repas communs, à la tombée du jour. Il me disait que trois maîtres, qui n'étaient d'ailleurs pas toujours les mêmes, l'instruisaient seul, ce qui lui pesait parfois. Il semblait, selon ses dires, qu'on lui enseignât des matières

identiques aux nôtres, avec toutefois des nuances ou des approfondissements auxquels nous n'avions pas accès. Cela ne fit que renforcer, au fil des mois, le côté étrange et quelque peu fascinant que je lui avais toujours trouvé. Joseph, que je n'osais plus nommer, n'en devenait cependant pas plus distant; je voyais simplement son regard se perdre de plus en plus souvent dans un lointain qu'il semblait capter au-delà de lourdes murailles de terre et de pierre. Lui aussi aimait à parler souvent du village et nous évoquions nos connaissances communes : Myriam, le vieux Zérah et d'autres... Le côté sérieux de son tempérament contrastait parfois singulièrement avec l'enjouement dont il pouvait se montrer capable. Cela me désarmait quelque peu, à tel point que j'ignorais toujours s'il désirait rire ou penser au « Sans-Nom » ainsi qu'il se plaisait à le dire.

La vie au Krmel, mes contacts avec celui qui n'était plus Joseph, s'organisèrent encore ainsi pendant deux années, deux années à l'issue desquelles l'éducation que je recevais prit un tour différent. On me demanda de participer aux travaux des champs qui permettaient en partie à la Communauté de vivre.

- Tout homme devrait connaître la terre, me dit un des Frères qui nous initiait à son rude travail. La terre n'est pas seulement cet assemblage de poussières noires ou rouges sur lesquelles l'homme se déplace, la terre est un ferment, un monde, une multitude de petits êtres qui reflètent la vie du Père en elle-même. Une vie qui est et qui pense, pour être voulue et pensée par Lui, pour nous, en chaque instant à travers les éons. En contact avec le sol, les pieds à même la glaise, les Frères d'Essania doivent apprendre à parler au grain de vie du grain de vie et ainsi de suite, à l'infini; cela afin d'oublier ce qu'ils connaissent de leur corps, afin de se modeler aussi petits, aussi grands que cette particule d'existence. Ce grain de vie, c'est l'Un et nous sommes les fils de l'Un. Voilà pourquoi nous devons rechercher l'identification avec la plus infime poussière que le vent fait s'échouer dans nos yeux.

L'identification est la clé de la compassion et la compassion est la clé du Père, la clé de l'Homme.

Contrairement à ce que je m'étais imaginé, sortir du Krmel pour la première fois depuis tant de temps me fut un réel effort. Pour mes dix ans, c'était commencer à affronter un monde dont on m'avait souvent dit qu'il faisait souffrir les Frères parce que ce monde-là ne savait que vivre dans son rêve. Je retrouvai néanmoins avec émotion les teintes pastels de la campagne, le vert timide des oliviers, l'éclat des amandiers en fleurs.

À compter de cette époque, nos instructeurs prirent l'habitude de nous faire souvent bénéficier de leur enseignement sur les pentes du mont, face à la mer. Nous travaillions par petits groupes de six ou sept et je compris alors le « secret » de ces compagnons plus âgés que moi que je voyais jadis sortir des murailles avec un aîné. Étudier ainsi, méditer selon certaines directives m'était plus facile, plus attrayant ; mais je compris aussi que là résidait le piège. Celui qui nous prenait en charge dans ces moments paraissait analyser soigneusement notre comportement, nos réactions, de sorte que les groupes se voyaient parfois remodelés. Il nous fallut vaincre la tentation de nous laisser distraire car la vie de la Nature n'est pas aussi calme qu'on le pense généralement : il est toujours une feuille pour se détacher d'un arbre, un cocon prêt à s'ouvrir, un insecte en dévorant un autre.

Pendant le travail, quel qu'il fût, le silence demeurait toujours la règle d'or. Seule, à travers vallons et vergers, on-doyait la voix mesurée des Frères en blanc qui s'efforçaient de compléter notre savoir et d'enrichir notre être. Je retrouvai, d'une certaine façon, la douceur de vivre que j'avais connue au village de mes parents et mes maîtres d'étude me semblaient bien moins austères qu'autrefois... Avait-on voulu nous éprouver, nous endurcir, nous modeler à un certain rythme dès notre entrée au Krmel ?

Je sus bien plus tard qu'une forme de rudesse pendant les toutes premières années d'étude était un des principes d'éducation du grand Centre essénien et nazaréen. Je garde particulièrement de cette nouvelle vie au Krmel et autour du Krmel le souvenir d'une leçon qui nous fut dispensée alors que nous soignons la vigne.

Un Frère, très grand, très mince, vint nous entretenir de l'art de « la voix douce » ou de celui de « la voix de lait » pour lequel notre peuple était connu dans tout le pays et bien au-delà encore, selon certains dires. Tandis qu'il parlait, il tint particulièrement à ce que nous poursuivions notre travail manuel, comme nombre de nos maîtres, par ailleurs. Les Frères des Temps anciens avaient remarqué, nous dit-il, que les travaux accomplis par les mains ouvraient toutes grandes les portes de l'esprit et de la mémoire. Les enseignements reçus durant ces moments se voyaient donc bien mieux perçus et retenus. Chaque fois que cela se pouvait, et à moins que le visiteur qui nous instruisait ne fût reconnu comme de très haut rang, la méthode était respectée. La notion de « haut rang » demeurait, d'autre part, toute relative. Les Frères, dans leur totalité, ne reconnaissaient point de hiérarchie ; ils se conformaient simplement, dans la mesure du possible, aux usages du pays et accordaient un plus grand respect à quelques êtres réellement avancés dans la voie...

- Chaque phrase qui jaillit de vos lèvres est un univers que vous créez, annonça, ce jour-là, le maître très grand et très mince à la robe de lin blanc.

Sur ces mots, il fit immédiatement une longue pause, espérant peut-être une réaction, une autre lueur dans nos regards. Rien pourtant ne se passa ; nous ne trouvions rien que de très normal dans cette déclaration. Nous étions tous, depuis longtemps, accoutumés à comprendre la valeur des symboles et les paroles du Frère devaient être, de toute évidence, symboliques au plus haut point...

- Je ne parle pas par images, reprit-il enfin.

Comme il l'avait peut-être souhaité, nos yeux se levèrent, nos gestes se ralentirent.

- Une phrase articulée est un univers, un mot prononcé est un monde avec son soleil, un son émis est une planète, une terre de vie. Sachez qu'en réalité, vous êtes un dieu pour les paroles que vous faites naître de votre bouche. Elles créent et supportent des mondes que vous ne soupçonnez pas mais que vous devez maintenant ne plus ignorer. Les plus anciens textes que porte notre Terre proclament que *tout* vint d'un son émis par le Père. Cela n'est pas une vaine affirmation. La vibration est la vie la plus originelle qui se puisse concevoir. Il importe donc, pour œuvrer dans la voie du Sans-Nom, que les mots ne tombent point de vos lèvres mais en coulent doucement comme un lait de vie. Il importe qu'ils n'en surgissent point tel un torrent mais se répandent paisiblement ainsi qu'une onde de fraîcheur. D'autres Frères que moi vous ont enseigné l'analogie et ses principes, recevez donc mes paroles selon ceux-là. À compter d'aujourd'hui, vous essaieriez de voir en chaque mot un système solaire, vous en boirez la racine signifiante en tant que feu central, vous en ressentirez chaque syllabe, chaque son comme autant de planètes...

Sachez bien que ces sons sont matière sur un plan que vos regards et votre réflexion ne peuvent encore appréhender. Retenez-le, la matière est une force. Il vous faudra apprendre à la faire rouler selon votre cœur car, comme toute énergie, elle se montre duelle, vivifiante ou dévastatrice... De l'exactitude de votre prononciation, de la chaleur que vous saurez y enclore par les vibrations de votre cœur dépendra son action...

J'eus envie de poser au sol le petit morceau de bois souple à l'aide duquel j'enduisais partiellement les pieds de vigne d'une substance pâteuse couleur de rouille. Cependant, nous avions chacun une tâche bien déterminée et il fallait que celle-ci fût achevée avant la prière suivante commune. Une confiance totale nous était volontairement accordée, il ne fallait pas la trahir.

Tout en arpentant les longues rangées de ceps tourmentés qui s'accrochaient tant bien que mal sur les pentes du mont, le Frère continuait sa leçon.

- Sachez qu'en notre langue et notre façon d'être, il existe trois sons sacrés que vous devez savoir moduler à la perfection. De leurs très exactes connaissance et prononciation vont dépendre nombre de choses que beaucoup d'entre vous accompliront et qui seront perçues par les autres hommes comme miraculeuses. Ces sons sont le « A », le « M » et le « N ». Vous remarquerez que je ne les prononce ni au moyen du nez, ni au moyen de la gorge. Ces sons proviennent, s'ils sont correctement placés, de l'endroit exact de mon cœur physique, du centre de ma poitrine, de la racine même de mon souffle. L'exercice consiste à les faire résonner en soi au plus près de ce point, de sorte que la cage thoracique entière se transmue en caisse de résonnance. Les yeux fermés, c'est votre être global qui doit vibrer en ces instants.

Ce n'est que lorsque vous aurez acquis la prononciation parfaite de chacun de ces trois sons que vous serez capables et dignes d'en chanter la continuité. Apprenez tous, fils de l'Unique, qu'à ce moment précis, quand vous aurez atteint ce stade, vous déclencherez en vous une réaction en chaîne qui fera vibrer à l'unisson la totalité des cellules qui composent votre corps. L'espace d'un instant, votre chair, votre énergie se transformeront afin d'accomplir les prodiges qu'exige parfois l'aide à autrui. Imitiez-moi maintenant dans la modulation de chacune des sonorités. Prenez une large inspiration en commençant par remplir le bas de vos poumons, de sorte que la montagne entière puisse bourdonner sous le chant du « A ». Je dis « sous le chant » car vous oubliez trop souvent, bien que cela vous ait été fréquemment répété, que la parole doit s'affirmer en tant que mélodie souple et non comme assemblage de segments sonores.

Nous eûmes tous, par la suite, la permission de nous asseoir et, le buste bien droit, sous les rayons d'un soleil encore

frais, nous tentâmes notre première émission juste du « A » des Temps anciens.

Sous la conduite de notre instructeur, le son qui jaillit hors de nos poitrines fut d'une gravité telle qu'un frisson me parcourut le dos. Très vite, notre chant s'envola ; on eût dit qu'il voulait rejoindre la vallée pour se fondre dans les bêlements des brebis qui paissaient. Les yeux fermés, ainsi que l'avait demandé le maître, des images éclaboussèrent de lumière l'écran de mon esprit. J'aperçus la mer et ses vaguelettes scintillantes, j'aperçus des chameaux que des marchands soulaçaient de leurs lourds fardeaux couleur ocre et pourpre, j'aperçus de lourdes jarres que des hommes à demi-nus faisaient rouler sur le sol. Je sentis enfin un voile de lumière d'un bleu intense recouvrir mon être intérieur. Puis ce fut le calme, le silence dans sa perfection. Il me semblait qu'en s'éteignant, notre chant avait anesthésié la nature environnante...

Les jours suivants, nous recommençâmes cet exercice un très grand nombre de fois, dans les mêmes conditions. Cela se poursuivit pendant près d'une lunaison, puis nous apprîmes le « M » et sa force et enfin le « N ». La pratique de ces exercices m'apportait un très grand calme : c'est dans ce silence réparateur que se posaient, tel un baume de paix sur mon âme de dix ans, les « pourquoi » et les « comment » de la vie.

Notre instructeur dans l'art de la *voix douce* demeura près d'une année parmi nous, ce qui était exceptionnel de la part d'un maître de passage. Nous comprîmes rapidement, contrairement à ce que nous nous étions imaginé, qu'il nous faudrait encore de longues années, quatre, cinq, peut-être plus, pour pouvoir prétendre fondre à peu près correctement en une seule continuité les trois sons sacrés. Notre guide en ce domaine nous répétait souvent que nous devions concevoir par le mental et par le cœur les sonorités dans leur perfection avant de chercher à les émettre. Cela nous était parfois difficile à saisir et nos cages thoraciques suivaient mal nos impulsions, aussi le découragement nous guettait-il souvent.

Des Frères nous avaient appris que la science des vieux peuples de la Terre associait depuis toujours un nombre immuable à une lettre, donc à un son. Il nous fut dit, de plus, que les nombres accordés au M et au N revêtaient une importance toute particulière.

- Les nombres, nous révéla le Vénérable en personne, ne sont sur notre Terre qu'un pâle reflet de la Force qu'ils représentent dans l'Éternité. Dans les plans d'existence proches du Père, ils existent en tant qu'êtres bien distincts auxquels le Sans Nom a confié l'ordonnance de toute chose dans l'univers. Voyez en eux, entre l'Infini et les créatures, de grands Esprits intermédiaires sans lesquels il n'est point d'équilibre, de mesure ni de rythme. Lorsque vous parlez, lorsque vous comptez, vous mettez en action sans le savoir le prolongement de leurs forces. Comprenez maintenant quel bénéfice vous pouvez tirer, pour autrui et pour vous, d'un travail conscient et harmonieux avec eux. Ainsi donc, la compréhension juste des origines et des effets engendre une pensée juste qui se reflétera naturellement dans la parole et la mesure justes...

Vous demeurez encore, Fils de l'Un, semblables aux feuilles de l'Arbre de Vie qui ont à peine conscience du rameau sur lequel elles ont bourgeonné, qui ignorent pratiquement tout de la branche sur laquelle ce rameau croît et qui ne soupçonnent même pas l'existence du tronc central lequel mène aux racines nourricières. Cela doit changer par la compréhension et la parole justes. Vous devez couler votre être dans le tronc de vie, vous devez devenir l'Homme et non plus des hommes parmi les hommes !

Afin de faciliter votre tâche, dans vos prières solitaires et vos méditations quotidiennes, vous réciterez mentalement l'alphabet de notre langue. Vous arrêtant à chaque lettre ou son, vous vous efforcerez d'émettre une pensée d'amour pour l'Esprit qui préside à sa source, vous visualiserez son œuf de lumière immaculé.

Pour peu que vous teniez votre cœur pur, cette pratique ainsi que celle de nos méditations habituelles, de nos purifications, de nos prières au Feu divin central, fera germer en vous une parole qui coulera de vos lèvres comme le miel, comme le lait des Purs.

Que votre parole soit vous-mêmes ! Que sa perfection de termes et de prononciation ne soit point calculée mais s'affirme comme l'extériorisation de l'automatisme voulu par votre cœur...

La fin de mon enfance fut toute emplie de ces préceptes. Je trouvais même une forme de jeu dans la pratique des exercices vocaux que l'on nous recommandait tant. Le petit garçon qui, pour moi, demeurait malgré tout « Joseph » venait parfois me rejoindre dans mes exercices de vocalises au fond d'une cour, à l'ombre d'un figuier qui avait dû y pousser comme par enchantement. Je m'aperçus très vite que je faisais figure d'élève à ses côtés ; il me semblait qu'il chantait les sons et les mots comme l'auraient fait les plus âgés des Frères du Krmel. Il arrivait même que la profondeur des sonorités qu'il parvenait à répandre hors de sa poitrine encore petite forçât un ancien à interrompre sa marche et à tourner ses regards de notre côté.

L'assurance et les progrès de « Joseph » me stimulèrent, mais je compris aussi ce qui nous séparait, ce qui faisait qu'il était lui, un être que l'on instruisait à part, un être à propos duquel on m'avait dit :

« Des Frères ont parcouru les routes des pays très lointains pour converser longtemps avec lui... »

Son visage parfois triste, parfois radieux, vint à se métamorphoser en énigme... et parfois me fit peur.

CHAPITRE VIII

Autour du vieux Jacob

Nous approchions de la fête du *Grand Pardon*¹. Au Krmel, l'usage n'était pas de la célébrer puisque aucun de nous ne vivait au rythme du peuple juif. Cependant, un peu de son atmosphère rejaillissait sur nous tous, nous incitant à scruter dans le lointain, en direction de la mer, les terrasses rousses et blanches de la petite bourgade voisine. Il arrivait au vent, selon ses caprices, de nous colporter le son des trompes annonciatrices de Fêtes et cela nous mettait en joie. Ceux des Frères qui avaient autrefois assisté au *Grand Pardon* se plaisaient, pendant ce temps, à nous faire vivre avec force détails le déroulement de ces cérémonies pourtant sobres. Ainsi, à travers les paroles prononcées, nous nous imaginions les interminables processions des rabbins, les jeux de lumière sur leurs longues robes frangées de bleu, la dévotion silencieuse de la foule, les gestes solennels du grand prêtre pénétrant dans le Saint des Saints du Temple pour expier ses fautes et celles de tout son peuple. En secret, notre souhait à tous était sans doute de pouvoir assister un jour à de telles actions. Cela serait peut-être... un jour... plus tard, lorsque le Krmel nous ouvrirait sur le

¹ Fête située vers le 10 septembre.

monde ses lourdes portes toutes grandes. Ce n'était pas la curiosité qui nous animait, ce n'était pas le désir d'un contact avec des usages étrangers à notre vie commune, c'était bien plus simplement le désir de savoir, de comprendre. Ce désir se voyait d'ailleurs encouragé par nos aînés qui désiraient que nous ayons une connaissance parfaite de la loi de Moïse. Il nous fut dit, hélas, que dans son ensemble, le peuple de Palestine ne considérait pas toujours les faits de ce point de vue. Ainsi, quelques-uns de nos maîtres s'étaient maintes fois vu refuser l'accès à des temples et la participation à de petites célébrations.

Ce matin-là, alors que nous nous tenions collés à la muraille face à une étroite ouverture grillagée pour mieux saisir la plainte des trompes qui montait de la vallée, un Frère s'approcha silencieusement de notre petit groupe.

- Il faut que nous sortions aujourd'hui, fit-il sans plus attendre. Hier, tard dans la soirée, nous avons reçu la visite d'un marchand de la ville. Il nous a demandé de l'aide...

Le Frère poursuivit lentement son explication et nous comprîmes qu'une sorte d'épidémie sévissait depuis quelque temps dans les vallées et commençait à causer des morts dans les ruelles du bourg. Par peur des reproches, le marchand avait craint d'être aperçu et en était venu à implorer la discrétion des Frères quant à sa démarche.

Un petit murmure d'approbation, presque de joie, parcourut instantanément notre groupe. Nous allions descendre en ville !

Une phrase brève et sèche tomba alors sur nous de toute la hauteur du Frère, devenu soudain impressionnant.

- Le noir de vos robes vous sied à merveille, ce matin...

Ce fut tout... L'un d'entre nous crut bon de susurrer quelques mots et un épais silence s'installa, entrecoupé par les braiments d'une troupe d'ânes en attente sous le soleil, dans la cour. Le Frère s'éloigna de nous d'une dizaine de pas puis revint.

- Votre bonheur ne prend-il donc forme qu'au contact de la douleur d'autrui ?... D'ici deux années, la loi de Moïse fera de vous des adultes ; si vous devenez semblables à du levain dans l'art de l'égoïsme, quel compte ferez-vous des heures de prière que vous aurez vécues ici ? Aujourd'hui, ce n'est pas seulement autrui que vous allez soigner, c'est aussi vous-mêmes... Retenez bien ceci, l'existence et le développement de tous les maux du corps n'a jamais eu d'autre source que toutes les émanations négatives du cœur des hommes, y compris de votre propre cœur, et même si le Père vous a appelés au Krmel ! Ôtez donc vos carapaces, hâtez-vous donc de désagréger ces tuniques que l'on vous a remises en entrant ici et qui doivent être le symbole du pourrissement de votre égoïsme...

Chacun de nous se retira calmement dans sa cellule et y prit son manteau. Nous n'étions que huit ou neuf à avoir été avertis de la nouvelle. Les Frères en robe blanche, quant à eux, étaient bien plus nombreux.

Nous nous retrouvâmes tous en silence dans un coin de la grande cour sous un vieux figuier. Notre premier travail fut de charger les ânes de petites jarres de terre rouge puis de paniers odorants où je reconnus les herbes que nous avions dû cueillir aux deux solstices précédents. Elles sentaient bon le soleil et la lune, ces herbes, et je remerciai le Sans-Nom de me permettre d'apprendre peut-être leur utilisation précise. Nous nous occupâmes enfin de notre nourriture puisque notre absence devrait vraisemblablement se prolonger de façon indéterminée. C'est ainsi que les sacs de toile que nous portions au côté furent remplis de pains d'orge et de gâteaux plats.

L'une des larges portes du monastère crissa sur ses gonds et notre caravane, composée d'une quarantaine d'âmes, s'ébranla. La chaleur, encore torride pour la saison, nous écrasa tout de suite. Des exercices respiratoires nous avaient bien été enseignés pour mieux lui résister mais, sous l'effort qu'exigeait la descente dans la vallée par des sentiers rocailleux, j'avais peine à les retrouver... Nous traversâmes un moment nos

vignes, puis ce fut une belle forêt de chênes verts qui paraissait s'étendre presque jusqu'à la mer. Nous parlions peu mais l'atmosphère créée par nos aînés demeurait gaie. L'un d'eux entonna même un chant que nous entendions flotter parfois la nuit dans les couloirs du Krmel ; alors, en un instant fugace, je crus comprendre toute la force qui m'attachait à cette existence de petit moine, à ces lourdes murailles de pierre et de terre, réceptacles des savoirs d'antan... Ce chant était comme un rappel indéchiffrable, un fil d'Ariane qu'il m'aurait fallu pouvoir suivre à travers le labyrinthe de ma mémoire. Vers la fin de la matinée, les premières habitations nous apparurent avec leurs terrasses où poissons et légumes séchaient au soleil. À l'entrée de la bourgade, nous fûmes immédiatement frappés par la présence d'une grande quantité de moutons attendant apparemment quelque signe, quelque ordre de leur pasteur.

Nous vîmes que nombre de bêtes portaient une marque grossière, rouge ou noire, au beau milieu du front. J'ignorais à quoi cela pouvait servir mais j'en vins à supposer que ces animaux seraient destinés à des sacrifices lorsque la pénitence aurait commencé. Mon cœur se mit à palpiter : un peu d'émotion, un arrière-goût d'autrefois... Il était bien loin de moi, le jour où mes pieds avaient foulé pour la dernière fois les ruelles d'une petite ville... Toute cette agitation qui jadis me fascinait tant m'effrayait un peu, maintenant. La bourgade était pourtant bien loin de ressembler à Jappa. Ce n'était, à première vue, que quelques ruelles blanchies par le soleil, balayées par une brise marine et le long desquelles s'égrenaient des échoppes de fortune. Seule l'intersection de deux rues qui paraissait tenir lieu de place publique montrait une réelle animation. Les produits de la pêche, quelques légumes aussi y étaient exposés au milieu d'un désordre indescriptible causé par une caravane de chameaux et un troupeau de moutons charriant avec eux toute la poussière des chemins.

En me retournant, je m'aperçus que notre groupe s'était scindé. Ainsi, sans que j'aie pu m'en rendre compte, je n'étais

plus accompagné que d'un petit moine de mon âge et de quatre Frères. La dislocation avait sans doute eu lieu à l'entrée du bourg afin d'éviter d'attirer l'attention.

Le Frère Moshab semblait avoir résolument pris la tête de notre groupe et nous dirigeait avec assurance vers un point que, peut-être, lui seul connaissait.

Je remarquai au passage que toute cette foule au cœur de laquelle nous tentions de nous frayer un chemin s'était mise à nous regarder discrètement. Simples paysans, commerçants ou rabbins nous lançaient tous, sans exception, de furtifs regards. On m'avait maintes fois dit qu'au fond d'elle-même, la population de Galilée portait de l'estime aux Frères en robe blanche; leur parole et leur droiture étaient reconnues du plus grand nombre. Cependant, la sensation d'être regardé, mesuré, me fit éprouver un certain malaise. Enfin, nous quittâmes ce qui servait de grand-place pour nous engager dans une ruelle presque déserte dont les habitations en vis-à-vis étaient parfois réunies par de lourds arceaux de pierre. La plupart des logis possédaient une pièce haute. C'est par l'embrasure d'une minuscule fenêtre pratiquée dans l'une d'elles que nous vîmes se profiler le visage d'un vieillard coiffé d'un carré d'étoffe brune.

- C'est ici, fit simplement le Frère Moshab...

Nous franchîmes tous le seuil de l'habitation, l'un derrière l'autre, tout en essayant d'accoutumer nos regards à l'obscurité ambiante. Comme dans la plupart des demeures que nous connaissions, nous ne découvrîmes qu'une seule et unique pièce éclairée sur deux faces par d'étroites ouvertures grillagées. Un coin de la salle montrait une légère surélévation où l'on distinguait à peine des nattes, soigneusement roulées, puis quelques accessoires de cuisine, couleur de terre et de feu. Une échelle très étroite et visiblement précaire menait à l'étage. Ce fut là qu'apparut lentement la silhouette du vieillard dont nous venions, l'instant d'avant, de deviner le visage.

- Que le Très-Haut vous bénisse... marmonna-t-il timidement tout en repoussant du pied quelques fagots de bois amassés en bas de l'échelle.

- Je ne pensais pas que vous seriez déjà là... Soyez bénis...

- Sois béni de même, vieux Jacob, mais dis-nous où est ton fils...

- Il est là-haut... par ici.

Et avec une agilité qui nous laissa tous pantois, le vieillard gravit les barreaux de l'échelle pour disparaître au niveau supérieur. Le Frère Moshab le suivit et nous l'imitâmes aussitôt. La pièce haute était, dans sa conception, bien peu différente de l'autre. Toujours la même sobriété, la même couleur de pierre et de terre, la même échelle, mais qui menait cette fois sur la terrasse. Dans le coin le plus obscur, nos regards captèrent, au bout de quelques instants, la présence d'un lit de corde, seul mobilier de l'habitation. Une forme vague y était blottie, étroitement enroulée dans un manteau de laine.

- Voyez, murmura le vieillard tout en s'approchant. C'est mon fils, voilà plus de dix journées qu'il ne peut plus quitter le lit... Il a de la fièvre et se plaint sans cesse du ventre... et il y en a beaucoup, beaucoup d'autres comme lui dans la ville et tout autour !

Le fils tourna alors son visage vers nous tous ; la pénombre ne nous laissa entrevoir que deux yeux fébriles, ceux d'un homme d'une quarantaine d'années secoué de temps à autre par des séries de tremblements rapprochés.

- On ne sait pas ce que c'est, poursuivit le vieux Jacob qui se passait nerveusement la main sur les joues. Personne n'a encore vu cela. Sans doute va-t-il falloir beaucoup d'offrandes... Il faut prier le Très-Haut...

D'un geste à la fois sûr et doux, nous vîmes alors le Frère Moshab ôter le lourd manteau de laine qui enveloppait le malade et le déposer soigneusement au pied du lit. L'homme, qui n'avait pour tout vêtement qu'un pagne de toile grossière et

souillée, se recroquevilla à demi sur lui-même, grelottant de plus belle malgré la chaleur étouffante qui imprégnait les lieux. Machinalement, je me mis à fouiller l'obscurité pour y trouver les yeux de mes camarades ou ceux, plus rassurants, d'un Frère. Deux d'entre nous nous quittèrent à ce moment-là, annonçant qu'ils déchargeraient l'âne et prépareraient des herbes. Mon regard se posa alors sur le Frère Moshab qui s'agenouillait lentement auprès du malade et qui, les yeux fermés, en saisit les deux poignets puis les deux chevilles. Le Frère respirait lentement, longuement, s'appesantissant manifestement sur chacune de ses expirations comme s'il voulait filtrer, rejeter une force usée.

- Simon, fit-il soudain à mi-voix, rends-toi utile, maintenant.

Je m'approchai du lit, à la fois flatté et soucieux de ce qu'on attendait de moi.

- Non, éloigne-toi de quelques pas plutôt. Voici le moment de mettre en pratique ce que nous t'avons enseigné. Regarde bien cet homme et cherche à voir ses trois lampes.

J'étais presque paralysé : c'était la première fois que l'on me demandait une telle chose... une telle chose en public... et pour une personne réellement malade. Alors, l'espace de quelques secondes, j'ai douté de moi, j'ai cherché à faire comprendre que je ne savais plus, que ce n'était plus possible. Mais je ne trouvais pas mes mots et, devant mon immobilité, un Frère dont je ne sentis que le contact ferme des mains sur mes épaules, m'emmena à quelque distance de l'homme allongé, tremblant de tous ses membres.

Je ne pouvais plus rien prétexter ; la petite assemblée s'écarta et je tentai de trouver une étincelle de calme au fond de moi-même, une petite étincelle qu'il me faudrait faire croître afin de voir...

Le fils du vieux Jacob avait fermé les yeux et semblait ne plus rien attendre. Rapidement, il m'apparut nimbé d'un pauvre halo gris jaunâtre, parcouru de zébrures d'un marron sale.

Une sorte de tourbillon, ou de dépression, se manifestait nettement dans la région supérieure du ventre. On eût dit que les énergies qui paraissaient vouloir être aspirées en cet endroit virevoltaient sur elles-mêmes pour ensuite se disperser. La flamme éthérique se montrait faible, presque éteinte.

- Frère, dis-je, prenant soudain de l'aplomb, je crois que le « petit soleil »¹ est malade...

Comme je prononçais ces mots, mon regard se détacha du fils de Jacob et rencontra la longue silhouette blanche d'un Frère qui manifestement contrôlait mon travail.

- C'est bien, Simon, fit enfin ce même Frère, comme s'il prononçait un verdict. C'est effectivement le « petit soleil » qui ne fonctionne plus ; il n'absorbe pas les énergies du Père et laisse le corps sans défense.

À l'autre bout de la pièce, dans un rayon de lumière poussiéreuse, le vieillard s'était assis, le front sur les genoux, et prononçait d'une voix éteinte un chapelet de paroles incompréhensibles : il priait. Alors, sans s'être concertés, Moshab et les autres approchèrent de nouveau le malade. Je les vis joindre les pieds, relever très haut les amples manches de leur robe et d'un même mouvement étendre les bras à une coudée au-dessus du corps allongé. Je les vis aussi, insensiblement, accorder leur respiration au rythme de celui qui souffrait sous eux, ainsi qu'il m'avait été maintes fois enseigné.

« Vois-tu, Simon, répétaient encore en moi les maîtres du Krmel, la première clé que l'homme ait égarée sur cette Terre a pour nom compassion. Elle seule t'ouvrira la porte de l'aide totale... absolument totale, absolue, sans "mais" ! Si un être souffre, sache quelle est sa souffrance, sache prendre sa dysharmonie en toi en t'identifiant à lui. Pour cela, tu respireras et vibreras au rythme de cet être, tu capteras ainsi avec précision la source de son mal, tu la détourneras en dirigeant ton

¹ Dénomination de la rate chez les Esséniens.

corps de lumière touchant le sien. Il te suffira de le vouloir avec toute la force du monde, Simon, de le vouloir et de connaître quelques rouages, quelques gestes simples, si simples qu'ils feront un jour sourire les chercheurs de simagrées et les amoureux de pierre. Pour qui se sert de son cœur comme d'un tambour, Simon, l'instrument s'effrite, la potion s'évapore, le mal roule comme une meule où se polissent les corps de compassion. Chauffe donc ton cœur, fais rayonner tes mains et il ne sera ni douleur qui puisse développer sa spirale, ni mal qui continue le tissage de sa toile. Apprends aussi, Simon, que l'on ne détruit pas ce mal doté d'une existence propre, car c'est la faiblesse de notre âme qui lui a permis de constituer son noyau. En chaque fraction de notre temps intérieur, nous fabriquons des mondes ! L'avais-tu oublié ? Apprends à être un père pour ces mondes et non un démon par la faiblesse de ton amour. »

Les Frères demeurèrent longtemps autour du fils du vieux Jacob. Petit à petit, leur respiration se fit insensible. C'était comme s'ils absorbaient la vie par leurs pores, comme s'ils respiraient par leur âme, comme s'ils rayonnaient par leurs paumes et leurs doigts écartés tels des rayons de feu. Sous eux, l'homme qui ruisselait encore de sueur ne grelottait plus ; il paraissait simplement dormir. Après avoir échangé de brefs regards, les Frères approchèrent alors leurs mains et leurs bras beaucoup plus près de lui, chacun ayant bien soin de ne pas toucher l'autre. Les paumes toujours déployées, ils se mirent ensuite à exécuter de petits mouvements verticaux puis circulaires, pour établir, ainsi qu'ils avaient coutume de le faire, un lien précis et solide avec le corps vital du malade.

À ce stade du travail, mon compagnon et moi-même fûmes conviés à nous joindre au groupe. Les Frères, à demi courbés au-dessus du corps engourdi, s'écartèrent pour nous faire place. Mes mains se trouvaient maintenant au-dessus de la poitrine du malade et je remarquai pour la première fois, à cet endroit du corps, puis sur le ventre, de petites taches ro-

sées. Derrière nous, les deux compagnons qui s'étaient absentes faisaient à nouveau leur apparition.

Au hasard des bruits que je captais, je devinai qu'ils avaient apporté des récipients métalliques de l'étage inférieur. Une petite lueur jaillit soudain dans la pièce, puis ce furent des crépitements et une forte odeur d'herbes monta lentement du sol. Ce n'était pas celle de l'encens que je connaissais si bien. Je la perçus âcre et forte, prête à s'insinuer partout. Enfin, je n'entendis plus que le pas mesuré des deux Frères qui, dans des coupelles de terre et de cuivre, s'appliquaient à disposer le long des murs un grand nombre de petits foyers odorants. En même temps, très rapidement, les deux ouvertures de la pièce se virent obstruées par de vieux morceaux de grosse toile. J'eus alors l'impression que l'obscurité, épaisse au point d'en devenir presque palpable, nous rapprochait tous, qu'elle nous fondait en un seul corps, en une seule énergie, luttant pour convertir toute autre force qu'elle. L'alchimie de nos cœurs opérait...

Désormais, il n'y avait plus qu'un seul but, une seule raison fondamentale au présent qui s'éternisait : guérir. De toute la puissance de mon âme, je me mis à fermer les portes de mes sens. Il me fallait oublier le poids de ma tunique sur mes épaules, mes mains au-dessus du corps et le contact de mes pieds avec le bois du sol. Il me fallait encore reléguer mon corps sous moi ; apprendre à visualiser une petite boule de « non-lumière », pétrie de fièvre, et à la transmuier en un soleil éclatant et neuf. Je perdis mon identité et la sensation du temps qui passe, soulevé par la force d'amour qui se dégageait des Frères. Seuls des picotements aigus au creux de mes mains parvinrent petit à petit à rompre ce charme. L'air me sembla brusquement presque irrespirable. J'avais l'impression qu'une vapeur dense, suffocante, saturée des parfums exacerbés des plus hautes terres, nous étreignait tous. Inattendue, la voix du Frère Moshab s'éleva, nette, dans cette moiteur. Le moment était venu de nous écarter du lit. Ce n'était plus que bruits de pas

étouffés et frôlements de robes. Enfin, la lueur d'une lampe à huile qu'on amena acheva de me tirer de mon engourdissement.

Le Frère Moshab donna l'ordre de laisser les ouvertures bouchées jusqu'au lendemain puis, seul, il s'approcha à nouveau du malade qui dormait et s'agenouilla à son côté. Je pus le voir réunir en un unique faisceau tous les doigts de sa main droite et d'un geste lent et grave les poser successivement au-dessus de la rate puis des poumons de l'homme. Nous laissâmes ainsi pendant quelques minutes le plus expérimenté d'entre nous et nous profitâmes de son action pour rejoindre le niveau inférieur où il nous serait sans doute possible de respirer plus librement. Vain espoir... Au bas de l'échelle, une grande quantité d'herbes finissaient aussi de se consumer.

Nous sortîmes donc rapidement de l'habitation. Le vieux Jacob nous avait devancés. Nous le retrouvâmes dans la ruelle, adossé à un mur, mâchant nerveusement quelques grains de céréale... Il n'osait pas nous regarder par crainte, sans doute, d'un diagnostic terrible. L'un de nous se dirigea vers lui et lui demanda simplement de brûler tous les vêtements de son fils, y compris les objets dont il s'était servi et se servait encore. Le vieillard ne répondit pas, nous le vîmes seulement hocher la tête en signe de consentement.

- Jacob, fit un Frère en s'avançant également vers lui, ce soir nous prions tous longuement l'Éternel pour la guérison de ton fils et celle des autres. Crois en l'aide du Père comme tu crois chaque matin au lever du soleil ; ainsi, aucun mal ne saurait demeurer...

Une porte s'ouvrit puis se referma derrière nous ; c'était le Frère Moshab qui nous rejoignait. Il semblait épuisé et portait la main devant les yeux afin de se protéger de la lumière. Il nous fallait maintenant rejoindre quelques-uns de ceux qui, comme nous, étaient descendus du Krmel. Je me laissais aveuglément guider, ne cherchant pas à deviner la logique de notre cheminement à travers le dédale des ruelles. Nous dûmes re-

traverser la petite place désormais plus calme. Les animaux avaient disparu ; seuls quelques passants attardés et des marchands qui rangeaient en hâte leurs denrées témoignaient encore de l'activité qui y avait régné. La soif commençait par ailleurs à dessécher nos gorges et nous dûmes nous précipiter dans une petite échoppe qui exposait quelques agrumes. Nous eûmes la surprise d'y rencontrer un voyageur de notre peuple qui ne séjournait pas au Krmel. Il avait fait le trajet depuis le Sud, là où nos maîtres dispensaient aussi un enseignement régulier¹, et prolongeait son séjour dans la ville en raison de l'épidémie qu'il n'avait manqué d'y trouver. Selon ses dires, la maladie avait déjà fait beaucoup de victimes et il ne comptait plus le nombre de serviettes de lin qu'il avait dû, selon la coutume, nouer autour de la tête des défunts. La vie cependant continuait son cours car la plupart, disait-il, espéraient beaucoup du *Grand Pardon*, des offrandes, de la pénitence du grand prêtre et des sacrifices qui en résulteraient.

Les bœufs et les agneaux avaient déjà été choisis et il n'était pas un pauvre qui n'eût décidé d'offrir un simple oiseau en holocauste. Pour nous tous, bien que nous respections la pensée du peuple d'Israël et que nous en admettions les fondements, les choses ne se présentaient pas sous un visage aussi simple. Depuis toujours, on nous avait appris que les hommes tenaient avant tout leur propre existence et leur propre destin entre leurs mains et qu'ils se devaient de trouver leurs forces en eux-mêmes, en harmonie avec le Père plutôt que de s'en remettre uniquement à Lui. Il nous fut toujours dit que cela demeurerait l'une des conditions de la croissance de notre être profond.

L'obscurité tomba rapidement, jetant au-dessus de nos têtes son manteau violacé. En dehors du bourg, nous avions rejoint les autres et nous nous apprêtions, qui sur une pierre

¹ Sans doute Qumrân.

encore chaude, qui sur quelque maigre touffe d'herbe, à passer la nuit. Mes yeux fouillèrent avidement le ciel ; il y avait bien longtemps qu'ils n'étaient parvenus à observer Lune-Soleil en toute quiétude. Cela me faisait voyager dans ma mémoire qui me semblait déjà si lourde, cela me faisait retrouver des odeurs enfouies sous les années.

L'étoile était là, fidèle au rendez-vous, et je me pris à la fixer pour en saisir la course et l'éclat. Autour de moi, l'ambiance s'annonçait résolument gaie, quoique certains fussent inquiets de la gravité de l'épidémie. Enfin, ainsi que nous en avions décidé, nous nous mîmes à réciter de longues, d'interminables prières, des litanies qui paraissaient vouloir dérouler leur bourdonnement jusqu'à l'aube. Puis, très tard dans la soirée, deux Frères se levèrent pour annoncer que ceux qui le désiraient se relaieraient en prières toute la nuit. Il fut décidé que cela s'accomplirait par équipes de trois, de même que trois Frères resteraient constamment en méditation et en état de jeûne tant que l'épidémie ne serait pas enrayée. Je compris par la suite que leur travail à distance, et sur des plans d'existence que je ne soupçonnais pas encore, pouvait grandement faciliter la tâche en apparence plus concrète des autres. Moi aussi, je voulais veiller ; ce premier contact avec le visage d'une certaine réalité, le rôle que l'on m'avait confié me donnaient un petit sentiment d'importance. L'entraînement que j'avais suivi au Krmel portait enfin ses fruits ; je touchais du doigt « quelque chose » et, tard dans la nuit, j'éprouvais encore un bonheur indicible à boire le flot des litanies...

Les journées qui suivirent furent en tous points semblables à la première. Nous nous dispersions dans la bourgade, voire dans la campagne, et nous nous répandions, autant qu'il nous était possible, en soins et en conseils. Je ne vis que rarement les Frères préconiser l'emploi de quelque potion. Ils préféraient la chaleur de leurs mains et de leur cœur, leur foi et la connaissance des rouages intimes ainsi qu'ils l'avaient appris de leurs pères.

Trois jours passèrent puis ce fut le *Grand Pardon* : les prêtres défilèrent dans les ruelles, enveloppés par les nuages d'encens qui s'élevaient de chaque maison. Nous apprîmes, auprès d'une personne rencontrée, que le fils du vieux Jacob s'était levé le lendemain de notre passage et avait souhaité manger ; quant à Jacob lui-même, il ne réapparut pas.

Rapidement, la maladie recula. Non seulement on ne notait plus de nouvelles victimes mais des Frères avaient obtenu, en quelques heures, des améliorations spectaculaires. Certains y virent la force de la fête ; d'autres, au contraire, voulurent nous payer, mais la règle était de n'accepter que le couvert si les soins nécessitaient notre présence durant toute une journée. Il nous fallut encore demeurer cinq jours après les cérémonies, cinq jours harassants où les hommes en blanc donnèrent tout ce qu'ils pouvaient donner.

Et aujourd'hui encore, revivant ces heures, je ne peux m'empêcher de revoir vos yeux, à toi Moshab, à toi Jude, et à tous les autres, vos yeux clairs ou sombres où l'on pouvait deviner tant de lumière, l'éclat de vos yeux que deux mille années ne sauraient ternir...

CHAPITRE IX

Le labyrinthe

Mes douze ans vinrent enfin à sonner... La vie au Krmel, Mjadis si rude pour moi, aujourd'hui plus souple, devait laisser sur mon esprit une empreinte indélébile. Les interminables veillées de prière, les longues méditations solitaires et les rites qui ponctuaient chaque heure du jour et de la nuit ne sauraient jamais avoir sur une âme que deux conséquences contraires : ou ils la déséquilibrent et la brisent par un excès de rigidité, ou ils la modèlent et la transcendent en la rendant capable d'affronter toutes les difficultés de l'existence.

Encadré par l'exigence des Frères, dans le strict respect de nos règles de vie et soutenu par la chaleur de leur être dans la moindre de mes peines, j'eus le bonheur de développer petit à petit les capacités et la résistance que l'on attendait de moi. Je ne savais pas où j'allais mais j'avais fini par comprendre qu'il fallait que j'y aille, que je l'avais voulu ainsi autrefois... dans les mondes où l'âme forge sa vie future. Nazaréens, Nazarites et Esséniens accordaient foi en la doctrine des multiples naissances de l'âme. La réincarnation n'était pas pour eux un vain mot. Plus qu'une doctrine à suivre, elle demeurait, pour ces hommes, une réalité de tous les jours que des preuves continuelles venaient étayer. Par ailleurs, cette notion de « preuves » en un domaine purement métaphysique n'avait pas

cours. Chacun percevait l'ordre des choses avec des sens aujourd'hui émoussés et, dans de nombreux cas, sans doute cela valait-il bien la rigueur des expériences qui s'acharnent à laisser « l'esprit à la porte du laboratoire ».

Cette conception du monde n'isolait d'ailleurs point les Frères en robe blanche de la majorité du peuple de Palestine. Ainsi, parmi ceux qui suivaient strictement la loi de Moïse, nombreux étaient les fidèles qui croyaient que l'âme poursuivait son évolution de corps en corps. Pour ma part, tout cela avait les yeux de l'évidence et jamais je n'éprouvais le besoin de questionner les Frères à ce propos...

J'appris un jour que le Vénérable désirait me voir ainsi que quelques jeunes de mon âge. À la fois impatients et un peu inquiets, nous fûmes cinq à pousser la porte des appartements du Frère au voile rouge, du Frère sans âge. Comme d'habitude, nous le trouvâmes les yeux mi-clos, assis sur une simple natte, adossé au mur.

La pièce me paraissait moins vaste qu'autrefois, mais toujours aussi nue. Deux lourds rideaux d'un bleu délavé en réchauffaient à peine les murs. Dans un grand rayon de soleil, mon regard capta au-dessus du Vénérable une étoile à huit branches, un triangle dont la pointe était dirigée vers le haut et un simple point, le tout peint avec beaucoup de finesse.

- Approchez, entendîmes-nous faiblement. Approchez et soyez bénis !

Nous répondîmes en nous courbant légèrement, les bras croisés sur la poitrine ainsi que de coutume.

- Asseyez-vous et prenez un peu de ce lait, je l'ai demandé pour vous.

Nous obéîmes sans prononcer un mot tout en faisant circuler une large et lourde jatte de terre rouge pleine d'un lait crémeux.

- Votre temps parmi nous touche maintenant à sa fin, ajouta le Vénérable d'une voix plus forte.

Il esquissait un sourire tranquille à travers les longues mèches de sa chevelure couleur argent qui lui tombait sur le visage ; on voyait briller les deux perles de ses petits yeux semblables à de la nacre.

Il poursuivit :

- Ainsi que vous vous en êtes aperçu... votre travail ici n'a pas toujours été facile. On a exigé beaucoup de vous, mais on n'exige que de ceux qui peuvent donner beaucoup ! Que cela soit une flamme pour vous dans votre nouvelle vie !

Si l'on vous a beaucoup pris, c'était pour vous donner plus encore. Il vous appartient donc maintenant de ne pas simplement garder ces embryons de trésors que nous avons mis en dépôt dans votre creuset. Brassez-les, faites-les bouillonner et s'épanouir en fleurs écarlates que vous répandrez autour de vous... Vous vous garderez cependant bien de semer au gré des vents. Il est des terres où la graine germe, d'autres où elle se dessèche pour n'avoir pas connu le soc de l'araire depuis longtemps. Cela vous a été dit et répété mille fois. Bientôt, vos pères viendront vous chercher et vous parcourrez le pays. Peut-être en est-il un parmi vous qui s' imagine que la silhouette du Krmel va s'effacer de son âme dès qu'il aura retrouvé les siens ! C'est une erreur, car les siens demeurent ici autant que dans son village et son cœur est empreint à jamais du suc distillé par le Sans-Nom.

Pendant huit années, vous devrez continuer vos travaux au sein de vos villages, vous grandirez en faisant plus que jamais vôtres les règles de vie des enfants de Sdech¹. Vous demeurerez toujours les élèves de notre Fraternité jusqu'à votre vingt et unième année puis vous serez autorisés à porter notre robe de lin blanc. Alors, alors seulement, un travail, une mission vous sera confiée comme à tous ceux de notre peuple, une mission que le Père vous demandera d'accomplir jusqu'au bout... Peut-être jusqu'au sacrifice de votre vie. Mes paroles vont

¹ Autre appellation des Esséniens.

probablement vous choquer mais c'est ce que je vous souhaite, à tous, dans les temps présents. Cela signifiera que vous aurez participé au Grand Œuvre qui s'élabore sur cette Terre ; l'armure décisive sera coulée sur votre âme, celle du rubis et du cygne, de l'unique Vouloir et de l'Amour total.

À ce moment-là, je vis dans le regard du Vénérable croître une lueur, jusqu'alors inconnue de moi. C'était à la fois un feu et une onde, une vapeur, un souffle qui se projetaient loin, très loin dans le futur...

Celui que nous appelions parfois le Juste des Justes prit alors un peu de sable dans une coupe posée à côté de lui puis, doucement, promenant sa main devant lui au ras du sol, dessina avec les grains un large et mince cercle. Il poursuivit son geste et bientôt apparurent les quatre branches égales d'une croix singulière, quatre branches figurées par autant d'arcs de cercle qui donnaient une impression de mouvement à l'ensemble. Le sage termina son schéma sur la dalle : de part et d'autre du cercle, il traça aussi deux lettres de l'alphabet hébraïque. Au Krmel, nous n'utilisions pas cet alphabet pour l'étude courante, mais sa connaissance nous était néanmoins imposée et nous lui devons même une certaine vénération.

À droite et à gauche du dessin, je pus ainsi lire respectivement les signes « Heth » et « Caph »¹.

Tandis qu'il agissait ainsi, le Vénérable semblait avoir tissé autour de lui un véritable voile de silence qui l'isolait du reste du monde et aucun d'entre nous, en cet instant, n'aurait osé rompre le charme subtil qu'il venait de créer à partir de quelques gestes simples. Nous nous contentions de le regarder promener l'index dans les méandres du cercle, de la croix et des lettres. De toute évidence, il déchiffrait quelque chose dans ces symboles, quelque chose que notre savoir encore mince n'aurait même pas su entrevoir. Enfin, il leva les yeux et les cligna une seule fois, très lentement, tout en acquiesçant

¹ La valeur numérique de ces deux lettres est le 8 et le 100.

de la tête : cela signifiait que notre entretien était terminé. D'un même geste, nous nous approchâmes alors de lui, la tête basse, les bras sur la poitrine en signe de respect, et tous nous reçûmes ses paumes chaudes et enveloppantes sur le sommet du crâne. Je sentis curieusement qu'une page de ma vie se tournait là et, aujourd'hui encore, il me semble qu'en ces secondes magiques, mon âme d'enfant fut plus mûre de quelques années...

Nous sortîmes des appartements du Vénérable, les yeux fouillant la pierre froide des dalles comme si quelque lourde vérité ou quelque terrible sentence venait d'être prononcée à notre égard. J'entendis simplement le grincement des portes qu'un Frère refermait derrière nous.

Mon départ ne devait pas s'effectuer avant deux ou trois semaines, mais en mon cœur s'ouvrait la blessure froide et crispée de ceux qui vont devoir tout laisser derrière eux.

Une main me saisit alors le bras, une main ferme qui m'entraînait loin de mes compagnons ; c'était celle d'un vieillard que je croisais parfois dans les couloirs et dont la bonhomie m'amusait beaucoup.

- Le Juste me charge d'un message pour toi, Simon, dit-il tout en me précédant dans un escalier qui conduisait à une cour intérieure. Tu n'ignores pas, poursuivit-il d'un ton décidé, que nous avons tout fait ici pour développer en toi certaines capacités. À plusieurs reprises, nous t'avons sondé afin de savoir sur quel chemin le Père t'attendait. Nous croyons maintenant le deviner et puisque l'heure de ton départ est proche, il nous faut te soumettre à des épreuves en rapport avec ce qui s'éveille en ton être... Me comprends-tu ?

Je ne comprenais rien aux paroles du Frère et j'eus simplement envie de m'asseoir à même le sol dans un coin de la cour, sous le soleil de plomb.

- Tu dois développer ta vision à distance, Simon, fit le vieillard en me tapotant le crâne... et puis aussi ta volonté. Lorsque le Sans-Nom dispose un don au cœur d'un nouveau-

né, c'est dans l'espoir que ce don ne se couvrira pas de la poussière du Temps. Une possibilité inexploitée est une terre grasse laissée en friche, un trésor méprisé... Que penserais-tu d'un homme dont la famille a faim et que la paresse empêche de ramasser l'or que la Force éternelle met sous ses pas à chaque détour du chemin ?

Je ne voyais toujours pas où le Frère voulait en venir, en dehors du fait qu'il m'était indispensable de développer des capacités que je soupçonnais à peine.

- L'existence de tout être a un but précis, Simon. Notre but à nous tous ici est, dans un premier temps, l'acquisition d'une dimension qui ne doit faire de nous ni des gibiers, ni des chasseurs mais des fléaux de balance, des points d'équilibre. Dans un second temps, il est exigé de nous une maîtrise de ces phénomènes qui semblent ôter toute réelle liberté au commun des mortels. Cela s'opère d'abord par la germination, la floraison du cinquième élément de notre être. Pourquoi cela ? Pour ne plus parler, Simon, pour chanter ! Pour apprendre à l'homme à chanter la mélodie que les Étoiles et le Père ont inscrite en lui. Pour cela, Frère, nous te laissons trois jours...

Je ne comprenais toujours pas ce que le vieil homme cherchait à me dire et, sur le moment, cela m'importa peu. C'était la première fois que quelqu'un m'appelait « Frère », voilà l'unique chose à laquelle je fus vraiment sensible en cet instant. Je reçus fièrement ce nom comme une initiation, comme la promesse d'une noblesse future. Une seconde fois pourtant, les mots véritablement essentiels, fatidiques, frappèrent mes oreilles :

- Nous te laisserons trois jours... nous te laisserons trois jours dans un lieu que tu ignores. L'obscurité y sera totale. Ton devoir, petit Simon, se résumera en ceci : en trouver la sortie. Mais il te faudra aussi chercher la sortie de tes peurs, la sortie de ton petit personnage de moine, la pierre de lumière... Tu sauras écouter mes paroles le moment voulu ! Maintenant, prends cela !

Le Frère, dont les yeux presque dépourvus de cils n'apparaissaient plus qu'au travers de deux minces fentes horizontales, ouvrit alors sa main et déposa, au creux de la mienne, une pierre ronde et grise. Je la retournai entre mes doigts et je vis qu'un profond sillon la partageait en deux hémisphères égaux, hémisphères eux-mêmes parcourus par un grand nombre d'entailles qui s'enchevêtraient, paraissant obéir à une certaine logique. Tout en laissant mes ongles en suivre machinalement le dédale, je levai la tête.

Joseph se tenait maintenant là, à côté du Frère, il me souriait simplement. Tous deux à demi penchés sur moi, ils prenaient des airs complices. Cependant, mon visage dut refléter je ne sais quel vide intérieur ou quel étonnement : d'un même élan, ils éclatèrent de rire...

Le soir venu, les quelques hiboux qui avaient coutume de survoler le Krmel purent observer deux silhouettes en traverser la grande cour.

Un Frère beaucoup plus jeune que celui qui m'avait instruit de l'épreuve à venir, m'emmenait avec lui jusqu'en un point du monastère où nous allions rarement : une salle minuscule bourrée d'antiques manuscrits exhalant une vieille et sympathique odeur de poussière, une de ces odeurs prêtes à parler. La porte, soigneusement fermée à l'aide d'un cadenas énorme quoique rudimentaire, se vit, non moins soigneusement, repoussée derrière nous par les soins du Frère.

Dans un angle de la pièce, sous un coffre de bois que nous déplaçâmes, apparut une dalle de pierre de dimensions supérieures aux autres. Le Frère saisit un crochet de métal qui pendait à sa ceinture et en engagea l'extrémité dans un creux de la large dalle qui s'avérait ainsi être une trappe. Sans doute n'ai-je pas réalisé en cet instant ce qui se passait, ce vers quoi j'allais, car la vue du trou béant, d'une noirceur totale, qui s'était formé à mes pieds suscita en moi plus de curiosité que d'inquiétude.

Avais-je bien compris qu'il me faudrait passer trois jours là, à quelques mètres sous terre et résoudre un problème dont je ne faisais qu'entrevoir l'énoncé ? Je ne le crois pas.

Le Frère saisit une longue corde qu'il avait amenée avec lui et en déroula le cours, succinctement tressé, dans l'ouverture du sol. Après avoir bloqué l'extrémité du cordage sous la dalle déplacée, il prit doucement ma tête entre ses deux mains.

- Trois jours, Simon, c'est le maximum qui sera exigé de toi. Puisses-tu avant ce délai atteindre l'issue de ces demeures souterraines et conquérir l'air libre par ta propre force.

Le Frère en blanc prononça alors une courte prière à voix basse et me serra quelques secondes entre ses deux bras comme seuls mes parents avaient su le faire autrefois. Puis, à nouveau, il s'empara de l'extrémité de la corde. Il fallait que je m'y agrippe et que je me laisse glisser dans ce puits obscur, révélateur probable de mon être secret.

C'est l'esprit embué que je pénétrai ce soir-là dans les entrailles du Krmel. La descente me parut longue, bien que la profondeur ne dépassât vraisemblablement pas la hauteur de trois ou quatre hommes. Finalement, mes pieds nus rencontrèrent une terre quelque peu humide et je lâchai la corde. Je n'entendis plus que les brèves paroles du Frère s'informant de mon arrivée puis le crissement de la dalle qui glissait sur le sol...

Soudain... un bruit sourd, sec, dont l'écho impitoyable me fut renvoyé par les murs de ma geôle : la trappe venait irrémédiablement de se refermer. Machinalement, je tâtai mon côté gauche où l'on avait accroché une petite outre pleine d'eau et une galette d'orge. Je ne sais exactement ce que je fis pendant ces premiers instants mais, l'espace d'un éclair, je compris toute la signification, toute la noire et poisseuse densité du mot « solitude ». Ce n'était point tant l'obscurité qui me gênait que le fait de me retrouver face à moi-même, suspendu entre ce que je pensais être et ce que je voulais être. Les Frères m'a-

vaient recommandé la pratique de grandes inspirations dans tous les moments de trouble, mais je ne sus même pas que j'étais troublé : il fallait que je comprenne tout, à l'instant même, que je prouve ma force en m'extrayant de là au plus vite. Et puis... l'air dégageait une telle odeur, un tel goût de moisi !

Ma première résolution fut de trouver un mur, n'importe lequel, un mur que je suivrais et dont il me faudrait visualiser la moindre arête pour dresser le plan mental des lieux. Le sol paraissant d'une horizontalité parfaite, je me mis à me diriger dans la nuit comme un somnambule. Mes mains ne tardèrent pas à rencontrer une paroi rugueuse, humide, où je puisai une singulière sensation d'âcreté. Je continuai alors à marcher avec mille précautions, les doigts frôlant la paroi. Je repérai ainsi un angle puis deux, puis trois et enfin un quatrième. Je poursuivis encore un peu mes tâtonnements. Selon toute logique, je devais être revenu approximativement à mon point de départ. Une idée précise des lieux pouvait maintenant s'esquisser en moi : la pièce représentait un carré, n'excédant pas trois brasses de côté¹. Le désir me vint de pousser un léger cri ; peut-être son écho achèverait-il de compléter l'image que j'avais déjà de l'endroit. Ce n'est pas un cri qui jaillit pourtant de ma poitrine, mais dix, vingt, une multitude de petites plaintes qui se muèrent en autant de preuves de mon existence, une existence que je voulais impérativement bien concrète. C'était autant de bouées de sauvetage que je me lançais. J'aurais pu m'y raccrocher et retrouver un calme dont la fuite m'avait été masquée par une sorte d'auto-hypnose, mais un horrible soupçon monta en moi. Et si j'étais bien dans une geôle, dans un caveau que l'on n'ouvrirait pas avant trois jours ? Et si la possibilité de sortie ne se réduisait qu'à un épouvantable mensonge, test impitoyable de ma résistance nerveuse et de ma persévérance ?... Cette idée me fut presque insupportable. Car enfin,

¹ Environ six mètres.

que voulait-on au juste de mes douze ans si ce n'était une interminable attente ?

Comme ils me semblaient s'effriter tous ces grands discours sur le Père que l'on appelait auprès de soi durant les heures d'angoisse, durant les heures où le cœur se gèle en nous ! Mais voilà, il était vraiment gelé, mon cœur ! Y avait-il toujours ce gouffre entre la parole et l'acte, ce puits d'incommunicabilité entre l'idée et la concrétisation ? Instinctivement, je me roulai dans mon manteau et mes doigts rencontrèrent, dans ma seule poche, la petite sphère de pierre du vieux Frère. Elle me parut chaude et, au creux de mon océan d'obscurité, j'espérai en deviner le contour. J'avais de temps à autre entendu des Frères parler de cette matière qu'ils utilisaient parfois et dont ils enduisaient certains objets pour en augmenter la radiance, pour en mieux percevoir l'éther. Sans doute fallait-il que j'y voie aussi une fable, tout comme dans la possibilité de sortir de ce cachot ! Je m'assis sur le sol, adossé à la muraille et je crois bien que je me mis à grelotter...

Plusieurs heures s'égrenèrent sans doute de la sorte. Derrière moi, il n'y avait plus que douze années de vide.

L'édifice d'orgueil du petit moine qui se croyait déjà Frère supportait mal les coups de boutoir de la mise à l'épreuve ; toute l'image qu'il s'était faite de lui-même se désagrégeait peu à peu.

Ma volonté s'était enfuie par le bout de mes doigts. Je l'avais sentie telle qu'elle m'avait été décrite, cette substance vitale qui regagnait son monde, chargée de mes peurs.

« Sois un être qui veut, sois un être qui peut, m'avait-on souvent répété dans nos temples d'étude. À chaque fois que tu baisses les bras, ton énergie vitale s'envole de ton corps à tire-d'ailes, elle va rejoindre une force commune, le grand Égrégore des échecs humains ; elle va empoisonner un peu plus la Terre et t'enfermer avec plus de sûreté dans ta négativité. Le désespoir est une pyramide inversée qui sape les mondes ! Une machine complexe perd facilement ses rouages ; sois donc sim-

ple, débarrasse-toi de tout ce qui te fait dire tous les matins, alors que tu roules ta natte : "Je suis moi". Rejette tes cuirasses de forces vaines et glacées, fais-toi petit jusqu'à t'infiltrer dans les mailles du vent, fais-toi tout petit... »

Ma singulière sphère de pierre aux mille nervures roulait entre mes doigts. On eût dit qu'elle venait d'acquérir le pouvoir de me rattacher à mes maîtres et que, par elle, leurs voix pouvaient susurrer à mes oreilles les vérités oubliées.

Se faire tout petit ! En un éclair, l'idée me vint...

« La porte d'un temple est toujours basse, nous avait-on aussi enseigné, et l'homme doit toujours se raccourcir de toute la hauteur de son orgueil pour la franchir. Mais ne croyez pas que ce soit le Père qui exige que l'on s'incline devant lui ! Il laisse ses enfants libres. Ce sont ceux-ci qui, un jour, s'aperçoivent qu'ils ont grandi prématurément, que l'édifice trop lourd de leur charpente étouffe la flamme de leur cœur. »

Il me semblait deviner... De tous temps, les Frères avaient jeté des ponts entre les symboles et la matière. Ils n'ignoraient pas que de grands Êtres de lumière parlent aux âmes par leurs images. Je me mis sur pieds et tentai de nouveau de faire le tour de la pièce ; mes mains caressaient cette fois la paroi à la hauteur de mes genoux. Un angle, deux angles se succédèrent puis, soudain, une arête vive, une rupture dans la muraille... Il y avait bien une issue, toute petite, et je ne pouvais l'emprunter qu'en marchant au ras du sol, la tête basse. Ma perception de l'espace environnant changea immédiatement : à en juger par le peu de latitude dont je disposais autour de moi, je devais avancer dans une espèce de boyau qui montait légèrement. À nouveau, mes sensations se modifièrent ; les murs ne renvoyaient plus ma respiration avec la même intensité, je venais sans doute de pénétrer dans une seconde salle. Immédiatement, mon souffle se suspendit. Il y avait quelque chose.

« Quelque chose » vivait dans cette pièce... un murmure aigrelet et continu, une fraîcheur inattendue. Je pensai immédiatement à de l'eau et je localisai une petite source, un mince

filet courant juste en avant de moi, sur la droite. Je me levai ; mon but était d'établir à nouveau un repérage du lieux. Six parois de pierre dure, rugueuse, furent ainsi dénombrées.

Mon récent succès m'avait quelque peu ragaillardisé et, sans tarder, je tentai donc une recherche de l'issue suivante par le même procédé. Il n'y eut pas une porte pour s'offrir à moi, mais trois, apparemment d'égales dimensions. Cette fois encore, je me sentais bloqué. Il me semblait qu'un esprit pervers avait résolu de se moquer de moi. Probablement irais-je ainsi, de difficulté en difficulté, jusqu'au bout du voyage ; la matérialité des énigmes qu'il me fallait résoudre depuis quelques heures me décontenançait. Se pouvait-il, qu'au Krmel, on ait conçu d'invraisemblables parcours dans le simple but de défier la sagacité et la ténacité des jeunes moines ? Mon esprit se vidait... Fallait-il que je me lance, tête baissée, dans une des trois galeries qui s'ouvraient au ras de la terre, quitte à revenir ensuite sur mes pas ? Alors, pourquoi les Frères se seraient-ils si souvent flattés de nous apprendre « la patience du chat qui observe » ? Observer quoi d'ailleurs ? Qu'y avait-il à observer, à décortiquer, puisque j'étais seul ? Alors, je me mis à prier, à prier et à prier encore de toute ma volonté qui ne voulait pas chanceler. Combien de formules n'ai-je pas ainsi répétées dans l'espoir de quelque manifestation miraculeuse et salvatrice ? Probablement des centaines et des centaines. Je fis tant et si bien que je me pris à agir en automate ; mes lèvres articulaient des mots, des phrases, sans que mon libre arbitre intervînt. J'étais un ressort qui se détend, qui déploie sa spirale jusqu'à la libération totale de son axe.

C'est le sommeil qui fut ma libération. Je plongeais dans de grands triangles lumineux, j'y nageais et, à mon réveil, mes lèvres prononçaient toujours les mêmes paroles... Je n'eus aucune idée du temps écoulé mais, en mon esprit, était imprégnée la sensation d'une intense activité. Sans réfléchir, je ramenai alors mon manteau autour de moi et je m'engouffrai dans le couloir central ; quelque chose me disait qu'il représen-

tait le fléau de la balance tant recherché par les Frères. Et ce fut une troisième salle... Je perçois encore aujourd'hui ses dix murs lisses et chauds, cette poignante sensation d'étouffement. L'histoire recommençait, toujours identique à elle-même... Ma galette me sembla dérisoire, je l'abandonnai. Trois autres salles se succédèrent ainsi, communiquant toujours par des boyaux aux formes diverses dont le détail ne m'est pas resté.

Chacune des pièces que je découvrais comprenait un nombre de parois supérieur à la précédente. À la troisième, j'en dénombrai dix, à la quatrième douze, puis seize et, curieusement, vint une petite pièce dont la forme irrégulière m'échappa. Je m'imaginai que ses murs se déformaient. J'en sortis par une porte large et certainement haute menant directement à une salle sans doute vaste. Elle paraissait circulaire et ses murailles polies à la perfection présentaient d'innombrables facettes d'une surface supérieure à celle de mes deux mains.

J'étais las, las de tous ces problèmes, de toutes ces solutions qui ne menaient à rien. Voulait-on que je vive vraiment cette vie durant trois jours ? Je crus bien que j'en resterais à ce stade... Une nouvelle fois, le sommeil me gagna. Un sommeil vide. J'avais l'impression persistante que l'apparente absence de vie des lieux s'infiltrait en moi progressivement et creusait un gouffre dans mon être le plus profond. Ce n'était plus vers une sortie que je croyais me diriger mais vers des espèces d'obsèques intérieures. Cet état d'engourdissement puis d'inconscience se prolongea certainement longtemps.

À mon « réveil », quelque chose avait néanmoins changé. Un instant, je crus presque que je pouvais voir dans l'obscurité et j'éprouvai même la sensation d'être chez moi. Les faits, la démarche que l'on m'avait fait suivre jusqu'à présent se profilaient dans mon esprit avec une acuité étonnante : j'avais bien découvert sept pièces. Chacune était dotée de ses caractéristiques propres : ambiance, dimensions, formes, chaleur ; tout se voulait différent.

Je réalisai que j'avais voyagé parmi les symboles des états de conscience humaine. Ces sept salles ne signifiaient-elles pas les sept roues de feu du corps de l'homme dont m'avait entre-tenu le Vénérable ? Ces trois canaux qui, bien souvent, les reliaient les unes aux autres ne pouvaient-ils pas être identifiés à la triple flamme de la Terre-Mère, au feu serpent in montant au cœur de nos vertèbres ? Il m'apparaissait clairement que je devais me trouver au sommet de l'arbre vital d'un homme dont les Frères des Temps anciens avaient construit l'image sous terre. Espérait-on qu'à chaque seuil franchi un nouveau niveau de conscience s'ouvrirait ? En ce cas, il me fallait conclure que l'expérience se soldait par un lamentable échec. J'avais trouvé ma route comme l'aurait sans doute fait un simple rat, c'est-à-dire sans le flambeau intérieur que l'on m'avait promis. Je creusais un trou en moi-même au lieu de m'emplir d'une force nouvelle...

Soudain, trois mots vinrent me frapper avec une violence inouïe :

« Qui es-tu ? »

La voix avait été à la fois intérieure et extérieure, ni amie, ni ennemie.

« Un rat ! Un rat ! », me souvient-il avoir voulu crier. Et une réponse, un souffle se glissèrent alors en moi, très clairs, paisibles et d'une netteté parfaite.

« Simon ! Simon ! Tu parles de trou, de gouffre, mais le creux n'est-il pas nécessaire à l'action de remplir ? Souviens-toi des chants du Temple : "Vide, vide ton âme, elle s'emplira de l'Éternel." Le rat est une image de la promesse des temps à venir ; il sonne l'heure de l'Homme qui plonge dans le labyrinthe de son crâne, dans les méandres de son cerveau et remonte à sa source première. Son nom est inscrit dans les cieux auprès de Celui où s'abreuvent, à la coupe du Père, les enfants prodiges. Le rat provient du point où le soleil se lève. Il brille, promesse de l'astre intérieur !¹ C'est le centre de la cible

¹ Nous soumettons ces paroles apparemment énigmatiques à la méditation du lecteur. D'un point de vue à la fois symbolique et sonore, il pourra orienter

qu'il faut viser, le cœur de l'arbre. Expulse les écorces, ne te laisse pas aspirer par leur éternelle ronde magnétique. Ralentis ta course ! Rejoins ton axe ! »

Je sautai sur mes deux pieds et, comme un somnambule, je me précipitai vers le centre supposé de la salle. J'accomplis ainsi une vingtaine de pas, puis je me mis à éprouver la curieuse sensation de m'enfoncer dans le sol. La pente était forte et sans nul doute m'emportait-elle également dans un mouvement de spirale ainsi que me l'indiquèrent bientôt des parois de pierre à ma droite et à ma gauche. À nouveau, la plante de mes pieds rencontra un plan horizontal. Alors, très vite, à tâtons, je me rendis compte qu'une galerie légèrement voûtée s'ouvrait devant moi. Elle semblait avoir été creusée à même la roche du sol et je m'y déplaçais debout sans difficulté.

Puis, sans transition, le parcours devint déconcertant. La galerie obliquait sur la droite puis sur la gauche et ainsi de suite, semblait-il, indéfiniment. Ce qui se produisit à ce moment-là déclencha en moi un mouvement de panique ; une nouvelle fois, mon assurance s'émiettait. Une, deux, trois, quatre galeries s'ouvraient sur les côtés, inégalement réparties, véritables défis à l'instinct qui, la minute précédente, m'avait revêtu de l'armure d'une confiance aveugle. Je pris la première à main droite, ou à main gauche, je ne sais plus, mais ce fut sans réfléchir un seul instant. Celle-ci, à son tour, se divisait en quatre autres couloirs. Celui que j'empruntai avec la même inconscience, ainsi que tous ceux que je parcourus par la suite, opérait un large mouvement circulaire. Je compris vite que j'étais bel et bien dans l'engrenage d'un labyrinthe qui pouvait indéfiniment me contraindre à tourner autour du but. Je courais presque, comme si la vitesse était seule susceptible de me rendre la lumière qui, de nouveau, s'éloignait. Des formes me frôlèrent ; j'en eus la nette sensation et je me mis à

ses recherches vers les mots « Ram », « Ra » et « Rate » (organe fondamentalement solaire).

songer à ces êtres souterrains que j'avais découverts autrefois en compagnie d'un Frère... Je n'étais pas seul ! Je ne pouvais pas être seul, de toute évidence... et cela depuis le début ! La solitude, m'avait-on enseigné, est le piège de ceux qui ferment leurs yeux.

« Lorsque l'on ferme les volets de son cœur, on ne perçoit plus que soi et lorsque l'on ne perçoit plus que soi, on ne fait que se regarder. Alors, on se plaît ou on se déteste, mais on se décortique, on se dissèque, on éparpille son être, on devient plus que jamais incapable de saisir l'union puis l'unité des choses. L'ermite, lui, n'est jamais seul, il saisit la vie qui bouillonne jusque dans l'air qu'il respire et, tout en la saisissant, il la transmue en une vie encore plus intense qu'il projette dans la sphère universelle. »

Ainsi s'exprimaient les Frères.

Je m'arrêtai net et me mis à sangloter. De toute évidence, on m'imposait un retour en moi-même dont je n'étais peut-être pas capable. Ce qui se passa alors reste encore en mon âme avec la force tenace d'une réalité échappée d'un autre monde.

Tandis que je me laissais glisser sur le sol, une main se posa doucement sur le sommet de mon crâne. Dans un sursaut, je levai les yeux. Joseph se tenait là, debout, nimbé d'une lumière bleue magnifique, irradiante. Il souriait simplement, et ses yeux, d'une clarté inimaginable, insufflaient en moi la force du plus beau des discours. Ils déroulaient en mon âme un ruban de paroles enchantées dont je n'aurais su ni ne saurais jamais reproduire le moindre mot.

La vision ou la présence s'estompa presque immédiatement. Elle avait suffi à faire surgir en moi un roc de sérénité et à déclencher un silence capable de bâtir des mondes.

Joseph avait laissé la place à une énorme pierre cubique d'un noir intense qui se détachait sur un fond d'une blancheur totale et irradiante. Ce cube était posé là, devant moi, comme un bâtiment colossal trônant au sommet d'une série de marches. Derrière lui, je sentais la présence réchauffante d'une

force inimaginable, d'une puissance que je ne pouvais qualifier mais avec laquelle je me savais en communion intime. Alors, une nouvelle fois, à deux reprises, une voix m'appela. Elle semblait venir de derrière le gigantesque cube. Je la reçus simultanément comme une supplique, un ordre et un encouragement.

Cependant, j'éprouvais la curieuse sensation que mes bras se muaient en deux lourdes ailes que je ne parvenais pas à soulever. Ma gorge se noua et peut-être fondis-je en un ruisseau de larmes... Je l'ignore car la conscience que j'avais de mon corps s'était totalement modifiée. En fait, je n'étais plus un corps ; j'habitais une carcasse, un assemblage de viscères profondément étrangers à moi-même. Je me sentais tout petit à l'intérieur d'un vêtement trop grand, si petit que je pouvais, avec une étrange facilité, m'y promener à loisir. L'intérieur de mon corps m'apparut ainsi, lentement, organe par organe. Je contemplai mes muscles se gonflant et se détendant, mon sang bouillonnant dans mes artères, mon estomac sécrétant ses sucs et mon cœur palpitant de façon lancinante. C'était pour moi un spectacle froid, dépourvu d'émotion. Un œil intérieur me fit remonter jusqu'au centre de mon crâne. J'y vis un réseau inextricable de fibres phosphorescentes parcourues par des frissons. L'énergie circulait, impalpable, en perpétuelle alerte. Insensiblement, tout un trajet se dessina avec sa logique propre. Je voyais, je sentais le fil conducteur qui suivait la vie à travers le dédale de mon cerveau. La petite pierre nervurée... C'était un jeu d'enfant, un parcours d'une rigueur éclatante ! Chaque centre étoilé, chaque impasse avait sa propre raison d'être et semblait réunir en une seule entité joies et peines, victoires et échecs...

Brutalement, tout cela disparut. Je ne parvins plus à distinguer que le corps d'un enfant de douze ans qui paraissait dormir, allongé sur le côté, à l'intersection de deux galeries. J'étais réduit à une paire d'yeux et à un état d'âme leur obéissant dans mes déplacements. Je ne compris pas immédiatement

que c'était mon corps que je pouvais ainsi contempler et ce corps me parut étranger. Peut-être était-ce cela la mort... Peu m'importait. Un vent de liberté prenait les rênes de mon être et ce phénomène seul me touchait.

Alors, sans que ma conscience ait eu à intervenir, je sentis une invisible force m'attirer à travers les étroits boyaux voûtés du labyrinthe de pierre. L'obscurité s'était métamorphosée en un crépitement de lumières blanches et bleues et l'interminable succession des couloirs m'apparaissait avec autant de netteté que si elle eût existé sous un soleil éclatant.

Bientôt, mon regard, qui par moment voulait embrasser le labyrinthe dans sa totalité, rencontra un énorme bloc de roche grise obturant partiellement un trou de la muraille. Une lumière froide mais crépitante de vie jaillissait de l'interstice. Sans que je m'en fusse aperçu, je me retrouvai de l'autre côté du bloc rocheux. L'émerveillement était total ! Sous moi, s'étendaient à perte de vue des forêts de chênes verts et des tapis de fleurs jaunes et mauves tandis que, là-bas, dans le lointain, la ligne bleue de la mer s'étirait indéfiniment. Tant de beauté, tant de fraîcheur inattendue m'inondèrent de bonheur. J'avais la sensation de flotter dans les airs et, sans avoir à me retourner, je perçus derrière moi la masse saisissante du Krmel et les quelques constructions qui lui étaient accolées. Il me semblait que je contemplais tout cela au travers d'une sphère blanche, ou plutôt d'un œuf translucide, un œuf de paix, de profonde quiétude...

Ces instants d'extase et d'infinie liberté se prolongèrent, puis je crus que quelqu'un ou quelque chose tirait un rideau noir devant les yeux de mon âme. À nouveau, j'étais emprisonné et je relevais péniblement mon corps engourdi. Mais ce n'était plus le même Simon qui demeurait enclos dans les dédales souterrains du Krmel, c'était un être qui venait enfin de comprendre le vrai sens du mot « geôle » et qui avait l'impresion de s'éveiller d'un rêve de douze années.

Dès lors, retrouver la sortie du labyrinthe me fut un jeu d'enfant. J'étais doté d'une sorte de boussole intérieure et il suffisait que je me laisse guider par elle sans faire intervenir ma raison. Bientôt, je fus devant le lourd bloc de pierre que mes yeux de lumière avaient su détecter l'instant d'avant. Un large rayon de soleil s'infiltrait toujours par une anfractuosité de l'ultime paroi, je n'avais qu'à le suivre et franchir un petit trou d'eau en contrebas pour me perdre parmi les chênes...

Plus tard, lorsque j'eus regagné le Krmel, mes instructeurs me signifièrent que le parcours qui m'avait été imposé suivait une ligne de force tellurique que les initiés des temps jadis étaient parvenus à localiser avec précision et à canaliser selon le but fixé. Ils m'apprirent que cette pratique n'était pas rare et que les sept salles que j'avais traversées représentaient autant de condensateurs d'énergie dont le rôle était d'activer les divers centres sacrés du corps humain.

« Il existe deux forces primordiales, me dirent mes aînés : celle de la Terre-Mère et celle du Père cosmique. » J'avais subi l'initiation de la première de ces deux forces, celle du solide et des énergies-germes. On l'appelait aussi Initiation de la Terre-Vierge. Sa finalité était de réveiller toutes les pulsions profondes de l'être humain, d'expulser un certain nombre de scories de l'âme par une auto-connaissance et enfin, un auto-jugement. L'être qui la vivait ne pouvait que descendre en lui-même et entreprendre un travail de sape de tout ce qui n'était pas vraiment lui. D'une certaine façon, il se dévêtait sans avoir même le choix de se pardonner la moindre faiblesse. Cette initiative prenait l'allure d'une mort mais, comme toute mort, elle devenait porteuse de germes de résurrection. C'était cela le symbole et aussi la puissance du chiffre sept, du Sheba¹ de la Tradition cachée de Moïse et des Frères.

¹ Ceci serait bien sûr à rapprocher de la divinité hindoue « Shiva », également image d'une mort annonciatrice de renaissance.

- Beaucoup d'hommes et de femmes, me dit le Frère Moshab lors de notre dernière entrevue, s'imaginent qu'ils peuvent faire fi de la Terre-Mère qui les nourrit. Sa force est pourtant indissociable de la Force céleste. Chacun se doit d'assimiler et de maîtriser toutes les énergies de la Vierge originelle - celle qui se fait matrice noire - avant de pouvoir se présenter tel qu'en lui-même devant le Père.

Il existe donc bien deux énergies au niveau des êtres de chair que nous sommes, deux énergies qui peuvent se changer stupidement en bien ou en mal si nous ne savons pas les comprendre. Cependant, si la Mère précède le Père sur le chemin de l'ascension, sa force ne peut que sommeiller si lui, le Père ne vient la tirer de son rêve en tant que Bien-Aimé. Il faut qu'un courant d'Amour descende afin que l'autre puisse monter le rejoindre à sa source. La Force totale naît de cet échange incessant et se concrétise en un seul feu, magnifié, lequel prend place entre les deux autres, le Feu du Sans-Nom. Celui-là demeure pour toujours le fruit de l'Initiation suprême, le *bâton Thôt* de nos Frères de la Terre Rouge. Il demeure à jamais la voie droite de l'initié vrai qui s'est frayé le chemin au cœur de l'échelle serpentine aux trente-trois barreaux. L'Initiation du Père, quant à elle, porte le nom sacré de Noé. Il t'importera désormais de la rechercher. Tu n'as mangé qu'un peu de pain, maintenant il te faut le vin !

Mes derniers jours au Krmel furent un peu maussades. Une véritable flamme s'était pour la première fois allumée en mon cœur et il fallait que l'on m'arrache aux lieux et aux êtres qui avaient été à l'origine de ma métamorphose !

Je recherchai la trace de Joseph pour lui clamer mon attachement et lui confier le secret de mes angoisses et de mes exaltations, mais on me dit que je ne le trouverais pas. Il devait rester isolé pour un temps ; je dus me résigner.

Un beau matin, alors que je commençais mes ablutions rituelles, un Frère fit irruption dans ma chambre et m'annonça la nouvelle de l'arrivée de mon père...

Des retrouvailles comme celles qui suivirent se décrivent peu. Six années pèsent lourd dans la vie d'un jeune garçon et je ne savais pas si c'était la joie ou la peur qui jetait un voile devant mes yeux. Peu de paroles furent échangées sur l'heure, nous avions trop à nous dire. Des ânes attendaient dans la cour, nous ne savions que cela.

Alors, une dernière fois, j'écoutai le bruit de mes pieds nus sur les dalles du Krmel, une dernière fois, mon regard engloba l'énorme bâtisse.

La route de Jérusalem était longue, il fallait partir...

CHAPITRE X

Jérusalem

« Hamla, hamla... ! »

Devant nous, sur le bord de la route poussiéreuse, deux marchands d'eau haranguaient les petits groupes de pèlerins et de commerçants qui s'acheminaient d'un pas lourd vers Jérusalem. En cette saison où le soleil se voulait déjà chaud, les rencontres prenaient l'allure d'une bénédiction. Ils étaient un prétexte pour poser le pied à terre, pour laisser les ânes brouter et pour deviser avec ceux qui, comme nous, voyageaient. Il y avait presque foule sur cette route qui traversait d'un seul trait toute la Galilée pour s'arrêter aux portes du Grand Temple de Salomon.

La Pâque approchait, nous étions aux environs du dixième jour du premier mois, selon le calendrier des prêtres de Jérusalem. Mon père m'avait immédiatement annoncé que nous ne pourrions faire halte au village, ce qui aurait occasionné un important détour. La loi exigeait que tout enfant soit introduit au Temple lors de la Pâque précédant son treizième anniversaire. Je ne pouvais donc me soustraire à la règle générale, même si sa valeur n'était pas reconnue par notre foi. À la rigueur, nous était-il accordé de ne point assister aux cérémonies des deux premiers jours de la fête. Quant à moi, je ne rechignais pas : pénétrer dans Jérusalem, admirer ses riches de-

meures, ses palais et ses temples, tout cela avait toujours eu le charme d'un rêve. La route fut longue, mais j'y pris un plaisir profond. Elle me permit de retrouver mon père, tel qu'autrefois, avec ses larges mains calleuses, sa voix discrète et chaude, sa présence d'une solidité rassurante. Seules quelques rides supplémentaires lui barraient le front. Ces détails m'emmenèrent loin en arrière et je me plus à retracer en moi le visage de ma mère, celui de Myriam et de tant d'autres que j'avais laissés autrefois derrière une enceinte au sommet d'une côte... Quel visage les années leur avaient-elles modelé ? Je pris plaisir aussi à découvrir toute cette contrée que nous traversions et que je ne connaissais que par les récits des marchands. C'était une mélodie en vert et jaune ; à perte de vue, mon regard n'embrassait que vallons et arbres en fleurs. De temps à autre, un groupe de cyprès lançait ses silhouettes sombres vers les cieux tandis que les oliviers semblaient vouloir rester noués à la terre elle-même.

Au fur et à mesure que nous approchions de Jérusalem, le paysage changeait. En moins d'une demi-journée, les luxuriants vallons firent place à une succession de collines arides où d'immenses troupeaux de moutons s'acharnaient sur les maigres herbes du sol. Nous traversâmes quelques bourgades, petites taches blanches et ocres posées sur le flanc des collines pelées ou au cœur d'une oliveraie. Déjà la fête s'y annonçait ; le chant de la flûte stridente emplissait leurs ruelles et des groupes de pèlerins exubérants se formaient. Hormis le soir où nous trouvâmes un bethsaïd, nous dûmes dormir à la belle étoile, soigneusement enroulés dans nos manteaux.

Un matin enfin, ce devait être le quatrième depuis notre départ, les hautes murailles de Jérusalem se profilèrent dans l'azur intense du ciel. Cette vision m'apparut encore plus belle que je ne me l'étais imaginée. La ville était enchâssée dans la montagne ; on eût dit qu'elle en avait absorbé à la fois toute la majesté, toute l'austérité, et aussi toute la chaleur. Je la vis comme une seule construction ou une seule force, couleur de

roc. Elle se massait autour d'un bloc : le Temple gris et ocre, telle la terre des pasteurs. Mais ce matin-là, Jérusalem n'était pas seulement cela. Elle présentait à un observateur attentif une mosaïque de tissus multicolores, de voiles, de tentures dont certaines flottaient au vent par-dessus les murs. À ses pieds, la montagne offrait par endroits de beaux espaces verdoyants. Une foule bruyante s'y pressait, se faufilant entre les tentes des nomades et quelques humbles demeures. Nous fîmes bientôt corps avec cette foule et nous entreprîmes de nous y frayer un chemin tout en tirant avec peine nos ânes effrayés par les longues processions de chameaux et les cris des marchands.

Le but de mon père était d'atteindre un groupe d'habitations grisâtres un peu à l'écart des murailles. C'était une sorte de bethsaïd, un ensemble de constructions érigées par ceux d'Essania et qui se voulait un lieu d'accueil pour les Frères, un centre de soins pour les malades ou les nécessiteux. Chacun pouvait y entrer à son gré et aucune somme d'argent n'était demandée. La bonne volonté de quelques voyageurs de passage et le travail de la Communauté des Frères de Jérusalem suffisaient à l'entretenir. Nombreuses étaient les femmes qui y accouchaient, les pauvres ou les mendiants qui venaient y réclamer ce qu'ils finissaient par considérer comme leur dû. Mon père m'affirma que cet accueil n'avait jamais, jusqu'alors, donné lieu à des abus de la part du peuple. S'ils n'étaient pas appréciés de tous, loin s'en faut, les Frères à la robe blanche bénéficiaient au moins du respect général. Leur réputation d'honnêteté les nimbait d'une sorte d'aura qui suffisait à les protéger.

Je savais que nous comptions quelque parents dans ce bethsaïd et nous espérions ainsi y trouver une chambre, ce qui aurait certainement été impossible à l'intérieur des murs. Cependant, la Pâque avait débuté la veille et, malgré l'accueil chaleureux qui nous fut réservé, on ne put nous proposer qu'un coin de l'écurie, ce qui, en un sens, n'était pas pour me

déplaire car les nuits y seraient certainement plus chaudes. Le Frère qui nous accueillit nous confirma que les formalités de recensement étaient prévues pour le lendemain. Devant les prêtres et les lettrés, il me faudrait annoncer que j'étais né de Joshé, potier d'un petit village du centre de la Galilée, que je croyais en l'Éternel et que je suivais Sa loi. Sans doute, avait ajouté mon père, me faudrait-il aussi répondre à quelques questions plus précises concernant ma foi et mes devoirs. En aucune manière, je ne devrais mentionner mon séjour au Krmel, ce qui aurait provoqué de façon certaine la colère des prêtres et des docteurs. Mon père était potier et je serai potier, ces renseignements suffiraient ; mon visage, mes cheveux ne leur crieraient que trop que j'étais, selon leur expression, un Nazaréen. En quelque sorte, je devrais me faire oublier, tout en donnant le change par quelques connaissances religieuses...

Chez les Frères, on m'avait longuement préparé à cet entretien et, sans doute comme beaucoup de ceux de notre peuple, connaissais-je mieux les Écrits sacrés que bon nombre des fidèles qui fréquentaient le Temple quotidiennement. Nous-mêmes, d'ailleurs, honorions la parole de Moïse et des grands guides qui lui avaient succédé. Nous savions fort bien que certains d'entre eux avaient été de la race d'Essania¹, vérité qu'il ne fallait, bien sûr, pas clamer et qui aurait pu nous valoir d'être lapidés. Leurs paroles, pour sacrées qu'elles fussent, n'étaient cependant pas à nos yeux, loin s'en fallait, les seules à devoir être honorées et étudiées. Elles avaient pour nous le visage d'un aspect de la Révélation progressive du Père, elles représentaient une simple page de l'immense livre que les Étoiles écrivent sur Terre depuis des Temps immémoriaux, une page que l'on pouvait lire à différents niveaux et qui contenait bien autre chose que la signification de ses simples lettres.

¹ Il en fut ainsi, entre autres, pour Ézéchiél et Élie.

Après avoir abandonné chez les Frères nos deux ânes et le peu d'objets dont nous disposions, nous entreprîmes de pénétrer dans le Temple même. À nouveau, nous dûmes donc nous fondre dans le flot des pèlerins. L'accès au Temple était possible directement de la vallée ; il nous fallait simplement contourner quelque peu les murs de la cité et gravir un impressionnant escalier très abrupt disposé, fort heureusement, au milieu d'une agréable verdure. Au-dessus de nos têtes, il n'y avait plus que la formidable masse de la demeure élevée à l'Éternel, avec ses murailles titanesques, ses banderoles bleues et blanches s'étirant au vent. Un peu en retrait sur le côté gauche, j'aperçus les arêtes d'autres constructions, apparemment importantes, bien que de dimensions inférieures à celles du Temple. Mon père m'expliqua qu'il s'agissait là d'une place forte militaire, une véritable forteresse¹ d'où des ordres pouvaient s'envoyer vers les quatre coins du pays. Comme nous grimpions et qu'un chant tonitruant de trompettes résonnait à nos oreilles, je remarquai en contrebas une route bien tracée qui semblait mener de l'une des portes du Temple à une belle montagne couverte d'oliviers. Entre les touffes de végétation et les étals hétéroclites des marchands ambulants, on distinguait de nombreuses et très hautes arcades. Nous passâmes enfin sous un immense porche, à demi étouffés par les exhalaisons moites de tout un peuple qui surgissait des montagnes et qui, à la fois surexcité et exténué par le voyage, venait chanter sa foi.

C'est alors que nous découvrîmes une grande cour. Celle-ci paraissait s'étendre à perte de vue sur notre droite et sur notre gauche. À mes yeux, ce n'était que colonnades : une double rangée de piliers de marbre suivait fidèlement le pourtour de l'espace clos. Certains servaient d'enclos de fortune où, entre des cordages, attendaient des animaux piétinant leur fourrage. On y distinguait des ânes, des moutons, des bœufs à

¹ Sans doute s'agissait-il de la fameuse forteresse Antonia.

la tête peinte en rouge ou en bleu et, parmi ce troupeau grouillant, il me sembla même deviner le profil hautain d'un chameau. Enfin, ce spectacle se perdait dans la danse langoureuse des volutes d'encens qui s'échappaient de partout. Sur le côté, à ma droite, régulièrement cachée par la haute silhouette de mon père, une tour massive tentait de percer le ciel. Je sus, bien plus tard, que des prêtres s'y rendaient chaque matin au lever du soleil afin d'y établir des relevés astronomiques et parfois, plus rarement, d'y prophétiser¹. Le flot grouillant de la foule nous déversa finalement dans une seconde cour beaucoup moins grande que la première, mais plus haute, et il nous fallut escalader quelques marches dont la pierre, largement creusée en son centre, attestait l'ancienneté.

Mes instructeurs nous avaient parfois entretenus de la conception du grand Temple de Jérusalem et, tentant de rassembler mes souvenirs, je crus reconnaître la cour du grand Sanhédrin. En araméen, cela signifiait que c'était le lieu où d'éminents personnages, Sadducéens et Pharisiens, avaient coutume de rendre leur jugement pour les affaires d'importance, juridiques ou religieuses. Les colonnes y étaient beaucoup plus rares et je remarquai immédiatement que le sol se caractérisait par une alternance de grandes dalles carrées tantôt claires, tantôt foncées. J'étais rompu à cette symbolique et j'en saisis tout de suite la signification dans un semblable endroit. Une telle représentation des forces de lumière et de ténèbres témoignait de l'origine des bâtisseurs du sanctuaire.

Traditionnellement, les grands prêtres maudissaient avec véhémence toute autre religion que la leur. Ils ignoraient ou feignaient d'ignorer que le roi Salomon, dans la réalisation de son œuvre, avait fait appel à de grands sages de Babylone et du pays de Shaba. Les prêtres exécraient Thot et Zoroastre, mais je savais déjà que ceux-ci figuraient parmi les représentants du Père et que, du fond des âges, ils unissaient leurs voix.

¹ Cette tour est traditionnellement appelée « Tour du pinacle ».

Tout en m'efforçant de ne pas perdre de vue mon père, il me souvint aussi que le nombre de ces dalles était compté, que chacune, par sa place et sa teinte, figurait une des tendances de l'être humain. Comme nous pénétrions plus au cœur du Temple, je crus que l'agitation serait bientôt moins sensible ; il n'en était rien.

Nous devions gravir d'autres marches puis franchir une large porte dont les lourds battants de bois étaient soigneusement ferrés. J'eus la sensation soudaine d'arriver sur une des places de Jappa. Toute une foule bigarrée, allant et venant autour d'un brasier odorant, était en proie à une intense agitation. Bientôt, je ne distinguai plus que ballots de paille, paquets de riches étoffes et montagnes de fruits. Nous fûmes accostés par un mendiant puis par deux et je ne vis plus rien, je ne compris plus rien. Je n'étais désormais qu'un petit point perdu, isolé du reste du monde, enfermé dans sa coque, agressé par mille bruits, mille couleurs, pénétré par toutes les odeurs de vie et de mort qui s'entremêlaient. Parmi le parfum acide répandu par les agrumes, les commerçants hurlaient leurs offres aux pèlerins qui psalmodiaient leurs prières, le regard perdu dans leurs pensées.

Ce monde n'était plus le mien ; la douceur galiléenne avait cédé le pas à l'âpreté de la Judée. Mon père, quant à lui, se déplaçait avec aisance au milieu de ce vacarme et de cette folle activité. Je savais, par quelques mots échappés de ses lèvres, qu'il ne les appréciait guère, mais les torrents de paroles et de propositions qui coulaient sur lui semblaient rebondir instantanément sans jamais l'atteindre. J'essayai de regarder les visages, les yeux, les bouches... Parfois, c'était l'étonnement, un regard moqueur ou une plaisanterie railleuse. Mon père se taisait et souriait, mais je compris que ce n'était guère facile de porter le lin blanc là où les hommes se voulaient de plomb.

Dans le fond de la cour, j'aperçus, flanquée de deux énormes colonnes de marbre rosé, une nouvelle porte plus haute que large, légèrement décalée par rapport à la précédente et

dont l'accès était ostensiblement gardé par d'imposants personnages. Je n'aurais su déterminer s'il s'agissait de prêtres ou d'hommes de mains. Ils avaient, en effet, le port vénérable des premiers et la musculature, la bestialité du regard des seconds. Curieux mélange que celui de ces barbes grises, respectables, de ces longues robes frangées de bleu et de blanc et de ce harnachement de métaux dignes d'un Gouverneur de province. Ils attendaient là, à vingt pas de moi, en haut d'une série de marches, arborant fièrement tout à la fois la lourde lance des soldats et, cousue sur la poitrine, l'étoile d'or des docteurs. Notre progression devait s'arrêter à leurs pieds.

Je suivais docilement mon père et celui-ci n'ignorait pas que l'accès aux autres cours, puis aux salles du Temple, nous était formellement interdit. La loi avait fait de nous, Esséniens, Nazaréens, Nazarites et autres, des êtres trop impurs pour pouvoir jouir de ce privilège. Au hasard des bribes de conversation qui surgissaient de partout, je sus que c'était dans cette cour qu'il me faudrait revenir le lendemain afin de subir les tests du recensement. Face à tout ce désordre des corps et des âmes, j'éprouvais un curieux malaise, savant mélange de curiosité et de crainte. Mon père devina certainement mon embarras car cette première visite au Temple de l'Éternel fut de courte durée. Étais-je enthousiasmé ou déçu ? Je ne le sus pas sur l'heure. Tout ici s'annonçait tellement différent de ce que j'avais approché jusqu'alors !

Nous ne devons cependant pas retourner directement au bethsaïd ; le temps ne nous pressait guère et les rues de Jérusalem avaient si souvent hanté mes rêves... Nous franchîmes les murs de la ville par un gigantesque porche de bois. Des soldats, étrangers à notre race, me sembla-t-il, y étaient postés en grand nombre. J'ignorais au juste qui ils représentaient et je ne m'en souciais guère : le Krmel avait passé sous silence un certain visage du monde que, sans nul doute, il me faudrait découvrir. Un îlot n'est jamais qu'un îlot, fût-il de paix, et l'heu-

re sonne toujours où ses habitants voient arriver les vagues des horizons lointains.

Je vis mon père sortir quelques pièces de son sac et les remettre à un homme au visage bourru puis, une nouvelle fois, ce fut le tumulte, l'agitation frénétique des marchands et des acheteurs. Les odeurs de nourriture, de fleurs et de bois que l'on brûle se mêlaient étrangement, mais j'étais surtout subjugué par la beauté et le parfum des étals d'épices. Que de choses dont je n'avais pas eu besoin et qui, peut-être un jour, m'apparaîtraient nécessaires !

Je sus, bien des années plus tard, qu'il n'y avait point de gloire à faire le sage au milieu des sages mais que la véritable grandeur était de rester éveillé parmi les dormeurs. Jérusalem était un piège, un tourbillon qui pouvait faire de moi un amnésique, et j'en eus nettement conscience en ces jours précédant la Pâque. Sans doute, aujourd'hui, dois-je remercier cette salutaire sensation qui me fit rester fidèle à ceux qui voulaient préparer *le Chemin*...

Les détachements de soldats étaient nombreux dans les ruelles tortueuses de la ville. Nous les découvrîmes à l'issue d'une montée à l'abri d'un arceau de grosses pierres. Souvent, ils étaient en conversation avec la population civile qui semblait fort bien admettre leur présence. Ainsi, Jérusalem m'apparut bientôt comme une étonnante place forte où prêtres, militaires et commerçants se partageaient l'autorité ; un fantastique mélange où la lumière, le sang et l'or avaient trouvé une forme de compromis. Nous nous attardâmes encore devant quelques palais, propriétés de puissants étrangers ou de riches Sadducéens, et nous découvrîmes les temples les plus curieux. Comment tous les credos et toutes les superstitions de la Terre pouvaient-ils s'être donné rendez-vous sur d'aussi pauvres arpent de montagne sèche ?

De retour au bethsaïd, mon père résolut de me laisser seul dans le coin d'écurie qui nous servait de chambre ; il devait

prendre contact avec des Frères travaillant en relation avec le grand temple d'Hélios.

Je venais de m'asseoir sur la paille, adossé au mur de torchis, lorsque se produisit un événement qui donna toute leur valeur aux heures vécues jusque là à Jérusalem, entre vérité et faux-semblant. Un homme vint à se glisser dans le rayon de soleil de la porte laissée entrouverte, un homme que je connaissais, un vieillard, jadis légèrement courbé, mais qui se tenait maintenant droit et fier, tel un cyprès. C'était Zérah ! Le vieux Zérah à la longue barbe grise, à la pauvre mais belle robe de lin blanc qui chantait sa pureté... Son visage parcheminé, ses deux petites prunelles claires me souriaient, comme autrefois. Le vieil homme de la maison de l'ancien puits fit quelques pas et je ne pus articuler un mot, envahi par l'étonnement, l'amour et la reconnaissance.

- Simon, fit-il doucement en s'avançant encore, Simon reste où tu es... Il n'est point nécessaire que tu te lèves, nos cœurs se touchent déjà, ne vois-tu pas ?...

Je voulus faire un effort pour parler mais ma gorge se nouait, une agréable fraîcheur s'infiltrait dans ma chair.

- Simon, répéta-t-il une troisième fois, voilà maintenant près de sept années que je veille sur toi. Demain, la loi des hommes fera de toi un adulte... et je sais que tu te demandes si la loi du Père aura sa part à travers le tumulte des appétits exaltés... Laisse-moi te guider encore une fois, la dernière.

Que ton cœur ne s'interroge pas, Frère ! En vérité, dans la société des hommes, par-delà les montagnes de la Terre entière, il n'est pas de loi du Père. Les temples ne sauront jamais te dicter que la loi de l'ombre du Père. La seule loi, la véritable loi n'est pas une loi, mais une compréhension, une harmonie, un inspir et un expir qui font de l'être une cellule du Divin. Demain, lorsque tu pénétreras dans le Temple, pour bien des hommes, la Pâque se résumera à tous les agneaux égorgés et à tout un flot de dévotions déposé aux pieds de l'Éternel. La force vitale du sang versé rejoindra sa demeure,

l'éther et la nature physique de la terre de Moïse en sera régénérée.

Sache, quant à toi, que le jour de la Pâque est, par excellence, le jour où de l'embryon peut jaillir l'homme. Il rappelle à ceux qui ont l'ouïe de l'âme qu'il leur appartient de devenir maîtres du Chariot de David. Le Sans-Nom modela le premier jour de la Terre d'aujourd'hui sous le signe du bœuf¹. Le jour de la Pâque, il en réunit sept pour tirer le chariot des hommes à venir, pour leur remémorer le Pays Blanc. Mais toi, Simon, verras-tu le sens de ces sept forces, verras-tu la mort qui appelle la vie ? Fouille mes paroles et enfouis-les au fond de ton cœur. Regarde le Chariot de David, vois les cinq clous d'or qui ornent sa nature cubique. Ils expriment la quintessence de l'Être, la Force qui absorbe et comprend les quatre forces élémentaires. Voilà le lieu, voilà l'instant où l'esprit sublime la matière. Je dis bien le lieu, Simon, car le cinq est un point de ton corps, il est la bouche par laquelle tu absorbes l'éther, une étape sur la voie qui mène au sept. Demain, tu recevras la Pâque comme une couronne sur le sommet de ton crâne, comme une aube entre la mort et la vie, comme un phœnix. Le Feu sans nom n'exige jamais le sacrifice ! Il suscite l'Alliance par le Don...

Comme il prononçait ces mots, Zérah fit quelques pas et je vis qu'une frange de lumière irisée enveloppait son corps. C'était le fond de son être, tout de bonté et de chaleur, qu'il paraissait vouloir m'offrir de la sorte.

- Sais-tu ce que contient le grand Temple, Simon ? Au cœur de son ultime sanctuaire, dans le Saint des Saints, dort et rayonne aussi le Roc fondamental, point de départ de bien des

¹ Sans doute faut-il rapprocher cela du fait que certains hermétistes plaçaient l'époque de l'actuelle création de la Terre sous le signe zodiacal du bœuf ou du taureau. (Voir l'hébreu « alpu », le bœuf, et les lettres « aleph et alpha », premières de leur alphabet.) Cela nous renvoie aussi au symbolisme du septentrion (« les sept bœufs » - patrie-mère du peuple blanc).

civilisations passées et à venir. Force double, concrète et abstraite, il permet à certains hommes de bâtir des pyramides de peuples et de se bâtir eux-mêmes. Il ferme l'un des orifices par lesquels on peut voir battre le cœur de la Mère terrestre, vois-tu, une porte d'accès à des plans d'existence qui soutiennent notre vie élémentaire. Ce n'est pas une image; comprends bien qu'il est la base carrée de la pyramide du corps humain et aussi la pierre cubique d'un édifice en permanente construction...

Ils sont cent dix-neuf ! Cent dix-neuf à attendre, comme toi le moment précis où ils ajouteront leur brique. Brique de terre, d'airain ou d'or. Peu importe, ce sera leur brique, un monde en formation qui aidera la Pierre-Mère à s'ouvrir puis à se déployer dans les quatre directions...

Le vieillard suspendit là sa phrase comme s'il craignait de trop en dire. Ses petits yeux se plissèrent dans un dernier sourire, puis il m'adressa un signe de la main, très humble. Je le vis alors retourner sur ses pas et traverser le rayon de lumière qui entrait par la porte pour disparaître enfin dans la cour. Devant moi, il n'y avait plus que le spectacle d'une infinité de particules de poussières voltigeant dans un dernier faisceau de soleil et puis surtout le silence, un silence qu'on eût dit épais.

Mon père poussa d'une main les deux battants plaintifs de la porte. Il entrait, un lourd paquet de toile à la main et, dans un soupir qu'il voulait drôle, il chercha à reprendre son souffle.

- Père, dis-je sans me lever, Zérah vient de partir !

- Zérah ?

À nouveau, ce fut le silence. Mon père déposa son paquet au pied des ânes, avec une extrême lenteur, jetant ses regards loin devant lui comme s'il voulait pénétrer le monde ou, au contraire, s'en couper. Je me levai enfin, étonné que mon père fût si peu loquace. Au bout d'un moment, la conversation glissa sur diverses choses et ce ne fut que tard dans la soirée, après un repas commun, qu'il fit allusion à ma réflexion.

- C'est curieux, Zérah est certainement parti...

La journée du lendemain fut harassante. Comme prévu, nous nous rendîmes au Temple où mon père me laissa pendant de longues heures avec un groupe d'adolescents de mon âge. Il ne réapparut qu'au moment précis où je dus me présenter devant une douzaine de prêtres dont l'allure vénérable impressionnait l'assistance ; celle-ci observait un mutisme étonnant, dans une cour habituellement remplie par le tumulte des marchands. Quant à moi, j'étais quelque peu effrayé par les yeux des prêtres, curieux mélange de dureté, d'intransigeance et de douceur. La plupart des docteurs se tenaient assis sur de larges sièges de bois ouvragé, d'autres attendaient derrière, debout, et paraissaient analyser la foule. Tous arboraient de riches brocards où le blanc, le bleu, le violet et l'or rutilaient de tous leurs feux. Sous sa haute toque surchargée de bijoux, l'un d'eux entreprit mon interrogatoire. Ce que j'avais supposé être un examen ne s'avéra qu'une formalité rapide. On se contenta de vérifier succinctement mes connaissances sur les pères du peuple de Palestine et de me faire énumérer les devoirs quotidiens et annuels devant l'Éternel.

Je remarquai cependant qu'il n'en était pas de même pour tous. Certains étaient contraints de fournir d'amples détails sur le sabbat et ses raisons profondes. En ce qui me concernait, j'étais fort heureux de mon sort.

Nous ne tardâmes pas à quitter le Temple, puis Jérusalem, où l'air saturé d'encens et d'essences diverses était devenu, par endroits, irrespirable. La Pâque et les rites du pain allaient encore se prolonger cinq jours pendant lesquels les docteurs parcourraient les ruelles et les places afin d'instruire le peuple, déroulant leurs impressionnants parchemins, commentant les lois et les paroles antiques.

Lorsque le sentier qui quittait la ville au nord-ouest nous amena sur la crête d'une colline aride, une petite brume matinale s'élevait au-dessus des rochers, semblable aux plaintes langoureuses des conques qui montaient des murailles. J'avais l'impression de porter un manteau trop chaud, trop lourd pour

moi. Cette terre bouillonnait trop. Trop de contraires s'y affrontaient pour mes treize années naissantes... Alors, d'un petit geste sec, nous entraîâmes nos deux ânes vers les routes plus vertes de Galilée.

CHAPITRE XI

Les pierres levées

Mon cœur chantait, dansait au rythme des cahots du chemin. Petites touches de lumière blanche et grise, éclat pastel des amandiers et des oliviers, mosaïque de pierres vieilles s'accrochant aux pentes d'un mont, le village, mon village se devinait tout proche... J'avais posé pied à terre et les cailloux roulaient déjà sous chacun de mes pas. Une silhouette longiligne, encore floue, se dessina sous l'ombre des figuiers, là où le raidillon rejoignait le muret. Je pressai l'allure ; la silhouette se mit à courir dans notre direction, puis une autre, deux autres l'imitèrent, souples rubans blancs, bleus et roses sautant par-dessus les pierres.

Je ne fus pas long à reconnaître Myriam... Au fur et à mesure qu'elle approchait, sa silhouette se métamorphosait, transmuant les vieilles images gravées en moi ; la fillette rousse de mes six ans était presque une femme, presque une étrangère. Dix fois, cent fois, je m'étais représenté ces retrouvailles, je me les étais imaginées dans leur moindre détail... J'avais vu le puits du vieux Zérah et maintenant, il n'y avait que le bord d'un chemin. J'avais dévisagé Myriam, je lui avais souri et maintenant je ne voyais rien, je ne savais plus sourire. Seule demeurait une présence qui estompait les autres. Je me souviens n'avoir répondu qu'évasivement à ses questions puis

avoir dû me forcer afin que mon regard rencontre le sien et puisse saisir les reliefs de son visage.

Ma mère survint aussitôt et une émotion presque semblable s'en suivit. C'est elle qui, sans un mot, fit le premier pas et me saisit dans ses bras. Je me taisais et ne bougeais pas. L'adolescence suscite de ces duretés qui sont plutôt des gaucheries où le cœur se comporte en infirme... Alors, je cherchai des prétextes pour rire, cela me semblait le meilleur remède à ma maladie. Cependant, ma mère qui portait avec elle une cruche d'eau se mit à m'en asperger le visage, les mains, puis les pieds, en signe de bienvenue. Selon la coutume, je dus lui répondre en posant mes lèvres au sommet de sa tête prise entre mes deux mains.

L'ambiance de notre petit groupe changea, hélas, bien vite. Tandis que je faisais l'objet des sollicitudes de ma mère et de mes anciens compagnons, je vis Myriam se diriger vers mon père et lui parler gravement. La nouvelle ne tarda pas à venir jusqu'à mes oreilles : Zérah nous avait quittés deux jours auparavant et reposait encore à même le sol de son habitation. Mon père ne parut nullement étonné en apprenant le départ de son vieil ami ; quant à moi, étrangement, je ne ressentis pas de peine. Je comprenais pleinement la valeur et le sens de l'apparition soudaine, à Jérusalem, de celui qui fut mon premier instructeur. Je n'y avais pas jusqu'alors réfléchi réellement, mais le phénomène devenait limpide. Le vieillard m'avait offert là une dernière forme d'initiation. Le Krmel, tout en bâtissant un enseignement concret, ne pouvait tout proposer à ceux qu'il abritait.

Les autres univers de vie, quand je les approchais, n'avaient jamais été pour moi autre chose que de belles histoires auxquelles il fallait croire. Je n'ignorais pas qu'un être vivant pouvait projeter loin de lui par l'exercice de sa pensée, de sa volonté, de son amour, son corps de lumière : Joseph m'en avait donné l'étonnante preuve que je gardais au fond de moi. Mais, par-delà la mort, je n'avais pu accorder foi qu'en une

théorie... Désormais, il en serait autrement, je ne pourrais plus porter le même regard tragique sur les frontières de notre monde, je ne me baserais plus sur de simples paroles. Zérah était venu à moi d'un monde sans nul doute réel et je compris que j'avais eu raison de boire les paroles des Frères.

« Bienheureux sera celui qui, au détour d'un chemin, recevra la sublime image envolée d'un autre univers. Il pourra dire qu'il a vu, et il saura donner une force authentique à ses paroles... Apprenez qu'il existe deux méthodes employées par les êtres ayant quitté notre monde pour se manifester à nous, deux méthodes qu'ils utilisent selon le développement auquel est parvenu leur cœur. L'une permet de se fabriquer un corps, ou plutôt une apparence de corps, grâce à l'énergie vitale des êtres vivant dans le lieu où ils se manifestent. Mais ceux qui ont su faire se lever le soleil en eux-mêmes n'ignorent pas combien ce phénomène est artificiel : il fait appel à des forces extérieures primaires, essentiellement physiques. Sachez-le, la présence d'un tel corps lumineux fait bien souvent naître de désagréables sensations de froid ; aussi, son contact n'est-il pas recommandé : l'être qui se manifeste peut provoquer involontairement une importante déperdition de la flamme vitale de celui qui le touche, une désorganisation des courants de vie qui parcourent son corps selon un schéma bien précis.

Bénissez plutôt l'autre méthode, Frères, celle qui fera éclore devant vos yeux le corps d'un défunt reconstitué par sa seule volonté solaire. Alors, seulement alors, vous pourrez dire : « Voici un grand être, un être qui n'existe pas par son âme humaine mais par son âme transcendante¹. Il sait ordonner le feu divin qui brûle en lui et dont chaque rayon est une pierre d'amour sur laquelle il peut tout bâtir. Il sait combiner les germes de vie de l'univers² selon le jeu de sa volonté et des nécessités, par don, par don pur ! »

¹ L'Esprit, situé au-delà de l'égo, lequel se nourrit encore de matière dense, même dans un habit astral ou éthérique.

² La notion d'atome était bien connue des Esséniens. Il est certain que ceux-ci distinguaient aussi des sortes de corps plus subtils à l'intérieur des atomes mêmes.

Lorsque nous eûmes déchargé les ânes et reçu les mille marques d'amitié de tout le village, nous nous empressâmes de rejoindre notre petite maison, dont les murs, toujours semblables au sol de Galilée, paraissaient maintenant vouloir se dissimuler derrière une végétation abondante. Des arbres nouveaux fleurissaient de toutes parts dans notre carré de jardin. C'était une forme de richesse, peut-être celle, dans ce monde, à laquelle nous tenions le plus, comme à un symbole, un havre de lumière et de quiétude au cœur d'une enceinte sacrée. Au seuil de notre porte, je vis, toujours à la même place, notre éternelle cruche, réservée aux purifications rituelles, puis, dans la pénombre fraîche de l'unique pièce basse, sur l'un des murs comme autrefois, mon regard caressa une petite étoile aux huit rayons d'osier.

Rien n'avait bougé, c'était la pauvreté à l'état noble, la vie simple, une vie à même la terre... et, peut-être à cause de cela, si loin de la Terre, si près de l'Ailleurs. Selon la coutume, je m'allongeai sur le sol les bras en croix et j'embrassai celui-ci sept fois. Non, ce geste n'était certes plus pour moi le geste routinier que j'avais accompli autrefois en voulant imiter mes parents.

Je savais que nous recevions des énergies de la terre même qui nous porte, que celle-ci ne nous nourrit pas uniquement par ce qu'elle produit mais par un constant souffle de forces qu'elle fait jaillir de ses profondeurs. Je savais, par la bouche des Frères du Krmel, que nos pieds sont comme les racines mobiles de notre arbre corporel et qu'ils reçoivent constamment une sève secrète, maternelle en sa polarité, reflet transmué de la sève solaire. Ainsi, nos villages, nos habitations n'avaient pas vu le jour au gré de la fantaisie de nos pères. Ces derniers avaient bâti leur demeure là où ils savaient, par des méthodes bien précises¹, que l'énergie vitale de la Terre circulait pleinement. Au

¹ Il n'y avait pas à proprement parler de « sourcier » chez les Esséniens. L'être humain, plus sensible qu'aujourd'hui à certaines forces, n'avait pas besoin d'instruments d'amplification pour localiser avec justesse l'emplacement des lignes de courants telluriques et en tirer parti.

cœur de chaque enceinte, un endroit exact se voyait d'ailleurs réservé à une sorte de temple de réunion, de prière, de repas commun ; c'était le point par excellence où la force s'élançait du sol. Cette communion que nous savions nécessaire avec les énergies terrestres motivait la Fraternité entière dans le refus presque général du port des sandales, en dehors de circonstances exceptionnelles. Ainsi, la terre nous parlait et nous ne lui fermions pas notre oreille, sachant trop bien que chacune des cellules de notre corps, fût-elle à la plante de nos pieds, portait en elle l'embryon de tous nos organes, de tous nos sens et de notre cœur lumineux.

Après avoir accompli le rite, je sortis de la pièce basse. Myriam et mes parents m'attendaient à l'extérieur pour une dernière visite à Zérah. L'adolescente prit la tête de notre petit groupe et nous conduisit par des chemins tortueux jusqu'à l'habitation du vieux sage. À l'extérieur de la demeure de pierre, à chacun de ses angles, un Frère en robe blanche s'abîmait en prières et psalmodiait à voix basse quelque chant dont je ne saisisais pas les paroles.

- Ils aident Zérah, me dit doucement Myriam, à l'oreille. Tu ne peux pas comprendre ces chants. Des Frères qui revenaient du Pays de la Terre rouge les ont enseignés à quelques-uns du village peu après ton départ. Ce sont nos Frères des bords du grand fleuve qui les ont composés en leur langue. Mais je sais que toutes les paroles prononcées n'ont même pas de sens précis chez eux. C'est la façon dont elles résonnent dans les cœurs et contre les murs de notre village qui aide Zérah à rejoindre le pays de son âme. Mais, Simon... je doute que Zérah ait besoin de tout cela... Il y a deux jours, alors qu'il venait de s'endormir, il m'a rendu visite près du vieux grenadier. Il a attendu que je sois seule et il s'est approché, plus brillant que la lune, et j'ai ressenti une telle émotion... !

- Toi aussi Myriam ?...

À partir de cet instant, je ne doutai plus que Myriam ait bénéficié de son côté d'un message du vieux sage. Je n'osai pas

lui faire part de mes pensées car il y avait quelque chose en elle, en son regard sans doute, qui m'intimidait. Probablement me parlerait-elle quand elle le désirerait... N'était-ce pas elle qui, autrefois, m'avait initié à la « petite flamme » ?

En pénétrant dans la maison de pierre, le dos courbé pour en franchir le seuil en signe d'humilité, nous découvrîmes Zérah dans sa longue robe blanche, allongé à même la terre, les bras joints au niveau du cœur. Cela faisait deux journées qu'il reposait ainsi et il semblait qu'il fût simplement endormi. Seuls, ses lèvres décolorées et ses yeux, ses grands yeux clos, qui paraissaient vouloir réciter une longue prière, me faisaient penser à la mort. Entre les rides de son cou était accroché un objet grisâtre que je ne lui avais pas connu autrefois : la croix d'abondance des Rois rouges¹. J'éprouvai le besoin de m'agenouiller vers mon vieux maître afin de mieux le contempler, car l'atmosphère de l'unique pièce, surchargée de fumées d'encens, était réellement très dense. Cela me permit de voir, répandue un peu partout sur lui, une fine poudre brune que les communautés d'Essania utilisaient afin de retarder la décomposition des corps.

La règle de vie des Frères prescrivait strictement qu'aucun être ne devait être enseveli, ni même touché, avant que trois jours complets ne se soient écoulés à compter de l'instant de sa mort. Les lois d'Essania étaient généralement très souples mais, dans un cas semblable, elles s'avéraient néanmoins impératives. Là, moins que jamais, elles ne laissaient place à l'arbitraire. Ceux qui portaient la robe de lin n'ignoraient pas que trois journées étaient nécessaires pour qu'un corps vital puisse se détacher, organe par organe, de ce qui était son support de chair...

Pendant quelques instants, le temps perdit toute signification, puis je fus arraché à mes méditations par le frôlement de

¹ La *Crux Ansata* égyptienne, croix de vie.

la longue robe de Myriam et les langoureuses psalmodies qui, à l'extérieur, redoublaient de force.

Nous sortîmes en silence. Un petit vent frais se levait des montagnes aux teintes bleutées. Le soir approchait et nous nous quittâmes. Ainsi, Myriam et quelques compagnons qui nous avaient rejoints entre temps regagnèrent-ils les feux qui commençaient à crépiter devant leurs logements respectifs. L'air du soir embaumait le bois brûlé. J'aimais cette odeur, cent fois souhaitée et enfin retrouvée, qui agissait en moi comme une toile de fond sur laquelle se profilaient de longues silhouettes vêtues de lin, tantôt tirant un âne, tantôt portant une jarre. Ces formes blanches enveloppées de fumée étaient pour moi l'esquisse d'un monde, à la fois prolongement et ombre d'un autre, d'un monde de consolation vers lequel ces formes dirigeaient résolument leurs pas. C'était beau, tout simplement beau.

Il me fallut attendre la soirée du lendemain pour retrouver Myriam. Celle-ci avait ses occupations aux champs et auprès des animaux. Moi, j'avais les miennes. Je ne bénéficiais pas encore d'indications sur ma vie future et le plus sage était que je me mêle à nouveau aux activités de notre village. Je remarquai à ce propos combien l'existence de la petite communauté se trouvait modifiée depuis mon départ. Chacun faisait figure de pauvre et non plus seulement d'humble. Plusieurs mauvaises récoltes avaient appauvri les Frères et l'on s'attendait, dans les années à venir, à des heures plus difficiles encore. Mon père m'apprit que les prêtres du temple d'Hélios à Jérusalem prévoyaient le passage à travers les cieux de plusieurs bolides de feu qui perturberaient les rythmes de la nature et l'ensemble de la race humaine.

« Une certaine heure doit sonner dans les Temps célestes », entendait-on parfois d'un air désabusé.

Mon père lui-même s'adonnait maintenant aux travaux des champs ; la poterie ne pouvait plus suffire aux échanges et les commerçants de la ville ne passaient plus guère lui acheter ses

productions : de nombreux étrangers parcouraient le pays et le commerce s'en trouvait modifié.

Le soleil déclinait et je m'étais assis, adossé au muret qui ceignait notre village, le visage tourné vers la ligne des montagnes, lorsque Myriam vint me rejoindre. Ce fut peut-être ce soir-là que je la vis réellement pour la première fois. Son visage long, encadré par une chevelure auburn en mèches éparées jusqu'à la taille, me fascina. Elle avait le nez droit, bien dessiné et ses yeux d'un éclat profond scintillaient comme deux émeraudes. Ils en disaient beaucoup, ces yeux ! Ils disaient qu'ils voulaient raconter la vie passée, les années enfuies...

Myriam me pria tout de suite de lui décrire le Krmel, l'existence que nous y menions, tout ce monde riche et mystérieux que je sentais encore et toujours vibrer en moi-même. Mais je n'avais guère appris à être bavard et j'étais malhabile dans mes récits, surtout peut-être face à ma compagne d'enfance, face à ce qu'elle était devenue. Je lui parlai de Joseph et elle retint son souffle comme si elle connaissait le début d'un secret.

- Joseph ! me dit-elle à son tour, toute sa famille demeure maintenant ici... Ils ont construit une maison plus grande derrière chez nous, ils sont nombreux. C'est curieux, je n'ai jamais vu famille plus silencieuse et plus honorée que celle-ci. Très souvent, des hommes riches qui viennent des pays lointains font le chemin jusque chez eux après avoir rencontré le Frère Vénérable du village. Je crois que certains savent... mais la raison de tout cela n'est pas encore tombée dans l'oreille de la petite Myriam, Simon !

Et elle partit d'un rire communicatif qui sentait bon les monts de Galilée... Très vite, alors, elle se reprit et commença d'une voix claire un long récit.

- Sais-tu, Simon... Il y a de cela presque sept années, alors que tu venais à peine de nous quitter, d'autres frères et sœurs de Joseph, plus âgés que lui, sont venus se joindre à nous. Depuis, un autre enfant est né, il a maintenant quatre ans. Leur

arrivée coïncida chaque fois avec de graves perturbations dans toute la contrée, jusqu'à Jérusalem et même, à ce que l'on dit, bien plus au sud, là où les monts sont très élevés, plus arides et plus chauds¹. Par trois fois, les soldats étrangers ont gravi le sentier pour venir jusqu'ici. Nous en avons dénombré une cinquantaine. Avec leurs vêtements de cuir et de pourpre, ils me faisaient peur. Les Frères, eux, sont restés sur le seuil de leur maison pendant que les soldats fouillaient pour trouver on ne sait quoi. Ils n'ont rien dit ; ceux qui labouraient dans les champs n'ont même pas pris la peine de remonter jusque chez eux. Je n'ai pas aimé cela même si, maintenant, je sais qu'ils avaient raison. Les soldats sont passés comme une tempête, mais on ne lutte pas contre le vent, on attend qu'il passe, puis on se redresse, plus fort, alors que lui s'est essoufflé... Mais... le vent aussi a sa raison d'être.

Tout cela pourtant, je ne l'ai bien compris qu'à partir d'une certaine date, un jour où Zérah, toujours lui, vois-tu, est venu parler longuement et discrètement à mes parents. Je n'ai jamais su ce qui fut dit mais, dès le lendemain, il m'emmena loin d'ici dans la montagne, au pied d'un roc auquel les âges ont donné la forme massive d'un taureau. Rien n'est laissé au hasard dans la nature et ce que l'on croit trop facilement être ses caprices sont des faits pensés et motivés par des lois très profondes. Je m'en suis bien vite aperçue. Ce que j'ai à te livrer maintenant ne devra pas sortir de ta bouche, dût-il t'en coûter la vie, Simon.

Il me serait plus aisé de te taire l'histoire qui va suivre mais je dois te la confier car on me l'a demandé.

Lorsque nous fûmes arrivés dans un pli du terrain, sur les flancs de la montagne au visage de taureau, une rangée de trois ou quatre tombeaux nous apparut. C'était de ces sépultures comme on en trouve habituellement, apparemment de simples cavités obturées par un bloc rocheux circulaire. Le site

¹ Peut-être s'agit-il ici de l'actuelle région de Massada ou même du Sinaï.

m'intrigua néanmoins car quelque chose en moi voulait faire remonter leur origine dans la nuit des Temps. Le travail se révélait grossier et les lichens jaunes et gris fleurissaient en abondance. Autour de nous, les vallons s'annonçaient résolument désertiques et les bêlements des troupeaux de moutons que nous avions croisés paraissaient s'être envolés à tout jamais dans le lointain. Nous étions seuls : pas une ruine, pas même le sommaire campement d'un pasteur.

Zérah, qui s'était jusqu'alors montré peu loquace sur le but de notre petite expédition, se livra soudain à un curieux exercice. Il m'ordonna de m'asseoir non loin de là puis, à l'aide de trois pauvres branchages qui jonchaient le sol, il dessina un triangle, face à ce qui semblait être la plus importante des sépultures. Cela accompli, il s'installa au centre de la figure et traça à l'aide de l'index un large cercle sur le sol, englobant la totalité du dessin. Il s'assit alors sur place et se plongea dans une longue et silencieuse prière, c'est ainsi tout au moins que je compris son attitude. Soudain, il se releva pour se diriger d'un pas volontaire vers la plus grande des pierres tombales. Sous la simple pression de l'une de ses mains, celle-ci roula sur le côté, laissant apparaître un trou béant, plus important que ceux pratiqués habituellement pour recevoir les défunts.

- Viens vite, me dit-il en faisant volte-face, nous allons entrer ici et refermer le rocher derrière nous.

Je ne sais comment Zérah s'y prit pour déplacer à nouveau l'énorme bloc mais, en peu de temps, nous fûmes enveloppés par l'obscurité la plus totale. Le sol s'annonçait légèrement pentu et j'avais l'impression d'avoir fait mes premiers pas dans une sorte de bouche prête à nous engloutir. Un bruit sec et la lumière jaillit... Je me retournai et vis le Frère brandissant un énorme flambeau qui exhalait une épaisse fumée brune. Il m'indiquait le chemin, un large sourire aux lèvres. Zérah tenta immédiatement de me rassurer en me prenant la main, cependant, je n'étais nullement inquiète en sa compagnie. À vrai dire, ce que je prenais tout simplement pour une aventure sus-

citait en moi plus de curiosité que de peur. Nous marchâmes ainsi un bon moment, mesurant chacun de nos pas, retenant au maximum notre respiration à cause de l'odeur âcre de notre torche. Je pressai mon guide de questions sur notre destination et aussi sur l'origine si soudaine de la source de lumière qu'il avait brandie, mais rien n'y faisait, ses réponses demeuraient à la fois évasives et amusées.

Tout à coup, une source lumineuse blanche parut jaillir tel un flot très doux à une cinquantaine de pas, face à nous. Notre marche s'accéléra et, bientôt, je découvris un lieu, Simon, dont l'image, je crois, ne pourra guère s'effacer de ma mémoire : une vaste pièce hexagonale s'offrait à mes yeux éblouis, une pièce où régnait une clarté si immaculée que j'eus de la peine à m'y accoutumer. Cette lumière était comme la vie, Simon, si belle, si pure ! Je l'ai reçue en plein cœur... Un feu calmant et nourricier, un fleuve de paix qui me donne encore aujourd'hui une irrésistible envie de verser des larmes de joie. Peux-tu comprendre cela ?...

Tout en me prenant par les épaules, Zérah me fit passer devant lui. Je découvris douze hommes, tout de blanc vêtus, assis sur le sol les jambes croisées. Je distinguais très mal leurs visages, car ceux-ci étaient en partie dissimulés sous un voile rouge. Cependant, je puis ajouter que ces êtres ne me parurent pas âgés. Je ne sais pourquoi ils me firent presque penser à des statues de lumière dont les traits auraient été figés pour l'éternité... L'un d'eux, néanmoins, esquissa un geste et Zérah m'amena au centre de la pièce, face à leur groupe, au milieu d'un vaste carré d'étoffe bleue. Cela accompli, mon guide s'allongea sur les dalles du sol dans la position rituelle puis se releva lentement et j'entendis ses pas s'éloigner derrière moi. Quatre des douze Frères s'approchèrent alors, d'un même mouvement serein.

- Ne crains rien, petite Myriam, dit l'un d'eux avec une voix qui résonnait singulièrement ; nous t'avons fait venir ici pour t'apprendre certaines choses dont peu d'hommes soupçon-

nent l'existence. Il nous faut auparavant te prévenir ; ce que tu vas voir aujourd'hui n'est généralement pas proposé aux êtres de ton âge, car ce qu'on appelle les corps de lumière¹ sont encore trop peu installés en eux. La clarté de ton âme nous est apparue déjà bien solide, voilà la raison qui t'amène parmi nous. Que tes oreilles n'impriment pourtant pas ces paroles en ton cœur comme un compliment suivi d'un privilège. Bien sûr, il y a peut-être privilège, Myriam, mais il y a aussi et surtout devoir, le devoir de continuer le chemin sans te retourner, le devoir encore plus grand d'entraîner dans le sillage les milliers d'êtres qui ne demandent qu'à savoir. C'est un boulet que nous attachons à ton pied ou des ailes que nous fixons à tes talons. Ta propre force tranchera et nous souhaitons qu'elle ne trahisse pas nos espérances...

Un cinquième Frère s'avança alors vers moi tandis que les quatre autres s'installaient sur le pourtour du tapis bleu de façon à m'entourer. Le nouvel arrivant, dont les longs cheveux attestaient vraisemblablement son appartenance à notre peuple, suspendit sans plus attendre une sorte de joyau devant mes yeux ; c'était peut-être tout simplement un cristal de roche taillé de façon merveilleuse. Sa beauté me fascina tellement que toutes mes pensées s'envolèrent à tire-d'aile au bout d'un très court instant. Je crois que les autres Frères émirent alors un chant fort grave, mais cette impression demeure très vague. J'ai simplement entendu susurrer à mon oreille : « Respire, respire longuement... »

Puis, alors qu'il me semblait que l'on avait creusé un énorme trou au centre de mon crâne, l'image de la petite pierre étincelante devint floue. Je ne sais ce qui se passa exactement mais j'eus la sensation de flotter au cœur d'une brume laiteuse. Aucun point de repère... J'ignorais où étaient le haut, le bas. La belle salle lumineuse s'était enfuie avec ses douze occu-

¹ Il faut comprendre ici corps astral et corps mental, lesquels ne sont respectivement développés qu'aux environs de quatorze et vingt et un ans.

pants, avec Zérah. Pendant un long moment, je crus que je tombais dans une sorte de néant et tout mon corps se glaça. Alors, sans que je m'en aperçoive, une forêt planta son décor autour de moi. C'était de très hauts arbres épineux, identiques à ceux que j'ai aperçus depuis dans le nord de notre pays. L'air paraissait chargé d'humidité ; cela s'avérait tellement réel que j'avais la sensation de pouvoir le palper. Dans le lointain, j'entendis des cris qui ressemblaient à des ordres et, comme ceux-ci se rapprochaient rapidement, un groupe d'hommes et de femmes se profila entre les troncs écaillés.

La scène s'annonçait des plus étranges. En effet, on eût dit qu'une vingtaine d'hommes étaient réduits en esclavage par sept ou huit femmes. Ils tiraient avec peine d'énormes chariots croulant sous d'impressionnants chargements de bois. Je les vis semblables à des bêtes, à demi nus, ne portant qu'un simple pagne de peau mal tannée. Leurs pieds et leurs mollets étaient entourés de lanières et de bandages sommaires qui pendaient misérablement. Les femmes, quant à elles, je puis te l'assurer, commandaient autoritairement les manœuvres. Armées de longs fouets, de courtes lances et de toutes sortes d'armes auxquelles je ne comprenais rien, elles agissaient avec une extrême dureté, donnant des coups comme bon leur semblait. Deux d'entre elles attirèrent particulièrement mon attention ; le torse nu, à demi drapées dans des voiles blancs et rouges, elles dirigeaient toute l'action. Elles n'avaient pas d'armes, mais de nombreux et splendides bijoux aux formes lourdes. Le seul homme qui fût libre marchait à leur suite flottant sous une ample robe brune. Le groupe vociférant passa ainsi à mes côtés sans remarquer ma présence.

Je crus que tout était fini mais mon étrange expérience ne faisait que commencer, Simon. J'étais comme prisonnière d'un corps qui ne m'obéissait pas... Je m'en aperçus lorsque mes jambes me portèrent à la suite de la troupe jusqu'à l'orée d'un village, assemblage hétéroclite de cabanes établies sur les bords d'un petit lac. Je fus frappée par la grande animation qui ré-

gnait là. C'était la vie d'un gros village qui paraissait reposer essentiellement sur des activités de pêche et de chasse, à en juger par les tenues de ceux qui nous croisaient. Là encore, les femmes me semblèrent dominer. Presque toutes arboraient des armes, donnaient des ordres alors que les hommes, bien que différents des précédents, se voyaient nettement relégués au second plan. Au hasard du parcours que me faisaient prendre mes jambes, je vis qu'il n'y avait pas de ruelles à proprement parler ; chacun avait bâti où bon lui semblait, sans logique apparente, qui près d'un bosquet, qui sur pilotis au milieu d'une minuscule mare noirâtre. Immédiatement, la population m'apparut divisée en trois castes, de par les tâches accomplies et les costumes. Cependant, un phénomène très curieux s'imposa à mon esprit : alors que je ne comprenais pas les paroles de ces êtres, mélange étonnant de sonorités roulantes et sèches, je saisisais très nettement le sens des conversations. Ce n'était pas une intuition, Simon, mais une connaissance immédiate, une compréhension aussi intime qu'involontaire de leur langage. Il y avait je ne sais quelle faculté qui, en moi, traduisait. C'était comme si les simples vibrations de leurs paroles convoquaient une signification évidente pour l'âme. Pourtant, je n'étais pas encore au bout de mon étonnement, car une voix très profonde enfouie au fond de moi-même et que je n'aurais su localiser se mit à me parler avec un débit tel que j'ai craint un instant de ne pas en retenir le discours. C'était une voix harmonieuse et amicale, peut-être celle, me semble-t-il maintenant, de l'un des Frères qui provoquaient l'expérience.

« Huit mille années, Myriam ! Ces scènes sont vieilles de huit mille années... Comprends que tu n'es plus qu'un petit point suspendu en dehors du temps. Tu n'es plus qu'une lumière qui lit dans la grande mémoire de la Terre. Tu as ouvert son livre et tu sais maintenant que le passé peut aussi être le présent pour qui comprend l'illusion du moment qui s'écoule. Plus tard, tu saisisiras bien mieux le sens de ces paroles. Sois pour l'instant toute à ce monde et aux mots-vibrations que nous

imprimons en toi... Que nous imprimons en toi, car la volonté du Sans-Nom s'exprime à la fois par mille et une bouches de Paix et de Savoir...

Il y a huit mille années, bien au nord de la Galilée et sur une grande partie de la Terre, hommes et femmes vivaient ainsi. La femme écrasait l'homme et l'homme étouffait son propre cri. La loi des univers est analogue à celle de la pierre pendue à un cordage et qui oscille d'un même et inlassable mouvement, de droite puis de gauche, de gauche puis de droite. C'est la loi de la justice et des équilibres qui se cherchent. C'est la loi des mondes qui battent comme un cœur, en marche vers l'univers du Père, point ultime, fixe, pulsation première, souffle et inspir de tout. Les dominations, Myriam, continueront ainsi de passer de l'un à l'autre tant qu'hommes et femmes ne sauront pas qu'ils sont comme la main droite et la main gauche de l'homme *Kadmon*, ombre de la *Source Ievé*. Depuis le travail du grand bélier blanc que les générations futures connaîtront sous le nom de Reêm¹, le monde n'est plus tel que tu le vois.

Le Balancier divin a opéré ; il opérera encore. Le karma des sexes, des polarités, demeure une force agissante. Les femmes des fils de Moïse en ont la connaissance intime, elles à qui l'homme actuel refuse jusqu'à la possession d'une âme. Ceux d'Essania savent ce qu'il en est, mais tant que la Terre les abritera, ils devront subir la loi de ses vents, feignant de s'y soumettre. Ainsi, tu sauras que les femmes d'Essania ne peuvent officiellement bénéficier des enseignements secrets que le Père a établis dans son aspect masculin pour et par les hommes. Mais ne t'y trompe pas, car ta présence parmi nous est un signe. Nous te confions maintenant un secret, un secret que tu méditeras de nombreuses années durant. De ton univers surgit

¹ Ram ou Rama. (Voir "Récits d'un voyageur de l'Astral", des mêmes auteurs.)

maintenant le Poisson, et ce Poisson est né de la mer¹, et ce Poisson est double. Il se couvrira du visage qui parle à l'âme masculine, au métal de sa raison et il prendra celui qui s'adresse à l'âme féminine, aux replis de son cœur. Tes regards s'envoleront vers celui-ci. Voilà pourquoi tu vis ces instants ; pour que tu connaisses le pourquoi de l'homme et de la femme, la loi des polarités et du balancier, celle du son premier qui se dédouble.

Lorsque tu entends le chant d'une flûte, petite Myriam, il te faut bien deux oreilles pour le capter pleinement et lui rendre toute sa saveur. Il est scindé en deux à l'entrée de ton corps puis restitué dans son unité première pour lancer son appel à ton esprit. Le Sans-Nom souffle à travers les mondes tel un joueur de flûte dédoublant en chacun de nous l'onde de sa présence²... Mais il est des êtres sourds et des êtres qui ne savent écouter que d'une oreille. Ne sois plus de ceux-là, apprend la loi de la vibration Lune-Soleil puis celle, unique, de l'Éternel. Pour cela, tourne déjà les yeux de ton âme vers ces êtres de jadis car, sans le savoir, leur mental demeurerait plus près de la flûte que le vôtre ne le peut aujourd'hui... »

La voix parut alors se désagréger en moi et, à nouveau, je pus m'absorber dans le spectacle qui se proposait à mes yeux. Il me semblait que j'errais depuis un bon moment lorsque j'aperçus une palissade de bois contre laquelle reposait une grande quantité de bâtons, ou plutôt de pieux noirâtres, certainement métalliques à en juger par la façon dont ils étaient affûtés. Ce qui devait être un de mes bras, mais que je ne commandais pas, en saisit fermement un, et mes jambes me conduisirent d'un pas plus alerte vers un vaste espace déboisé situé à

¹ Le prénom Marie trouve en effet sa racine dans le mot « mer ».

² N'est-ce pas ainsi qu'il faudrait comprendre la divinité Pan, image de la nature créatrice que nous ont laissée les anciens Grecs et qui nous offre l'image d'une force primaire jouant d'une flûte double ?

l'écart des habitations. Toute une foule d'hommes et de femmes s'y trouvaient déjà.

Le menton haut, les jambes bien assurées, chacun tenait d'une main un pieu identique au mien, solidement planté en terre. D'un geste sec et décidé, mon bras les imita. J'attendis donc ainsi à travers les yeux de mon âme encore un long moment, tandis qu'il me semblait que quelque chose se passait non loin de moi, là où la foule devenait plus dense. En effet, un cri féminin retentit soudain. Tel un écho, un son monta alors de nous tous, un son pur et grave que chacun nourrissait, semblait-il, du souffle de son cœur. Au même moment, de la gorge de quelques femmes jaillit une plainte stridente et longue, un son qui, se combinant avec la profondeur du premier, devint presque insupportable. Je sentais qu'il remuait les pétales de nos âmes et faisait frémir les corps.

C'est à cet instant précis, Simon, qu'un phénomène étonnant se produisit. Je vis une pierre grise, énorme, se lever dans les airs devant moi, au sein de la foule dense. La masse semblait obéir à je ne sais quelle volonté, englobée dans un halo blanc ou dans une sorte de nuée délicate et intensément vivante. Le chant, le cri, la plainte - comment le qualifier ? - se poursuivait sur un ton soutenu comme pour nourrir cette force prodigieuse. Puis, alors que le flot des vibrations qui parvenaient à mon être commençait à faiblir, le bloc rocheux dont la forme grossière était nettement allongée, s'abassa lentement en direction du sol. Bientôt, il dépassa à peine la foule, puis j'entendis un bruit sourd.

Un silence total plana sur nous tous et nous attendîmes un long moment comme pour nous abreuver de quelques gouttes de vide intérieur, de disponibilité parfaite. Enfin, chacun s'ébranla et les pieux furent arrachés du sol presque d'un même élan. Les êtres commencèrent à se disperser et je surpris le corps qui me portait en train de marcher vers la haute pierre grisâtre fichée en terre au milieu d'une multitude de pétales de fleurs multicolores.

Je n'eus pas le loisir de mieux voir la scène ni d'en tirer une conclusion car je sentis une force me tirer violemment en arrière. En un éclair, je crus apercevoir la forme vague d'une femme en voile rouge qui fuyait sous moi et tout s'effaça... Je fus prise d'une légère nausée et, à nouveau, je me retrouvai au cœur de la montagne parmi les douze Frères.

Tu imagines, Simon, qu'il m'a fallu un moment pour comprendre ce qui m'était arrivé. Alors que j'avais débuté l'expérience debout, je me suis retrouvée allongée sur l'étoffe bleue, entourée par les quatre premiers Frères. Ceux-ci frottaient vigoureusement mes jambes et mes bras, comme pour leur faire recouvrer une chaleur enfuie.

Lorsque je pus me relever, on me proposa une boisson très aromatisée qui acheva de me rendre toute ma vigueur. Les Frères, dont je ne voyais toujours pas aisément les visages, me prièrent alors de m'asseoir et m'annoncèrent que, à mon tour, je devrais apprendre à me servir de la force du son, non pas à l'instar des êtres que j'avais vus mais d'une autre manière, plus adaptée aux besoins de notre époque. Ils me firent comprendre que le son n'étant que la manifestation à la fois subtile et concrète d'un souffle, il m'appartenait donc de travailler la qualité de ma respiration.

Je me souviens très exactement de leurs paroles : « Le souffle est dans notre monde l'élément le plus divin qui se puisse concevoir. Il faut cependant ne pas voir seulement en lui un inspir mais également un expir. Il est un lavage total et profond de l'être humain, non seulement de son corps de chair mais de ses corps-lumière successifs. Beaucoup de Frères d'Essania qui pratiquent la respiration vraie, et qui s'abîment parfois dans de savantes méthodes, s'étonnent pourtant régulièrement de ne pas voir leur enveloppe matérielle jouir d'une meilleure santé. Comment admettre cela puisqu'ils se purifient par le souffle ? Il importe que tu le saches afin que le courage ne te fasse pas défaut le long de la voie que nous t'ouvrons aujourd'hui. L'air que tu respirez est un élément plus immatériel que concret, il

contient en son essence la substance de toute vie, le germe profond du feu, de l'eau, de la terre et de mille autres choses encore. Il faut le voir en tant que support, en tant que logis de l'Étincelle primordiale. Comprends donc, petite Myriam, qu'avant d'agir dans le monde des phénomènes, il œuvre sur le plan des origines, c'est-à-dire de l'esprit.

Les choses sont ainsi voulues par le Sans-Nom : l'âme transcendante ne germe jamais d'un corps de chair, tout au contraire, elle le bâtit puis l'investit. Auparavant, elle devra avoir installé et développé ses constituants inférieurs : l'âme humaine et ses sept petites flammes qui se superposent. La purification par le souffle, si elle améliore un habit de matière, sera donc d'abord effective dans les règnes invisibles. Comprends bien par cela qu'elle lave les corps successifs de l'homme en commençant par les plus immatériels.

Ainsi, petite sœur, la sublimation des corps grossiers est la dernière à s'accomplir. Le souffle vital agit tellement plus aisément dans les royaumes où, déjà, il règne en maître total ! Ces mots doivent apprendre à ton cœur la raison pour laquelle un grand nombre d'êtres à l'âme propre et à la vie noble ne jouissent pas de la perfection corporelle. Le nettoyage d'une de leurs petites flammes n'est pas totalement achevé ; la transmutation complète de leur corps de chair ne peut s'accomplir pour cette raison. Il faut bien savoir que cette transmutation sera toujours une des tâches les plus rudes de l'être humain. Si un simple souffle suffit à modeler l'esprit, un vent solaire est indispensable à la régénération d'un corps dense. C'est maintenant à cette tempête des rayons du Père qu'il faut travailler, Myriam.

Le Maître, dans le cœur de l'Éternel, sera celui qui intercalera les grains de vie du Souffle divin et les atomes de sa chair. Celui-là deviendra léger comme le vent des matins de notre Terre, transparent comme un joyau, et son corps ne projettera plus d'ombre sur le sol puisqu'il aura éveillé en lui le

Soleil. Ne vois pas d'images en ces paroles, il n'en saurait exister de plus concrètes.

Mais avant cet âge où tous les êtres qui composent la mélodie de l'humanité auront laissé parler en eux le Maître, il faut utiliser le souffle dans sa force sonore pour apaiser les plaies. Si tes yeux disent oui, tu recevras un enseignement, fille de Sdech, l'enseignement qui t'offrira une maîtrise du son.

Le chant qui se répand d'une gorge comme un lait ou un breuvage de miel est un pansement sur une plaie, un baume qui calme la douleur souvent aveuglante. Cela, tu le sauras. »

Lorsque les Frères se turent, je compris que leurs paroles allaient résonner longtemps en moi. Leur façon de les prononcer avait été telle que tout se passait comme s'ils avaient créé une multitude de petits êtres qui dansaient encore autour de mon âme. Aujourd'hui même, il me semble toujours que leurs paroles étaient une force chaude et vive que j'aurais pu toucher.

L'un des douze me fit enfin signe de me lever et tous défilèrent devant moi, déposant une main paternelle au sommet de mon crâne. Je crois bien, Simon, que je ne prononçai pas un mot durant toute cette étrange expérience. On m'indiqua encore qu'avant chaque Sabbat, quelqu'un viendrait me chercher et m'apprendrait dans le silence des solitudes de la montagne le secret du son qui guérit.

Cela s'est passé ainsi, Simon et, aujourd'hui encore, un Frère aux longs cheveux clairs vient toujours me chercher pour m'enseigner l'art de parler et de chanter selon les vents du Grand Soleil.

Maintenant, écoute-moi encore, car si ma propre histoire se termine, une petite phrase parcourt toujours mon esprit comme un refrain. C'est notre vieil ami qui l'imprima en moi au sortir de l'étrange sépulture où il m'avait introduite. « Sache bien, Myriam, que vous aussi, vous aurez des pierres à lever... » Que signifiait ce « vous », Simon... ? C'est ce que mon cœur passe des nuits à chercher.

Je ne sus que répondre et Myriam, qui semblait un peu déçue, suspendit là son long récit.

La nuit était obscure et le cri d'une chouette, veillant dans les jeunes acacias qui bordaient notre muret, nous rappela l'heure tardive. Il nous fallait rejoindre notre famille, heureux, mais lourds de mille questions. Combien d'années, combien de siècles se sont enfuis depuis cet instant où, pour la première fois dans cette vie-là, nous communiâmes d'un même élan à la même force ? Combien de siècles et pourtant... Aujourd'hui, brille toujours pour nous la lueur des petites lampes à huile qui, posées deci delà, nous escortèrent jusqu'à nos demeures. C'était l'appel rituel des Frères vers les cieux, le signe de leurs âmes qui veillaient...

Le surlendemain fut consacré aux funérailles de Zérah. Myriam et moi comprîmes à cette occasion qu'il existait quelques divergences d'opinion sur ce chapitre, au sein même de notre Communauté. Nous nous aperçûmes que certains Frères se refusaient à toucher au corps de notre ami. On nous expliqua qu'ils estimaient qu'un organisme dont la flamme s'était échappée à jamais devenait impur, puisqu'il se voyait récupéré par les forces basses et attractives de ce monde. La majorité du village n'approuvait guère cette opinion qui les rapprochait plus de nos Frères Nazarites que de ceux d'Essania¹.

Le corps de Zérah, malgré notre pauvreté, fut oint d'huiles aromatiques et, selon la coutume, on lui ceignit la tête d'un triple bandeau de lin en signe de purification finale. Ce fut la mère de Joseph qui accepta l'essentiel de ces tâches. Ce fut elle aussi qui cousit le linceul immaculé enveloppant le corps du vieillard. Pour la première fois, je pus admirer la noblesse et la pureté des traits de cette femme, très jeune encore, et dont on

¹ Voir à ce propos l'Ancien Testament au sujet du vœu de *naziréat*, momentanément possible chez les Hébreux (Nombres VI 5 à 7) : « Pendant tout le temps de son naziréat, le rasoir ne passera point sur sa tête... pendant tout le temps qu'il a voué à l'Éternel, il ne s'approchera point d'une personne morte. »

disait qu'elle avait été la Colombe du grand temple de notre peuple. Nous n'ignorions pas ce que cela représentait comme connaissances et comme sagesse et nous en admirâmes davantage le travail humble de ses longues mains qui cousaient le drap de lin.

Zérah ne fut pas enseveli dans la fosse commune, nous lui devons tous trop de notre savoir. Quelque part sur la montagne, une anfractuosité avait été repérée dans le rocher. En cortège, nous y déposâmes le corps et la sépulture fut obturée par des pierres scellées au torchis. Zérah n'avait pas voulu de pleureuses, bien que la coutume fût encore souvent en vigueur chez nous. Il avait désiré que son âme s'envolât en paix... Tout fut respecté.

Ce détail nous valut une pluie de cailloux lorsque notre petite procession traversa la grande route de Jappa. Ceux de la ville n'appréciaient guère que l'on fût ouvertement différent d'eux et notre sobriété les choqua. Ainsi donc, là aussi, des pierres s'étaient levées...

CHAPITRE XII

Parmi les Zélotes

Les mois passèrent et nous amenèrent les fortes chaleurs de l'été. Pour la première fois depuis longtemps, nos yeux se rassasièrent des fleurs écarlates et blanches qui tombaient en grappes sur les terrasses de nos maisons et en travers des sentiers du village. J'appris les secrets du potier puis, Myriam et ma mère, toujours si discrète, m'initèrent au travail du lin. De leurs mains infatigables, sur le rudimentaire métier, naissait la robe des Frères, celle que je rêvais de porter un jour, celle que la Tradition voulait d'un seul tenant, sans couture aucune. Elle était Une à l'image de l'idéal de la Fraternité. Cette caractéristique lui conférait, prétendait-on, une force éthérique indéniable lors des rituels et dans l'intimité des méditations.

La vie semblait devoir s'écouler ainsi, humblement mais sereinement. Sans les longues heures de prières et les multiples purifications quotidiennes auxquelles je continuais de m'astreindre, sans doute l'âpreté et la discipline du Krmel se fussent-elles lentement envolées de ma mémoire. Les vagues promesses d'un travail futur qui m'avaient été faites, et à partir de là, je dus dire « qui *nous* avaient été faites », auraient sombré dans les profondeurs engourdies de l'oubli sans l'arrivée impromptue, dans l'enceinte de notre Communauté, d'un Frère extérieur.

Son agitation, si peu habituelle à notre éthique, rassembla tout le village près de l'ancien puits. Le Frère, qui paraissait avoir marché une bonne partie de la journée, nous annonça d'une voix tremblante que de graves émeutes s'étaient déclenchées l'avant-veille, plus au nord, dans la région de la Mer de Galilée. On dénombrait déjà beaucoup de victimes. Les troubles étaient dus, selon lui, aux tributs excessifs infligés aux habitants de cette région.

Pour Myriam et moi-même, ainsi probablement que pour beaucoup d'adolescents du village, cette date marqua le début d'une véritable prise de conscience. Nous savions notre pays occupé par des forces étrangères, nous en avions eu maintes fois le tableau quelque peu oppressant, Myriam dans notre enceinte, et moi sous les porches de Jérusalem. Jamais cependant, nous n'avions touché du doigt l'agression et la révolte consécutives à cet état de fait. Dans notre naïveté et du haut de nos monts roussis par le soleil, nous avions regardé les quelques soldats rencontrés plus comme des occupants semi-pacifiques que comme une force violente et envahissante. Cela s'expliquait en partie par le fait que bon nombre de Sadducéens qui constituaient en quelque sorte la noblesse de notre pays faisaient depuis longtemps cause commune avec eux. Les prêtres pharisiens eux-mêmes, malgré toute leur intransigeance à garder intactes les lois hébraïques, paraissaient s'être accoutumés à cette situation. Il est vrai que leur opulence, qu'ils ne se privaient pas de donner en spectacle, provenait souvent de leur relation étroite avec l'étranger. Leur mutisme, leur tolérance à l'égard de la pourpre des légions avaient été achetés; ils étaient les garants d'une paix, bien précaire au demeurant. Le peuple de Palestine demeurait, par conséquent, sous un double joug et n'en finissait plus de payer l'impôt.

Lorsque le Frère eut terminé le récit précis des causes de la révolte, nous nous aperçûmes qu'il était blessé au côté. Cette blessure, pourtant sans gravité, fit naître en nous l'indignation. C'est ainsi que nous comprîmes l'ambiguïté de la si-

tuation et tout le poids d'un nom, jusque-là prononcé bien rarement : Rome.

Ce fut le Frère Joab, un solide vieillard à la chevelure d'ébène, qui prit le parti de calmer les esprits troublés. Ses paroles tout imprégnées de la sagesse des Écrits de notre peuple allèrent droit au cœur de chacun.

- Ne croyez pas, fit-il paisiblement assis sur ce qui restait du puits, ne croyez pas que tout cela ne soit pas autorisé par le Père. Cela est toléré par le Divin, mes Frères, parce que les Temps sont proches et qu'il nous faudra bientôt tourner une page de notre propre histoire. Cela est toléré parce que la force humaine reste bien souvent une force bestiale. On ne peut, hélas, amener un enfant à la réflexion que s'il s'est essoufflé à force de trébucher. Mais vous, mes Frères, vous qui fuyez les villes et leur luxe, vous qui cherchez la parole pure, ne vous perdez pas dans le cycle des apparences. Remerciez le Sans-Nom de vous donner aujourd'hui l'occasion de réfréner une pulsion, une pulsion qui voudrait vous entraîner dans une lutte armée. Depuis des années, nous attendons, je le sais, le jour qui verra notre liberté s'épanouir... Mais nos saints Écrits ne nous promettent-ils pas un secours divin ? Vos cœurs savent que le fer est pour celui dont l'âme fait figure de pointe de lance. Laissez donc parler vos cœurs !

Notre petite Communauté se disloqua sur ces mots et chacun retourna, qui à sa vigne, qui à son champ, s'efforçant selon les prescriptions ancestrales d'épanouir en lui une fleur de méditation.

« Les forces noires attractives, m'avait-on enseigné au Krmel, aiment à être haïes, cela les rend plus fortes, elles grignotent ainsi les énergies de la Lumière blanche... »

Que signifiaient alors les paroles prononcées par le plus âgé d'entre nous ? N'allions-nous pas confondre paix et soumission ?... Un doute s'insinuait en moi, en nous, un doute qui peut-être couvait depuis bien longtemps. Qu'étaient cette paix, cet amour du Divin, ce respect de notre Fraternité et des

anciennes promesses que l'on nous enseignait depuis toujours ? Cela ne se résumait-il pas en une simple morale, celle de ceux qui attendent une manne qui ne vient jamais ? Voulait-on instiller la faiblesse dans nos veines ? Et puis, qu'était donc le rêve d'Essania ? Nos cœurs qui n'avaient pas quinze ans s'interrogeaient.

À l'aube du deuxième jour après cet événement, le jeune Frère qui faisait office de scribe au sein de notre Communauté pénétra dans chaque habitation, annonçant impérativement ce que nous nommions traditionnellement un Conseil des aînés. Exceptionnellement, celui-ci se tint en plein air, afin que tout le monde puisse y assister. Nous commençâmes les protections rituelles d'usage, courte prière et purification par l'eau, puis les aînés, au nombre de onze, les épaules couvertes d'une large étole de lin bleu, prirent la parole.

Le Conseil s'avéra pastoral : quelques brebis dont on n'avait pas encore eu le temps de s'occuper se mirent à errer près de nous. Assis à même le sol, en cercles concentriques, les Frères firent preuve de brièveté. La situation près de Gennésareth nous fut exposée clairement avec plus de précisions que l'avant-veille, mais sans complaisance. Nous sûmes avec certitude qu'un petit groupe d'hommes prêts à tout attisait et dirigeait la révolte du peuple dans la région où les troubles avaient éclaté. Depuis près de quarante années, ils se proclamaient ennemis déclarés des légions romaines. Leur volonté était de bouter le feu partout où cela s'annonçait possible, dans l'espoir d'un soulèvement massif du peuple de Palestine. Dans notre for intérieur, nous les comprenions : ils étaient purs dans leur façon d'être, convaincus que la soumission aux armées étrangères prenait la forme d'une infidélité envers l'Éternel.

Il fut décidé qu'une partie d'entre nous serait déléguée, sans plus attendre, sur les bords de la Mer de Galilée. Le but, qui serait triple, répondait à une demande lointaine provenant d'une mystérieuse Assemblée de Frères dont je m'étais parfois demandé si elle n'avait pas un caractère purement mythique. Il

faudrait panser les plaies, calmer les esprits et diffuser, dans la mesure du possible, les principes de notre raison d'être. Le Conseil secret de la Fraternité réaffirmait ainsi son existence et nous signifiait qu'il fallait entreprendre un long réveil de notre action dans toute la Palestine. Maintes fois dans l'histoire, nous avons joué un rôle de premier plan car nous possédions notre propre enseignement issu en droite ligne de Moïse et nous avons toujours agi selon des cycles de sommeil et d'action concrète, demeurant souterrainement toujours présents. Quelque chose que nous distinguons mal se préparait dans le creuset de la race humaine ; il nous fallait donc nous lever.

Selon tous nos espoirs, Myriam et moi fûmes de ceux autorisés à prendre la route vers Gennésareth. Il importait de partir sans plus attendre et de ne pas emprunter les voies tracées où nous risquions de rencontrer les troupes armées que l'atmosphère et notre apparition pouvaient rendre agressives.

Quelques ânes furent sellés à la hâte et, après de brefs adieux, nous commençâmes notre marche, coupant droit à travers les monts, à travers la mosaïque des oliveraies, des vignobles et des champs d'orge déjà moissonnés. Ce furent deux bonnes journées de marche qui restèrent gravées en nous pour leur rudesse. Le soleil semblait s'acharner à rester très haut dans le ciel et nos jambes, sans cesse égratignées par les buissons d'aubépine et les chardons, ne pouvaient se permettre de trop fréquentes haltes. Parfois, nous apercevions un feu de berger, les taches blanches d'une petite bourgade et les flots d'encens qui s'échappaient de sa synagogue. Tout n'était qu'harmonie, camaïeu vert, jaune et ocre ; le vent chaud lui-même ne se décidait pas à colporter la tension des rives de Gennésareth.

Il nous fallut arriver sur les bords du lac pour connaître les premiers signes de la révolte. Nous dûmes ainsi ensevelir plusieurs corps abandonnés que les rapaces se disputaient. Gennésareth fut enfin atteinte et nous la trouvâmes dans un état pitoyable. Les demeures qui s'échelonnaient le long des

rives étaient pour la plupart éventrées. Elles avaient été livrées au pillage et leurs derniers occupants hagards tentaient de récupérer ce qui pouvait l'être. Des filets de chanvre, des cordages gisaient çà et là ; le petit port lui-même ne présentait plus que des lambeaux de voiles calcinées et de grosses barques démantées par la haine des hommes.

Notre arrivée attira immédiatement l'attention d'un groupe d'hommes armés qui parcouraient les ruelles, tels des miliciens. Leurs vêtements pauvres, rustiques et leurs armes hétéroclites attestaient leur appartenance au peuple hébreu. Nous reconnûmes immédiatement en eux les farouches partisans de la révolte sanglante, les Zélotes, dont quelques meneurs passaient pour fanatiques.

La méfiance fut notre première réaction car le Frère qui avait pris la tête de notre groupe formé d'une cinquantaine d'âmes, n'avait pas manqué de nous signaler qu'ils comptaient dans leurs rangs, pour les besoins de la cause, un certain nombre de bandits. Les Zélotes faisaient passer leur idéal avant toute autre chose et recrutaient un peu partout de solides hommes de main. Ainsi, ces mystiques partisans de la lutte armée côtoyaient de simples criminels. Nous nous attendions à un contact agressif et nous nous le reprochâmes : nous trouvâmes en ces hommes plantés devant nous des êtres qui souffraient.

Nous ne pûmes nous résoudre à rejoindre le village avant que ne se fussent écoulées de nombreuses journées... Et tout notre être secoué espéra, longtemps encore, revoir la nuée de paix parmi la chaude solitude des montagnes. Les yeux des Zélotes en disaient plus que leurs mots maladroits et, chez certains d'entre eux, nous devinions des Frères dont le cœur n'avait appris à vibrer que selon un mode différent du nôtre. C'était la même force qui les animait mais son action était déchirante, dispersante, séparatrice et non consolatrice. Las de combattre, connaissant la réputation médicale de ceux d'Essania, ils nous accueillirent avec une sorte de joie qu'ils tentaient toutefois de contenir. Nous venions soigner les plaies. C'est alors

que nous apprîmes le retranchement de la Légion vers l'Ouest et le massacre des riches partisans de Rome.

Tandis que les Frères s'informaient, nos cœurs sursautèrent soudain. À quelques mètres devant nous, au sein du groupe zélate, se tenait, de trois quarts arrière, un garçon de mon âge dont les longs cheveux s'échappaient en mèches hors d'un turban grossier.

- Joseph !, fîmes-nous instantanément et à l'unisson... et le jeune garçon tourna la tête, plantant dans nos yeux la flamme d'un regard terrible.

« Non, soupirai-je intérieurement, ce n'est pas Joseph, ce ne peut être Joseph... Un regard, c'est une âme, cela ne trompe pas. »

Nous retînmes notre souffle. La ressemblance avec notre ami était flagrante et il y avait jusqu'à ce nom... Celui qui avait répondu à notre appel, cet autre Joseph se mit alors à nous dévisager tous deux du fond de ses yeux de braise. Puis, il s'approcha et nous demanda si nous le connaissions. Sa voix apaisa nos esprits. C'était celle, rocailleuse, d'un petit cœur guerrier. D'un petit cœur ! Était-il si petit ? À la vérité, les quelques heures que nous passâmes en sa compagnie mirent en évidence l'étrange présence qui l'habitait. C'était comme une force brute dissimulée sous un air tranquille, une pulsion voilée, en un mot une force de dislocation. Les Zélotes eux-mêmes paraissaient faire grand cas de lui et, curieusement par rapport à son âge, ils le consultaient souvent. Nous ne comprîmes que bien plus tard le caractère singulier de cet être, sa ressemblance avec notre ami, sa destinée brève et déroutante...

Notre groupe prit le parti de s'éparpiller dans ce qui restait de la petite ville et sur les bords du lac. Quant à nous, les circonstances nous firent rester à Gennésareth en compagnie d'une dizaine de Frères. C'est là que nous installâmes un petit campement à l'abri d'une vieille maison de pêcheur à quelques pas des eaux. Nous ignorions encore que nous demeurerions là jusqu'aux premiers froids. La population blessée dans son âme

et dans son corps nous accorda rapidement une totale confiance. Pour nous deux qui n'avions guère plus de treize ans, ce fut un dur apprentissage. Les plaies et les êtres révoltés ne nous étaient pas familiers. Nous commençâmes donc par servir d'aides à nos aînés en préparant des décoctions, des boues à base d'herbes où le myrte jouait un rôle important. Puis, peu à peu, lorsque nous pûmes respirer sans crainte et à pleins poumons l'air bleu du large, nos aînés firent appel à nos capacités. Pour la première fois, je vis Myriam œuvrer en déployant la technique surprenante qui lui avait été transmise...

- Les âmes affaiblies sont comme la pierre de Magnés, Simon, elles attirent à elles les corps aux basses vibrations, les *êtres de maladie*¹. Chaque organe émet une subtile note musicale et l'ensemble des organes fait du corps une harmonie d'où monte un son de base directeur de tous les autres. Qu'un organe soit dévoré ou blessé, et son souffle sonore vient à être immédiatement faussé, la mélodie du corps qui le contient en devient discordante !

Le Frère qui vit seul dans la montagne m'a enseigné chaque jour à fermer les portes de mon corps et à ouvrir l'oreille de mon cœur pour percevoir le chant de base de tout organisme. Il me faut pour cela déployer ma main gauche à une coudée au-dessus de l'être allongé, au niveau du creux de son estomac, c'est-à-dire à l'emplacement de la quatrième roue de lumière. Si la paix règne en mon âme, un petit son persistant vient à déchirer mon silence intérieur, c'est le son qui se trouve à la base de la pyramide de vie de cet être. Il devient alors nécessaire de balayer de ma main la totalité du corps allongé, mais, cette fois, à un simple empan de celui-ci², sans que le

¹ La Fraternité essénienne considérait les maladies comme des êtres éthériques se nourrissant de la force vitale d'un organe ou d'un corps entier et agissant sur un plan vibratoire différent du nôtre.

² Environ vingt centimètres.

contact sonore soit une seule fois rompu. Si une partie du corps souffre, la petite note qui parle à mon cœur se modifiera immédiatement dès que ma main survolera l'organe malade. L'exercice est à la fois simple et ardu, Simon. Il faut expulser de soi l'a priori des impressions, le jugement, et ce que le Frère appelait la "raison raisonnante", qui développe une logique illusoire.

C'est uniquement à partir de cet instant, m'a-t-il dit, que les soins peuvent être apportés. Du fond de moi-même, je dois émettre une note musicale, celle exacte que mon cœur perçoit. Ainsi, tout mon être vibrera de la vie du corps souffrant et mon chant, bien que monotone, sera un baume pour l'organe dont le cri a été faussé. Les yeux de mon âme verront alors des rayons de lumière s'échapper du creux de ma main gauche afin de réharmoniser ce qui doit l'être. Enfin, une grande fatigue m'envahira mais uniquement si mon amour et ma volonté ont su briser toute barrière. Bien souvent, Simon, conclut Myriam, au bout de deux ou trois soins, la guérison s'installe...

Tout cela correspondait tellement à ce que l'on m'avait enseigné au Krmel ! Combien d'êtres ignorent qu'ils sont une note sur le grand Clavier du Père ! Combien savent qu'ils forment à eux tous un chant perpétuel, un chant d'où il leur faut extraire les accents de haine et, pire, d'indifférence ?

Nous nous mîmes donc à soigner comme nous l'avions appris l'un et l'autre avec l'aide des Frères qui guidaient nos mains encore peu expertes. Et nous qui, à peine sortis de l'enfance, avions cru posséder de grands secrets, nous nous aperçûmes que nos compagnons maniaient la lumière et le son de leur âme avec une force et une assurance dont nous n'étions pas encore capables. Ce n'étaient plus les humbles Frères d'un village ignoré de la plupart ; leurs mains calleuses savaient se muer en force rayonnante là où un cœur appelait. Parfois, ainsi que les aînés le leur avaient demandé, ils entretenaient officiellement des groupes d'hommes et de femmes de leur propre connaissance du Sans-Nom. Mais le peuple de Galilée se

méfiait, aussi devaient-ils se montrer prudents dans leurs déclarations. Ils désiraient calmer les êtres et leur donner l'espoir d'un secours divin plutôt que guerrier.

Les soirées nous réunissaient autour d'un feu de bois où nous jetions quelques grains d'encens. Le clapotis des vagues et un petit vent parfumé nous attiraient souvent tous deux près du rivage où nous sautons de pierre en pierre. Sans doute est-ce là, sur ces bords de la Mer de Galilée, que naquit pour nous dans cette existence une certaine fleur qui ne tarderait pas à s'épanouir...

Pendant trois années, nous menâmes cette vie entrecoupée, de temps à autre, par des retours dans notre village où nous ne restions jamais plus de deux mois. La Communauté s'y appauvrit encore un peu, par manque de bras, mais les vents de l'Éternel, ainsi qu'il nous était dit, soufflaient maintenant dans une direction bien définie et il fallait parler, soigner, agir partout où cela se pouvait. Il fallait, tout en demeurant suffisamment discrets, se comporter en levain partout où les âmes ne demandaient qu'à écouter pour étancher leur soif.

Nous ne dirigeâmes pas toujours nos pas vers la petite bourgade de Gennésareth qui se reconstruisait peu à peu. Selon un itinéraire d'une logique encore inaccessible à nos esprits, nous parcourûmes la Samarie, la longue côte ouest, et nous descendîmes enfin dans la sécheresse du pays de Jéricho où siégeaient d'importantes Communautés d'Essania. Les routes poudreuses ou vertes de l'ancien pays de Canaan défilèrent ainsi sous nos pieds et c'est la nature entière avec ses simples, ses forces intimes, qui devint notre vraie demeure.

CHAPITRE XIII

La nuée de paix

L'heure de nos seize ans vint enfin émouvoir nos cœurs et, avec elle, le désir de déchirer les voiles de l'enfance. Nos regards qui se croisaient jusque dans les plus petites besognes s'étaient fait des serments implicites... Les deux adolescents que nous étions lurent dans leurs âmes et souhaitèrent s'unir.

Selon la Tradition, nos parents respectifs qui, depuis longtemps le savaient, organisèrent les cérémonies. Nous n'avions que peu de biens, mais la coutume de notre peuple avait toujours été considérée comme une valeur à sauvegarder. Joshé le potier et Ela le tisserand échangèrent donc les présents rituels : quelques objets de leur propre fabrication puis des vivres. Ainsi furent scellées nos fiançailles. Le mariage lui-même fut fixé à quelques semaines plus tard.

C'était au mois de *Tammuz*, le quatrième. Déjà, nous avions cueilli les premiers raisins et c'est les bras chargés de grappes que le marié que je devenais fut amené en procession dans la demeure de son épouse. Nos familles s'embrassèrent et enfin survint Myriam que l'on m'avait interdit de voir depuis trois jours. C'était la nuit tombante lorsque, selon la coutume, elle apparut sur le seuil de son humble maison dans la lueur vacillante des lampes à huile. Elle avançait, rayonnante et drapée dans la simplicité d'une longue robe rouge. Sous son voile

azur, je vis s'échapper de la rousseur de sa chevelure d'interminables chapelets de perles de terre peinte. J'étais subjugué, je ne me l'étais jamais imaginée ainsi, elle qui, bien souvent, flottait dans sa trop grande robe couleur d'ocre. Mais c'est son regard que je retins, celui d'un petit être farouche, deux yeux immenses aux reflets d'émeraude...

Nos parents nous placèrent à côté l'un de l'autre, puis quatre Frères suspendirent au-dessus de nos têtes un carré d'étoffe bleue frangée de blanc.

Le Frère aîné du village arriva et se plaça en face de nous. Il dissimula son épaisse chevelure d'ébène sous un voile de lin blanc, de même que son visage tout entier. C'est alors qu'il se mit à réciter une courte prière en guise de bénédiction. Enfin, nos familles entonnèrent un chant très aigu et quelqu'un, dans la foule qui nous avait suivis, se mit à souffler dans une longue corne. À ce moment-là, nous dûmes traverser tout le village, la main dans la main, au milieu d'une haie de Frères qui brandissaient des flambeaux.

Nous ne prononçâmes pas un mot et la nuit se referma sur nous dans la demeure de mes parents. Ce fut ainsi, simple et solennel à la fois, selon la loi millénaire. À partir de ce jour-là, il n'y eut plus de Myriam, plus de Simon; il n'y eut plus qu'un seul être, une seule force qui disait « nous », une force mue par une volonté dont elle ne pouvait toujours avoir conscience.

Notre nouvelle vie s'organisa, les Frères et nos amis d'enfance nous aidant à bâtir ce qui serait notre petite maison. Nous les revoyons encore, pétrissant les briques de boue, la robe relevée et nouée à la ceinture, grappillant de temps à autre quelques raisins aigres... Notre demeure fut un petit cube de pierre et de terre semblable aux autres, avec sa pièce unique, son toit en terrasse et ses fentes en guise de fenêtres. Nous y vécûmes cinq années, partagés entre les labeurs de la campagne galiléenne et les soins que nous nous devons de prodiguer par les chemins du pays. Nous pressions l'olive,

semions et récoltions l'orge et le lin ; nous préparions des herbes selon les anciennes prescriptions et parlions du Sans-Nom là où un cœur semblait s'ouvrir. Cela - nous le sentions ainsi que bien des nôtres - c'était le moment de le faire.

Mes vingt et un ans m'apportèrent enfin la robe tant désirée. Cela se fit à l'issue d'une grande cérémonie à laquelle le père de Joseph participa, cérémonie dont le temps a désiré garder les détails. Comme prévu, on m'y confia une mission qui tenait en deux mots lapidaires : « déblayer un chemin »...

Quant à Joseph lui-même, les années s'étaient succédées sans qu'il nous fût jamais permis de le voir réapparaître, escaladant notre petit raidillon. Il avait cependant quitté le Krmel et était retourné au village mais cela avait coïncidé avec nos multiples périples à travers le pays. Sa mère, dont la simple présence nous était un bonheur, nous apprit que des Frères d'une contrée étrangère l'avaient réclamé pour un enseignement dont elle affirmait tout ignorer. Une fois ou deux, elle avait reçu de son fils, par quelque voie inconnue de nous, un petit rouleau de parchemin où il disait que son cœur s'envolait vers elle et notre terre.

Notre vingt-deuxième année fut marquée par un événement d'une intensité toute particulière, un événement qui dépasse de beaucoup le simple cadre de ce récit. Nous désirons le décrire comme il fut ressenti par nous à cette époque, c'est-à-dire avec une naïveté que notre siècle ne connaît plus...

Nous avons pris l'habitude d'accompagner parfois les troupeaux pendant quelques jours, loin de notre village et de ses habitants. C'était pour nous une joie qui nous permettait de goûter à une forme de solitude et de nous repaître les yeux de la ligne pastel des collines et des petites montagnes pierreuses. Ce jour-là, le soleil déclinait et étendait à l'horizon un voile pourpre et orangé. Avant la nuit, nous avons fait un feu à l'aide de brindilles desséchées et nous avons tendu quelque toile afin de nous abriter. Il nous restait de longs instants avant que l'obscurité fût totale et nous étions enroulés dans nos

manteaux, les yeux plongés dans un ciel où s'effiloçaient les nuages. À un moment donné, notre attention se vit attirée par l'un d'eux en tous points différent des autres à cause de sa forme et de sa luminosité. C'était une petite masse ovoïde qui paraissait suspendue dans les airs alors que les formations voisines défilaient indéfiniment.

Au bout de quelques instants d'observation intense, une certaine inquiétude nous gagna lorsque du nuage jaillit à deux reprises une lueur verte qui embrasa la moitié du ciel. L'émotion devint extrême quand la masse cotonneuse, au lieu de se désagréger comme nous nous y attendions, se mit à grossir et à se rapprocher rapidement. La logique aurait voulu que nous fuyions, car la mémoire de notre peuple colportait de ces sortes d'histoires étranges que nous ne comprenions pas bien. À vrai dire, nous n'eûmes pas même le temps d'y songer...

Le léger vent des collines parut soudain suspendre sa route et une grande clarté blanche se déploya sur plusieurs brasses autour de nous tel un filet. Le silence se fit total et un énorme char brillant de mille feux apparut devant nous, suspendu dans les airs à environ deux coudées du sol. Nous n'eûmes pas un geste, incapables de réagir ni même de penser. Alors, presque instantanément, sans que nous eussions pu voir d'où ils venaient, trois êtres se trouvèrent devant nous. Ils étaient vêtus d'une longue robe blanche un peu semblable à la nôtre, mais tellement plus fine, tellement plus soyeuse.

Il serait vain de vouloir décrire leur visage. Ceux-ci étaient d'une luminosité et d'une pureté parfaites en regard des nôtres déjà burinés par le soleil, et il émanait d'eux une forme d'amour que nous n'avions connue jusque-là que dans nos plus beaux songes. Une longue chevelure blonde leur tombait harmonieusement sur les épaules cependant que leur peau, légèrement ambrée, semblait dépourvue de toute pilosité. Étaient-ce d'ailleurs des hommes ? Nous n'aurions su le dire tant la finesse de leurs traits pouvait être enviée par bien des femmes.

Instantanément, nous sentîmes une indéfinissable vague de chaleur monter en nous et submerger tout notre être. Puis, rapidement, le décor s'estompa et nous nous crûmes pris dans un rayon de lumière blanche où nos membres paralysés tentaient vainement de se rencontrer. Il nous sembla que nous étions soulevés par quelque vent chaud et anesthésiant ou par une énergie qui nous extrayait doucement du sein même de la matière. Enfin, sans savoir ce qui s'était au juste produit, nous nous retrouvâmes dans un lieu clos d'où irradiait de toutes parts une lumière de Paix. Les trois êtres étaient toujours là, face à nous, illuminés par un sourire de bonté. Ils s'avancèrent, nous assurant dans notre langue que nous n'avions rien à craindre d'eux.

- Amis, fit l'un d'eux, permettez-nous de vous appeler ainsi et soyez les bienvenus parmi les forces du Père qui parcourent les mondes. La gloire de l'Éternel chauffe nos cœurs et nous sommes heureux de pouvoir parler à vos âmes. Vous êtes dans un des chars que les vents solaires mènent à travers les univers. Vous êtes parmi ceux qui peuplent votre petite Étoile, celle qui, plus que les autres, brille la nuit au firmament. Vous êtes avec Lune-Soleil...

Ce qui se dit ensuite ne saurait avoir de place ici mais la voix qui prononçait ces mots était très claire, très résolue et eut immédiatement l'effet d'un baume sur nos esprits troublés. Nous commençâmes alors à distinguer autour de nous les parois d'une vaste salle hexagonale ayant pour centre ce qui semblait être un énorme joyau, émettant diverses lueurs. Cependant, tout autour se trouvaient disposés une douzaine de sièges étranges, ressemblant à des trônes. Sur une longue et unique table qui nous faisait face était placée une multitude d'objets hétéroclites entourés de dessins non moins étranges. Certains palpitaient comme les étoiles dans la nuit.

- Vous êtes avec Lune-Soleil, reprit l'un des êtres sur le même ton... Vos pères humains vous parlent depuis toujours de l'immensité des mondes habités. Pensez-vous que ce soit

une légende ? L'Éternel délègue ses pouvoirs à tous ceux qui ont la capacité de faire croître la lumière autour d'eux. Ainsi, nous sommes les Élohims du Sans-Nom et notre Terre est en ce diamant palpitant qui éclaire les nuits de votre Fraternité. Depuis le commencement des Temps, nous ensemençons ce monde et votre cœur afin d'en chasser les obscurités. Nous avons parlé aux hommes de la Terre en de multiples langues, sous de multiples visages, nous leur avons donné des dieux à leur mesure selon l'éclat de leur âme. Ne vous scandalisez point de ces paroles, amis, car une trop forte lumière aveugle celui qui a toujours vécu dans la nuit. Les rideaux qui voilent la splendeur de la Force du Père ne peuvent être écartés que les uns après les autres, avec d'infinies précautions. Nous savons ce que nous disons.

Il fut un temps où les hommes de ce monde vivaient sur une autre Terre que celle-ci, quelque part dans la spirale... La lumière trop forte écrasa le souffle de leurs cœurs ; la puissance du mental tua leur amour et leur monde fut projeté aux confins des univers. Nous cultivons les âmes, et la providence de l'Éternel a voulu que nous les replantions ici, entre la lumière et les ténèbres, pour leur apprendre à discerner. Mais la sagesse a voulu aussi que le jardinier demeure parmi les plantes dont il avait la garde. Ainsi, il est un lieu précis de ce monde, là où la Terre et les cieux s'épousent, que vos Frères des étoiles, de Lune-Soleil et de bien d'autres, ont élu comme domicile. Des rayons s'en échappent depuis l'aube des âges, ils sont comme le levain et le fil directeur des grandes civilisations humaines. Rien de ce qui se fait de beau sur cette Terre n'est fait sans eux.

L'heure vient maintenant de lever un autre voile, et tous ceux qui peuvent voir doivent se dresser. Voilà pourquoi nous frappons à la porte des cœurs : notre Amour émet des sons que la raison ne perçoit pas et qui vous dirigent vers des lieux précis. Cela motive votre présence ici. Sachez aussi que l'un des nôtres est venu parmi vous, il y a peu de temps encore. Il vous

appartiendra de le reconnaître et de préparer la voie qu'il doit suivre. Ne vous y trompez pas, il vous est demandé d'être serveurs plus qu'ambassadeurs. Les forces les plus nobles et les plus solides sont toujours les forces cachées, n'oubliez pas cela ! Vous allez bientôt comprendre que cette époque est semblable à un creuset où se côtoient les substances les plus noires et les lumières les plus vives. Toutes ces forces ignorent bien souvent leur véritable origine, ce qui les rend plus aptes à supporter les vibrations de ce monde. Il pourra vous être demandé, ainsi qu'à d'autres, de les révéler le moment venu. Le ferez-vous ?

Ce n'était pas la première fois que l'on nous posait une telle question abrupte, mais l'être n'attendit pas que nous lui répondions, préférant nous inviter à faire quelques pas dans la vaste salle qui nous abritait. Celle-ci nous parut semblable à un palais, avec ses mille bijoux suspendus aux murs et ses forces qui se mouvaient dans des faisceaux de lumière ondoyante. Nous nous aperçûmes bientôt qu'un quatrième être, en tous points semblable aux autres, venait d'entrer à notre insu. Aucune porte, aucune tenture n'était pourtant visible.

- Voici l'énergie du Père transformée selon la volonté de nos cœurs, dit l'un des êtres en englobant le local d'un large geste du bras. Tout cela peut devenir aussi dur que le roc et aussi translucide que la lueur des flambeaux de l'âme ! Il suffit d'y faire circuler la vie plus ou moins vite. Cela est une des formes de la Création. Vous-mêmes êtes créateurs par vos pensées ; ce sont ces pensées qui, en ce royaume, puis en d'autres, se doivent de transmuier puis de créer la matière comme escalier de l'Esprit. Il vous faut apprendre à manier l'éther par la force de votre amour. Sachez que chaque idée inclut une particule de vie éthérique dans un mouvement vibratoire et apprenez ce qu'est la matière : une myriade de particules de vie magnétisées par la force d'une idée persistante et dirigée. Ainsi est construit l'homme, ainsi est façonné ce char, ainsi faut-il apprendre à œuvrer ! La Matière, l'Esprit et la Force

sont Un, soyez donc Un avec le Divin, nous voulons dire avec un état d'esprit qui accepte la substance créative omniprésente. Ce ne saurait être l'acceptation d'une vague foi sans discernement car la foi véritable requiert l'union de la sagesse et des grandes lois afin de créer sans limite. Ce ne saurait être non plus une technique du mental ; ce dernier, en effet, ne peut gouverner seul que dans des univers denses, faute d'union avec les réseaux du soleil intérieur...

Nous savons que vous comprendrez sans doute mal tout ceci jusqu'au jour où vous vous éveillerez du sommeil qui vous a conduits sur Terre. Peu importe dans l'immédiat, car les mots insufflés dans un cœur y sont imprimés à jamais...

Notre demande, aujourd'hui, est que vous appreniez à vous tenir hors du temps. Le temps aussi n'a que la force relative d'une matière qui se manie et doit se sublimer. Le temps n'existe pas en lui-même, sachez bien cela, il est le reflet de votre mental déconnecté de sa source ! Vous penserez par périodes et cycles, vous penserez par faisceaux de lumière ; ainsi, si votre âme le veut, vous préparerez, à l'image de vos Frères, le chemin de *Celui qui doit venir*.

La voix de l'être parut s'éteindre comme une lampe que le vent souffle puis nous n'entendîmes plus que ces deux petits mots chargés du plus bel or :

- Recevez la Paix.

Nous ne saurions dire ce qui se produisit exactement. Sans transition, nous nous vîmes descendre le long d'un rayon de lumière blanche très dense, ou plutôt en son centre, quelque part à l'intérieur d'un faisceau ou d'un tube translucide et radiant.

Nos pieds heurtèrent bientôt un sol rocailleux et, autour de nous, la montagne nous apparut enveloppée d'un voile cotonneux. Une sensation étrange, une oppression diffuse tout autant qu'une joie profonde montait en nos deux êtres... Nos yeux surprirent une boule de feu qui s'enfuyait très haut dans le ciel, puis nous vîmes nos moutons qui n'avaient pas bougé.

C'était le petit matin et nous comprîmes que la nuit avait défilé en nous au rythme de quelques phrases de cristal. Alors, sans échanger un seul mot, nous éprouvâmes l'un et l'autre le besoin de nous allonger le visage contre le sol, parmi la rocaille et les maigres touffes d'herbe. Ce fut notre façon à nous, Galiléens d'il y a deux mille ans, de remercier une force que nous ne comprenions pas mais qui avait su parler à notre être le plus profond. Ce fut aussi notre façon de calmer nos esprits où bouillonnaient tant de choses qui nous semblaient inaccessibles.

Nous ne pûmes nous résoudre à rejoindre le village avant que se fussent écoulées de nombreuses journées... Et tout notre être secoué espéra longtemps encore revoir la Nuée de paix parmi la chaude solitude des montagnes.

CHAPITRE XIV

Au pays de la Terre Rouge

En ces temps-là, un Souffle passait sur notre Terre... Les Enfants d'Essania, Nazarites et Nazaréens, le savaient. C'était un souffle rénovateur. Nous le voulions et nous le pressions de paix. Pour d'autres, il devait s'identifier à la déchirure par le glaive. Ainsi, la Terre des anciennes promesses hésitait entre la consolation et la rébellion.

En ces temps-là, un Souffle passait et les fils de Sdech virent venir le moment où ils devaient se réunir dans le pays de leurs pères, celui des ancêtres rouges...

La vieille terre de Pha-Râ-Won comptait beaucoup des nôtres et ceux-ci nous envoyèrent leurs messagers afin de tenir un Conseil où la conduite à suivre serait déterminée. Ils arrivèrent au village sous les traits burinés de deux marchands d'épices. Parmi les plus lettrés de notre Communauté, dix furent désignés pour partir sans différer. Nous eûmes le bonheur d'être de ceux-là et nous prîmes, dès les jours suivants, la route de Jappa où nous savions que des sympathisants affrétaient de petits bateaux. Il nous semblait plus facile de voyager ainsi plutôt que d'affronter les terribles chaleurs de pierre du Sinaï ou de franchir la passe de Moïse et les sables brûlants.

Nous trouvâmes aisément une embarcation qui servait fréquemment au commerce entre les deux pays. C'était, en fait,

une grande barque de pêche pourvue d'un solide mât et d'une lourde voile rapiécée. Nous y dormîmes, bercés par les flots et enveloppés dans nos manteaux, tandis que l'embarcation longeait les côtes où brûlaient des feux. Nous avions renoncé à porter nos robes de lin blanc pour la durée de la traversée afin d'éviter d'attirer l'attention sur le soudain déplacement des membres de la Fraternité en pays étranger. Ce furent donc une dizaine de marchands, pêcheurs et simples voyageurs qui débarquèrent dans un petit port du delta du Nil perdu entre les sables, les plantes aquatiques et quelques rubans de palmiers-dattiers.

Il soufflait un vent chaud quand nous accostâmes et notre premier souci fut de nous mêler rapidement à la population cosmopolite qui grouillait sur les rives du fleuve. L'ambiance nous parut gaie et, malgré la chaleur suffocante, chacun s'activait à décharger des paquets ou à vider des filets. Nous dûmes bientôt nous frayer un chemin parmi une quantité de poteries qui séchaient au soleil et ce fut un régal pour nos yeux que de traverser les ruelles où pendait une multitude d'écheveaux de laine multicolores. Le pays semblait riche et cela contrastait fortement avec la relative austérité à laquelle nous étions accoutumés. Force nous fut également de constater qu'un très grand nombre d'hommes et de femmes demeuraient dans un évident état de servitude. Nous les voyions défiler par petits groupes, vêtus les uns et les autres de simples pagnes et croulant sous les marchandises. Les ports de notre pays nous avaient offert parfois semblable spectacle mais jamais avec la même intensité...

La plupart de ceux qui étaient astreints à ces rudes besognes étaient des êtres de couleur, des Nubiens ou des esclaves déportés après quelque conquête. Tout en parcourant les ruelles de terre du petit port, nous nous aperçûmes que, là comme ailleurs, l'armée romaine supervisait tout. Il y avait même un campement complet dont nous pouvions apercevoir les tentes

caractéristiques entre les rangées d'habitations si basses qu'elles paraissaient écrasées contre le sol.

Après nous être informés de la géographie des lieux auprès d'un groupe de marchands grecs, nous dirigeâmes nos pas vers un des nombreux bras du fleuve qui se perdait presque entre les papyrus et les champs d'orge. Il y avait là quelques grenadiers sous lesquels dormait un homme trapu au teint très mat. Ainsi que prévu, nous trouvâmes en lui un patron de felouque, prêt à nous vendre ses services.

Avant d'arriver à destination - un temple dont l'origine remontait aux origines de notre Fraternité sur Terre - il nous fallait encore remonter le Nil jusqu'aux environs d'Héliopolis. D'après ce que l'on enseignait au Krmel, Héliopolis était une cité dont le plan avait été imposé par une race d'êtres ne faisant pas partie de la race humaine. Ces êtres, évoluant dans la sphère éthérée du soleil, avaient entrepris depuis des temps immémoriaux le plan de l'initiation primordiale de notre planète, et la grande Fraternité, dont les fils d'Essania descendaient, trouvait là son origine première en cette partie du monde. D'après les récits colportés de bouche à oreille, Héliopolis devait ressembler à une véritable fourmilière de la spiritualité, à une ruche qui dispensait son miel sans souci des frontières. Le voyage fut bref. Il me semble revoir encore le frêle esquif fendre les eaux du fleuve et survolé par des vols d'ibis. Leurs cris se répercutaient sur les rives que quittait parfois quelque lourd batracien dans un délire d'éclaboussements.

C'était un monde inconnu qui nous fascina tous, un chant de la nature en vert et rouge où la richesse des palmiers luttait éternellement avec une rocaille pure comme la braise. Le soleil déclina enfin et nous accostâmes là où la rive offrait d'importants escaliers de bois. Des femmes couvertes de bracelets et drapées dans des voiles bleus et blancs lavaient bruyamment des piles de linge. Nous nous faufilâmes entre elles, déchaînant, sans en comprendre la raison, des cascades de petits rires aigus.

La végétation, qui était dense sur le rivage, se fit tout de suite plus rare et il devint difficile de se protéger des vents chauds. Un petit village tout en briques de terre nous ouvrait sa vie avec ses hommes et ses femmes qui rentraient des champs situés près de la côte. Une certaine agitation y régnait. Bien vite, une troupe d'enfants nous entoura et nous nous laissâmes guider selon les indications d'un Frère par le bruit sourd et lointain d'un tam-tam. Plusieurs chemins s'enfonçaient à travers une oasis de palmiers-dattiers ; nous en empruntâmes un qui semblait plus particulièrement mener à la source sonore recherchée. Cela nous éloignait considérablement du village aussi les enfants nous quittèrent-ils. La sente qui se rétrécissait de plus en plus tout en épousant fidèlement les sinuosités d'un ruisseau nous mena bientôt face à un tertre ocre qui rougeoyait par endroits sous les derniers rayons du couchant. Un temple de dimensions moyennes, tel que nous n'en avions jamais vu, se dressait là comme enraciné dans le sol. Il paraissait avoir été dégagé de la terre même sous le ciseau d'un colossal sculpteur. La construction, à la fois lourde et majestueuse, s'enfonçait à demi dans une petite falaise rocheuse. En la contournant, nous vîmes que l'entrée en était protégée par une large cour formée de deux murs forts et flanqués de deux colonnades. Une demi-douzaine d'hommes au crâne rasé et vêtus d'un simple pagne blanc en faisaient le tour, torches à la main. C'était probablement des prêtres.

Après qu'ils eurent allumé un feu ardent dans chacune des grandes vasques disposées entre la plupart des colonnes, nous nous décidâmes à avancer vers eux. Il nous fallut utiliser le grec et nous comprîmes immédiatement que la connaissance de cette langue était sans doute l'une des raisons qui nous avaient valu d'être choisis. Dès le premier abord, les prêtres se montrèrent fort courtois mais méfiants. Il nous fallut, avant d'obtenir tout renseignement, produire des preuves de notre appartenance à la Fraternité. Des questions nombreuses et précises nous furent posées et l'on nous demanda, entre autres,

l'explication des figures hiéroglyphiques taillées en creux sur les colonnes. La plupart d'entre elles nous étaient familières, les murs des bethsaïds en étaient souvent ornés. Nous apprîmes enfin que le grand Conseil prévu n'aurait lieu que le surlendemain car on attendait encore de nombreux Frères. Des repas dans les avant-chambres du temple seraient organisés, mais il nous faudrait dormir à la belle étoile, sur des nattes étendues entre les colonnades.

Lorsque nous fûmes à nouveau seuls, une vague de chaleur nous envahit tous. Était-ce dû au lieu, à la joie de retrouver des Frères venus de tous les rivages méditerranéens ? La nuit tombante nous rassembla autour d'une soupe de pois chiches et des crépitements d'un brasier allumé contre le mur extérieur de la cour. Des hommes et des femmes d'origine grecque vinrent se joindre à nous. La sonorité de leurs voix et quelque chose dans leurs regards nous mirent immédiatement en confiance. Bientôt, la conversation s'anima et l'un d'eux, qui avait voyagé bien souvent dans cette région de la Terre Rouge, entreprit de nous parler d'elle et de son architecture sacrée. Comme quelqu'un s'étonnait de l'appellation de cette terre, il nous en donna une longue explication.

- Non, Frère, ce nom n'est point dû à la teinte chaude de son sol ni à la fournaise de ses déserts. Il est issu d'une très vieille histoire que tu connais déjà. As-tu oublié ce grand continent englouti d'où notre peuple vient en droite ligne ? Les hommes de ce pays avaient la peau cuivrée et ceux des autres contrées les surnommaient « hommes rouges ». Lorsqu'approcha le moment de leur chute, ils implantèrent leur civilisation sur cette terre même où nous sommes maintenant. Les plus nobles d'entre eux, par tribus entières, vinrent y prendre refuge pour y apporter le feu de leur âme et de leur sang. C'est en leur mémoire et en celle de leur ancêtre Admah que la Fraternité a choisi cette appellation. Cependant, Frères, vous n'ignorez pas que toute dénomination se flatte toujours de présenter plusieurs visages. Le rouge est la couleur du rubis et

la poudre d'un certain rubis s'avère, depuis les origines, apte à transmuter âmes et corps, minéraux, végétaux et humains...

Tandis que le Frère parlait, des phrases entières qui avaient jadis résonné entre les murs du Krmel me revenaient à l'esprit, pêle-mêle... C'était celles de l'un de nos instructeurs, un homme aux yeux clairs comme des aiguës-marines : « Considérez ce pays comme un rubis palpitant : Tout comme notre Galilée, il renferme des creusets d'où a toujours jailli la plus belle force. On sut y construire les plus grands temples, tout comme la nature élabore ses plantes. Tout y a toujours été pé-sé, rythmé. Tout y a toujours été insufflé et non imposé.

Ainsi, de longue date, des sols sacrés y sont préparés par une forme d'ensemencement symbolique. Les prêtres savent y éparpiller le charbon de bois, répandre les multiples sels, les résines de la nature et mille autres substances consacrées, selon l'Éternel. Un temple est une créature qui doit évoluer, une plante qui a besoin d'une force vive pour s'épanouir rythmiquement, répétitivement. Ce qui fait le secret de la grande Fraternité de ce peuple est contenu dans ses constructions fondées exclusivement sur la connaissance de la force de mort qui fait naître toute force de vie. N'oubliez jamais cela, c'est un plus profond mystère qu'il n'y paraît et il convient de l'assimiler. Retournez et retournez encore ces paroles en elles-mêmes... »

Enfin, la nuit nous enveloppa tous et les conversations s'éteignirent avec le brasier crépitant. Nous nous enroulâmes une fois de plus dans nos manteaux et une fraîcheur brutale venue des sables se répandit dans l'air. Nous passâmes la journée du lendemain à discuter et à étudier les peintures et la conception des salles du temple dont on nous autorisait jusqu'alors l'accès puis un prêtre au large pectoral bleu et or attesta nos connaissances de la veille.

Le temple vivait de la vie des formes apparemment immobiles. Son sol avait été minutieusement préparé, son orientation scrupuleusement étudiée. Cela dénotait un sens mystique évident mais aussi un sens pratique de la part de ses concep-

teurs. Les architectes avaient travaillé à partir des vibrations solaires. Celles-ci étaient utilisées, selon les pièces, par rapport à l'axe du soleil à une heure déterminée. Ainsi, chaque salle du temple « fonctionnait » pleinement à un moment précis et certaines s'avéraient même capables de condenser ce que nous appellerions aujourd'hui des rayons ultra-violet et infrarouges.

Un prêtre nous fit bien remarquer que leur orientation judicieuse n'était pas le seul facteur décisif. La forme très exacte des salles, l'épaisseur de ses pierres ainsi que leur densité s'annonçaient non moins déterminantes. Ainsi, telle chambre d'initiation qui paraissait carrée ne l'était pas : ses côtés pouvaient être légèrement bombés ou incurvés en fonction de ce que nous redécouvrons maintenant sous l'appellation « ondes de forme » et qui établissent un contact étroit entre la mécanique cosmique et le psychisme.

Nous passâmes ainsi de pièce en pièce, de chambre en chambre, avec la nette sensation d'être de plus en plus traversés par une infinité de rayons. Chaque salle, d'ailleurs, avec ses reliefs et ses fresques, paraissait produire une lumière qui lui était propre ; nous évoluions ainsi de l'émeraude au rubis puis du rubis à l'améthyste. Sous ces flots de vibrations intenses, les bas-reliefs figés et les personnages hiératiques manifestaient une volonté de mouvement à tout œil sensible. C'était bel et bien une fleur qui se déployait là et, comme elle, l'âme transcendante pouvait s'épanouir en harmonie avec l'évolution infinie de la nature. C'était un bateau, une nef solaire qui permettait de pénétrer dans les rouages les plus subtils de la vie. Sur le fronton du temple, Myriam et moi remarquâmes une phrase lapidaire qui en disait long aux cœurs avertis : « Regarde ton image... »

L'heure du grand Conseil arriva enfin. Comme il se devait, nous avons revêtu nos robes blanches et nous avançons par petits groupes jusque dans une vaste salle située à l'intérieur même de la falaise. Il s'agissait d'une pièce rectangulaire

pourvue d'une simple rangée de colonnes légèrement bombées. Les murs, d'une rare beauté, proposaient des scènes de la vie d'Horus peintes de couleur ocre. Nos regards allèrent aussi de l'or au lapis-lazuli. Quel contraste avec la sobriété du Krmel ! Deux façons de pénétrer dans le Grand Soleil ; deux façons, sans nul doute complémentaires, de vivre le feu intérieur. Les fleurs du mental et celles du cœur n'auraient certainement su être mieux mêlées qu'en ces façons d'être. Une voie à la fois duelle et une se proposait à notre compréhension...

Lorsque nous nous assîmes sur le sol, des centaines de Frères, dont certains portaient la robe bleue, étaient déjà en place. Un silence vivifiant s'installa naturellement tandis que, dans un coin de la salle éclairé par des ouvertures hautes, un groupe de prêtres richement parés priait à voix haute et à grand renfort d'encens.

Face à nous tous, attendaient douze sièges et sur ces douze sièges vinrent s'asseoir douze hommes dont la présence était extraordinaire. Leurs auras rayonnantes me fascinèrent. Il ne m'avait jamais été donné de contempler une telle mélodie de blanc, d'or et de violet. L'idée me vint instantanément que nous devions nous trouver en présence du haut Conseil de la Fraternité. Ainsi, *ils* étaient bien douze, comme l'affirmaient les récits jusqu'alors invérifiables que l'on colportait. Myriam et moi ne pûmes nous empêcher de nous regarder, sans doute pour partager notre émotion.

Un frisson parcourut la foule pendant quelques instants ; il avait la force d'un souffle frais montant du sol et qui s'acheminait par vagues le long de notre colonne vertébrale. Notre vie intérieure et l'ambiance du lieu s'en trouvèrent instantanément bouleversées. Nous comprenions ce qui se passait, nous savions que la présence d'un seul grand Être de Paix dans une assemblée pouvait suffire à réveiller la force sacrée de chacun de ses membres. Le triple serpent de notre colonne vertébrale gravissait ainsi avec une délicieuse lenteur l'escalier de nos états de conscience et, au bout de quelques instants de silence

total, nous nous trouvâmes tous dans un extraordinaire état de réceptivité.

L'un des douze êtres se leva alors. C'était un homme à l'allure jeune et au maintien très droit. Il portait une robe blanche d'un tissu très fin, soigneusement plissée, et de longs cheveux blonds qui coulaient en mèches régulières sur chaque épaule. Nous ne vîmes sur lui aucun des ornements dont un grand prêtre ou un haut responsable aurait pu se parer. Il avait la sobriété de la vraie noblesse avec, pour seul emblème officiel, une houlette sur laquelle étincelaient sept bijoux différents par leurs formes et leurs couleurs. Je ne pus m'empêcher de fixer mes regards sur les longues volutes de lumière bleue qui se dégageaient de lui. Elles formaient comme un ruisseau d'amour qui coulait vers nous. Un instant, je fus persuadé qu'il me regardait droit dans les yeux, cependant je sus que chacun de nous avait eu la même conviction.

- Mes Frères, dit-il enfin en posant la main droite sur son cœur, vous avez aujourd'hui devant vous les descendants de ceux qui gardèrent la Tradition depuis le pays d'Atl. Ils sont ici à mes côtés. Onze ils vinrent il y a dix mille années, onze ils demeurent toujours, travaillant inlassablement avec moi-même, dernier missionnaire des prêtres d'Aton. Si nous avons décidé de tenir ce Conseil, unique jusqu'à présent, c'est parce que quelque chose d'infiniment solennel se prépare sur notre Terre. L'heure est venue pour elle de recevoir enfin la visite de la grande Flamme solaire qui modifiera la roue de son passé et préparera la trajectoire de son futur. Ce que je dis est déjà beaucoup et chacun aura compris que la Parole du Logos s'approche de nous. Mais sans doute le saviez-vous déjà, car les cœurs qui ont appris à écouter le silence connaissent les pulsations de l'univers et comptent aisément les saisons du Cosmos...

Nous avons tenu à vous réunir ici pour deux raisons précises : tout d'abord pour vous permettre de mieux vous reconnaître lorsque le moment sera venu... Les yeux du cœur ont

parfois besoin des yeux de la chair... Ensuite, pour vous mettre en garde ! Depuis bien longtemps, l'humanité est dans sa phase involutive. Elle développe ses instincts les plus brutaux et les plus égoïstes car la quête de la Divinité passe nécessairement par l'épuisement et la domination des forces basses. Ainsi, nos Frères des autres mondes ont-ils permis aux énergies les plus perfides de poser pied sur notre Terre. Ils leur ont laissé toute latitude afin de permettre à l'humain de découvrir, puis d'utiliser son libre-arbitre. Cela se fera jusqu'à un certain degré mais pas au-delà ! Les années qui viennent sont cruciales. Nos Frères au vêtement noir le savent aussi bien que nous et ils s'apprentent d'ores et déjà à renforcer leur action. Un certain nombre d'entre eux viennent de s'incarner parmi nous afin de semer le désordre, la haine et, pire encore, le doute. Un certain nombre viennent de s'incarner et, je vous l'affirme, il en est aujourd'hui parmi nous... même dans cette assemblée !

Cette parole prononcée volontairement plus distinctement que les autres fut reçue comme un véritable choc, et un profond murmure semblable à une vague balaya toute l'assemblée.

- Calmez vos esprits, Frères ! Sommes-nous donc si dénués d'amour que nous ne voulions admettre personne à notre table ? Calmez vos esprits car j'ai bien dit « Frères au vêtement noir ». Tout comme nous, ce sont des fils d'Aton et, sans le savoir, ils œuvrent pour Lui à nos côtés. Sans le savoir, ils fourbissent pour nous l'arme avec laquelle nous détectons nos propres faiblesses ; ils nous offrent l'obscurité afin de mieux faire éclater la lumière !

Frères de la force noire qui m'entendez, cela est proclamé sans ironie, ni malice, ni calcul, vous ne travaillez pas pour ce que l'on nomme le mal. L'amour absolu crie son existence jusque dans le plus petit atome de vie, alors que la haine absolue se nie elle-même et ne saurait avoir de consistance. Qu'est-ce que la haine ? Ce ne saurait être que l'amour de ce qui est contraire au Père. Elle a, je vous l'affirme, le visage d'un amour simplement caché sous quelque masque ! Elle

commence par le pur amour pour elle-même sans lequel nous n'y verrions aucune force de cohésion.

Ainsi, mes Frères de la force obscure qui m'écoutez, les particules de ces corps qui vous composent ne sont réunies que par la force d'amour du Grand Aton, intérieure et extérieure à vous, faute de quoi elles seraient instantanément projetées aux confins des univers dans une ronde sans fin. L'amour s'avère l'unique raison de tout et la seule force de cohésion... sa création est chose permanente !...

Un grand bruit retentit soudain parmi nous, c'était le vacarme d'un objet lourd qui s'écrase. L'assemblée entière fit un geste. Tout là-bas, derrière nous, dans un angle de la grande salle, une dizaine d'hommes venaient de se lever précipitamment, à demi absorbés par une épaisse fumée d'encens et dans un crépitement de braises. À quelques pas de là, se faufilant péniblement parmi les Frères encore assis, un homme vêtu d'une longue robe blanche fuyait avec maladresse, se heurtant à chacun. Nous comprîmes que, dans sa précipitation, il venait de renverser une vasque où la résine sacrée fondait sur des charbons de bois incandescents.

Fort heureusement, personne ne paraissait avoir été blessé et le calme revint. Nul ne dit mot, mais chacun comprit dans le silence de son cœur et dans le regard furtif d'un voisin... Il en est de la vérité comme de toute force, elle s'offre parfois avec tant de puissance que toutes les oreilles ne peuvent l'entendre.

Un être venait de se démasquer, vaincu non pas par un autre être mais par lui-même, par son incapacité à respirer une certaine qualité d'air.

Pendant ce temps, le Frère aîné aux longs cheveux blonds s'était assis et les prêtres entonnèrent un chant grave dans une langue que nous ne connaissions pas et qui forçait au recueillement. Les syllabes étaient scandées avec une extrême régularité, soutenues par le martèlement d'un énorme gong. Puis le groupe des prêtres, imperturbable, se faufila à travers la foule en projetant de droite et de gauche des gouttelettes d'eau

lustrale. L'usage dans toute la Fraternité nous commandait, dans semblable cas, d'incliner la tête et de porter les deux mains au niveau du cœur. Lorsque tout cela fut accompli, l'un des douze Frères, remarquable par son visage basané, se leva à son tour et demanda à chacune des communautés présentes de prier en silence en son propre dialecte.

Il est difficile de décrire ce qui se produisit dans les longs instants qui suivirent, mais Myriam et moi eûmes la nette sensation qu'une force se tissait dans l'atmosphère ambiante. Nous créions un véritable réseau de pensées qui s'enchevêtraient adroitement, répondant à un schéma logique. Nous donnions ainsi naissance à une gigantesque tenture éthérique, à une toile sur laquelle les plus pures formes-pensées dont nous étions capables venaient s'imprimer les unes après les autres.

C'était une vieille technique que l'on nous avait enseignée tantôt au Krmel, tantôt dans les Écoles de Mystères de la Grèce ou encore dans le silence de quelque retraite rocailleuse... Nous connaissions tous la puissance d'un tel voile éthérique dont chacune des formes-pensées avait la pureté d'un fil d'or et contribuait à l'élaboration rapide d'un énorme égrégore de paix. Semblable puissance à la fois cardiaque et mentale pouvait, dans son aboutissement, transformer jusqu'à la structure de la matière, transmuter les corps qui l'émettaient aussi bien que ceux qui la recevaient. Ce pouvait être la pierre angulaire d'un nouveau monde, le rubis transformateur de toute une humanité.

Le vieux Zérah ne nous avait-il pas affirmé, alors que nous étions encore en âge de sautiller sur le mur de notre enceinte, qu'il s'agissait de la technique transmutatoire par excellence ? Ses paroles claires et concises peuvent encore aujourd'hui résonner avec la même vérité.

« Qu'un tiers du peuple des hommes vienne au même instant et de façon volontaire à émettre des idées similaires de paix et d'amour inconditionnel, et la structure de toute matière en sera bouleversée à jamais ! »

Ainsi, les états de conscience imposent-ils des états de matière... Vérité si simple mais si difficile à bien comprendre... Petite clé qui ouvre en douceur nombre de verrous que l'on imagine rouillés !

Alors, au beau milieu de notre silence vivant, au cœur des nuages d'encens qui venaient caresser les fresques des murailles, une onde de lumière se propagea comme une vague, déferlant d'un univers inaccessible aux cœurs fermés.

Une forme en émergea, un être en naquit. C'était un homme, tout de lumière vêtu, un homme dont les plis de la robe immaculée semblaient autant de rayons de lune. Il était grand, extraordinairement proportionné et portait la barbe et les cheveux longs, comme la plupart d'entre nous. Il fit quelques pas, laissant derrière lui une traînée d'azur puis vint en avant des douze Frères dont les yeux s'étaient clos. Il ne resta pas longtemps parmi nous, ses lèvres ne remuèrent pas mais il sema en nos âmes des paroles si distinctes que nous les crûmes toutes intérieures à nous-mêmes.

- Frères, recevez notre paix, la paix des âmes de ce monde et la paix de l'UN ! Chaque noyau comporte son propre noyau... et cela à l'infini. Pour œuvrer comme il vous l'est demandé, sachez ralentir la course de vos soifs ! Ainsi, Frères, vous quitterez la périphérie du cercle des apparences pour rejoindre le point central où les causes se conçoivent. Que vos cœurs retiennent ces paroles et sachent aussi que les Frères des Étoiles qui ont élu domicile dans les entrailles de votre monde depuis la floraison de toute vie, vous remercient de la tâche entreprise dans l'UN, à compter de ce jour. Je suis le Frère M. et mon esprit accompagnera vos pas jusqu'à l'accomplissement total...

Le maître de Lumière illumina ses traits d'un large sourire puis, en un éclair, échappa à nos regards, abandonnant dans l'atmosphère quelques crépitements de vie qui attestaient toujours sa présence invisible.

Il nous fallut bien longtemps pour oser remuer un membre, pour simplement cligner des yeux.

Il est des moments où le moindre mouvement suffirait à détruire un océan de bonheur !... Ce jour-là, nous ne désirâmes rien de plus... Nos yeux et notre âme avaient été comblés. L'avenir se dessinait enfin avec une précision accrue et l'on aurait dit qu'une énergie nouvelle circulait dans nos veines.

Nous nous séparâmes donc au son lancinant d'un bois creux frappé par un prêtre.

Ainsi se tint la première réunion du Grand Conseil des Frères de ce temps-là. Bien des journées suivirent dont la mémoire de nos âmes n'a pu revivre que des bribes éparses. Les prières succédèrent aux méditations et les méditations aux Conseils. Peu d'enseignements nous furent donnés mais nous sentîmes que quelque chose ou *quelqu'un* enracinait en nous une force plus inébranlable que jamais.

Il me souvient encore que nous bûmes tous une eau radiante. C'était une eau dont certains avaient le secret et dont le but était d'éclairer les prêtres sur le degré de pureté de nos auras, prêtres qui devaient nous apprendre des signes de reconnaissance à utiliser dans les jours cruciaux. Chacun, conscient de l'importance de tels actes, ouvrit volontiers son âme et, lorsque dix jours plus tard nous regagnâmes les bords du Nil, nous avions compris que le danger était parmi nous. Naïvement, nous avions toujours cru qu'une robe blanche ne pouvait dissimuler un cœur noir !

CHAPITRE XV

Aux pieds du Veilleur silencieux

L'aube apparaissait à peine lorsque nous retrouvâmes le Nil. Une barque nous attendait parmi le désordre des papyrus et des fleurs aquatiques. L'heure était agréable. La lumière bleue du jour naissant jouait avec une grâce infinie sur les corolles des lotus qui jaillissaient hors de l'eau.

Pour rejoindre notre esquif, nous dûmes avancer jusqu'à mi-cuisses dans l'onde encore fraîche, expulsant de leurs nids des familles entières de canards, nichées parmi les ouadis. Notre arrivée créa un désordre indescriptible et nous nous reprochâmes presque notre présence. Seules, quelques grues huppées qui fouillaient la vase entre des bouquets de feuilles restaient insensibles à notre venue.

Notre embarcation toute longiligne et flanquée de deux flotteurs de roseaux nous parut bien frêle mais pourtant ce fut elle qui nous mena pendant des heures au fil du fleuve. Myriam et moi étions ravis à la vue de ce spectacle. Nous profitions pleinement de ces instants fugitifs et précieux où la chaleur était encore supportable. Nous découvrîmes ainsi une des facettes de la vie secrète du grand fleuve et nous surprîmes même, dissimulés dans les roseaux, quelques fellahs qui, le filet à la main, s'apprêtaient à capturer des oiseaux de passage. C'était l'émerveillement mais aussi la méfiance ; nous n'osions

envisager le chavirement de notre esquif bien chargé alors que des bandes de crocodiles fendaient silencieusement les eaux.

À un certain endroit, la végétation devint plus clairsemée et, sur les ordres du Frère qui dirigeait notre petite expédition, nous regagnâmes la terre ferme. Nous nous éloignâmes alors du rivage en circulant sur de minces bandes de limon empierré qui séparaient des cultures à demi envahies par les eaux. Là, nous sentîmes à nouveau tout le poids de la chaleur s'abattre sur nos épaules. Nous devons traverser ainsi un village puis deux, puis trois, pauvres blocs de terre brûlée où déjà une vie active battait son plein. On nous regarda avec la curiosité dont on assaille les étrangers et nous n'échangeâmes que quelques sourires, prenant simplement la peine de demander de l'eau d'un vague puits.

Bientôt, ce ne fut plus que du sable, un désert apparemment sans fin qui s'enflammait sous un ciel chauffé à blanc.

Au sommet d'une petite proéminence rocheuse, nos yeux trouvèrent finalement ce qu'ils cherchaient : quelques silhouettes imprécises, d'un blanc éclatant, tandis qu'à notre gauche le fleuve filait imperturbable. Nous fûmes surpris du peu de chemin parcouru par nos pieds déjà brûlants... Les silhouettes nous attirèrent à nouveau : c'étaient les gigantesques constructions dont la Fraternité nous entretenait depuis notre plus petite enfance, les pyramides de nos ancêtres Rouges.

Quelques huttes en briques de terre et de paille se tenaient là. Nous n'ignorions pas que des cérémonies s'y déroulaient régulièrement en ces temps où quantité d'âmes se préparaient à agir. Le Frère qui nous dirigeait savait que nous avions à y prendre d'importants contacts et ce fut la raison qui nous poussa à y demander refuge puis à attendre la tombée du jour. Contrairement à notre attente, les abris de terre étroitement imbriqués dans les quelques reliefs du paysage n'étaient pas occupés par des hommes du pays ; la couleur plus claire de leur peau nous en fournit immédiatement la preuve. Au premier regard échangé, les bras se croisèrent de part et d'autre sur les poitri-

nes. Les Frères se dirent médecins grecs, membres de la Fraternité et rattachés à ce qui subsistait des antiques temples d'Asklapios¹. Dans l'une des constructions, ils entretenaient, en compagnie d'un vieux prêtre d'Aton, un feu permanent en souvenir des rites célébrés là, jadis, et en signe annonciateur du Grand Œuvre cosmique qui s'élaborait. Ce prêtre était un petit vieillard rabougri, à l'œil plein de malice et de bonté. Son premier souci fut de nous emmener au pied des pyramides...

Nous nous sentîmes comme plaqués au sol par la masse impressionnante de ces constructions qui semblaient avoir été semées là par quelque titan. Épisodiquement, le soleil nous brûlait les yeux en se reflétant sur les grandes plaques de calcaire qui couvraient par endroits le rocher. Une émotion intense s'emparait de nous. C'était comme si nos cœurs avaient déjà palpité ardemment sur ces arpens de sable en des temps reculés... et nous ne pûmes, ni les uns ni les autres, nous empêcher d'embrasser le sol avant de considérer les masses rocheuses, semblables à de colossaux escaliers de pierre sur lesquels glissaient les millénaires.

Un nomade et sa famille avaient établi un campement au pied de la plus gigantesque de ces constructions. Le prêtre nous assura qu'il s'agissait d'un homme cultivé qui, bien qu'étranger à la Fraternité, détenait d'antiques connaissances. Il avait juré de vivre isolé en ces lieux où devait apparaître un jour, disait-il, un grand Envoyé du Père. Ainsi, sa vie n'aurait pas été vaine...

Nos pas nous entraînèrent inexorablement vers le Sphinx, imposant de majesté bien qu'ayant déjà subi les assauts destructeurs des vents du désert. J'étais heureux !... Combien de fois jadis, alors que je portais encore la robe sombre du petit moine, mon regard intérieur ne s'était-il pas envolé sur cette idée de l'homme à venir, du seul homme, en fait, qui fût

¹ Esculape - Ces médecins initiés aux techniques de la guérison par l'Esprit appartenaient à l'Ordre fameux des « Thérapeutes ».

jamais ? C'était l'homme, nous avait-on appris, que le dépassement des quatre éléments primaires avait illuminé, rendu impénétrable, insensible aux illusions qui bercent notre mental. C'était l'image de l'homme qui, pour devenir tel, avait su dépasser l'humanité.

« Sachons bien, disaient les Frères du Krmel, qu'il est deux façons d'être inhumain : la première appartient à la bête brute qui écoute les appétits de son égo couvert d'écailles ; la seconde est celle de tout maître de Lumière auquel les nombreuses existences d'action et de réflexion ont permis de comprendre le sens véritable du bien et du mal. Celui-là *est* car il a compris la finalité de ces deux concepts en ne se laissant pas abuser par la morale épisodique d'une époque et d'un corps. Le cosmos ne connaît pas de morale, il connaît ce qui est amour et cela est bien suffisant puisque c'est tout. Penchons plutôt nos âmes sur le visage de la Lumière et sur celui de l'insuffisance de la Lumière. Cela permet l'action au sens noble du terme... »

Ces paroles tourbillonnaient dans ma mémoire tandis que nous avançons péniblement dans le sable brûlant, tellement brûlant...

Nous fûmes bientôt au pied du Grand Homme au regard félin. Nous nous avançâmes immédiatement entre ses membres antérieurs, lesquels protégeaient une sorte de grande cour limitée par deux hauts murs. Tout au bout, presque contre le thorax de l'Être-pensée, se dressait un petit autel aux formes rudes, flanqué de deux colonnes : celle de la Lumière et celle du manque de Lumière¹.

Nous n'allâmes pas plus loin, préférant attendre la nuit pour nous recueillir comme nous en ressentions le besoin. Nous nous retirâmes donc au hasard des huttes de terre... puis

¹ Autre conception des fameuses colonnes « Jakin et Bohas », autre représentation d'« Ida et Pingala », deux des nadis majeurs parcourant la colonne vertébrale.

l'obscurité vint, profonde et bientôt froide. Le petit hameau de torchis s'anima alors d'une vie secrète et nous devinâmes des ombres blanches se profilant sur ses murs. La lueur d'un flambeau déchira l'obscurité du désert, puis deux, trois, quatre flambeaux, et ainsi se forma tout un petit peuple aux yeux clairs, nourri d'une même ardeur. Il y avait quelques chameaux qui soufflaient dans l'obscurité, des tintements de clochettes que le vent de la nuit disséminait, des crissements de pieds nus dans le sable des dunes. Enfin, chacun embrassa spontanément son voisin, comme si cette spontanéité eût été le plus pur des signes de reconnaissance... Entre les immenses Veilleurs de pierre, il y avait bel et bien une famille, une vraie famille, par-delà les conventions et même les attachements de la chair.

Bientôt, nous fûmes tous entre les murs de l'enceinte, entre les bras du grand Sphinx. Tous les Frères présents portaient la longue tunique blanche. L'un d'eux se distinguait pourtant des autres car il portait une grosse bague de lapis-lazuli à la main droite. C'est lui qui nous entraîna dans le fond de la cour, derrière l'autel. Là, nous dûmes tous nous prendre la main ; un cercle se forma et un chant bref fut entonné en langue grecque. C'est alors que le Frère à la bague bleue se mit à dégager une force indescriptible, quelque chose d'enthousiasmant qui nous serrait la gorge et qui fut à son comble lorsqu'il sortit du pli de sa robe un long bâton métallique avec lequel, sans tarder, il traça sur le sable quelque dessin que ni Myriam ni moi ne pûmes distinguer.

Nous nous tenions contre le poitrail du grand symbole et l'émotion fut telle qu'un instant nous eûmes l'impression que le sol se gommait sous nos pieds. Nos corps se mirent à vibrer comme jamais auparavant... Seul, un froid étrange qui venait du dedans me fit songer à l'initiation suprême que le Krmel m'avait dispensée.

Une dalle carrée parut se dessiner sous le sable ; ses quatre angles puis ses arêtes émergèrent avec la lenteur d'un corps

aspiré par la vie, au sortir d'un long sommeil. La dalle s'estompa... Alors... un escalier de pierre s'offrit à nos yeux, plongeant droit dans le sable. Fuyait-il sous les profondeurs de l'autel ou sous celles du Sphinx ? Il nous est aujourd'hui impossible de le dire.

La vérité est qu'une trentaine d'âmes s'enfoncèrent dans le sol, empruntant des marches aussi abruptes qu'étroites. Nos membres dont les atomes vibraient, semblait-il, en dehors du temps, nous menèrent ainsi jusqu'à une petite galerie creusée dans une roche jaune. Le silence des pierres régnait en ces lieux et, pour qui sait écouter, c'est le silence le plus bavard qui soit. Rien ne nous étonnait plus guère en ces secondes précieuses et nous avançons sans même nous interroger sur la présence de la petite lumière blanche qui inondait la galerie. Nous gardions toujours la sensation d'avoir descendu une pente douce pendant de longs instants. Enfin, ce fut l'éblouissement. Nous nous trouvâmes à l'entrée d'une vaste salle triangulaire baignant dans une clarté virginale...

- Nous sommes sous la plus grande des pyramides, fit doucement le Frère à l'anneau bleu. Cette salle est une sorte de sas qui mène à d'autres salles dans la pyramide elle-même puis dans le sol, plus profondément encore. Je dis « sas » car, pour y pénétrer, il faut avoir pu supporter un réajustement des atomes de notre corps. Mes Frères, nous vibrons tous ici sur un plan proche de l'éthérique bien que ces lieux soient également parfaitement concrets. Selon votre degré de pureté, ce triangle vous permettra de passer dans d'autres pièces aux formes diverses qui, elles-mêmes, vivent d'un autre rayonnement et réclament d'autres niveaux de conscience. L'une d'entre elles contient la plupart de ce qui fit la force des premières humanités ayant évolué sur Terre. Il ne servirait à rien de nous y rendre maintenant.

Vous y contempleriez des objets, des énergies que votre mental assimilerait peut-être imparfaitement. Sachez que plus de deux millénaires doivent s'écouler avant que quelques hom-

mes dans leurs habits de chair puissent oser espérer comprendre un peu. Moi-même qui vous parle et qui ai eu la chance de voir se soulever un coin du voile, je ne saurais trouver des mots capables de traduire avec justesse ma vision. Il m'est permis simplement d'affirmer, au nom des Forces qui me poussent à conduire les membres de la Fraternité jusqu'ici, que tout ce que ce sol cache sous nos pieds nous vient des Étoiles par l'intermédiaire des peuples d'autrefois. Il s'agit d'un héritage sacré qui contient l'essentiel du savoir de notre galaxie. Cet héritage est sacré moins par le décret de quelque religion que par le don d'amour qu'il représente et résume. En fait, il offre la connaissance de l'UN, c'est-à-dire de la non-dualité de l'Esprit et de la Matière. Chacune de ses productions ne peut être à la fois qu'esprit et corps, subtilité et densité, pour œuvrer dans tous les règnes avec une malléabilité absolue. Ce sont les créations des enfants de Lune-Soleil, de Hrma et de bien d'autres qui ont su intégrer leur soleil intérieur dans le grand Soleil central. Cela n'évoque-t-il rien pour certains d'entre vous ? Je conçois que quelques-uns se disent à l'instant : « Mais pourquoi sommes-nous ici, nous n'apprenons rien, le Frère parle de choses vagues... »

Détrompez-vous, chacun des termes que je viens d'utiliser a un double visage, il m'est dicté très précisément. Quant à notre présence ici, elle nous purifie plus que ne peut le supposer notre petite puissance mentale qui veut tout analyser. Les vibrations de la forme qui nous reçoit bâtissent des myriades de petits athanors qui métamorphosent nos cellules en imprimant dans leur mémoire des images de paix. Que chacun d'entre nous déboîte ses propres enveloppes les unes des autres et ses yeux seront dessillés !

Tandis qu'il nous menait à travers la vaste salle, le Frère ajouta que l'emplacement des pyramides avait été choisi en fonction de ce que nous appellerions aujourd'hui les lignes de forces telluriques qui parcourent la Terre en tous sens. Leur orientation exacte servirait, entre autres, à éviter d'importants

séismes dans le monde matériel, à fournir une certaine énergie aux véhicules des Frères des Étoiles dans le monde vital et enfin à insuffler l'impalpable parmi le palpable, dans le monde de l'Esprit.

L'espace d'un éclair, la salle me parut emplie d'une infinité de bijoux aux formes singulières. Était-ce les formes premières, les arcanes de toute création ? Était-ce de véritables objets que nos cœurs impurs ne savaient figer ? La nostalgie d'un paradis perdu me prit à la gorge et, à travers les yeux de Myriam et ceux de tous les Frères présents, je crus lire semblable émotion.

Nous remontâmes dans la cour du grand Sphinx comme nous en étions venus, après une courte méditation, sans comprendre, tout comme aujourd'hui, que les particules de nos corps pouvaient se mêler à celles des sables du désert, à celles des roches de la terre, puisqu'en définitive et de façon très concrète, elles pouvaient ne faire qu'un avec elles.

Notre remontée achevée, le Frère à la bague de lapis-lazuli disparut dans le silence d'un petit abri de terre tandis qu'une bonne partie d'entre nous éprouva le besoin de se réunir. C'est dans le creux d'une dune, non loin des braises mourantes d'un feu de nomade, qu'une quinzaine de tuniques blanches se rassemblèrent pour communiquer.

- Écoutez-moi bien, Frères, fit brusquement l'un de nous qui ne semblait pas vouloir s'asseoir. Il faut que je vous dise la raison de ce qui depuis longtemps me ronge...

C'était un homme de notre âge, aux yeux très clairs mais au regard fauve auquel la lune ajoutait un curieux éclat. Il contrastait dans notre petit groupe par son manteau de grosse laine mal débourrée et sa chevelure incroyablement longue.

- Écoutez, vous tous, car nous sommes, chacun d'entre nous, semblables à des enfants qui attendent la bastonnade ou le rayon de miel. Depuis ma plus tendre enfance, mes Pères d'Essania ont scindé le monde en deux. Ils me parlent de leur race de Lumière et de celle des autres, plus noire que jais ! Ils

attendent tout des Étoiles et ne savent que vivre entre leurs enceintes sacrées. Ils veulent enseigner par le Très-Haut et se refusent le droit de prononcer Son nom en dehors de leurs propres enclos ! La Terre entière est à cultiver... La bonne et la mauvaise herbe ne se trient pas au gré de quelques principes et du lin blanc. Vous suffit-il de quelques soins apportés deci, delà pour tranquilliser vos cœurs ? L'heure approche, nous dit-on ! Mais l'heure de quoi ? Je pleure des promesses que l'on me fait, de la morale que l'on me cloue au visage... Je veux que vous le sachiez !

- Jean...

Une voix ferme et douce ondula parmi les dunes. Nous tournâmes tous la tête vers le lieu où une haute silhouette venait d'émerger. C'était le Frère à l'anneau bleu de nuit.

- Jean, continua-t-il du même ton, il faut des hommes comme toi, il faut des volcans sur toutes les terres du monde. Le soleil t'appelle pour retourner les pierres du désert. Il a besoin de ton feu, mais prends garde aussi à ce que ce feu ne te brûle pas comme il le fit en d'autres temps... Tu refuses la route duelle et tu vois juste, mais prends garde en prononçant ces paroles que l'amertume dont tu es rempli ne t'asperge du venin de cette même dualité.

Ne juge pas, Jean, suis ton chemin ! Ne te rebelle point contre les Pères qui, peut-être, n'ont pas su eux-mêmes voir assez clair ni assez loin. L'esprit de l'homme qui capte l'Esprit divin est souvent malhabile et se fourvoie dans un moralisme primitif...

Votre « morale », à vous tous qui écoutez, n'est pas de ce monde, elle ne passera pas avec les vents qui balaient les civilisations.

Et toi, Jean, n'entends pas mes paroles comme celles d'un prêtre qui veut te dicter une conduite. Reçois-les plutôt comme celles d'un ami de longue date qui a connu les troubles qui sont aujourd'hui les tiens. Je sais, non pas parce que l'on m'a appris au nom d'un dieu impalpable dont l'ombre même fuit

sans cesse... Je sais parce que je suis tombé souvent et que mon cœur a appris de lui-même comment embrasser la Force.

Rebelle-toi donc, si ton âme le souhaite, mais que cette rébellion ne soit pas emplie de fiel, qu'elle ajoute au contraire une marche de plus à ton ascension... et à l'ascension d'autrui... dont tu es responsable, je te l'affirme !

Jean, le Frère aux très longs cheveux, éclata alors en sanglots. Avant que nous eussions pu faire un geste, il s'était déjà enfui à grandes enjambées dans l'obscurité des dunes.

- Laissez-le, mes Frères, murmura le prêtre à l'anneau, son être est fort et il se forge ainsi. Il a le cœur de tous les animaux du désert, prêts à s'écarteler dès qu'une structure veut les englober. Il a l'œil perçant, je vous l'affirme !

Cette nuit-là, les pensées de Myriam, de moi-même et de bien d'autres voguèrent vers Jean, Jean aux yeux de fauve que nous imaginions au creux d'un rocher ou dans le pli d'une dune.

Et nous pensâmes à nos propres rébellions que nous n'avions su faire éclater au grand jour, aux questions que nous n'avions osé soulever, à cette attente interminable dont nous n'entrevoyions le but que dans de trop rares moments.

Où était-elle donc cette Paix que les Frères sans âge nous promettaient ? Où était-il le Logos de tous les cœurs, Celui qui secourerait nos écorces ?

Sans doute nous faudrait-il encore bien longtemps fouler la poussière de Palestine et de Judée puis repousser encore et toujours les exhortations bouillantes des Zélotes.

Qu'allions-nous choisir, de la paix humaine ou de la Paix du Sans-Nom ?

Cette nuit-là, le vent froid du désert nous enveloppa jusqu'à l'aube dans nos questions. Cependant, lorsqu'au firmament Lune-Soleil scintilla à nouveau, chacun reçut sa lumière en plein cœur. C'était le clin d'œil de ceux qui savent que la chaleur des tropiques et le froid des terres glacées se côtoient

toujours. C'était le clin d'œil, enfin, de ceux qui savaient que le Grand Œuvre allait s'accomplir.

LIVRE II

CHAPITRE I

Baptêmes

Un petit vent chaud nous avait poussés hors de Jéricho et nous marchions vers le Nord, tentant de suivre les maigres traces des caravanes qui se perdaient entre le sable et la roche.

Un homme riche, du nom d'Alphée, nous offrait souvent le gîte et la nourriture dans l'antique ville et, en ces années de trouble où le pas pesant des cohortes romaines sillonnaient le pays, son aide nous était précieuse.

Alphée n'était pas de notre peuple par le sang mais sans doute l'était-il par le cœur. Il faisait partie de ces êtres apparaissant de temps à autre tout au long d'une vie et qui, sans que l'on sache pourquoi, tendent toujours la main dont on a besoin dans la direction où il le faut.

- Il n'est pas bon que vous restiez ici un jour de plus, nous avait-il assuré. Deux de mes serviteurs arrivent de Jérusalem. Ils m'ont affirmé précéder de peu une légion romaine entière dont le but est de déloger les Zélotes de toute la région. Vous savez quels soins certains d'entre eux ont toujours apporté à vous associer à leurs actions aux yeux des Romains... seul

l'Éternel sait pourquoi ! Demain, le sang coulera peut-être, il vaut mieux que vous vous éloigniez...

Simon avait pris la tête de notre petit groupe d'une quinzaine d'hommes et de femmes ; quant à moi, Myriam, je réécoutais en mon cœur les dernières paroles de notre hôte qui nous faisaient remonter vers le Nord, vers les rivages du Jourdain.

- Cherchez là-bas, répétaient-elles encore. J'y connais bien un homme qui parle avec fougue. J'ignore au juste ce qu'il veut faire et qui il prétend être, mais ses yeux ont l'éclat des braises, il vous intéressera. Le peuple dit qu'il est le secours du Père, le Mashiah des Écritures ; il accourt vers lui de partout...

C'était ces mots qui nous avaient décidés. Nous ne redoutions pas les légions qui, malgré les bruits que certains s'acharnaient à colporter, ne reprochaient rien de précis à la Fraternité... Nous cherchions surtout cet homme qui, depuis des mois, se déplaçait comme le vent. Ceux qui revenaient du désert juraient qu'il était l'Oint annoncé par les prophéties.

Il y avait bien longtemps que nous n'avions rejoint notre village et nous étions las de courir les routes, de jouer les bons secours après chaque émeute, chaque épidémie. Était-elle donc simplement là, notre mission ? Notre rencontre avec les Frères des Étoiles semblait s'être envolée à tout jamais dans le temps et nous luttions pour que le flot d'espoir qui avait été déversé en nos cœurs ne s'évaporât point sous le soleil de Judée.

Ainsi, les années n'en finissaient plus de passer, ponctuées par nos ablutions quotidiennes et nos prières dont nous oublions parfois le tissage. Le père de Joseph n'était plus de cette Terre ; quant à la mère de Simon et à mes parents, eux aussi dormaient dans quelque rocher, non loin du vieux Zérah.

Le soleil dardait presque ses rayons au zénith lorsque nous arrivâmes en haut d'un tertre surplombant un bras du Jourdain. En bordure de la rive, nous découvrîmes avec surprise une foule nombreuse assise à même le sol. Un lourd murmure

en montait, comme le chant rituel de l'âme de tout un peuple, discret et recueilli. Seuls quelques hommes et femmes s'avançaient dans l'eau jusqu'à la ceinture, se frayant un passage parmi le vert tendre des plantes aquatiques. Là, un être à demi nu, semblait leur parler avec force. Nous ne distinguions pas ses paroles.

À quelques pas de nous, cependant, se tenait un personnage à la longue robe blanche. Lui aussi contemplait la scène ; il paraissait même y attacher une importance toute particulière. Lorsqu'il se tourna dans notre direction, mon cœur fit un bond. Ce regard, ce visage long, je les connaissais... Où m'emmenaient-ils... Je ne le savais plus.

L'homme nous adressa alors un large sourire, fit quelques pas et porta sa main droite sur le cœur, sa main droite ornée d'un bel anneau de lapis-lazuli. Alors, je compris tout, alors mes yeux se fermèrent en moi l'espace d'un éclair et je revis un Frère, au pied d'une pyramide, au pied du grand Sphinx... Son visage n'avait pas pris une ride ; il était là comme autrefois, impénétrable.

- Me reconnaissez-vous ? dit-il simplement. Je suis de la lignée des Manéthon et ici s'arrête l'essentiel de mon chemin. Approchez-vous, suivez-moi et vous comprendrez mieux... Je vous l'affirme, gardez les heures qui suivent tel un joyau dans votre cœur. Retenez mes paroles car viendra un temps où ce que j'ai à vous dire et ce que vous allez voir devra éclater à la face du monde. Sachez que je suis un des sept Frères qui ont la charge des trésors cosmiques de la Terre Rouge. Le jour où nous nous rencontrâmes en cette vie fut celui où ma mission finale prit forme. Rien n'est abandonné au soi-disant hasard ! L'auriez-vous ignoré ?

Le Frère avait prononcé ces mots à mi-voix avec un petit sourire encourageant. Aussi, sans hésiter, nous le suivîmes le long du sentier qui nous conduisait plus bas, sur les rives. La foule y grouillait, plus nombreuse que je ne le pensais, partageant maintenant ses élans entre le recueillement et l'exaltation.

De temps à autre, un cri s'élevait, suivi par des acclamations, puis se mêlait au sifflement strident de quelque oiseau de passage. Enfin, le silence retombait à nouveau comme un voile qui figeait tout.

- C'est lui, c'est lui, le Mashiah ! Qu'attendez-vous ?

Et des hommes et des femmes, par petits groupes, se précipitaient dans l'eau, suivis par d'autres marchant humblement, la tête basse. Celui qui créait toute cette agitation se tenait enfoncé dans les flots jusqu'aux hanches, là où la rivière était le plus large, là où tout un peuple de roseaux laissait le passage aux hommes. Nous ne devinions de lui que de longs cheveux qui tombaient en mèches épaisses sur une barbe touffue.

Par dizaines, des hommes, des femmes puis des enfants défilaient devant lui qui, de ses deux mains posées sur leur crâne, les immergeait totalement pendant un instant. Il parlait à voix basse, s'interrompant régulièrement pour crier d'une voix rauque :

- Taisez-vous ! Taisez-vous ! Vous ignorez ce que vous dites, faites silence en vos cœurs...

« Jean ! Jean ! » Un cri, des mots voulurent s'arracher de ma poitrine.

Nous avançâmes, enjambant les corps assis ou allongés... Je le voyais maintenant, le visage de cet être, je le reconnaissais, le visage de ce Frère dont la révolte avait jadis touché le fond de notre âme au creux d'une dune. C'était Jean, le Frère révolté qui cherchait son chemin. Était-ce donc lui le Tant Attendu, le Consolateur des peuples ?

Je tournai mon regard vers Simon. Il était blême, comme bouleversé et sans doute en proie à toutes les interrogations du monde. Près de dix années s'étaient écoulées depuis cette nuit où nous avions vu Jean s'enfoncer, solitaire et tourmenté, dans l'obscurité. Et il réapparaissait là, maintenant, nimbé de tout le feu qu'il avait peine à canaliser et qui le dévorait...

- Il voulait être le boutefeu d'une révolution intérieure et il l'est enfin, murmura Manéthon en nous menant vers lui. Désormais, l'homme se purifiera ici par l'eau, c'est l'eau qui brûlera ses scories. L'eau, comme la terre, est une matrice. Voilà la force de Noé, l'initiation seconde, Frères ! Elle est la seconde naissance de ceux qui voient mais aussi leur première mort.

Depuis des années, je prépare votre Frère Jean à l'attente de ces heures sublimes. J'ai transmis le flambeau du Maître M. qui, jadis, purifiait aussi sur les rives d'un grand lac. Mais sachez, mes Frères d'Essania, que le symbole est bien peu de choses en regard des faits.

Le Frère à l'anneau bleu fit une longue pause et nous le suivîmes, suspendant notre souffle, vivant dans un présent absolu et comptant les pas qui nous séparaient de Jean. Puis, ses explications reprirent et nous menèrent, comme un long fil sonore, là où un coin du voile se soulevait.

- Souvenez-vous, car vous savez, vous savez...

Et le maître des cryptes du Sphinx réveilla en nous de vieilles connaissances. Il nous rappela l'importance du baptême par immersion totale qui permettait à la flamme éthérique de quitter le corps le temps d'un éclair, un éclair qui se voulait éternité dans un autre monde, une éternité pendant laquelle un être de lumière laissait sur l'homme une empreinte indélébile. C'était l'influx moteur qui reliait le nouvel initié à l'égrégore de la nouvelle forme de Paix établie. Ainsi, Jean bâtissait-il une gigantesque forme-pensée à laquelle des centaines d'êtres joignaient leur propre énergie renouvelée. Ainsi posait-il la première pierre apparente.

- Taisez-vous, taisez-vous ! répétait-il toujours d'une voix de plus en plus faible...

Et le Frère aux yeux de fauve prenait le regard d'une brebis de Galilée... Était-ce donc lui, était-ce possible ? Notre route aurait-elle croisé la sienne sans que nous l'eussions su ?...

- Il prépare... dit simplement notre guide qui lisait dans nos cœurs. Regardez comme ses yeux brillent et cherchez-en de mille fois plus pénétrants ; ceux-là seuls appartiendront à Celui que vous attendez.

Le Frère s'effaça derrière un groupe d'hommes et nous avançâmes dans l'eau, machinalement, mus par une volonté qui nous imposait le silence.

Lorsque j'arrivai en face de Jean, l'espace d'un instant nos yeux s'unirent. Il sourit, il se souvenait. Il ne prononça pas un mot, je fermai les paupières et sentis simplement ses deux fortes paumes au sommet de mon crâne... et mon corps s'enfonça sous les eaux, engourdi par quelque chose d'explicable. Je devinai le clapotis des vaguelettes sur mon dos, puis plus rien, une éternité de silence. Un soudain vertige vint me prendre et me projeter dans un tourbillon blanc... J'étais à quelques coudées au-dessus du Jourdain, réduite ou amplifiée à une paire d'yeux qui flottaient entre deux mondes. Je contemplais la foule, Simon, mon corps englouti et Jean, les yeux clos, ruisselant d'eau. Mon âme, ma force astrale avait quitté son enveloppe et attendait dans un éclaboussement de lumière et de bonheur.

Sans doute, tout cela ne dura-t-il qu'un bref instant, mais ce fut aussi une parcelle d'éternité, c'est-à-dire une parcelle d'énergie, une dimension qui se dilata selon mon cœur.

« Le temps s'affirme ainsi, disait autrefois Zérah, une illusion nécessaire, un moyen à saisir... »

Il me sembla deviner les pulsations de la foule et mon regard alla se perdre dans les âmes, absorbant toutes les pensées.

Enfin, il y eut un déchirement, comme une nausée fugace, un torrent de bonheur. Mon corps enserrait à nouveau mon âme et deux fortes poignes me saisirent pour laisser place à ceux qui me suivaient. Je me retournai et déjà Simon ressurgissait de l'onde. Ce fut alors au tour du petit Joshé né dans notre groupe, d'Esther, de Zachée, enfin de bien d'autres qui, eux aussi, percevaient l'Heure.

Nous nous éloignâmes pour rejoindre le Frère Manéthon et nous nous aperçûmes seulement que Jean avait troqué la robe blanche pour quelque pagne en poil de chameau mal tressé. Nous étions encore sous le choc de ce qui venait de se produire et ce détail se mêla confusément à mille autres. Il ne ressurgit que plus tard, lorsque nous eûmes regagné notre terre, en proie à une paix bouillante, celle de Jean et à une volonté d'agir enfin, vraiment.

- En quoi cela vous importe-t-il ? déclara le Frère au lapis-lazuli, saisissant l'opportunité de notre remarque. Que vous importe de voir l'un des vôtres vêtu comme l'un de ces nombreux magiciens du désert ? Jean a fui toute structure car le cœur profond n'en connaît aucune. Il ne renie pas l'âme d'une race, il refuse le temps qui la fige dans une forme. Jean est le magicien qui pétrit l'âme des multitudes en attente. Comme tous ceux qui manient les forces cachées de la nature, il œuvre sur la race humaine par la base, en transmuant sa force éthérique. Le poil de chameau, réservoir d'énergies vitales l'aide en ce sens. C'est la mort de l'animal agissant en l'homme qu'il proclame ! Sachez, Frères, qu'il endosse l'animalité d'autrui et tente de la transmuier bien loin de nous dans ses nuits de retraite. C'est là le signe d'un maître, d'un authentique initiateur. Comme vous l'avez remarqué, bon nombre de ceux qui se faisaient purifier, reconnaissaient leurs fautes à haute voix avant l'immersion. Jean a absorbé le tort de chacun ; il l'a fait sien à l'aide de son amour aiguisé par une technique. Il débarasse ainsi bien des êtres de leur lourd passé, il endosse leur peau de bête.

C'est cela aussi le vrai baptême. Ce n'est pas un vain rite mais une action concrète, directe, qui agit tant sur le passé que sur le futur et qui va laisser sur l'éternel présent de l'être sa touche indélébile. Je veux dire... un joyau enchâssé dans sa forme astrale.

Ce don appartient au vrai maître, je vous l'ai dit... Il en existe si peu qui sachent aimer au-delà des mots, si peu qui

aient su chasser la condition et le doute de leur cœur ! Votre Frère ne se nourrit pas de « mais » ni de « si », il absorbe ce que nous respirons tous et dont nous ne savons que trop rarement reconnaître le goût.

Ce soir-là, nous nous endormîmes le cœur gonflé de toutes les joies, enveloppés dans nos amples manteaux, serrés les uns contre les autres autour d'un feu.

Manéthon désirait que nous restions là quelques jours de plus. Les raisons qu'il invoquait nous paraissaient peu claires. Il semblait plutôt espérer quelque chose qui nous échappait et deviner l'avance du Destin. Nous obéîmes, trop heureux de ces heures de paix, loin de l'agitation des villages, désireux d'échanger des points de vue avec d'autres Frères en blanc que nous avions aperçus deci, delà dans la foule.

Le deuxième soir, je remarquai soudainement Simon qui s'éloignait de notre groupe. Il courait en direction d'une silhouette blanche. L'homme paraissait âgé. Tous deux se donnèrent une longue accolade. Le Frère qui m'était inconnu vint vers nous et partagea notre repas, nous devisageant l'un après l'autre de ses deux petites perles scintillantes. C'est ainsi que je fis la connaissance de Moshab, qui avait tant appris à Simon.

Le vieil homme du Krmel parut tout heureux de la surprise qu'il nous faisait. Il plaisanta longuement sur les aléas de la vie, mais je compris bien que sa présence débonnaire dissimulait quelque chose d'essentiel.

- Myriam, fit-il enfin, il y a des époques où les êtres humains entrelacent leur vie de singulière façon, ne crois-tu pas ?

Nous demeurâmes ainsi quatre jours sur les bords d'une petite rivière dont le nom devait se propulser aux confins du monde. Quatre jours à voir défiler des groupes d'hommes exaltés, des mystiques échappés de quelque retraite montagnaise, des familles toutes simples qui entendaient l'appel, des jeunes gens qui fuyaient les émeutes des villes. Là, dans cette région quasi-désertique du vieux pays de Canaan, parmi la

caillasse et les roseaux, quelque chose se passait... Jean purifiait, parlait avec fougue d'un Mashiah à venir, purifiait à nouveau, s'isolait dans un exigeant mutisme, puis recommençait.

Nous n'osions guère aller le saluer, mais cela importait peu. Plus que jamais, maintenant, je sais qu'il est des mots inutiles, des mots qui gâchent tout parce que notre esprit s'avère incapable d'y insuffler son or. Jean était devenu un cri du cœur, une prière vivante dont les ondes concentriques nous parvenaient toutes.

La chaleur était insupportable et le soleil, haut dans le ciel, nous écrasait tous lorsque, de la foule, se leva une haute silhouette blanche. C'était celle d'un homme, probablement des nôtres, solidement bâti. Lentement, nous le vîmes s'avancer, se frayer un chemin jusque sur la rive. Il avait l'allure à la fois décidée et douce et tous parurent soudain s'effacer sur son passage.

Jean, qui recommençait à baptiser, stoppa ses gestes et sembla se figer.

Quant à moi, je ne sais ce qui se produisit... Mes jambes décidèrent de courir, de courir... Ce ne fut que lorsque mes pieds rencontrèrent la fraîcheur de l'eau que je pus enfin m'arrêter. Le Frère à la robe de lin blanc était entré dans l'eau jusqu'à mi-cuisse et semblait s'entretenir avec Jean. Lentement, il croisa les mains sur la poitrine, la droite sur la gauche, selon l'antique rituel, et le baptiste lui répondit de même. Les cris de la foule avaient cessé. Certains qui campaient là depuis plusieurs semaines se levèrent pour marcher vers la berge. C'est alors que la voix de Jean déchira un voile, c'est alors qu'elle éclata dans tous les cœurs avec un élan passionné que jamais plus nous n'entendîmes.

- Enfants, je vous le dis, je vous l'affirme devant le Très-Haut, le voici le Tant-Attendu, le voici le Mashiah ! Brisez vos chaînes et suivez-le ! L'heure vient pour moi de décroître, ici s'arrête mon temps !

Ces paroles semblèrent claquer comme le tonnerre et résonner sur toutes les roches. Sans doute le vent chaud les porta-t-il par-delà l'ancienne Mer de la Solitude, les égrena-t-il sur les vieilles terres volcaniques, bouleversant toute cette région chère aux enfants d'Essania.

Et lorsqu'aujourd'hui les images de ces instants défilent en notre cœur, nos âmes savent que deux mille années ne se sont pas écoulées... C'était hier encore, et la même force les anime toujours.

Il y eut comme un cri silencieux qui perça nos cœurs, tel le claquement d'un fouet échappé des autres dimensions de l'être. Puis, la lumière devint d'une blancheur totale. Le soleil écrasa tout, son vent balaya tout.

Nous vîmes alors Jean accomplir le geste rituel. Le Grand Être blanc s'enfonça vivement dans les eaux et en ressortit instantanément, ruisselant de lumière, éclatant d'un feu qui ne pouvait échapper à quiconque. Dans la radiance de son corps, des ombres blanches, fugitives, parurent voler le temps d'un regard, d'une émotion. Était-ce la projection des désirs de nos âmes, était-ce réalité ? Chacun trouvera la clé qui lui convient. Nos mains, quant à elles, ne savent écrire que ce qu'elles ont ressenti et que, par bonheur, les siècles ont gardé intact.

Images d'Épinal de tous les temps, images de tous les catéchismes pétrifiés, il est ainsi des instants que vous avez su préserver...

Le Grand Être Blanc revint vers la rive, lentement. On eût dit qu'une traîne de feu violet s'échappait de ses membres. La foule voulut courir vers lui et lui s'arrêta net, brisant tout élan... À nouveau, nous le vîmes croiser les bras sur la poitrine. Enfin, il sortit de l'eau en silence. Un chemin se fraya devant lui, un chemin peut-être de crainte mais aussi de respect. Sa silhouette parlait à elle seule, tout le reste ne se réduisant désormais qu'à un bavardage.

Comme il gravissait les tertres pour s'éloigner, de petits groupes d'hommes, de femmes et d'enfants s'allongèrent der-

rière lui, sur le sable qu'il venait de fouler. Bientôt, je ne perçus plus que ses longs cheveux auburn qui se gommaient dans les reliefs jaunes des roches tourmentées. Seules, deux ou trois silhouettes blanches marchaient à sa suite.

Une voix perça alors notre silence intérieur :

- Qu'attendez-vous, auriez-vous peur ?

C'était le Frère Manéthon. Il nous dévisageait avec l'air d'un semi-reproche mais aussi avec les yeux du plus heureux des êtres. Il n'en fallut pas plus ; nous nous surprîmes à courir, à sautiller de roche en roche cherchant à peine à éviter les épineux.

Bientôt, le Grand Être à la robe blanche nous apparut à nouveau. Il marchait là, à quelques pas devant nous, d'un pas égal, portant de temps à autre ses mains au visage.

Nous étions haletants et le bruit que nous causions le fit se retourner. Cette seconde fut la plus belle entre toutes, la plus intense... Elle nous prit aux racines mêmes de notre être. Il n'y eut plus que deux yeux d'une profondeur inouïe qui nous embrassaient tous, qui étaient pour chacun d'entre nous et pour nous tous à la fois. Il me fallut longtemps pour apercevoir les longues mèches de ses cheveux qui ruisselaient toujours et sa barbe encore courte d'où s'échappait un sourire. Il semblait n'y avoir aucune imperfection sur ce visage, aucune autre marque que celle que l'amour y avait inscrit, quelques petits plis au coin des yeux qui paraissaient vouloir dire : « C'est si simple... ». Mais il y avait aussi quelque chose de plus, quelque chose qui, en ce visage, me forçait à retourner en moi-même. Il éveillait des sensations confuses, éparpillait les pièces d'un puzzle comme à loisir et je me retrouvai toute petite, petite sans savoir pourquoi.

L'Être porta les deux mains sur son cœur, nous adressa un dernier sourire qui murmurait : « Bientôt, bientôt », puis poursuivit lentement son chemin.

Un bruit de cailloux qui roulent, une respiration... C'était le Frère Manéthon. Il nous emmena à sa suite. Il avait fait de

son manteau une boule qu'il portait sous le bras et nous comprîmes que nous n'avions plus rien à faire en ces lieux.

Je regardai Simon et je le vis plus pâle que jamais. Aucun de nous n'osait parler car nous avançons comme dans un rêve, n'osant espérer que l'Heure fût réellement venue...

Nous marchions vers Béthanie. Soudain Simon s'arrêta net puis nous le vîmes se précipiter vers Manéthon et le prendre fermement par le bras. Sa voix s'étrangla :

- C'est lui, Frère, c'est lui, n'est-ce pas ? C'est Joseph ! Il faut que ce soit lui, ou alors...

- C'est lui, Simon, c'est lui... Mais il n'y a plus de Joseph. Joseph s'est endormi à jamais au Krmel. Tu le sais... cela t'a été dit. Il fut dépouillé de son nom, de ses limitations. Il fut Jésus... il est maintenant Kristos, le Soleil !

Et ces paroles éclatèrent comme le second coup de tonnerre de notre journée. Nous partîmes tous d'un immense rire, dans un flot de joie inextinguible. Il y avait un souffle, quelque chose de fou qui s'échappait de nos poitrines. Oui, ces yeux, ces yeux ! C'étaient bien eux que j'avais cherchés sans les reconnaître. C'étaient bien ceux du Joseph de jadis, ceux qui étincelaient dans tout le village, ceux qui faisaient murmurer Zérah et bien d'autres encore !

Des années et des années s'étaient écoulées depuis notre dernière rencontre... Lui, il nous avait reconnus immédiatement, j'en étais sûre...

- Le travail de toute la Fraternité peut prendre forme maintenant, déclara Manéthon, coupant ainsi court à nos effusions. Le Maître a besoin de solitude quelque temps, puis si votre cœur veut agir, vous irez le rejoindre.

Mais pour l'heure, avançons. Je vous conterai son histoire puisque les Frères des Étoiles m'ont chargé de la consigner.

Et nous continuâmes ainsi sur le chemin de Béthanie, recueillant avec d'autres un récit que beaucoup, depuis, refusèrent et refusent encore...

CHAPITRE II

Les dix-sept années

Quelque temps encore, nous longeâmes le Jourdain par des rives escarpées. Il n'y avait que le sable et les épineux. Une sécheresse qui n'en finissait pas nous mena à travers les monts pelés de Judée. C'était le grand silence des solitudes et nous en étions heureux, fuyant jusqu'à la compagnie des quelques bergers qui tentèrent de lier conversation. Nous voulions être tout à Manéthon et à son prodigieux récit que nous recueillîmes comme un dépôt sacré.

- Il y a peu de lunes encore, commença notre guide, tout en cheminant d'un pas rapide, j'étais au pays de notre Grand Frère Thotmès, celui qui établit solidement les bases de notre Fraternité. J'y séjournai avec six compagnons dans la ville que l'on nomme Alexandrie. Ces six compagnons, sachez-le, avaient accompli un bien long voyage pour parvenir jusqu'en cette terre. L'un d'entre eux provenait même du pays d'Ashia qui signifie « Aurore ». Il s'agit de ce pays où les yeux des hommes sont si petits que l'on croirait qu'ils contemplent l'intérieur de leur être. Mingts... ainsi sonnait le nom du Frère venu de cette région de la Terre. Un autre, cependant, était arrivé du grand pays d'Ishwar¹, un autre encore de Babylone,

¹ L'Inde.

Gspar¹, puis de Grèce enfin. Tous étaient issus des principales parties de notre monde où s'est réfugiée la pensée vraie dans les siècles derniers.

Suivant les ordres venus des Étoiles, nous tîmes conseil durant trois fois sept jours puisque le triple septénaire transcende l'humain et toute matière en travail de purification. Nous étions sept à nous connaître par des voies que l'homme du commun ignore. Nos âmes s'étaient parlées maintes fois en dehors des écorces de chair, au pays où l'âme converse à l'âme et peut concevoir l'avance cyclique des Âges.

Nous savions qu'il nous fallait recevoir un être parmi nous, un être qui ferait passer le septénaire d'une civilisation mourante au signe de l'Éternité par la renaissance. Ainsi transmet-on toujours le flambeau, ainsi propulse-t-on le sept vers le huit. Cet homme, nous le savions, revenait d'un long voyage. Nous lui en avions nous-mêmes préparé l'itinéraire depuis le commencement. C'était un voyage de *dix-sept* années selon la volonté de ses Frères de Lune-Soleil, un voyage où il aurait la possibilité de soumettre son corps et son âme à tous les affinements que la matière entend supporter. Retenez bien ce nombre de dix-sept car il se résume à l'octoade chère au peuple d'Ishtar ainsi qu'en témoignent ces petites étoiles à huit branches que, depuis toujours, vous voyez rayonner jusque dans les plus humbles demeures de notre peuple. Cet être dont je vous parle suivit donc sa route inscrite dans le parchemin du Zodiaque, étape par étape. Cela ne fut pas, Frères, afin qu'il pût apprendre ce qu'il ignorait. Toute base de raisonnement serait faussée par semblable discours. Son cœur et son âme transcendante savaient depuis une infinité d'existences... Cela fut afin qu'il unisse, tel Isis qui rassemble les parcelles du corps de son époux, tous les vestiges de l'Antique Sagesse que l'homme a su préserver de par le monde. Il œuvra comme l'élu d'un nouvel Osiris pour recueillir le cadavre spirituel de la

¹ Peut-être s'agirait-il du Gaspar des Évangiles.

Lumière qui éclairait les vieux sages d'Atl et de Ma. Je veux parler du savoir mis en dépôt sur Terre afin que l'humain devienne l'Homme, je veux parler de ce savoir que des générations de foules ignorantes ont noyé sous des amas de superstitions aux couleurs multiples. Cinq fois, jusqu'à présent, la couleur de ces déviations changea selon les vents qui poussèrent les cinq Âges déjà presque révolus de notre humanité et selon les cinq races qui se succédèrent.

Votre pensée, Frères, a pénétré la mienne et vous n'ignorez plus que le Grand Envoyé de Lune-Soleil que je chante était parmi nous, il y a peu de temps. Il fut le Joseph d'un petit village que quelques-uns ont connu, le Jésus inscrit dans les murailles du Krmel puis parti pour les terres lointaines. Sept, nous eûmes le privilège de le reconnaître sur le sol des « Pharawons ».

C'est l'acacia à la main et rebelle à toute disséction, qu'il endossa, voilà dix-sept années, le manteau du voyageur en compagnie de deux mages de la Fraternité. Le but essentiel de son cheminement avait pour nom « Royaume d'Ishwar », carrefour des pensées, carrefour des races de l'homme, et enfin creuset privilégié de l'humanité.

Il n'avait guère plus de quatorze ans lorsque ses pas le menèrent dans une grande cité blanche baptisée Ie-Nagar¹, ce qui signifie « Feu montant du Créateur ». Dans cette ville enseignait le grand prêtre Lamaas, lui-même en quête d'une synthèse vivifiante des plus beaux savoirs. Lorsqu'il vit venir le Frère Jésus vers lui, il reconnut dans son regard un grand Avatar des Temps anciens. Il se souvint du prestigieux législateur du peuple d'Atl puis de la sagesse de Zoroastre qui avait empli son âme en d'autres époques. Ce furent des retrouvailles et Jésus, le maître d'antan, accepta de redevenir l'élève afin de transcender ce qu'il avait accompli autrefois. Seuls les véritables maîtres savent qu'ils demeureront toujours élèves, Frères

¹ Actuellement la ville de Puri, en Inde.

ne l'oubliez pas ! Il n'est pas d'humilité vraie qui puisse engendrer l'humiliation... Ainsi, Jésus entendit et étudia avec Lamaas les textes laissés par Gautama. Ainsi l'élève redevint maître et put revêtir la crinière du lion afin de pénétrer dans ses gîtes les plus préservés. Les prêtres de ce pays, enfants d'Indra, voulurent lui faire place et il apprit parmi eux le Verbe de Krishna, ses techniques de guérison, la réorganisation des atomes de vie en puisant dans le réservoir des fluides de la nature puis enfin, la transmutation des éléments.

Retenez bien ceci, maintenant : Indra était la voûte céleste mais aussi la nuit. Il y avait les bijoux qui pulsaient dans son firmament, images de connaissances qui permettent de diriger le monde et l'être, mais il y avait aussi l'obscurité, celle du dogme voulant tout absorber, celle des castes cloisonnant tout. Alors, Jésus se sépara des prêtres et marcha vers le peuple pour lui parler du Sans-Nom. Ce fut lors de sa vingt et unième année. Le Gange et Varanasi¹ recueillirent ses premières paroles de feu. Elles balayaient les barrières, soufflaient un vent d'amour mais aussi de réflexion. « Sachez reconnaître l'Éternel, annonçaient-elles. Ne faites plus le bien par seule crainte du mal ! »

Le peuple voulut, par endroits, se soulever et secouer les entraves brahmaniques. Seuls Lamaas et quelques autres comprenaient... Ils savaient aussi que le Maître apprenait encore et que cette terre d'Ishwar ne pouvait être la sienne pour ce temps.

Jésus se retira alors et se perfectionna dans l'art de manier les images sonores, de façonner les silhouettes justes qui enveloppent le mental. Mais il avait trop parlé parmi le peuple et lorsqu'un prêtre tenta de lui ôter la vie, il comprit que son chemin le conduisait ailleurs. Non, Frères, ne croyez pas que la lumière pénètre l'homme en une seule et unique fois, fût-elle au-dessus du plus pur d'entre eux ! L'être qui maintenant gui-

¹ Bénarès.

dera, si vous le désirez, votre vie, n'a pas toujours été invariablement tel que vous le connaîtrez. Il est devenu ce qu'il est parce qu'il savait que rien de ce qui est authentique n'est donné d'emblée. Il savait qu'il lui fallait devenir l'alchimiste de ses propres corps s'il voulait être la poudre de rubis des autres ainsi qu'on le lui demandait.

Le sage comprend le sens de cette vérité : « Il n'y a pas d'élu. » Rien n'est offert par le Sans-Nom à l'un plutôt qu'à l'autre. Rien ne prédestine mieux les êtres que ce qu'ils accomplirent jadis et ce qu'ils acceptent de bâtir aujourd'hui. Ainsi, mes Frères, la chance n'existe pas. Jamais vous ne direz : « Celui-ci a de la chance car le Père l'a choisi pour ses œuvres. » Et si vous aimez ce mot de « chance » apprenez que cette « chance » n'a pas le visage d'une grâce divine ; chacun se l'est édifiée et continue de se l'édifier de ses propres mains.

Aucune hiérarchie en ce monde et dans la multitude des autres n'est exclue de cette loi. Toute créature est l'architecte de ses temples présents et à venir et le fut de ceux du passé... Votre Frère Jésus n'a pas toujours su exactement quelle tâche précise lui incomberait ni où il l'entreprendrait. Il lui fallut apprendre à reconnaître son origine et sa puissance en sommeil. Il lui a fallu ouvrir son cœur à l'oreille des autres jusqu'à pouvoir affirmer : « Les autres ne sont pas ailleurs qu'en moi-même. Que je ne sois pas Un en esprit avec eux et je chanterai faux la Parole du Père. » Ces paroles, je vous l'affirme, sont celles que prononça réellement Celui qui maintenant mérite le titre de Maître. Il les articula parmi les sept dans la salle royale de la Grande Pyramide, voilà peu de lunes...

Manéthon interrompit quelque temps son récit car nous arrivions aux abords d'une petite bourgade logée dans un encaissement au pied d'un mamelon rocheux. Il y avait là une oliveraie et nous y fîmes halte pour la nuit. Le Frère à l'anneau bleu reprit enfin la parole sous les crépitements d'un feu. L'un de nous, selon la coutume, fit fondre quelques grains de résine et l'air se mit à embaumer...

- Après avoir quitté Lamaas, Jésus se dirigea vers le Nord, là où la terre semble converser avec les cieux. C'est une région montagneuse où l'air se fait rare et où bien peu pénètrent. Jésus savait qui il y trouverait. Maintes fois déjà, son âme avait visité ces lieux et en avait rapporté des éléments supplémentaires pour la compréhension de sa mission. Aussi n'alla-t-il point y parfaire ses connaissances mais recevoir les vibrations dont son corps réclamait la force. Comprenez qu'il en est des terres comme des hommes, chacune se veut porteuse à part égale de messages et d'énergies. Il ne faut pas se couper des lieux qui vous appellent. Ils deviennent souvent, à eux seuls, les révélateurs de notre être et s'avèrent capables de changer jusqu'à notre nature subtile. Ce ne sont pas des mots, croyez-le bien...

Jésus vécut plusieurs années en ces hautes contrées. Son corps, en union de plus en plus parfaite avec le Tout par la pratique de certaines disciplines basées sur la maîtrise du souffle, se mit à vibrer différemment et les hautes cimes le reçurent aussi souvent dans son état éthérique que charnel.

Cette région de notre Terre, on vous l'a déjà enseigné, en est un des centres vitaux, le cœur, pourrions-nous dire par analogie. Dans son éther s'épanouit une contrée où des êtres régulent les événements de nos sociétés. On l'appelle de multiples façons mais ici, elle est pour nous l'Étoile Blanche¹, en raison de son rayonnement total et de sa pureté. C'est la gardienne de toutes les Traditions des Étoiles, c'est la mère de notre Fraternité, la source de ce qui motive nos actes. Depuis l'Aube des Temps, des Êtres-Rayons y vivent, y œuvrent, y aiment, laissant aux rois l'illusion de gouverner. Chacun de ces êtres est associé à une flamme de couleur différente. Cette attribution n'est pas arbitraire, elle correspond à la lumière, au son mélodieux qui émanent de chacun d'eux. Ils sont la con-

¹ Le cœur de Shambhalla - cf "Le voyage à Shambhalla", des mêmes auteurs. Éd. Le Perséa.

crétisation de la qualité qu'ils incarnent avec toute la perfection que la Terre peut supporter.

Sans doute vous semble-t-il, Frères, que je vous narre un conte comme ceux que l'on prend plaisir à réciter chez les nomades du désert lorsque le vent fouette le visage et réunit les hommes sous la tente. Il n'en est rien, je vous l'affirme. Ce lieu est plus vrai que ces montagnes que nous foulons. Ce sont nos yeux qui ne peuvent le saisir et nous ne pouvons pas plus nous le représenter que l'aveugle de naissance qui tente de s'imaginer l'azur du ciel. Il y a matière et matière ! Bien ignorant se nomme celui qui la limite à ce que ses mains peuvent saisir ! Les choses ne doivent être révélées que très progressivement sur ce royaume, Frères, car pendant longtemps, l'homme gardera encore l'habitude de salir ce que sa pensée ne peut ni atteindre, ni accepter.

Retenez de tout cela que c'est en ces lieux que le Maître Jésus comprit pleinement le rôle qui lui était confié. Dès lors, il quitta le continent d'Ishwar et revint sur ses pas avec quelques-uns de ses anciens instructeurs... au grand désespoir de tout un peuple qui ne songeait qu'à le retenir mais qu'il aurait conduit à ce dont lui ne voulait surtout pas : la révolte armée. De sa bouche, il m'affirma que ses paroles étaient peu comprises lorsqu'il prononçait le nom de la « Terre d'Iesse », une Terre dont la substance ne peut être conçue que par les cœurs qui voyagent au-delà des mots.

Jésus connut alors la Chaldée et Babylone, retrouvant les traces de ce qu'il avait été jadis, feuilletant les textes du *Prieur Solaire*¹, en reprenant l'essence déjà ternie par des siècles de prêtrise. Il fallait une Parole, une seule qui ferait avancer d'un pas la révélation progressive organisée de loin, de très loin derrière les Étoiles... mais aussi de si près de nous, de lui.

¹ Ce que l'on appelle aujourd'hui le Zend Avesta et dont l'étude était quasi obligatoire dans toutes les écoles esséniennes.

Une culture attendait encore le Maître Jésus avant qu'il ne reçoive la consécration suprême. Les prêtres d'Orphée l'accueillirent donc en Grèce et, parmi eux, le sage Philon. Il fallait analyser les inconvénients et les avantages de la forme de polythéisme que les Êtres de l'Étoile Blanche avaient instaurée jadis. Cela fut fait et vint s'ajouter à toutes les connaissances acquises. Mais ne vous imaginez pas, mes Frères, que les Maîtres des hautes montagnes avaient demandé à Jésus une simple synthèse des grands systèmes de pensée existant déjà. La synthèse n'est jamais qu'un sorte de compilation ; elle permet à celui qui cherche d'y voir mieux, mais elle ne saurait avoir que la force d'une redite. Elle ne crée en aucun cas le degré supplémentaire qui permet de se hisser à un niveau de conscience supérieur. Elle satisfait l'intellect et l'égo, mais rarement plus.

Non, là n'était pas la tâche de Celui que nous attendions tous. Notre Fraternité vous a enseigné que les différents corps de l'homme sont autant d'édifices se superposant et s'imbriquant. Vous savez qu'ils se développent en fonction de l'âge que l'on atteint, mais aussi et surtout en fonction du travail intérieur auquel on se soumet. Ces corps sont comme sept flambeaux successifs qu'il convient de faire croître puis de mettre en contact les uns avec les autres. Ils ont la valeur d'une chaîne d'or ininterrompue entre la Suprême Conscience et vous, c'est là le pur couloir d'amour sans obstacle qui permet aux énergies dites inférieures et supérieures de se fondre.

L'homme qui entre en liaison permanente avec les sept véhicules de son être n'a plus rien à voir avec ce monde de matière. Il en a maîtrisé les lois et porte le nom d'Adepté. Mais entendons-nous bien car, vous ne l'ignorez pas, là ne s'arrête pas l'ascension de l'être. D'autres flambeaux de conscience restent à conquérir, afin d'atteindre le seuil de la Demeure du Père. Ce sont ces autres flambeaux que, dès sa naissance, Jésus eut pour mission de rassembler de façon à parfaire un corps et une âme transcendante que d'aucuns consi-

déraient déjà comme parfaits et que, par les honneurs, ils eussent pu faire stagner.

Le stade capital de la sublimation fut accompli, ainsi que je vous l'ai déjà dit, au cœur de la Grande Pyramide, à l'endroit précis où toutes les énergies peuvent être focalisées en un point qui relie l'atome-germe de tout être avec l'Esprit de cette Création. Ainsi, l'Esprit de Kristos pénétra-t-il en celui de Jésus. Cela ne pouvait s'accomplir autrement ni ailleurs ; cela était prévu depuis l'arrivée des Melchisédech sur cette Terre. Encore fallait-il que l'un d'eux fût capable d'aller jusqu'au bout de l'engagement pris, sans ralentir sa marche.

En effet, ne vous y trompez pas, quiconque descend en ce monde fait alliance avec Shatan et subit un peu sa loi. Shatan n'est autre que le grand adversaire qui a pour autre nom « densité ». J'entends par cela que tout être né sur cette Terre endosse une lourde tunique qui rend son avance pesante. L'incarnation d'un Avatar serait une souffrance sans nom pour celui-ci s'il n'avait l'Amour incommensurable comme énergie première.

Imaginez un instant, Frères, que votre conscience, votre raison, votre volonté, en un mot que votre âme fût enclose soudainement dans le corps d'un animal. Imaginez quelles seraient les actions que vous ne pourriez accomplir, les pensées que vous ne pourriez transmettre sinon diminuées...

Ainsi, analogiquement, les humbles reconnaîtront qu'il y a autant de différence entre le Maître et eux qu'entre eux et l'animal. L'âme du Maître Jésus n'est pas née en ce monde, vous l'avez compris. Elle s'est envolée d'Ishtar avec d'autres, il y a bien longtemps lorsque les créatures de la Terre manquèrent un tournant de leur évolution.

L'âme du Maître Jésus fait pourtant partie de la même onde de vie qui nous créa, émanée du Père de cet univers. La vérité se résume dans le fait qu'il est des élèves plus ou moins lents... Il en est qui préfèrent l'enfance à l'état adulte jusqu'à refuser de franchir les portes de l'illusion qu'ils se sont tissée.

L'aventure et le drame des fils de cette Terre se résument là, Frères... et la difficulté vient de ce que certains enfants s'accordent des pouvoirs d'adultes.

Nous ranimâmes un peu le feu qui s'éteignait et, comme Manéthon commençait d'observer un certain mutisme, nous crûmes qu'il avait terminé son récit.

C'est alors qu'une question s'échappa des lèvres de l'un de nous, une question peut-être naïve mais que tous, sans doute, nous nourrissions en nos cœurs.

- Frère, devons-nous suivre maintenant le Maître Jésus puisque, selon toi, il est le seul homme de cette Terre qui ait éclairé en lui toutes les lampes de la conscience au-delà même des sept niveaux ?

- Tu vois juste, mais ce n'est pas le Maître Jésus que tu suivras. Ce Maître sommeille, tout comme Joseph s'est estompé un jour. Ce n'est pas non plus uniquement Kristos que vous écouterez, c'est aussi l'Esprit Solaire du Logos de notre univers, Celui qui, ce matin même, devant vos yeux, a investi le corps de Jésus-Kristos. L'avez-vous bien compris ? Avez-vous bien compris la valeur de ces instants où nous bûmes tous à la même coupe de joie ?

À nouveau, Manéthon s'interrompit et le silence plana sur notre petit groupe. Chacun parut fouiller en lui-même. Je vis des pupilles scintiller, perdues dans les braises du foyer, des paupières se fermer, des épaules s'enfouir au creux des manteaux... Que signifiaient ces paroles entendues ?

Les Écritures nous avaient bien parlé du Kristos, de l'Oint des peuples... Nous avions enfin pensé comprendre, le trouver simplement en la personne de Joseph, de ce Joseph que nous ne parvenions pas encore à appeler Jésus. Et maintenant, il fallait concevoir le Logos...

- Kristos est un être autre que le Maître Jésus...

Manéthon reprenait lentement, détachant bien syllabe après syllabe comme pour graver éternellement en nous des mots-clés.

- Kristos est le Maître le plus avancé de toute une vague de vie que l'Éternel a émise avant la nôtre. C'est le régent de notre univers, l'homme accompli, tellement lumineux, tellement sublimé que Sa venue directe dans la matière dense créerait des cataclysmes. Quant au Logos, les « atomes » de son être pourraient pulvériser les nôtres par la rapidité de leur danse.

« Mihaël », telle est la transcription terrestre du nom cosmique du Maître. Gardez bien cela en vos cœurs car il faut se préserver de disperser les bijoux là où l'on ne sait les reconnaître. Cela demeure une des règles fondamentales de notre Fraternité, ne l'oubliez pas. Mihaël, voilà donc ce que vous pouvez connaître de Ce qui a investi Jésus. Sachez que la syllabe « Mi » de Son nom est la base vibratoire des exercices qui font acquérir la pratique de la voix douce à tous ceux d'Essania. Ce que notre cœur entend en « Mi » demeure à jamais la deuxième vibration de la triplicité du Sans-Nom. C'est le reflet même du Souffle créateur¹. Voilà une des forces qui nous lient à Lui, une des forces aussi que nous nous devons de partager avec autrui.

Ainsi, vous l'avez compris maintenant, seule la perfection des véhicules du Maître Jésus pouvait lui permettre d'être investi par la présence continue du Kristos et du Logos.

Depuis ce matin, mes Frères, trois grands êtres vivent en un seul corps, le troisième irradiant les deux premiers jusqu'à leur fournir une puissance illimitée, une capacité d'Amour qui se déversera en nous comme mille torrents.

À vous de savoir, à compter de cet instant, ce que vous devez faire. Bien des âmes sont prêtes à franchir un seuil... Mais serez-vous de ceux qui les aideront à comprendre ?

¹ Se référer à l'accord DO.MI.SOL fréquemment utilisé dans le Aum oriental et le chant grégorien.

Les choses sont ainsi car, si une ère de réponses s'ouvre aujourd'hui, l'ère des questions naît aussi... On n'offre pas une liberté à ceux qui ne veulent ni du choix ni de la volonté...

Lorsque l'aube offrit ses premières lueurs dorées, peu d'entre nous avaient pu trouver le sommeil. Simon qui, selon son habitude, s'exprimait peu, se proposa pour aller chercher de l'eau au puits du village.

Béthanie était encore loin et, une fois nos ablutions rituelles achevées, nous reprîmes la route, munis d'un plein panier de dattes.

Désormais, nous ne fîmes plus un pas qui n'eût été motivé par une seule chose : revoir *Celui qui était venu*.

CHAPITRE III

Où sont vos vraies armes ?

Béthanie était une petite bourgade aux terrasses blanches. Elle se dissimulait à demi dans une palmeraie et fut pour nous une oasis de fraîcheur ainsi que le lieu d'une méditation qui se prolongea plusieurs jours. Nous ne savions au juste comment agir ni comment rejoindre le vrai Maître qui s'était enfin présenté. Le bonheur de la nouvelle que nous avions reçue glissait en nous des vagues profondes mais aussi nous exaltait parfois à tel point que nous éprouvions une certaine peine à nous consacrer aux rites quotidiens préconisés par la Fraternité.

Dans mon silence intérieur, je m'interrogeais comme bien d'autres : « À quoi bon tout cela maintenant, puisqu'il nous faut le suivre, puisqu'il va nous montrer la voie... ? »

Et mon esprit se répondait à lui-même, imaginant un dialogue : « Comment donc ? La vérité peut-elle changer au gré d'un être ? Faut-il que la Fraternité d'Essania s'efface devant lui ? »...

Nous demeurâmes quelques semaines à Béthanie. Nous y entretenions un bethsaïd à la sortie du bourg, sur la route de Jérusalem. Comme le temps passait, nous remarquâmes qu'une agitation montait dans le peuple. Nous comprîmes bientôt qu'elle venait des rives du Jourdain et, pour la première fois,

dans une échoppe, nous entendîmes ouvertement parler d'un Mashiah qui serait venu pour libérer la terre de Palestine. Nous ne pûmes qu'ajouter notre témoignage aux récits colportés, nous gardant bien de trop insister. Nos robes blanches inspiraient toujours une certaine réserve et, en aucun cas, il ne fallait que le Maître pût être assimilé aux yeux de tous à un porte-parole nazarite ou nazaréen de plus.

Manéthon nous laissa, préférant rejoindre Héliopolis où le groupe-mère de la Fraternité attendait probablement un récit détaillé des événements. Comme le Frère nous l'avait conseillé, nous quittâmes Béthanie pour remonter plus au nord, au cœur de la Galilée, jusqu'aux rives mêmes du grand lac de Tibériade. Et plus nous cheminions, plus nous nous apercevions que notre itinéraire devenait clair. L'arrivée du Maître semblait avoir fait le tour du pays aussi soudainement que l'éclair. Nous traversâmes Gennésareth où, à nouveau, une émeute venait d'avoir lieu, provoquée par l'annonce de l'arrivée du libérateur, puis nous prîmes enfin la direction de Capharnaüm.

« Il est là-bas... nous avait-on annoncé presque sous le manteau. Il vient d'arriver des déserts du pays de la Terre Rouge... selon les prophéties ! »

Les plus vieilles prophéties des archives de la Fraternité annonçaient en effet cela...

Mais que se passait-il donc ? Nous attendions l'Éveilleur des âmes envoyé par le Très-Haut et on eût dit que la Palestine entière voulait se soulever. Était-ce l'arme ou la Parole qui nous était apportée ?

Capharnaüm nous ouvrit les bras avec ses demeures de marbre, sa majestueuse synagogue et son marché qui sentait bon toutes les richesses de Galilée. Quel contraste avec l'âpreté du désert dont nous sortions à peine ! Les parfums les plus subtils flottaient dans les ruelles et cela nous était un plaisir de redécouvrir la fleur écarlate du grenadier qui se découpait dans le bleu du ciel. Nous trouvâmes la ville calme, et le lac diffu-

sant sa tranquille fraîcheur. Seuls quelques légionnaires bardés de cuir et qui passaient par petits groupes nous empêchaient d'oublier...

Le Maître Jésus se trouvait là, comme nous l'avions supposé. Peut-être était-ce un peu du Joseph de son enfance qui l'avait attiré sur ces rives proches de notre petit village d'antan.

Il y avait une sorte de place à l'ombre des amandiers, au sortir des ruelles qui menaient à la montagne en direction de Chorazeïn. Nous y trouvâmes un attroupement d'une centaine de personnes. Le Maître était parmi eux, il en était le centre, le cœur. Tout d'abord, nous ne le vîmes pas. Des rangées d'hommes et de femmes formaient rempart, aussi entendîmes-nous seulement sa voix. Cela nous suffisait. Elle était la preuve, s'il nous en avait fallu une, que nous n'avions pas vécu en vain.

Il y avait devant nous des échinés multicolores, des épaules brûlées par le soleil, des paniers qui se hissaient sur les têtes, mais il y avait, aussi et surtout, cette voix palpable et insaisissable comme une onde fraîche, cette voix douce, amicale et où résonnait pourtant une autorité...

La foule enfin s'assit et nos yeux, pour la seconde fois, purent rencontrer le Maître.

- Il nous faut maintenant déposer les armes, disait-il, le Père m'envoie vers vous pour que vous déposiez les armes... Mais où sont vos vraies armes ? Ces épées et ces couteaux que je vois pendre à la ceinture de quelques-uns ? Ou ces pensées qui, chaque jour, ruinent vos cœurs ? Dites-le moi, enfants de Capharnaüm... Est-ce dans l'arme ou dans l'idée de l'arme que se cache le véritable mal ? Ainsi, en tuant vos ennemis, vous vous tuez vous-mêmes par le poison de vos idées. Je vous le dis, la liberté ne jaillira que de la pureté ; ce n'est que de cette pureté que naîtra la vraie terre de Canaan de tous les hommes, la Terre Promise de mon Père.

- Qui es-tu donc, Maître, toi qui parles ainsi au nom du Très-Haut ? N'est-ce pas l'idée de Rome, le mal de cette terre ?

Une vieille femme venait de se lever de la foule. Elle avait les yeux vifs et interrogateurs, durs aussi comme les galets du lac, couleur de ses tempêtes et de la révolte de ses pêcheurs.

Un murmure monta du sol, presque un mécontentement. Qui était cette femme pour qu'elle osât ainsi prendre part aux discussions publiques... et surtout religieuses ?

- Je suis la Parole du Père, Tisbeh... C'est ton cœur qui t'a fait parler, aussi c'est à ton cœur que je répondrai. Je te le demande, qu'est-ce que le mal si ce n'est l'absence d'amour ? Qu'est-ce que la nuit si ce n'est l'absence de soleil ? Reconnais-tu la couleur des yeux des hommes que tu croises dans la pénombre ? De même, l'âme obscurcie par sa haine ne distingue pas les desseins du Père. Que sais-tu de ton ennemi si tu n'as pas vu l'homme en lui ? Que sais-tu des forces qui l'ont conduit jusqu'à toi ? Je te l'affirme, celui qui regarde l'ennemi en l'autre contemple sa propre image déformée dans un miroir, il se nourrit de ses rancœurs et se condamne à vivre parmi les ombres.

Il n'existe au monde qu'une arme qui mérite d'être honorée, la seule que votre Père ait fourbie pour vous : l'amour. Aimez donc comme je vous aime ! Le soleil dispense-t-il ses rayons à l'un plutôt qu'à l'autre ?

Le Maître se tut et il se passa un long moment sans que rien ne se produisît. Sans que rien ne se produisît... comment oserions-nous l'affirmer ? Il est des instants qui se passent de mots, des secondes où les âmes se feuilletent et se lisent mieux qu'en mille années. Sans doute vivions-nous de ces instants précieux où les regards qui se croisent ont enfin compris l'essentiel. Mais pour combien de temps avons-nous compris ? Il fallait saisir cette ultime sensation et s'y accrocher.

Quelques-uns, dans la foule, se mirent debout et s'approchèrent du Maître qui lui-même venait de se lever. Je

n'entendis point leurs paroles mais, entre deux femmes qui se pressaient devant moi, je vis la grande silhouette blanche apposer ses deux mains sur le front d'un petit homme très brun, vêtu d'une simple tunique grise.

Simon, les autres et moi-même nous voulions nous approcher, lui dire que nous aussi nous étions là, prêts à l'écouter, à le suivre, à parler. Cependant, deux ou trois hommes s'écartèrent de la foule, apparemment déçus, insensibles à cette présence qui nous soulevait.

« Myriam, m'avait dit un jour Zérah dans la montagne non loin de chez nous, si tu donnes de l'or à ton mulet, que crois-tu qu'il puisse en faire ? Un roi aurait beau le lui servir dans une auge d'argent qu'il préférerait encore les restes du fourrage de l'hiver dernier... Ainsi en est-il des hommes ; à chacun son lot ! Le chemin de l'évolution est long et la perception de l'authentique s'acquiert difficilement. À celui qui ne pourra voir la Divinité que parmi les arbres, parle-lui d'un dieu qui s'est fait arbre. Apprends donc à admettre les différences, car l'or spirituel ne s'impose pas... »

Enfin, nous pûmes l'approcher. Il était là, devant nous, avec la simplicité de jadis... et pourtant si différent. C'était le même port de tête, la même couleur de bonté dans le regard... et quelque chose de plus, quelque chose de fulgurant qui nous entraînait si loin ! Autour du cou, il portait toujours le rosaire à cent huit grains des Frères, seul manquait le petit sac noir qui dormait autrefois sur sa poitrine.

Nos regards se croisèrent.

- C'est bien, fit-il simplement en s'adressant à nous, c'est bien...

Puis, il s'avança et nous donna l'accolade, montrant ouvertement qu'il nous reconnaissait, qu'il se souvenait...

Chacun se plaira à imaginer, il serait vain de décrire de tels instants.

Le Maître fit ensuite deux pas en arrière puis ajouta ces quelques mots d'une voix chaude :

- Je vous demande d'attendre encore quelque temps... Bien peu de temps, en vérité... Votre heure vient.

C'était plus qu'il n'en fallait. L'un de nous voulut poser un genou à terre mais la foule gagnait sur nous et nous fûmes absorbés par son flot. Je vis Simon se hisser sur une ancienne meule et me tendre la main pour que je le rejoigne. Notre équilibre s'annonçait des plus précaires mais nous pouvions voir, cela seul importait. La foule avait grossi démesurément et, en revivant cette scène, il me semble que tout Capharnaüm s'était rassemblé là soudainement, certains peut-être sans savoir pourquoi, d'autres enfin parce qu'ils commençaient à comprendre. Ceux-là étaient ceux qui, depuis des âges, avaient accepté de pétrir leur être, afin de le laisser parler un jour devant une Présence, *la* Présence. Du haut de notre meule, nous voyions des hommes et des femmes qui voulaient comprendre, d'autres qui pensaient comprendre, tout un peuple bigarré.

Le Maître s'éloigna enfin dans une petite ruelle ombragée, suivi de deux Frères que nous ne connaissions pas et du petit homme brun qu'il avait béni. La foule se dispersa lentement, en proie à une émotion intense et nous nous dirigeâmes vers les rives du lac. Quelques pêcheurs, ignorants de ce qui se passait, y vidaient leurs filets, emplissant des petits paniers de poissons frétilants.

Il nous fallait du repos et attendre ce que nous appelions les « signes du destin » qui nous feraient comprendre notre utilité.

Après une nuit passée à la belle étoile, le lendemain nous apprit que le Maître avait quitté la ville et cheminait sur les bords du lac, visitant les habitations isolées et les petits villages de pêcheurs dont rien ne conserve aujourd'hui la trace. Notre attente était douce. Elle dura ainsi plusieurs jours, jusqu'à ce qu'un cri qui venait de la route de Bethsaïda attirât notre attention...

Le long de la voie, sous de puissants figuiers, trois hommes couraient. Nous nous levâmes et aperçûmes devant eux,

venant de la montagne, un groupe de quelques silhouettes qui marchaient, semblait-il, d'un bon pas. Nous ne devions pas tarder à y reconnaître le Maître, grâce à sa haute stature et à ce je ne sais quoi qui, entre tous, nous aurait fait dire : « C'est lui ! » Devions-nous bouger, courir vers lui ainsi que ces trois hommes ? Nous n'en étions pas certains. Sans doute nous dirait-il encore d'attendre ! Et d'ailleurs, que pouvions-nous lui proposer qu'il n'eût déjà projeté de faire ? Timidement, nous franchîmes quand même la distance qui nous séparait de lui.

Sa voix accomplit en nous les derniers pas...

- Jacob, Simon, Myriam, Saül et Esther, approchez-vous et reconnaissez ceux-ci pour vôtres. Désormais, ils seront à mes côtés, mon Père a besoin d'eux.

Il nous présenta quatre hommes aux allures différentes mais aux regards solides. Les mains calleuses, les tuniques rapiécées, ils n'étaient point de ces scribes dont nous avions si souvent vu prêtres et docteurs s'entourer. Nous n'en connûmes pas tout de suite les noms mais cela importait peu, du moment qu'il les avait reconnus, lui.

En voyant qu'ils ne revêtaient pas la robe de lin blanc, nos regards durent pourtant marquer une surprise car le Maître ajouta :

- Ne soyez pas étonnés, le bon laboureur ne se reconnaît pas à la qualité de son pagne mais à la largeur de ses épaules... Écoutez ma parole car les enfants du Soleil se recrutent sur toutes les terres du monde. Il n'en est pas deux qui endossent le même manteau et pourtant, tous parlent la même langue. Ce que j'ai à vous dire ne saurait demeurer dans les oreilles des Frères d'Essania. Maintenant débute l'ère du partage total et beaucoup en seront choqués. Le Père réclame des hommes qui prient, des hommes qui guérissent mais aussi des hommes-le-vain, de ceux que l'on trouve au cœur même des peuples.

Le Maître se tut et son regard sembla se perdre en direction du lac, loin derrière les montagnes grises qui en bordaient l'autre rive.

- Il nous faut partir, dit-il enfin doucement. Nous avons tant à faire...

Et il lança un regard dans notre direction, nous faisant comprendre que notre présence était acceptée. Nous avions presque oublié celle des trois hommes qui couraient l'instant d'avant et qui s'étaient estompés, impressionnés peut-être par cette réunion de longues robes de lin que nous formions. Avant qu'ils eussent pu prononcer une parole, le Maître posa sa main sur l'épaule de l'un d'eux et questionna :

- Où me conduis-tu ?

- Chez mon fils, Rabbi, si tu le permets. Voilà deux jours que je te cherche. Il y a des pêcheurs et des marchands qui disent que tu es le Mashiah des anciens prophètes. Ils disent que tu peux tout... tout.

L'homme, âgé d'une quarantaine d'années, commençait à trembler et eut bien de la peine à poursuivre.

- Voilà deux années que mon fils ne marche plus... J'ai pensé que tu pouvais peut-être demander à l'Éternel...

Le Maître le regarda intensément, lui sourit et répondit simplement :

- Le principal, vois-tu, est que toi, tu aies déjà demandé à l'Éternel...

L'homme ne savait visiblement que penser et tout ce qu'il put faire fut d'indiquer le chemin de sa demeure à force de gestes confus. Notre petit groupe prit la direction de Capharnaüm dont nous n'étions guère éloignés. Le Maître marchait en tête, précédé de temps à autre par ceux qui requéraient sa présence et qui ne savaient quelle attitude adopter. Quant à nous, nous préférions rester un peu en arrière, le laissant en compagnie des quatre hommes qu'il nous avait présentés. Parfois, il se retournait et lançait vers nous un regard amusé mais aussi d'une infinie tendresse. Qu'avions-nous de plus à souhaiter ? Il nous semblait que les âges auraient pu s'écouler ainsi, s'effriter dans l'éternité et que tout pouvait attendre puisqu'il était là. Voilà sans doute des mots qui, aujourd'hui, paraîtront

bien naïfs à ceux qui découvriront ces lignes ; mais un mot n'a jamais su décrire une émotion intense, tout au plus parvient-il à la caricaturer, à la déformer en n'en projetant qu'un reflet parfois risible. La force de ces instants n'est pourtant pas la seule chose que préserve mon âme ; il existe autre chose de plus subtil encore et qui repose sur une sorte de connaissance concrète parfaitement incommunicable.

La matinée touchait à sa fin lorsque les pauvres habitations blanches et ocres de Capharnaüm, puis ses riches demeures, se profilèrent devant nous. Une petite troupe de gamins en haillons courut à notre rencontre et nous mena, comme si chacun était au courant, dans le dédale des ruelles. Nous passâmes devant des demeures sadducéennes aux impressionnantes colonnades de marbre. Une petite lumière bleue inondait la bourgade et il nous fut agréable de nous laisser guider jusqu'à un étroit passage situé derrière la synagogue. Les trois hommes firent halte devant une maison assez grande et montrèrent une large échelle qui donnait accès à une terrasse. Le Maître y grimpa sans plus attendre et nous nous décidâmes tous à le suivre.

La terrasse était vaste et bordée de grandes vasques de terre d'où s'échappaient des grappes blanches et violacées. De là, nous avions un magnifique point de vue sur la mer de Galilée dont les flots scintillaient par endroits. Nous vîmes aussi que, par d'autres échelles, il était possible d'accéder à d'autres terrasses et à des pièces intérieures. Nous n'allâmes pourtant pas plus loin : précédé des trois hommes, le Maître se dirigea immédiatement vers un angle à l'abri de deux hauts murs de torchis où avait été placé un lit de corde. Un homme jeune, peut-être d'une vingtaine d'années, y attendait allongé et appuyé sur les avants-bras.

- Voilà deux ans qu'il est comme cela, fit quelqu'un en s'avançant. Après de très fortes fièvres, il n'a plus jamais su marcher ni même se lever.

Le jeune homme se contenta de sourire et de nous saluer, ignorant, de toute évidence, l'identité de la grande silhouette blanche qui, déjà, lui prenait la main. Son regard, pourtant, changea d'expression lorsque le Maître s'agenouilla auprès de lui. Nous y trouvions étroitement mêlés l'interrogation et le saisissement. Qui étaient ces Nazarites qui franchissaient ainsi son seuil ?

Nous regardâmes le Maître porter sa main gauche au niveau du cœur et, de la droite, serrer plus fortement encore la main qu'il avait saisie. Il ferma les yeux et le paralytique s'allongea brusquement comme si une secousse venait de l'y contraindre, imposant à son corps les signes d'un long frisson. Nous nous tenions prêts à entonner quelque chant pour assister le Maître ainsi que cela se pratiquait dans la Fraternité mais déjà le poignet avait été lâché, les yeux s'étaient rouverts. Le jeune homme s'appuyait à nouveau sur les coudes tandis que deux larmes perlaient au coin de ses yeux. Il fit mine de s'étonner avec un léger sourire et un haussement de sourcils tandis que son visage, d'une extrême pâleur, montrait à quel point il était ébranlé.

Le Maître se leva alors et clama impérativement :

- Viens !

L'écho de sa voix se répercuta sur les terrasses voisines où nous aperçûmes que de petits groupes d'hommes et de femmes s'étaient formés çà et là.

Toujours parcouru de longs frissons, le paralytique posa ses deux pieds sur le sol et, dans un suprême effort, se dressa sur ses jambes.

Le silence était total, paraissant s'étendre à la ville entière. C'était un silence vivant qui avait englouti jusqu'au cri strident des nuées d'oiseaux qui planaient au-dessus du lac.

Alors, le jeune homme fit un pas, deux pas, par saccades puis commença à se déplacer sur la terrasse de long en large avec le regard d'un jeune enfant qui découvre la marche.

Ce fut une explosion de joie sur les toits voisins et nous entendîmes la nouvelle courir aussitôt de ruelle en ruelle. Le maître de maison, son fils, nous-mêmes restions muets. Sans doute avions-nous assisté de trop près à cet événement... Nous n'en saissions pas encore toute la portée.

Finalement, l'un des trois hommes qui nous avaient escortés put émettre un son.

- Rabbi, Rabbi !...

- Retiens bien ceci : il suffit à un seul homme de demander au Père pour qu'il soit exaucé, il suffit à trois hommes de demander en mon nom d'un seul élan du cœur pour que leur vœu se réalise... Je te l'affirme !

Le Maître fit un sourire, donna l'accolade aux trois hommes qui l'avaient cherché puis, sans attendre, se dirigea vers l'échelle. Il me sembla que mon esprit venait de se vider de toute substance ; je ne parvenais plus à penser, à formuler la moindre idée cohérente. Nous suivîmes tous le Maître et, en peu de temps, nous fûmes à nouveau dans la ruelle, engloutis par une petite foule chamarrée et bruyante.

Que s'était-il donc passé ? Certes, Simon et moi avions déjà vu de ces prodiges, certes nos longues années de soins dans les villages nous avaient déjà permis d'assister à quelques-unes de ces guérisons suscitées par un Frère, souvent âgé, qui s'abîmait dans les prières, les mains placées sur le front du malade. Certes encore, nous savions l'Esprit tout puissant, nous en avions maintes fois la vivante preuve au détour de chaque chemin, de chaque colline de Galilée et de Judée... Mais cette facilité, cette absence apparente de toute technique, cette promptitude à émettre l'onde d'Amour la plus pure...

C'était cela qui me bouleversait... et puis ce regard qui nous pénétrait tous jusqu'en notre racine première !

Nous eûmes bien du mal à nous extraire de la foule qui grossissait. Comment la chose s'était-elle colportée aussi rapidement ? Je pensais à un appel intérieur ressenti par les multi-

tudes, à un souffle d'intuition qui leur avait susurré quelque chose comme : « Il faut être là ! ».

Sans que nous l'eussions désiré, nos longues robes blanches nous associaient au prodige qui venait de se passer. Simon et moi, nous nous en sentîmes un peu gênés, nous ne méritions rien. Et il nous fallut toute la réserve des Frères, celle que l'on nous avait si longuement enseignée pour que nous puissions enfin, à l'aide de quelques syllabes chaudes, obtenir le calme que nos cœurs souhaitaient. Cette technique d'apaisement était considérée comme secrète au sein de la Fraternité. Il ne fallait, sous aucun prétexte, ni l'utiliser fréquemment ni la divulguer. Le son peut être porteur de silence ou de bruit, de paix ou de guerre. Il en est qui touchent l'âme des foules avec la rapidité de l'éclair. Tout est une question de souffle, de rythme et de volonté focalisée en un point précis. Cette connaissance était une arme à double tranchant, nous le savions. Elle pouvait aider à manipuler les masses et le peu de place qu'elle laissait au libre-arbitre nous engageait à ne l'utiliser qu'avec une extrême parcimonie.

Lorsque le calme fut rétabli, tous se mirent presque à chuchoter, commentant tranquillement ce qui venait de se produire... C'est alors, seulement, que nous nous rendîmes compte que le Maître ne se tenait plus parmi nous. Il y avait bien encore les quatre hommes qu'il nous avait présentés mais lui-même paraissait s'être évaporé. Nous tentâmes de faire de même, préférant à toute autre chose courir à sa recherche.

Ce ne fut qu'en fin de soirée que nous l'aperçûmes un peu en dehors de la ville, sur les bords du lac, à l'abri d'un esquif retourné. Un animal tournait autour de lui, c'était une chèvre à laquelle il paraissait murmurer quelques mots.

Des paroles de retrouvailles furent rapidement prononcées. Enfin, Simon osa le premier aborder ce que nos cœurs ne parvenaient à contenir.

- Maître, ce miracle...

- Quel miracle, Simon ?

Cette réponse prononcée à voix basse nous laissa cois.

- As-tu donc si vite oublié les enseignements du Krmel ?
Ce que le Père met en moi aujourd'hui ne doit pas te faire oublier que la loi de Nature demeure à jamais identique pour chacun de nous. Le vrai miracle, le seul, c'est la vie que nous respirons ; le vrai désespoir, c'est que tous les êtres de cette Terre ne la perçoivent pas. Ils passent à travers, sans saisir tous les petits ferments qui ne demandent qu'à devenir des forces réparatrices. Le miracle est pour l'aveugle du cœur, mes Frères, ne feignez pas de l'avoir oublié... Toute la force des mondes bouillonne à portée de votre main. Vous la voyez parfois scintiller dans le creux de vos poitrines alors que vous méditez et priez. Donnez une volonté, donnez des mains à votre cœur, ainsi vous la dirigerez là où on la réclame, et comme on la réclame. Vous ne la commanderez pas avec votre mental car elle est rebelle à tout ordre. Je vous l'affirme, pour manier toute onde de vie, il faut en être l'éternel amant, il faut se faire elle-même sans regarder derrière ou autour de soi. Puisez-la à souhait, mes Frères, car cette onde fraîche, le Père l'a mise à votre disposition dans le grand réservoir cosmique qui vous englobe. Ainsi, soyez-en certains, vous êtes *dans* la Force. C'est votre conscience d'être vous-même, petit être isolé des autres, et votre raison par trop analysante qui vous empêchent de la saisir en un éclair puis de l'insuffler dans la Matière qui appelle !

N'oubliez pas ma Parole, hommes qui cherchez ! Les techniques sont la discipline du corps et du mental, elles peuvent changer le cours des choses et des êtres, mais combien leur faut-il de temps ? Vous les suivrez ainsi jusqu'à un certain point... aspirant peut-être à la technique du cœur. Le cœur, lui, est simplement tout puissant... et à jamais ! L'homme l'étouffe ou l'écoute. Bien souvent hélas, il croit l'écouter alors qu'il le laisse à peine respirer sous les raisons et les excuses de son mental. Vous savez que je ne parle pas de ce cœur qui pulse en nous au rythme des saisons. Je parle de ce

soleil intérieur qui nous relie à la chaîne des mondes transcendants. Vous êtes dans l'univers de l'être, Frères, soyez donc maintenant dans celui du devenir. Abolissez les barrières car elles vous assujettissent aux techniques et au temps. Sachez demander simplement, sans vous soucier de la réponse, car la réponse est toujours la même : « Oui. » La Force de mon Père vous est acquise inconditionnellement, ainsi qu'à tout homme. N'entendez-vous pas seulement l'écho de Son vouloir éternel, de Sa Présence en vous ?

Nous nous taisions, osant à peine respirer pour mieux recevoir les flots de lumière que le Maître déversait en nos cœurs ! Chacun de ses mots était un monde à explorer, une étoile sonore et bleue qui tissait sa paix. Nous nous étions tous assis sur les grosses pierres de la berge ; le vent du large éparpillait nos cheveux. Le soleil se coucha enfin et nous crûmes bon de laisser le Maître.

Les jours qui suivirent, nous aperçûmes peu sa haute stature dans les rues de Capharnaüm. Nous croisâmes cependant à plusieurs reprises l'un des quatre hommes qui l'accompagnaient. Il avait l'allure d'un solide pêcheur et le sourire sans ambages des êtres loyaux qui se livrent tout entier dans un seul de leurs regards. Il dit s'appeler André et nous affirma que le Maître parcourait la région située autour du lac.

Nous résolûmes finalement de demeurer à Capharnaüm. Avec l'accord du Conseil des Frères de Jérusalem dont nous avions reçu des nouvelles, nous prîmes l'initiative d'édifier un petit bethsaïd près du porche qui se trouvait à la sortie de la ville sur la route de Magdala. Cela nous donnait un but immédiat et nous permettait d'attendre un signe. Souvent, au cours d'une conversation surprise sur le port ou sur les marches de la synagogue, nous entendions prononcer son nom. Beaucoup l'appelaient le « grand Rabbi blanc » ou encore le « Nazarite » et cela nous causait un peu de peine. Nous comprenions que beaucoup d'histoires plus ou moins vraies étaient déjà colportées à son égard. On parlait aussi d'autres guérisons accom-

plies dans les petits villages alentour ; un rabbin interrompit même violemment une conversation en ordonnant la méfiance. Ce qui nous gênait le plus, c'était les actions d'éclat des Zélotes que la rumeur publique nourrissait. Ces hommes réclamaient à tout prix un Mashiah brandissant le glaive.

Un matin enfin, nous reconnûmes le Maître assis sous un portail, près de la petite place. Une foule déjà nombreuse s'était placée un peu partout et l'écoutait parler de la seule Terre en laquelle ils devaient espérer. Une dizaine d'hommes, dont deux qui devaient appartenir à notre peuple, se tenaient directement à ses côtés.

Alors, tandis que la paix était distillée dans le sang des hommes un petit groupe de soldats romains fit irruption. À grands renforts de cris, le rassemblement fut dispersé...

Le Maître ne dit pas un mot, nous le vîmes seulement faire quelques pas et poser la main sur le front de la monture du centurion.

De façon irraisonnée, nous nous sentîmes soudain heureux. Peut-être comprenions-nous qu'une parole qui commence à déranger est une parole que l'on commence à entendre...

CHAPITRE IV

Nourritures et tabernacles

Le Maître logeait parfois dans notre bethsaïd mais il aimait à faire comprendre au peuple de Capharnaüm que son cœur n'appartenait pas plus aux Frères en blanc qu'au reste de la Palestine.

Ainsi, chaque fois que l'occasion s'en présentait, il acceptait l'invitation, de quelque personne qu'elle vînt. Tout d'abord, nous devinâmes autant de curiosité que de respect dans ces propositions faites au « grand Rabbi blanc ». Seuls Sadducéens et Pharisiens restaient nettement sur la réserve. Nous sentions, dans les grandes discussions animées éclatant souvent entre les colonnades de la synagogue, qu'ils s'interrogeaient sur la présence soudaine et le but du Maître dans la région. Que cherchait-il, lui qui était Nazarite mais qui n'observait pas la réserve des Nazarites, lui qui guérissait et osait se prétendre « fils de l'Éternel » ?

Le Maître dérangeait, son assurance gênait.

Au fil des semaines, sa présence devint familière à beaucoup sur les marchés et les ports des petites bourgades du lac. On savait même qu'à certaines heures il devait être à tel endroit... et il y était. Les prêtres en vinrent à se mêler aux discussions qu'il suscitait dans les foules. Son principe était de partir d'un détail de la vie courante, d'un fait qu'il remarquait

au « hasard » de ses pas et des êtres qu'il croisait. J'ai maintenant la conviction que ces « hasards » étaient, en quelque sorte, suscités par lui. Il avait la prescience de ce qu'il trouverait en chemin et du parti que la Parole à propager pouvait en tirer.

Nous ne pouvions le suivre partout car le bethsaïd, qui prenait une importance croissante, exigeait beaucoup de notre temps. Cependant, à chaque fois que cela était possible, nous le côtoyions discrètement dans les ruelles de Capharnaüm où sa promenade quotidienne devenait un rite.

Il me souvient de l'une d'elles alors que le petit marché des arcades s'éveillait. Les marchands dans leurs amples robes couleur de terre déballaient encore les denrées tandis que les pêcheurs aux tuniques courtes disposaient sur de larges dalles leurs cargaisons de poissons argentés. Enfin, il y avait les chameaux et les ânes qui piétinaient, indésirables partout où on les menait. Le Maître s'arrêta devant un étal là où, sous le soleil encore frais, quelques hommes se disputaient les parts d'un mouton.

- Plût à mon Père que vous vous disputiez ainsi pour l'application de Sa Parole, fit-il avec un air de provocation amusée.

Cette remarque égaya beaucoup les acheteurs. Ils éclatèrent de rire et, aussitôt, un petit cercle se forma autour du rabbi qui aimait plaisanter.

Je remarquai la robe chatoyante, les lourdes bagues d'un Sadducéen. L'homme ne semblait pas mécontent de bénéficier d'un entretien qui, en d'autres circonstances, aurait peut-être coûté à sa réputation. Les plaisanteries fusèrent de toutes parts mais, d'une voix forte et souple, le Maître coupa court.

- Ma plaisanterie n'est pas une moquerie, mes Frères ; j'apprécie cette ardeur que vous avez à rechercher la nourriture. Mon Père aime à vous voir entretenir ce corps qu'il vous a donné pour supporter votre âme.

Ces paroles surprirent car le silence le plus total s'installa immédiatement. L'habitude voulait que les prêtres, les docteurs et les « autres » prêchassent le jeûne.

- Regardez, mes Frères, cette belle et grande maison que vous avez édifiée à l'Éternel, dit-il en montrant un angle de la synagogue. Regardez ses colonnades sous lesquelles vous écoutez discourir de la Loi. Vous les apercevez d'ici... Voyez comme elles sont robustes ! Pensez à l'amour et à la force que vous ou vos pères avez mis à en tailler les pierres de base. Eh bien, je vous le dis, votre corps est semblable à cette maison qui s'élève vers les cieux. Il possède toute la valeur et les promesses d'une pierre angulaire. Ainsi, l'homme doit travailler la base qui lui permet de s'élever vers le Royaume.

Que penseriez-vous pourtant d'un bâtisseur qui résumerait son art dans le fait d'empiler toutes les variétés de pierres sans discernement ? Que penseriez-vous d'un bâtisseur qui ferait fi de leur sens de taille, qui ignorerait l'usage de l'équerre et du ciseau procurant à l'œuvre la ciselure qu'elle mérite...

Vous le traiteriez d'insensé. Aussi, je vous l'affirme, mes Frères, faites en sorte que le Père qui vit en vous n'ait pas à se plaindre de Sa demeure. Je ne prêche point pour la dimension ni la quantité des pierres que vous faites vôtres, je prêche pour le cœur qui vous permet d'en estimer le sens et la destination. Je parle aussi pour le cœur qui vous aide à en comprendre la provenance. Ainsi, vous ne détruirez point pour ce que votre corps réclame sans vous être assuré de la finalité constructive de ce geste. Vous aimez la chair de l'animal, mais prenez garde à ce que l'animal n'imprime point trop votre chair et n'y glisse sa vitalité première.¹

C'est la force que votre âme impose encore à cette Terre qui vous fait désirer un tel aliment. Que ceux qui le peuvent se souviennent ici des paroles de l'ancienne Écriture : « Je vous

¹ Allusion certaine au corps éthérique animal présent dans les viandes mais qui se voit diminué dans les tissus des animaux saignés.

offre toute herbe portant semence et qui est à la surface de la Terre entière et tout arbre possédant en lui du fruit d'arbre et portant semence : ce sera votre nourriture.¹ »

- Veux-tu dire, Rabbi, que nous devons bannir toute viande ?

- Je veux dire qu'un cœur prêt trouve de lui-même le chemin et peut s'y tenir sans qu'il lui en pèse. Si ton corps réclame la chair de l'animal, donne lui la chair de l'animal mais sache qu'en elle comme en toute chose, tu absorbes une parcelle du Père, un grain de Sa Vie qui a germé avec amour et t'est donné avec amour.

Ces paroles, qui reflétaient l'opinion de la Fraternité, créèrent un certain remous dans l'attroupement. Quelques-uns eurent même un mouvement d'humeur ou de moquerie et partirent. Des questions fusèrent de toutes parts mais celui qui devait être Sadducéen imposa la sienne.

- Comment peux-tu dire, Rabbi, que l'Éternel demeure au fond de chaque chose. Si cela était, comment oserais-je encore manger ?

Des hommes sourirent et le Maître fendit la foule pour s'approcher du petit étal où les carrés de viande s'empilaient. Il en saisit un promptement et le tendit à qui en voulait. Chacun se taisait ; tous ignoraient ce que cela signifiait. Alors, dans la paume du Maître, de minuscules flammèches blanches et bleues commencèrent à apparaître puis à crépiter sur le pourtour du morceau de viande. On aurait dit un gaz enflammé ou quelque secrète énergie qui s'envolait, puis se dispersait en petits souffles de vie.

La foule recula d'un pas.

- C'est un magicien, entendis-je crier quelque part, il faut prévenir le Sanhédrin !

- Où voyez-vous de la magie, mes Frères ? Vous vouliez une réponse et c'est votre Père lui-même qui vous a parlé. Le

¹ Voir Genèse 1,29.

croyez-vous si lointain qu'Il ne puisse vous entendre ? Ainsi, je vous l'affirme et que ces paroles demeurent en vous à jamais : Chaque jour de votre vie, vous vous nourrissez de mon Père qui se veut vôtre, vous prenez Sa vie. Soyez-en donc les purs tabernacles. Apprenez à transformer l'amour des appétits matériels en amour pour l'Éternel qui dort en ce que vous convoitez. De cette façon, vous connaîtrez le Divin qui brille en chaque chose. Voilà le commencement du vrai chemin...

Il y eut une bousculade, puis nous entendîmes les noms de Jean, d'André, de Jacques et de bien d'autres qui s'interpellaient. Un petit groupe parut faire rempart autour du Maître qui s'en dégagea rapidement.

Deux femmes et trois hommes jouaient des coudes au milieu de l'attroupement qu'ils ne parvenaient pas à percer... À cet instant, j'aperçus la longue silhouette blanche se diriger lentement vers eux, leur imposer la main sur le front, se faufiler entre deux étals de bois et s'estomper dans la ruelle. Nous ne la suivîmes pas, commençant à comprendre par expérience son désir régulier de solitude. Alors, timidement, nous tentâmes d'expliquer à quelques-uns qui s'attardaient ce que nous pensions que le Rabbi avait voulu dire.

André, Jean et les huit autres qui les accompagnaient essayèrent de faire de même et peut-être leurs pauvres robes rapiécées leur facilitaient-elles la tâche, les rendaient-elles plus crédibles ? Aux yeux de beaucoup, nous représentions une philosophie et cela nous faisait mal... Nous n'osions trop nous rapprocher d'André et de ses compagnons. Le Maître semblait les avoir choisis, testés peut-être individuellement. Quant à nous, notre destination précise serait-elle jamais fixée ?

« La patience forge les âmes, nous répétons-nous, puisse-t-elle aussi ne pas les émousser ! »

C'était le jeu de nos égos, nous en étions conscients, mais il s'en fallait de peu qu'il ne voilât à certains le bonheur coulant à flots dans les ruelles de Capharnaüm.

Le lendemain dirigea nos pas vers la montagne. Il nous fallait quelques herbes indispensables à des décoctions. Avant l'arrivée des mois torrides, la cueillette s'imposait à l'aube, à l'heure précise où la force montant du sol fait perler ses diamants au creux des calices. Un des usages des membres de la Fraternité était de se rouler nus dans la rosée matinale. Cette pratique avait, assurait-on, la propriété de recharger les corps vitaux, de leur donner une jeunesse que beaucoup de potions cherchaient en vain. La tradition nous apprenait depuis toujours qu'en cette rosée étaient enclos un peu du Père cosmique et de la Mère terrestre. C'était, en quelque sorte, le mariage d'une même force différenciée, l'union de deux principes apparemment contraires. De ce mariage pouvait naître un or liquide pour peu que l'on ne manquât pas le fugace instant où le soleil darde son premier rayon.

Nous étions quatre, deux femmes de la Fraternité, Simon et moi. En chemin, à flanc de colline, nous croisâmes un homme d'allure élancée et aux cheveux très bruns. Il nous adressa un salut sonore et nous reconnûmes immédiatement en lui un des compagnons d'André. Il se dirigea dans notre direction avec une vivacité surprenante et sa tunique rouge mi-longue claquait dans le vent frais. Était-ce nous qu'il voulait voir ? Comment nous savait-il là ? C'était en effet nous qu'il cherchait, ou plutôt qu'il était certain de trouver.

- Le Maître se trouve là-haut si vous désirez le rencontrer, dit-il sans plus. Et d'un doigt, il indiqua le sommet arrondi de la montagne, piqué de grosses pierres grises. Il ne nous en fallut pas plus pour couper à travers les petits buissons épineux, les chardons et le myrte, faisant fuir à notre approche des brebis éparses.

Le Maître était effectivement là. Adossé à ce qui restait du tronc d'un grand arbre, il conversait avec deux de ceux que nous ressentions maintenant comme ses proches disciples. Nous lui fîmes le salut de la Fraternité et il nous répondit de même. Nous ne savions comment prendre part à la discussion

mais il fut aisé de comprendre que celle-ci était le prolongement de ce qui s'était dit la veille, en ville.

- Apprenez aux hommes à travailler la base de leur être, disait le Maître avec des accents qui ressemblaient à ceux d'un chant... Vous voulez que ces hommes aient des ailes alors qu'ils n'ont pas encore de pieds ! S'ils ne reconnaissent pas la Terre comme leur Mère nourricière, attendez-vous à ce que, leur existence entière, ils soient désespérément en quête de mon Père.

L'un de vos rôles, à vous dont les cœurs aspirent à ouvrir les autres cœurs, est d'apprendre au peuple de la Terre à se purifier par la base. J'entends par cela à se persuader de la Divinité qui réside dans la plus infime des choses et à se comporter en conséquence. Les résultats que vous obtiendrez pourront vous sembler aisés mais ne vous y trompez pas car la persuasion est facile : Celui qui parle avec cœur manie tout le poids des mots.

Votre tâche ne sera donc point tant de persuader que de faire comprendre et, je vous l'affirme, il existe un univers entre ces deux termes. Celui qui se dit persuadé est celui qui reste le jouet de son intellect et que les mots font basculer au gré des philosophies. Celui qui, au contraire, comprend est celui qui connaît parce qu'il plonge dans sa propre essence.

« Ainsi, direz-vous au nom de mon Père, contemplez-vous vous-mêmes dans votre être intérieur, vous qui cherchez sans savoir que vous avez déjà trouvé, vous qui êtes déjà hommes et possédez tout en vous. » Mais prenez bien garde, mes Frères, de n'enseigner que ce que vos âmes sont aptes à vivre ! Que la coupe de votre amour ne soit pas pleine à demi... car bien peu pourraient y boire. Je vous le demande donc au nom de tout Ce qui nous fait vivre ces instants : Réformez vos corps afin de transcender ceux des multitudes. Sachez manger le suc éternel de tous les aliments de la terre. Que vos repas soient autant de cérémonies. L'art primordial de l'homme vrai

est d'apprivoiser la nourriture, de la faire vibrer au rythme de son corps.

Ce ne sont point des phrases que je vous offre là mais la description d'un phénomène concret bien qu'infiniment subtil. Apprivoiser l'aliment, c'est apprivoiser ses pensées. Vos pensées sont la seule force qui empoisonne ou purifie votre nourriture. Ainsi donc, si vous pouviez voir les lieux et les circonstances de votre création céleste, vous n'oseriez plus donner à votre corps ne serait-ce qu'un quart de ce qui le nourrit habituellement... Il vous faut vivifier la matière en la mangeant. Il vous faut comprendre aussi qu'en la mangeant vous servez le grand dessein de la Création, car vous avez le don de sublimer ce que vous absorbez. Ce n'est pas le travail de votre corps qui doit vous paraître essentiel en cela mais celui de votre esprit que vous appelez à vous et qui imprime ses ordres à votre flamme éthérique. Je vous le dis, Frères, votre amour peut commander à votre être éthérique de modifier les particules vitales de tout aliment ; il peut lui donner l'influx qui transmue ces particules en vue d'autres incarnations dans les règnes qui sont les leurs. Comprenez donc à quel point la responsabilité de l'homme de cette Terre est grande. Il est le milieu des échanges, le champ de transmutation des forces...

- Maître, interrompt celui qui nous avait servi de guide, qu'en est-il du vin ? Nombreux sont les marchands d'origine grecque qui viennent dans la région et qui soutiennent que cette boisson est sacrée ; cependant, nous voyons tous comme elle prive de la raison...

- N'as-tu pas résolu toi-même le problème, Jude ? Un homme sans raison ressemble à un navire sans gouvernail. Cependant, ce qu'affirme le peuple grec n'est pas dénué non plus de tout fondement. Il en va de la Grèce comme du Pays de la Terre Rouge ; cette contrée reste une héritière privilégiée des connaissances de la Terre d'Atl même si, il y a des milliers et des milliers d'années, elle lui était insoumise.

La préparation des boissons fermentées fut introduite parmi les hommes à la fin de la domination du continent d'Atl. Les Élohims de mon Père virent que les humains, dans leur grande majorité, étaient tombés dans une matérialité excessive. Les prouesses que la pratique des rites leur permettait d'accomplir ne se voyaient même plus accordées à l'omniprésence de la Grande Force. On dominait par la volonté sans plus avoir conscience des royaumes où celle-ci agit. L'être perdait peu à peu la notion de ses états de conscience supérieure.

Sous l'impulsion des Étoiles, un grand prêtre de l'Un, du nom de Mayan, enseigna alors la fabrication d'un liquide fermenté à base de graines. Celui-ci permettait, au cours de certains rites et dans certaines proportions, de faire l'expérience de la multiplicité des corps habitables par l'homme. Ce n'était pas le vin que nous connaissons aujourd'hui et que les humains découvrirent eux-mêmes plus tard, par analogie. Ce liquide, mes Frères, pouvait être un artisan de rédemption par les portes qu'il ouvrait à une époque donnée¹. Je peux vous affirmer qu'il fut cet artisan parce que sa préparation et son absorption faisaient l'objet de rites précis que l'on respectait dans un état d'esprit proche de celui que je vous ai enseigné.

Maintenant que vous connaissez ces choses, dites-moi si l'usage du vin vous semble encore aujourd'hui souhaitable puisque le peuple a repris conscience d'une dimension supérieure de son être... bien que sa connaissance demeure très confuse.

- Il nous faut donc bannir le vin, Maître !

- Je n'ai pas dit cela, Jude. Il faut te conformer, dans une certaine mesure, à l'époque qui est la tienne. Si tu veux être écouté, ne sois pas trop différent d'autrui. La différence que l'on entretient volontairement s'annonce souvent comme la

¹ Voir ici l'antique usage de la cervoise, de l'hydromel, de l'ambrosie et du soma.

racine d'un orgueil inexpugnable ! Si tu veux que l'on écoute la Divinité qui loge en toi, ne chasse pas complètement l'humain qui Lui sert de support. Le non-respect de cette règle, je te le dis, fera que l'on te craindra plus que l'on ne t'aimera. Ce que tu annonceras et accompliras sera immédiatement dispersé par le vent.

Ainsi, Jude, mon Père a mis en moi toute la Force promise à l'Homme mais aussi les attributs de l'humain... Je boirai du vin que l'on m'offrira. Ma volonté en limitera seule la quantité. Je suis le Réconciliateur, mes Frères, non le prophète des ascètes de la montagne !

Sur ces paroles, le Maître se leva et se mit à marcher sur la crête de la haute colline.

- Que vous importe si l'on ne sait plus préparer le vin ! Il vous suffit, à vous, de savoir le boire en vous souvenant de mes paroles. Le bien d'un âge peut être le mal d'un autre. Ce n'est que lorsque vous aurez réalisé le Divin en vous que vous fondrez ces deux notions en votre être, les dépassant par le jeu de votre amour.

Qu'attendez-vous pour sublimer en un point de votre être les deux tendances duelles ? De la rencontre de la Terre et du Cosmique naît, depuis toujours, l'image cruciforme du choix. Sachez vous placer en son centre ; le feu solaire de mon Père réside là et c'est là qu'en vous fleurira la quintessence...

Un sentier de muletiers nous conduisait en direction d'un groupe de cèdres. Le soleil ne se décidait pas vraiment à percer la brume matinale et, tout en marchant, nous contemplions le lac qui ne pouvait se défaire d'une lumière bleutée presque aveuglante. Sans doute faisait-il frais sur ces hauteurs... Il ne m'en souvient plus, et qu'importe aujourd'hui ?

C'est en ces instants de marche silencieuse que Simon et moi-même comprîmes nettement qu'il y avait deux formes d'enseignement dans la bouche du Maître. L'une s'adressait au peuple de Palestine dans son ensemble, l'autre à un groupe d'hommes et de femmes plus restreint dont, jusqu'à cette heu-

re, nous avions le bonheur de faire partie. Nous crûmes quelque temps que cela était accompli de façon à créer une École réservée à une élite mais il n'en était rien : le Maître voulait parler aux hommes selon l'entendement de chacun, et qui sait si certains parmi les dix qui le suivaient plus particulièrement à cette époque ne bénéficiaient pas, quant à eux, d'une troisième forme d'enseignement...

Ces apparentes différences comptaient peu pour nous. Nous avions appris à y voir une illusion de plus, un tour de notre mental qui, sans cesse, se plaît à tout accaparer pour diviser. La Parole que nous buvions ressemblait à un escalier qui nous emmenait très loin. Sur quel degré nous plaçait-elle ? Cela finit par nous importer peu puisque l'escalier se voulait Un... Nous cheminions à côté d'un soleil et cela nous était Tout !

CHAPITRE V

L'arbre aux sept racines...

Nous les retrouvions de ville en ville, de Magdala à Tibériade... Dans les foules, de curieux visages attiraient notre attention. C'était tantôt celui d'un riche propriétaire, d'un pêcheur et de sa famille, celui d'un vagabond de passage ou d'un marchand, l'air gêné de s'attarder.

Trois mois s'étaient écoulés depuis notre arrivée sur les bords de la mer de Galilée et nous nous apercevions qu'un noyau encore informel se créait autour de la silhouette du Maître. Personne ne se connaissait ou, du moins, personne ne paraissait se connaître. Pourtant, tout portait à croire que de vieilles âmes se retrouvaient là sous les masques trompeurs des rôles terrestres et des karmas. Nous en avions l'informulable conviction. Elles se croisaient, ces âmes, se croisaient et s'enchevêtraient, ne sachant encore manier que le langage du silence. Pendant ce temps, Celui à qui nous dédions tous nos souffles continuait plus que jamais de parcourir la région avec une rapidité surprenante, en s'attardant au cœur de chaque bourgade, le long de chaque rive. C'était comme s'il voulait en apprécier les différentes ambiances et y laisser une trace tangible de son passage. Les guérisons et les discours publics ne se comptaient plus... On vit arriver des groupes d'hommes et de femmes en provenance de Samarie, de Judée et qui éta-

blissaient des campements. Les autorités militaires et religieuses faisaient la sourde oreille tant il est vrai que les paroles du « Nazaréen » tendaient à l'apaisement général et semblaient à l'opposé de tout désir de pouvoir. Ce n'était sans doute, aux yeux de beaucoup, qu'un prophète de plus...

Peu de Frères Esséniens se manifestèrent à nos côtés. Nous savions qu'il devait en être ainsi car la plupart recevaient des ordres pour éviter de fréquenter trop ouvertement le Maître. Ces décisions étaient issues du haut Conseil de Jérusalem qui les tenait lui-même d'Héliopolis. Il était de plus en plus clair que l'Envoyé devait rester pur de toute doctrine déjà existante, même si le corps de Jésus le rattachait à jamais à la Fraternité. Quant à nous, nous recherchions des heures et des lieux discrets pour nous rapprocher de lui, n'hésitant pas, comme il nous l'avait conseillé, à troquer notre robe contre la tunique d'un pêcheur ou de tout autre homme du peuple.

C'est ainsi vêtus que nous le rejoignîmes plusieurs fois sur la rive du lac en direction de Magdala, à l'écart de toute habitation. Jude, une fois de plus, nous servit de guide. En chemin, celui-ci nous parut en proie à une vive excitation. Ainsi que certains hommes que nous avions rencontrés, il attendait une action d'éclat. Il fallait, clamait-il, que toute la Palestine bouge et que, sous la multitude des guérisons, chacun se rende à l'évidence. Il fallait, ajoutait-il, que nous puissions nous joindre aux Zélotes afin « d'associer Force et Foi ». Nous nous taisions, un peu troublés par les réactions d'un homme que nous avions supposé plus éloigné de ces idées. Pourquoi avait-il été choisi, lui qui paraissait avoir au cœur plus de révolte que de paix ?

À peine fûmes-nous arrivés devant le Maître que tout se passa comme si celui-ci avait percé le secret de nos interrogations. Une quinzaine d'hommes attendaient déjà à ses côtés, assis sur les galets du rivage, et il en vint d'autres encore, peut-être cinq parmi lesquels nous reconnûmes des profils aperçus çà et là.

- Qui croyez-vous que furent, de tout temps, les Envoyés du Très-Haut ? dit immédiatement la haute silhouette blanche qui se tenait dos à la mer. Ils furent moins philosophes qu'hommes de combat... Je lis la surprise sur vos visages, mes Frères... Mais savez-vous bien ce que peut être un homme de combat ? C'est un homme qui ignore le repos... Un de ces ouvriers, orfèvres de l'âme, que les terrains les plus incultes n'effraient pas. Que reste-t-il des paroles si elles ne sont que la promesse des faits ? Que reste-t-il des paroles si les faits les trahissent ? Que le discours soit donc en même temps l'acte... Comprenez bien ceci : un mot peut être une pleine charge d'amour qui court à la rencontre de l'humanité ; je veux parler d'un monde tangible qui en pénètre un autre. Lorsque le mot se fait acte, le but est atteint car il transmute.

Voilà donc la seule énergie que vous devriez manier, la seule qui ait quelque puissance puisque c'est la seule qui crée. L'épée céleste ne saurait avoir d'autre silhouette que celle de la pointe de votre cœur. Par la connaissance de cette loi, la bataille vous est acquise avant même qu'elle ait débuté ; elle prend la forme d'un don. L'amour, je vous l'affirme, ignore jusqu'à la force d'écartèlement qu'il trouve face à lui puisque la victoire est formulée depuis toujours dans le monde auquel lui seul a accès...

Le Maître observa quelques instants de silence et, au creux de nos poitrines, se mit à résonner le ressac des vagues sur les galets bleutés.

La haute silhouette se détachait de la masse sombre des flots avec un éclat tel qu'il nous fallait presque baisser les yeux... Ce n'était pas de la soumission... On ne se soumet pas à l'amour vrai, on le fait soi. C'était une prise de conscience du chemin qui restait à parcourir. Nous nous sentions à la fois gigantesques et minuscules ; quelque chose bouillonnait dans nos êtres, une décoction d'orgueil et d'humilité. Une voie royale s'ouvrait à nous mais il fallait l'emprunter avec la simplicité réclamée par un sentier de muletier.

À nouveau, la voix profonde nous fit lever la tête.

- Voici des jours et des jours que je vous entretiens de mon Père, de l'amour, du cœur de l'humanité entière. Je sais que certains y voient des images, des reflets, peut-être lassants, des mondes invisibles, et la question se pose : Que faire afin que les images mentales créées par chacun à partir de ces mots soient ressourcées, afin qu'elles ne demeurent plus des coques vides que l'on tente de remplir à l'aide de concepts philosophiques ? Je vous l'affirme, il faut commencer par rétablir ce courant qui vous relie à la Nature. Tant de formes de vie explosent de joie sous vous, au-dessus de vous, et vous les avez oubliées !

Retenez ceci : l'homme est une variété d'arbre de plus sur cette Terre. Le cosmos l'a doté de sept racines et de sept branches. Parfois, sa conscience en soupçonne quelques-unes et fait éclore quelques bourgeons... mais dans un tel désordre !

Ses sept racines sont les forces terrestres qui l'alimentent.

À l'inverse du végétal, elles sont visibles et ont pour nom Racine-Mère, Racine-Terre, Vie, Joie, Soleil, Eau et Air. Ce sont les canaux de nos nourritures, mais aussi tout un petit peuple d'êtres qui nous distillent les sucs de la Grande Matrice.

Ses sept branches, quant à elles, se développent et veillent dans l'éther transcendant. Elles se nomment Père cosmique, Fluide éternel, Force créatrice, Paix, Puissance, Amour, Sagesse.

Ainsi, vous ressemblez à l'arbre qui cherche encore de quelle façon harmonieuse il se développe et qui se divise en deux tendances que son tronc, avec ses écorces trop rugueuses, ne lui permet apparemment pas de réunir...

Pour un temps, afin que les sèves terrestres et cosmiques vous inondent, voici quelles sont les règles de vie...

Nous nous regardâmes tous et le Maître s'interrompit. Jusqu'alors, il nous avait toujours parlé d'un amour total et immédiat qui pouvait investir notre être dès l'instant où nous

en acquérions une conscience parfaite. Il suffisait d'aimer, non d'adopter de nouvelles disciplines.

- Que voulez-vous aimer ?

Le cours de nos pensées était pénétré...

- L'amour total auquel vous aspirez à boire ne sera jamais un amour vague et incontrôlé. Il suit les lignes de forces qui lancent leurs ramifications dans l'Univers entier. Ainsi, pour un temps, apprenez à reconnaître ces canaux, à les domestiquer afin qu'ils deviennent le simple prolongement de votre corps.

Ce n'est pas une discipline que je vous impose, mes Frères, mais plutôt la clé d'une purification que je vous propose afin qu'en pleine confiance vous vous sentiez alliés de mon Père.

Pour cette raison, pendant trois lunes, vous pratiquerez deux méditations quotidiennes et vous n'absorberez rien de ce qui a péri par le feu, l'eau ou le gel, rien de ce qui a été préparé à une température supérieure à celle du corps humain.

Sachez qu'aucun détail n'est arbitraire. Toute chaleur se situant au-delà de celle du sang humain détruit les qualités premières et impalpables de la vie génératrice¹...

Ces indications marquèrent le deuxième stade de notre prise de conscience. Afin de faire l'expérience concrète de la lumière intérieure, il nous fallait réformer notre façon de vivre. Le Maître ne désirait pas, ainsi qu'il l'avait bien précisé, former des ascètes mais modifier des habitudes. C'était aussi la remise à l'honneur d'anciennes règles généralement restées lettres-mortes et dont il connaissait les effets profonds.

Deux fois par jour, nous pratiquâmes une méditation dirigée dans la cour du bethsaïd. Quelques dattiers nous protégeaient des rayons du soleil et, bien souvent, nous devinâmes une grande présence blanche à nos côtés. Nous savions qu'Il

¹ Nous dirions aujourd'hui qu'il s'agissait d'une alimentation « crudivore » adaptée à l'époque et au pays en question.

était là et, peut-être aussi, loin de nous, dans quelque barque ou sous quelque tente perdue dans la montagne où Il parlait de son Père. Alors, nous nous sentions heureux dans l'application de ses conseils.

Le jour sacré de la Fraternité avait été, de tout temps, le vendredi ; c'était le jour consacré à Lune-Soleil¹. C'est ce jour-là qui nous fut indiqué pour entreprendre la purification des différents flambeaux de notre être. Dès le lever du soleil, nous devions nous réconcilier avec les nombreuses forces de la Nature, en poussant plus loin les rites enseignés par la Fraternité.

Le Maître désirait avant tout que nous affinions la constitution éthérique de nos corps par le travail orienté de la volonté. Il nous enseigna, en effet, que les ondes du vouloir humain indisposaient, la plupart du temps, les êtres qui évoluent à l'intérieur de l'élément Terre. Nous comprîmes que l'homme se coupait de ses racines, ne fût-ce que par ce que nous appelons aujourd'hui des « parasites » et dont il imbibe la matière même qui le porte. Voici les sujets de méditation qui nous furent donnés par le Christ-Jésus et que nous dûmes mettre en application pendant près de trois mois, jour après jour.

Le vendredi matin devait être consacré à des exercices respiratoires pendant lesquels notre esprit se fixait sur l'absorption des énergies subtiles. Le soir du même jour, notre tâche consistait à méditer sur le Père cosmique et sur l'union que nous devions espérer avec Ses courants créateurs.

Le samedi matin était consacré à la Racine-Mère et nous tentions de comprendre intimement l'unité de notre organisme physique ainsi que la vocation nourricière de la Nature tangible. Nous méditions essentiellement sur la base de la nourriture et sur le phénomène de l'absorption.

¹ Aujourd'hui encore le nom « vendredi » est toujours relié étymologiquement à Vénus.

Durant la soirée de cette même journée, nous nous penchions sur la portée de l'expression « Éternité de l'existence » et nous tentions, en état de réceptivité, de développer la prescience des événements.

Venait ensuite le dimanche, consacré à l'Esprit de la Terre et à tout pouvoir de génération tant au niveau de la Nature que de l'être humain. Nous percevions et essayions d'utiliser l'énergie de base appelée Kundalini ; nous en dirigions le feu dans un but de régénération personnelle en le guidant à travers chacune de nos glandes endocrines.

C'était donc le plus naturellement du monde que, le soir de cette même journée, notre méditation s'orientait vers l'idée de créativité et vers l'importance des arts pour le plein épanouissement de la Conscience. Nous devions rechercher l'émission du plus pur flot d'amour dont nous étions capables.

Lorsque le soleil se levait sur la journée du lundi, nous remercions la vie et tentions de pénétrer l'harmonie, le parallélisme du microcosme et du macrocosme. Cette réflexion, qui était aussi implicitement prière, devait se conclure par un contact prolongé avec un arbre adulte dont nous enserrions le tronc dans nos bras. On voit aujourd'hui dans cet acte un symbole mais, pour celui qui sait, c'est bien plus que cela.

Le soir arrivé, nous invoquions intérieurement l'esprit de la Paix, lequel n'est pas non plus une idée ou un symbole mais un égrégora dont nous pouvons espérer aide.

Le mardi matin, quant à lui, était consacré à la notion de joie par la contemplation des beautés de la Nature. Notre conscience devait ainsi faire l'expérience de l'un des visages de la sérénité qui nous permettrait, dans la soirée, de nous charger de tous les influx planétaires. Nous dirigions mentalement le rayonnement des planètes vers les organes qui leur correspondent dans nos corps.

Nous procédions de même dès les premières heures de la matinée suivante avec le soleil dont nous nous efforcions de percevoir l'action intime sur notre peau puis sur ce que l'on

nomme les chakras. C'était l'exercice, par excellence, permettant le développement de toute capacité de guérison. Il se concluait, dans la soirée, par une méditation sur cette forme d'amour qu'est la compassion.

L'aube du jeudi nous voyait, quant à elle, réfléchir à la circulation de l'eau dans l'univers. L'idée maîtresse était celle des cycles éternels et du renouvellement, ce qui, par analogie, devait nous amener à une perception du flux sanguin dans notre corps et à une compréhension de ses lois fondamentales. Notre organisme devenait un monde parcouru par des rivières régénératrices. Il nous fallait contrôler la qualité de notre sang par l'analyse de notre âme. Cela nous amenait naturellement, le jeudi soir, à tenter l'expérience de la Sagesse. Le Maître attendait de nous que nous fondions notre esprit dans l'océan cosmique.

Près de trois lunes, ainsi qu'il a déjà été dit, s'écoulèrent donc de la sorte. Nous ne devions en aucun cas « forcer » nos méditations, faute de quoi le résultat eût été nul. Cette façon d'être, très proche des idéaux que Zérah avait essayé de nous faire approcher, nous métamorphosa tous avec une sûreté étonnante. Il faut cependant signaler que nous ne devions, en aucun cas, être reclus. Une fois les exercices achevés, nos occupations quotidiennes se poursuivaient. Nous continuions de soigner les malades qui nous arrivaient de toute la contrée et nous nous mêlions aux foules qui écoutaient de plus en plus souvent le Rabbi face à la synagogue ou sous les porches.

Alors que nous terminions cette « mise au diapason » avec l'esprit de la Terre, survint un événement qui signifia beaucoup...

Il arrivait souvent, à la fin de nos exercices de méditation soutenue, que la perception de notre corps physique nous échappât. Nous savions concrètement que nous habitions une coque et qu'il s'en fallait de peu pour que celle-ci disparût sous nous, laissant notre âme flotter vers des rivages d'une indicible beauté. Simon et moi-même en avons fait plus d'une

fois l'expérience, que ce fût, lui au Krmel, ou moi en compagnie de Zérah. La Fraternité enseignait officiellement la multitude des royaumes de l'âme transcendante ou dominée encore par l'égo et nous ne trouvions là rien que de très naturel, heureux de toucher du doigt une nouvelle fois ce que les philosophies s'efforçaient de prouver par la rhétorique. La vérité est, nous disions-nous dans ces instants, qu'il n'y a rien à prouver mais que tout est à vivre. Ce ne fut donc pas le fait de quitter notre corps adossé à un petit muret de briques de terre qui grava dans mon esprit cette matinée du mois de Tishri¹.

Pendant quelque temps, mon être de lumière flotta au-dessus des rivages du lac parmi les feuillages des oliviers. Les pastels de la Galilée se changeaient en un arc-en-ciel de paillettes cristallines. Je ne désirai rien d'autre que de me laisser bercer par ce mystérieux *astral* qui guide sans but apparent les âmes encore proches de la Terre...

Soudain, ce fut l'éblouissement : les eaux, les labours, les oliveraies s'évanouirent... Au-dessus de moi, il n'y avait plus qu'un gigantesque cône de lumière qui m'appelait et m'engloutissait. Cela se prolongea bien peu de temps, en vérité, juste ce qu'il faut à un cœur pour s'ouvrir face à une vague d'amour...

Je me retrouvai dans une immense salle aux innombrables colonnes plus transparentes que le cristal. Je sentais tout vibrer et je songeai à un palais vivant, à quelque lieu insoupçonné de notre chair, où l'âme perçoit la caresse de la Divinité. Dans ce décor de lumière se tenait le Maître, les mains rituellement croisées sur la poitrine.

- Vois, Myriam, dit-il sans seulement entrouvrir les lèvres, ce lieu est la concrétisation de tous nos désirs de Paix. C'est un lieu de Force, un de ces lieux où la pensée se

¹ Vers la mi-septembre.

décuple, où l'amour se multiplie à l'infini. Dorénavant, pendant votre sommeil, toi et tous ceux qui entendent l'appel de mon Père, vous vous assemblerez ici, je serai parmi vous et nous élaborerons le chemin. Il appartient à chaque homme de la Terre de s'édifier semblable sanctuaire où, chaque nuit, il peut œuvrer pour l'humanité. Il faut le vouloir, Myriam ; il n'est que l'amour et la volonté pour créer des mondes et des palais de Paix. Il est si facile de construire vraiment !

C'est dorénavant ici, tout autant que sur Terre, que sera bâti le plan de ma Paix. Tu n'en auras pas toujours conscience mais mon but vous sera enseigné ici même... Mon but n'est pas d'aider les êtres, mais d'aider les êtres à s'aider aux-mêmes... Cela seul les fera sortir de leur cocon !

Le Maître se perdit dans un sourire sublime et son regard jeta des feux de tendresse...

Je me souviens simplement avoir ressenti une irrésistible envie de marcher vers lui et de pleurer de bonheur ou de quelque chose de plus encore qui n'existe pas en nos cœurs...

Il y eut un éclair blanc et à nouveau tout bascula ; la lourdeur de mon corps de chair m'avait appelée. Elle était là, ou plutôt j'étais là, sous moi, attendant avec la rigidité d'un cadavre, à l'abri du mur du bethsaïd éblouissant de lumière. Simon et deux autres Frères méditaient encore...

Bientôt, je sentis le contact chaud des briques, la morsure du soleil sur mes pieds...

Où êtes-vous maintenant, petites parcelles de terre, d'eau et de feu qui, en ces heures, avez supporté mon poids ? Vers quels rivages les talons des hommes vous ont-ils portés ?

Sans doute votre mémoire sait-elle encore cet instant où mon âme s'envola...

CHAPITRE VI

Sur la route de Jéricho

- C'est Jean qui nous a tracé cette route et nous a rassemblés ici. Presque tous, nous l'avons écouté pendant des semaines alors qu'il prêchait à demi-enfoncé dans les eaux du gué.

L'homme qui prononçait ces paroles avait le nez aquilin et son regard attestait de la longueur du chemin déjà parcouru... Il se nommait Jacques et faisait partie de ce petit groupe que le Maître avait choisi. Comme la plupart de ses compagnons, il portait au côté une épée rudimentaire sur une tunique mi-longue en grosse toile. C'était un début d'après-midi et nous escaladions les pentes du mont au sommet duquel il nous arrivait de rencontrer le Maître. Les premières semaines d'hiver avaient amené sur la Palestine leur manteau de fraîcheur et un soleil timide escortait notre marche parmi les broussailles.

- Cela s'est passé ainsi, reprit Jacques. Cela faisait trop longtemps qu'André, tous les autres et moi-même, sentions qu'il fallait que quelque chose change. Nous étouffions sur ces rives, à la merci du moindre geste des Zélotes, des légions romaines, et même des caprices de la pêche. C'est pour cela que nous sommes allés vers Jean. Il n'était question que de lui ici et ce que l'on nous rapportait sur son compte différait tellement de ce que nous entendions depuis toujours ! Non, My-

riam, ce n'est pas comme on le murmure déjà en ville en me montrant du doigt. Je n'ai jamais été proche de l'Éternel avant d'avoir dirigé mes pas vers le Jourdain. J'en avais simplement assez de cette vie, de cette angoisse incontrôlable qui me rongeaient le cœur et à laquelle je ne trouvais pas de motifs précis. Je puis t'affirmer que tout s'est passé d'une façon à peu près identique pour les autres, mis à part Simon¹ et Levi.

Lorsque nous avons rencontré Jean, ce fut l'éblouissement total et je crois bien, quant à moi, que je serais resté près de lui s'il ne nous avait indiqué un homme dans la foule, un homme vêtu de blanc à l'ombre d'un rocher et qui semblait prier, la tête dans les mains. Tu imagines la suite ! Nous n'osâmes cependant pas aller vers lui et nous repartîmes vers Capharnaüm, certains qu'il y viendrait. Mais, crois-moi, je pense que nous n'avons rien décidé de tout ce qui s'est passé. C'était comme si quelqu'un nous avait mis à un endroit puis à un autre et avait imposé à notre cœur des réactions qui me semblent aujourd'hui insensées. Je ne sais pas si je suis libre, Myriam ; je ne sais pas encore si le Maître et Jean sont des magiciens qui ont ravi mon âme... Je ne sais pas ce vers quoi je me dirige, mais assurément je ne peux plus me retourner ! C'est le Maître lui-même qui a fait les premiers pas vers moi alors que je déchargeais ma barque. J'ignorais qu'il venait d'arriver en ville, mais lui paraissait tout connaître de ma famille et de moi...

- Cela t'étonne vraiment ? interrompit Simon en prenant part à la conversation.

Avec un sourire un peu gêné, Jacques se contenta de répondre « non » puis il précisa que le Maître lui avait affirmé l'avoir connu autrefois auprès d'Élie.

Je sentis que cela l'effrayait un peu mais je compris plus encore qu'il était heureux...

¹ Simon-Pierre.

Lorsque nous parvînmes au sommet de la montagne, un vent glacial nous fouettait le visage. Nous découvrîmes le Maître dans un creux de rocher. Il y avait plus de trois semaines que nous ne l'avions vu et, si nous le trouvâmes considérablement amaigri, son regard et son corps avaient gagné en lumière. Pendant les années où nous bénéficiâmes de sa présence, nous remarquâmes à plusieurs reprises ces amaigrissements. Ils étaient consécutifs à des périodes où il disparaissait totalement, même pour ses plus proches disciples, et bien des années s'écoulèrent avant que l'on ne nous en fournisse la raison : deux grands initiés de la Fraternité avaient été chargés par le Conseil d'Héliopolis de veiller particulièrement sur lui. Il faut savoir que le corps de Jésus, investi en permanence par deux forces spirituelles d'une intensité inimaginable, se voyait constamment soumis à des radiations d'une nature telle que tout autre organisme humain eût été terrassé. Il lui fallait donc de longues périodes d'isolement, de repos et de jeûne pendant lesquelles les envoyés d'Héliopolis avaient la garde de son corps physique, le temps que le Logos s'en éloignât quelque peu...

- Nous devons quitter cette région, fit le Maître en se levant alors que nous approchions de lui...

Et ses yeux lancèrent des feux pareils à des flammes de bonté. C'était une force qui, nous n'en doutions pas, venait d'un pays où l'homme n'a pas encore appris à se poser. Nous nous arrêtâmes sur-le-champ, les regards perdus vers la haute silhouette dont les cheveux flottaient au vent.

- La Parole de mon Père demande à être entendue ailleurs que sur ces rives... En est-il parmi vous qui me suivront vers Jéricho ?

Le Maître ne parut pas attendre de réponse et s'assit à nouveau à l'abri du rocher. Alors, nous nous précipitâmes tous vers lui l'assurant de notre aide, si humble fût-elle.

Le départ eut lieu le lendemain à l'aube, tandis que Ca-pharnaüm dormait encore. Nous étions plus d'une vingtaine à

nous être donné rendez-vous à la sortie de la bourgade, en direction de Tibériade. Quelques lampes à huile brillaient toujours sur les terrasses éparses lorsque, enveloppés dans nos manteaux, nous prîmes la route. Au fur et à mesure de la course du soleil et de la traversée des petites localités, notre groupe se grossit de quelques mendiants, de deux Frères dont l'un avait été compagnon de Simon au Krmel, puis de trois anciens Zélotes.

Le Maître enseigna peu par la parole mais beaucoup par sa façon d'être. Il lui suffisait d'un regard, d'une main posée sur une épaule, parfois d'un nom prononcé et le prodige s'opérait, les âmes s'ouvraient toutes grandes comme si elles le connaissaient depuis l'éternité des Temps. Deux aveugles furent guéris le premier jour de notre voyage, dans deux villages voisins. Des voix rocailleuses avaient crié « Rabbi ! Rabbi ! » et le Rabbi avait simplement déposé un peu de sa salive sur les paupières figées... C'était tout, c'était si simple !

- Votre salive, c'est vous-mêmes, répondait le Maître aux questions qui se pressaient et s'entrecoupaient, vos cheveux sont vous-mêmes, la sueur de votre front et la poussière de votre peau sont vous-mêmes. Faites maintenant que l'amour soit vous-mêmes, alors mon Père œuvrera en vous, à travers vous...

Et il reprenait la route, rejetant d'un geste sobre son manteau sur ses épaules, sachant que les questions qu'il laissait en suspens feraient mûrir les âmes selon leur degré d'ouverture.

Nous séjournâmes deux jours à Beth Shean. La réputation du Maître l'y avait précédé et c'était à qui l'inviterait sous son toit. Submergé de questions et de demandes, nous le vîmes, le second soir de notre arrivée, quitter une assemblée sans avoir même prononcé un mot. Après cet incident, nous devinâmes de la tristesse dans son regard.

- Quel spectacle attendent-ils de moi ? nous dit-il simplement lorsque nous l'eûmes rejoint dans la pénombre d'une ruelle. Il n'en est pas un dans cette ville qui me voit pour mon

Père. Ces hommes n'attendent que des prodiges et n'ont que faire de la Force qui les suscite. Je vous l'affirme, mes Frères, il faut de la mesure en tout ; celui qui émerveille les yeux manque son but car, s'il montre le Père, c'est lui que l'on regarde. Il veut ouvrir les cœurs mais il n'en met en évidence que l'égoïsme.

Pour quelle raison croyez-vous qu'ils se battent afin de savoir qui m'hébergera ? Sans doute n'en est-il pas un qui désire autre chose qu'une guérison ou une prophétie sous son toit. Qu'ils courent dans les déserts et ils trouveront les magiciens que leurs yeux réclament ! C'est leur cœur qui a faim, ne le comprennent-ils pas ? Où sont les demandes que le cœur formule sans que les lèvres aient à s'entrouvrir ? Celles-là seront exaucées, je vous l'affirme. L'aide de mon Père ne saurait se vendre au plus offrant mais elle appartient de toute éternité à celui qui sait la trouver, là où elle attend.

Sachez qu'il aura toujours soif, celui qui ne veut pas être une source...

Quelques mendiants enroulés dans des guenilles avaient allumé un feu de bois qui crépitait et parfumait la petite ruelle montante. À la lueur des flammes, nos regards se croisèrent et nous comprîmes que, désormais, les prodiges dont le Maître émaillait sa route se feraient plus rares. Il ne fallait pas que les moyens prennent la place du but. Le lendemain, une foule de petits artisans, de paysans et de pasteurs l'attendait sur le seuil de la demeure qui l'hébergeait. Quelques-uns manifestèrent de l'hostilité.

- Comment te prétends-tu fils de l'Éternel, toi qui ne daignes pas écouter nos requêtes ? Sommes-nous trop loin de Capharnaüm et de sa belle synagogue ? Certes, ici le récit de tes actions se perdrait dans la solitude de nos vallons ! Nous savons ce que tu sais faire, est-ce par orgueil que tu attends ainsi, Rabbi ? Si ce que l'on raconte de toi est vrai, il n'est homme dans ce pays qui ne te jurerait obéissance !

À demi étouffés par la foule agglutinée, nous ne pûmes qu'entrevoir la haute silhouette blanche se frayer un chemin jusqu'à celui qui l'avait pris à parti. Ses paroles résonnèrent avec la pureté du cristal et imposèrent immédiatement le silence.

- Je ne désire pas être obéi, mon Frère ; ni mon Père ni moi ne le voulons. L'obéissance a pour seule alliée la crainte et l'Éternel parle d'amour. Il ne désire qu'une chose : que tu le reconnaises en toi ; le reste n'est que conséquence. Tu veux des prodiges ? Réalises-les d'abord en ton cœur... apprends à aimer l'amour pour l'amour, apprends à ne plus te sentir différent des autres. C'est cette différence qui complique tout... Je vous l'affirme, à vous tous qui m'écoutez, seule la sensation d'unité totale avec le Père et Sa Création est libératrice. Comptez mentalement jusqu'à deux et déjà vous sombrez dans la dualité, pris par la ronde incessante des désirs et des assouvissements. Celui d'entre vous qui refuse ces paroles cherche assurément un maître... et je ne suis pas un maître... Je suis *Celui qui vient pour briser les chaînes !*

Un lourd silence plana sur tous ; nous vîmes la grande silhouette blanche rentrer dans la demeure et en ressortir peu après, le manteau sur les épaules. Nous sûmes qu'il fallait partir et une fine pluie hivernale se mit à tomber.

Une dernière fois, nous entendîmes le Maître s'adresser à la foule en ces termes :

- Lorsque vous aurez vraiment froid, vous saurez que je suis proche...

Combien comprirent ces paroles ? Il n'y avait là qu'un petit peuple figé, aux yeux écarquillés, émerveillé par une présence plus que par des mots...

Comme nous quitions la ville, un berger hirsute qui se protégeait de la pluie sous un sac de grosse toile nous accosta :

- Évitez la route menant à celle qui longe le Jourdain, fit-il. Les Romains étaient ici il y a quelques jours, ils ont capturé dans le village une dizaine de nos Frères zélotes et les ont mis

en croix sur un tertre à un mille dans cette direction, avec interdiction de s'en approcher.

Nous fîmes le détour conseillé mais, dans le lointain, se détachant de la grisaille bleutée d'une colline, le sinistre assemblage de portiques et de troncs d'arbres mal dégrossis nous apparut quand même avec son triste fardeau que se disputaient les oiseaux. Pas un de nous ne desserra les dents, tant cette barbarie nous atterrissait.

Que s'était-il passé là ? Nous avions toujours entendu dire que les Romains laissaient les familles reprendre les suppliciés. Peut-être avaient-ils voulu sévir plus impitoyablement qu'à l'ordinaire en signe d'exemple ? Nous ne le sûmes jamais.

Bientôt, notre route s'enfonça à travers les coteaux ; l'herbe se fit rare, la montagne devint plus nue, plus rouge, laissant apparaître çà et là des habitations troglodytiques. Un petit rayon de soleil perça enfin les nuages et réchauffa un peu nos cœurs engourdis et endoloris par les difficultés rencontrées à Beth Shean.

Beth Shean ! Cela signifiait « la demeure du dieu Serpent ». De quel serpent s'agissait-il donc ? S'accordait-il ici avec le grand Adversaire des versets de la Genèse ? Le Maître nous apporta la réponse à cette petite énigme, une réponse qui, en vérité, nous entraîna vers des horizons bien plus lointains que nous ne l'aurions supposé.

- Dans l'univers existent deux grandes « forces du serpent ». Elles ont bien peu de rapport entre elles, et de leur antagonisme naît une terrible confusion. La première est familière à mes Frères d'Essania. Je veux parler de cette triple langue de feu qui sommeille, lovée, au bas de toute colonne vertébrale humaine. C'est la force maternelle qui attend le prince cosmique et s'élance vers lui en déployant les multiples fleurs de la conscience. C'est un peu l'âme transcendante de la Terre qui monte en nous.

Quant à la seconde puissance du serpent, elle offre, je vous l'affirme, un visage totalement opposé. Elle est une force de déstabilisation, une énergie rampante, et cela bien qu'elle nous vienne des Étoiles... de certaines Étoiles...

Sachez-le bien, mes Frères, tout ce qui descend du firmament n'est pas toujours de la plus grande pureté. Il est, dans notre univers, des mondes scintillants où l'on travaille pour mon Père et d'autres que l'on croit lumineux mais où l'on œuvre encore pour soi, par orgueil, par manque d'amour, parce que l'on n'a pas compris...

Ceux-là sont les royaumes de la race du serpent ; les anciens de cette Terre les ont nommés ainsi à cause de la duplicité de leur parole. Ils connaissent la domination et non pas l'apprivoisement, les pouvoirs de l'intellect et non pas les capacités invincibles du cœur. Je vous le dis, ils sont loin d'Ish-tar et, hélas, proches de l'homme par la fourberie ! Vous devez savoir que, depuis l'aube des Temps, ils visitent notre monde sur leurs nuées de lumière illusoire, agents inconscients de la Force Obscure. Longtemps encore, ils continueront de venir.

- Sont-ils le « Shatan » de nos Écritures, Maître ?

- Shatan ne représente pas un être, pas même un esprit. Il est l'Énergie cachée du cosmos, la force de différenciation, le souffle noir que le Sans-Nom a libéré pour vous afin que vous appreniez le choix. Shatan est aussi la pensée¹ des hommes qui expérimentent la destruction avant de devenir bâtisseurs. Il représente moins la force à combattre que celle à dépasser. Maintenant, mes Frères, apprenez ceci : le serpent de Beth Shean est bien un dieu issu du flux terrestre de l'amour. Vous le saurez bientôt.

Il nous fallut plusieurs jours de marche pour atteindre le gué du Jourdain, là où le Maître savait que Jean continuait de s'adresser aux forces vives d'Israël. Nous longions de temps à

¹ L'égrégore.

autre la rivière, descendions dans de petites gorges sauvages, passions la nuit dans quelque palmeraie. Simon et moi aimions la rudesse de ce paysage, la teinte orangée de ses roches, de tous ses cailloux qui avaient certainement tant à raconter. Ils paraissaient murmurer les récits des patriarches d'autrefois et jamais l'approche du désert ne me fut plus vivifiante qu'en ces jours-là. Une sorte de complicité s'était établie entre la superbe pauvreté du sol et nous-mêmes. Les nuits devinrent plus froides, les journées plus chaudes, gorgées de soleil blanc...

Un matin, nous nous retrouvâmes face à Jean en haut d'un tertre. Le Jourdain coulait à nos pieds tandis qu'une centaine de personnes se pressaient sur ses rives attendant l'instant qui confirmerait leur réveil.

Jean rayonnait toujours du même feu mais il me sembla trouver chez lui un flot de tendresse jusque-là invisible. Lui aussi cheminait, nous n'en doutions pas. Bien qu'enraciné à quelques arpents de rocher, il parcourait la plus belle route qui soit.

Nous le laissâmes seul avec le Maître, toute la matinée. Quelqu'un, cependant, vint à découvrir leur présence dans un pli du terrain et ce fut un déferlement. Tous deux bénirent la foule et lui parlèrent longuement. Avions-nous bien conscience alors de la richesse de ces instants ? Il ne m'en souvient plus mais nous vivions dans l'heure présente, ignorant encore qu'elle ne se renouvellerait plus.

Dans l'après-midi, comme le Maître continuait de parler à la foule et que nous l'attendions pour le départ, Jean s'approcha, un vague paquet de laine brune à la main.

- Voilà, dit-il, en le tendant à l'un des proches du Maître qui, lui aussi, se nommait Jean. Il fut celui d'Élie, il est maintenant ton fardeau jusqu'à ce que Kristos t'indique l'endroit où tu dois le déposer.

Le disciple le regarda, ébahi, n'ayant pas immédiatement reconnu un grand manteau en poil de chameau.

- J'en prendrai soin, répondit-il simplement en le pressant contre lui.

Et les yeux des deux Jean se mirent à briller d'un éclat égal... petits saphirs qui, en ces instants, communiquaient au-delà des mots. Dès lors, Jean, le disciple de Capharnaüm, ne fut plus le même, il devint à la fois plus grave et plus rayonnant. Nous ne sûmes jamais ce que devint le manteau d'Élie et du Précurseur, sans doute le dépôt fut-il confié à quelque cachette d'où il sortira, d'où il est peut-être sorti, un jour de Grand Espoir...

Jéricho réserva un triomphe au Maître. Sa personne suscita un tel enthousiasme parmi le petit peuple de la ville qu'un détachement de soldats, dont tous cette fois n'étaient pas romains, crut bon d'intervenir comme cela s'était produit à Capharnaüm. Le soir même, chacun pensa qu'il serait préférable de chercher un abri en dehors de la bourgade. Contrairement à l'habitude, notre petit groupe se montra bavard. Tant d'hommes et de femmes venaient acclamer le Maître que nous ne pouvions douter de la force de sa Parole. Plus encore qu'auparavant, il diffusait une telle vague d'amour partout où il passait, que celle-ci prenait l'allure d'un raz-de-marée.

En écrivant ces lignes, j'ai conscience de leur peu de portée mais comment parler d'un être de Paix à qui il suffisait bien souvent d'apparaître pour que l'incroyable se produisît ? Certes, il existait toujours, ce regard moqueur ou incrédule de quelques-uns, mais les hommes venaient, écoutaient et questionnaient. Quelque chose bougeait au fond de leur cœur, petit germe qui, d'existence en existence, conserverait l'empreinte de ces instants où l'âme des hommes se dépouillait de ses écorces.

Après Jéricho, nous entreprîmes de remonter vers le nord du pays par la Samarie. Le Maître ne désirait pas poursuivre sa route jusqu'à Jérusalem ; son souci était au contraire de l'éviter soigneusement. Par quelques remarques qu'il nous fit incidemment, il nous fut aisé de comprendre qu'il craignait les

conséquences politiques de sa présence dans la capitale de la Judée. Il ne se voulait ni d'une époque, ni d'un peuple mais savait bien que ceux qui l'abordaient ne pensaient pas de même. La terre de Palestine opprimée et en mal d'un souffle nouveau entendait se l'attacher à elle-même.

La présence zélote demeurait toujours à nos côtés jusque dans nos moindres haltes. Il nous est permis de songer aujourd'hui à l'existence d'un véritable réseau bien organisé qui surveillait les agissements du « grand Rabbi » et de son groupe sans cesse croissant. Le Maître n'était-il pas l'homme idéal de la révolte contre l'occupant ? Devant l'autorité indiscutable qu'il manifestait en tous lieux et en tous domaines, ses plus proches compagnons en vinrent à s'interroger eux-mêmes. Trois d'entre eux n'avaient-ils pas combattu récemment dans les rangs zélotes ? Simon et moi songeâmes aux récits de Manéthon nous relatant les difficultés de celui qui n'était encore que Jésus et dont les paroles avaient involontairement provoqué des troubles près de Vanarasi... Le temporel devait-il donc inéluctablement entraver la marche du spirituel ?

Plus que toute autre chose, il semblait que le soin apporté par le Maître à éviter toute confrontation politique fût son véritable fardeau.

- Je suis le Prince d'un royaume qui n'est pas de cette Terre, ne cessait-il de répéter. Voudriez-vous enchaîner l'oiseau qui demande à s'envoler après avoir annoncé le printemps ? Écoutez sa voix car c'est elle qui transmet ce dont vos cœurs ont besoin ; elle s'harmonise avec la marche des mondes et vous enseigne la loi secrète de ses époques...

Notre avance était lente et dura des semaines au cœur du doux hiver palestinien. À la fin de celui-ci, alors que nous séjournions dans les environs de Samarie, nous vîmes arriver, à califourchon sur un petit âne rétif, la silhouette blanche d'un Frère.

- Je vous parle de Jean, dit-il avec émotion, les soldats l'ont arrêté il y a trois jours !

Cette nouvelle nous plongea tous dans la consternation et il faut avouer qu'un vent de peur souffla sur notre groupe. Ainsi Jean était tombé dans le piège que le Maître redoutait, s'attaquant au pouvoir en place, à ses méthodes, à ses mœurs dissolues.

Comme le Frère nous fournissait des détails, le Maître chercha à s'isoler... La profonde tristesse de son regard n'échappa à personne et je crois bien que nous lui sûmes gré d'être si proche de nous. Nos êtres n'auraient pas suivi un de ces sages impassibles qui, dans leur quête d'absolu, ferment leur cœur aux joies comme aux peines. Celui que nous aimions était humain dans tout ce que nos âmes attendent de ce mot. Le Logos et le Christ vivaient parmi nous mais jamais Ils n'étouffèrent la tendresse de Jésus.

L'une des étapes du voyage devait être le petit village de notre enfance¹... Nous y arrivâmes un soir, harassés par une longue marche à travers les collines. À un mille, il me sembla reconnaître toute l'ambiance chère à mon cœur. Il est des effluves que notre odorat ne saurait percevoir mais que, dans un élan d'amour, notre sensibilité profonde parvient à capter quelque part dans l'Invisible... À l'abri de notre enceinte, je devinai la lueur de quelques feux et les préparatifs du repas en commun pris à la tombée de la nuit. Bientôt, nous aperçûmes une vieille femme qui venait vers nous. C'était Sarah et je fus peinée de la voir avancer à petits pas, courbée en deux, elle qui m'avait autrefois charmée avec les légendes de notre peuple. Elle ne s'était jamais mariée cependant, selon la coutume d'Essania, elle avait adopté un fils qui, maintenant, travaillait au tour avec le père de Simon.

¹ Il nous faut préciser qu'il ne s'agissait pas du Nazareth d'aujourd'hui dont le nom et l'emplacement ne furent décidés que quelques siècles plus tard, par confusion, une fois de plus, entre Nazarites et Esséniens... et pour répondre aux besoins des pèlerins.

Le Maître désirait tout particulièrement cette halte au village car son dessein était d'emmener sa mère et deux de ses frères avec nous jusqu'à Gennésareth ou Capharnaüm.

Lorsque la joie des retrouvailles avec les silhouettes et les chemins de notre enfance se fut estompée, nous eûmes la sensation que quelque chose avait changé. Cette impression tout d'abord diffuse se concrétisa. Quelques réflexions entendues dans la pénombre des habitations nous permirent de comprendre que le séjour prolongé dans l'enceinte sacrée d'hommes et de femmes extérieurs à la Fraternité dérangeait. Certains paraissaient ne pas comprendre ce qui se passait. Pour ceux-là, le Maître s'appelait toujours Joseph. Ils voyaient à peine en lui un grand initié de la Fraternité, peut-être semblable aux prêtres d'Hélios, à Jérusalem. De même qu'un corps ignore bien souvent son soleil intérieur, notre village refusait de reconnaître celui qu'il avait abrité. Le Maître paraissait ne pas s'en soucier, devisant en ami avec chacun, étonnant les uns par la chaleur de sa présence mais aussi scandalisant les autres par ses propos jugés trop libres. Le bruit courut qu'il avait enseigné à la foule de Samarie des vérités qui ne se communiquaient jusqu'alors que d'initiés à disciples. Il s'agissait, en fait, de quelques détails sur la réincarnation puis sur les liens étroits unissant ce que l'on appelle le Bien et le Mal. Les anciens du village, qui se contentaient de murmurer, changèrent d'attitude lorsque le Maître proposa de partager le repas commun des membres de la Communauté avec André, Jude et les autres. Le refus fut catégorique. Que n'y avait-il encore Zérah pour comprendre ? Peut-être aurait-il vu dans le regard de ces hommes parfois rudes la flamme des initiés d'un autre temps ? Ils étaient douze à avoir bu l'eau de la fontaine du Léthé, douze à avoir troqué leur savoir de jadis contre de simples tuniques de pêcheurs... Sans doute oublie-t-on souvent cela !

La Lettre paraissait avoir supplanté l'Esprit et, pour la première fois, ceux qui jadis symbolisaient pour moi la tolé-

rance et la clairvoyance portaient les mêmes chaînes d'ignorance que le commun du peuple.

Lorsque nous quittâmes le village, mon front devait refléter la tristesse ou l'amertume car un vieil homme qui avait longtemps travaillé au tissage avec mon père me retint par le bras...

- Pourquoi ce regard, Myriam ? La Fraternité de notre pays avait essentiellement pour but l'avènement d'un Mashiah. Voilà qui est presque fait... elle peut maintenant décroître. Ceux que tu cherches, ceux qui savaient et qui savent encore voir ne demeurent plus entre ces murs. Comme toi, comme Simon et les autres, ils ont entendu l'appel sur les routes. Les hommes de la Fraternité profonde se sont éparpillés sur notre Terre, délaissant parfois la robe blanche pour œuvrer plus discrètement.

Ne sois pas triste... Ce qui arrive ici devait se produire. La vie du Maître est un symbole, ne le comprends-tu pas ? Lui-même renferme toute la puissance d'un hiéroglyphe ! Crois-tu qu'à son arrivée ici il ignorait l'accueil méfiant qui lui serait réservé ? Le Maître n'est pas un homme, Myriam, il voit plus loin avec le regard de l'Homme, je veux dire de l'Homme authentique. Il sait que, par certaines actions, il doit hâter le pourrissement du monde ancien. Regarde ses yeux... Qu'y vois-tu ?

J'y voyais l'amour, vieux Jacob, j'y voyais l'amour et grâce à toi j'y ai distingué aussi la joie...

Le Maître descendit le petit raidillon et nous le suivîmes, poussant de la main quelques ânes que l'on avait mis à notre disposition. Le Frère disait vrai, il n'y avait nulle tristesse, nulle rancœur dans son regard. Et comme quelques-uns le pressaient de questions sur l'attitude de certains Frères, il se contentait de sourire. Ainsi que prévu, sa mère nous accompagnait. Depuis des années, elle semblait ne pas avoir changé. C'était un peu comme si elle avait refusé sur sa personne tout processus de vieillissement.

Nous prîmes donc la direction de Capharnaüm, coupant à travers les oliveraies. En cours de route, alors que nous sortions de Tibériade par le chemin qui longeait les rives du lac, nous fûmes soudainement abordés par un groupe d'hommes en armes.

- C'est toi, le Nazaréen ? questionna l'un d'eux en s'avancant vers le Maître. Nous avons à te parler !

L'entretien dura fort longtemps. Aucun de nous n'y assista mais en apercevant à quelque distance les gestes saccadés des étrangers, l'inquiétude nous gagna. Rien pourtant ne se produisit car la petite troupe se dispersa dans les collines comme elle en était venue, avec une rapidité surprenante. C'était les Zélotes, nous l'avions tout de suite compris. Ils avaient certainement souhaité avec ardeur cette rencontre car Tibériade, un des symboles de la puissance de Rome en Palestine, abritait de nombreuses cohortes qui patrouillaient sans cesse. Quand celles-ci les capturaient, elles les exécutaient généralement comme de simples brigands de grands chemins.

Il faisait nuit noire lorsque la lueur de quelque feux et d'une myriade de petites lampes à huile nous annoncèrent l'entrée de Capharnaüm. Nous pénétrâmes en ville par les rives du lac, préférant le clapotis des vagues à la compagnie parfois bruyante des voyageurs attardés. L'air y était étrangement doux, chargé des parfums de la pêche et de la fumée des grillades. Ce lieu était maintenant devenu nôtre. Après des mois de marche à travers le pays, nous en eûmes la profonde conviction. Quelque chose que nous ne pouvions trouver ailleurs vibrait sur ces arpents de terre. La présence prolongée du Maître y avait déjà insufflé la Vie...

Alors que nous nous dirigions en silence vers l'étable du bethsaïd, une silhouette trapue surgit de l'ombre et se jeta en travers de la cour.

- Rabbi, Rabbi ! entendîmes-nous prononcer. Me voici... Je savais que je te retrouverais ici...

Et, à la lueur d'une lampe de terre, nous reconnûmes le visage de l'homme de Beth Shean, de l'homme dont les paroles nous avaient paru si dures.

Ses yeux, comme deux grandes perles grises, ne demandaient plus qu'une chose : apprendre.

CHAPITRE VII

Les cent vingt

La pénombre était épaisse, à peine repoussée par la lueur des lampes à huile qui laissaient échapper de fines banderoles de fumée noirâtre. Nous étions nombreux, entassés les uns derrière les autres dans cette pièce souterraine qu'un disciple du Maître avait mise à notre disposition. La fin de l'après-midi approchait et nous attendions, assis sur la roche du sol, après avoir répondu à un appel d'André. Il nous avait fallu prendre mille précautions pour venir jusque-là. Il était clair que l'assemblée devait être tenue rigoureusement secrète. Je crois pouvoir dire que nous en ignorions tous la raison. Nous savions simplement que le Maître devait venir et cela suffisait.

Dans cette quasi-obscurité, les regards se croisaient, les âmes se pénétraient, des sourires, des petits signes s'échangeaient, à peine esquissés. Nous nous connaissions tous sans jamais avoir osé lier conversation au hasard des ruelles de Ca-pharnaüm ou des chemins de Palestine ; pourtant, il y avait entre nous comme une intime complicité et nous nous sentions bien...

Simon et moi nous nous tenions serrés contre la muraille un peu humide, discutant à voix basse avec un homme d'une cinquantaine d'années assis devant nous.

- Mon nom est Nicodème, murmura-t-il. Il y a peu de mois que j'écoute la Parole du Maître, aussi ai-je été étonné lorsque, avant-hier, un de ses disciples m'a convié à cette réunion. Je ne sais ce qui se passe... Les choses et les êtres n'ont plus le même visage. Il y a deux lunes encore, je me cachais aux yeux des miens pour aller vers le Maître et aujourd'hui, alors qu'il me semble ne plus rien redouter, on me demande la discrétion absolue...

L'homme nous parlait avec une émotion profonde, mesurant ses mots, plongeant tout entier dans nos regards. Je sentis en lui l'être qui a beaucoup cherché et sans doute aimé plus encore. Comme la chaleur était suffocante, il ôta le voile qui lui recouvrait la tête, révélant ainsi une épaisse chevelure argentée, toute de fines boucles. Nous pûmes mieux distinguer son visage plissé et ses deux grands yeux pétillants. Il y avait un feu dans le regard de Nicodème, ce soir-là, un vrai feu, un de ceux que l'on trouve chez les êtres qui ont vu quelque chose d'authentique.

- J'étais hier avec le Maître, continua-t-il en plissant légèrement les paupières de façon à se tourner un peu en lui-même. J'avais entendu dire qu'il revenait de la terre des Gadaréens, sur l'autre rive du lac. Alors, comme beaucoup d'autres, j'ai attendu l'arrivée de sa barque sur la petite plage. Lorsqu'il posa le pied au sol, il y eut une mêlée indescriptible et je fus repoussé loin de lui. Un peu partout l'on criait tellement que j'en vins à redouter une intervention des soldats ! Aux hurlements qui venaient de la foule, je compris finalement que quelque prodige avait dû se produire¹. Le Maître, quant à lui, semblait à mille brasses de nous tous. Il regardait à travers nous, se frayait un chemin avec une aisance qui me fit penser qu'il devait projeter une incroyable énergie autour de lui ! Bien vite, il fut accaparé par Jaïre, de la synagogue, qui

¹ Il s'agit sans doute de la guérison de la femme relatée dans les Évangiles (Marc 5-1).

l'emmena chez lui. Je connais bien Jaïre, aussi ai-je eu la chance de pénétrer dans sa demeure à leur suite. Tout au long du chemin, le pauvre homme s'était épuisé en de longs sanglots. Sa fille venait juste de mourir. Quand nous sommes arrivés, il y avait déjà autour du petit corps tout un cortège de pleureuses qui menaient grand bruit et frappaient le sol de leurs talons. Lorsque le Maître vit cela, il leur ordonna de se taire et de sortir de la pièce :

- Sortez de cette maison, dit-il avec autorité, il n'est que le désespoir pour créer la mort... Vos pensées de tristesse empoisonnent l'air de cette pièce. Je vous l'affirme, il existe un air dont vous ne soupçonnez pas l'existence mais dont les âmes font leur nourriture... Ouvrez grande cette fenêtre et réjouissez vos cœurs... Ta fille, Jaïre, ne fait que dormir comme chaque nuit. Ne la vois-tu pas qui me sourit ?

Ce que vous appelez mort n'est qu'un envol ! Connaissez-vous un oiseau auquel mon Père interdise de se poser sur une branche ?... Simplement, la branche manque-t-elle parfois d'un peu de sève afin de supporter le poids de l'oiseau.

Nous le vîmes alors s'approcher du petit corps, s'agenouiller à ses côtés et, sans y toucher, souffler entre ses deux paupières en prononçant doucement quelques mots... Je crois que je n'ai jamais vu un être rayonner comme en ces instants-là. Mes yeux n'ont pas encore eu la chance de contempler autre chose que ce que mes mains saisissent, pourtant le Maître m'apparut tel une flamme blanche. J'ai cru tout d'abord qu'il avait appelé à lui une force, mais je sais maintenant qu'il en exhalait une, qu'il offrait un peu de lui-même ou peut-être qu'il s'offrait tout entier. Un être comme lui ne partage pas, n'est-ce pas ? Ne croyez-vous pas ?

Et le regard de Nicodème se planta dans le mien, gris et bleu, semblable à la profondeur des eaux du lac. Je pense ne pas avoir répondu, tant la réponse m'était évidente...

Non, le Maître ne partageait pas ; nous l'avions tout entier en chacun de nous, promesse d'un futur que nous pouvions

amener vers le présent, vers cet éternel présent qu'il nous enseignait et que nous ne savions toujours pas saisir !

Les larmes aux yeux, Nicodème fit mine de s'essuyer le front puis continua son récit :

- Alors, le Maître recula de quelques pas et les paupières de la fille de Jaïre se mirent à battre à toute vitesse ! Derrière moi, j'entendis une clameur que l'on cherchait à étouffer et je me sentis poussé par une foule qui se bousculait. Pendant ce temps, le Maître, faisant à nouveau quelques pas, saisit la petite par la main comme s'il voulait la tirer d'un long rêve. Et elle se leva, vous m'entendez, elle se leva !

À ce moment précis, j'ai été projeté vers le milieu de la pièce. C'était les proches de Jaïre qui ne contenaient plus leur émotion. Ils ne surent qu'embrasser les pieds du Maître et de la petite qui se frottait les joues. Je me souviendrai toujours de cette image ! Cette grande silhouette toute de feu blanc qui tenait la main de l'enfant, juste dans le petit rayon de lumière perçant l'ouverture !

Mais, je vous le dis, le Maître n'a pas voulu se laisser embrasser les pieds. Il s'est empressé de sortir avec la petite, répétant d'une voix douce qu'il n'y avait de mort que pour les aveugles du cœur !

« La mort, c'est l'oubli de la Parole de mon Père, dit-il ensuite avant de demander un peu de pain. Il faut lui donner à manger, c'est ainsi que vous achèverez de réveiller son âme sanguine.¹ »

Plus tard, comme je le raccompagnais, je me décidai à lui demander pourquoi il n'accomplissait pas plus souvent de tels actes. Je savais qu'en effet on l'avait maintes fois supplié d'intervenir dans des circonstances à peu près semblables.

- La fuite de l'âme hors de son corps n'est pas un châtiement pour celui qui la vit, me répondit-il. L'heure de la mort a

¹ Ou encore *âme vitale*, autre appellation essénienne du corps éthérique.

été le plus souvent fixée par le défunt lui-même en d'autres temps, en d'autres mondes. Ses raisons et sa date ne sont, crois-moi, que la conséquence d'une multitude d'actions passées. Rappeler une âme à la vie terrestre, Nicodème, ce n'est pas autre chose qu'intervenir sur la destinée d'un être bien au-delà de ce que nous connaissons de son existence. Une âme s'envolant vers le royaume qui est le sien ne fait que suivre fidèlement son chemin pour la plus grande réalisation du But. Il faut que tu comprennes bien cela. Il n'y a nulle injustice, mais au contraire application de lois subtiles.

Cette fillette et d'autres encore qui suivront, ont depuis longtemps le cœur en harmonie avec Celui de mon Père. La rappeler à la vie ne signifiait pas intervenir dans le déroulement de son évolution mais mettre en évidence une parcelle de l'omniprésence du Sans-Nom.

La fille de Jaïre, je te l'affirme, s'est elle-même placée sur mon chemin pour que soit accompli ce qui devait être.

Ainsi, Nicodème et vous tous qui m'écoutez, celui qui ranime la vie de la chair devra s'assurer qu'il le fait avec raison, je veux dire sans transgresser les lois qui président à l'évolution d'un être. Insuffler la vie est aisé, mes Frères; savoir pourquoi on l'insuffle et s'il est juste de le faire, là réside la difficulté. Si les hommes savaient donner un peu d'amour, les réponses à tout cela jailliraient d'elles-mêmes de leur bouche... Mais ils ne parviennent à faire éclore qu'un simulacre d'amour habillé d'arrière-pensées...

Vous guérirez en mon nom, je vous le dis. Vous accomplirez cela d'un seul élan du cœur, non pour la gloire recueillie ou la contemplation de votre propre puissance mais pour rectifier l'erreur : un corps et une âme qui souffrent seront toujours des offenses de l'homme à la nature profonde des mondes.

Regardez en vous-mêmes, le Parfait ne se trompe jamais. Il vous indiquera la voie que votre personnalité illusoire se plaît à dissimuler. Ne soyez plus ce que vous croyez être, mes

Frères, car aussi beau que puisse être votre rêve, il demeure en dessous de la réalité. Devenez votre Essence, alors le Savoir et la Force des mondes rayonneront dans votre esprit et vos mains...

Nicodème acheva de nous rapporter ces paroles en fouillant le sol avec son regard, comme s'il pliait sous leur poids. Je sentis qu'il cherchait ses mots, qu'il tentait de compléter ce qu'il avait dit, par un détail de plus, une déclaration du Maître peut-être oubliée... Mais rien ne s'échappait plus de ses lèvres. Nous la connaissions bien, Simon et moi, cette sensation. C'était la peur d'avoir omis l'essentiel, ou encore celle d'avoir terni un message trop pur pour accepter toute traduction. La peur de salir... La peur de faner...

Nicodème leva enfin les yeux et, avec un sourire, chercha à réunir nos mains dans les siennes. Une façon de communiquer l'intraduisible et d'ouvrir les oreilles du cœur...

Cependant, un murmure parcourut notre assemblée. Les regards se cherchèrent à nouveau dans la pénombre. Au sommet d'un étroit escalier de pierre, Simon m'indiqua enfin la présence d'une haute silhouette blanche qui descendait lentement parmi nous. C'était le Maître. Immédiatement, le silence s'installa, ponctué de temps à autre par quelques toux dues à l'odeur âcre des lampes à huile. Il faisait trop sombre et je ne parvenais pas à deviner les traits du Maître mais cela importait peu car, déjà, l'atmosphère de la pièce se trouvait transcendée.

Sa voix chaude ne tarda à résonner sur les parois de terre et de roc. Elle fut le lien qui acheva de nous unir, faisant de nous tous un seul édifice inébranlable.

- C'est la première fois que je vous demande de vous réunir mais vous vous connaissez tous depuis des temps immémoriaux...

Telles furent les premières paroles que nous reçûmes du Maître ce soir-là, tel fut aussi le rappel de la volonté commune qui nous animait secrètement depuis toujours. Que nous fusions tisserands, marchands, tailleurs, bergers, Frères de quel-

que organisation ou revêtus de tout autre masque encore, rien de cela n'importait.

- Peut-être avez-vous fait le compte... Vous êtes ici cent vingt. Voilà suffisamment de temps que je vous instruis pour que vous sachiez que ce nombre n'est pas dû au hasard. Il correspond à un lieu de la géographie cosmique du Sans-Nom, au tiers de Sa force de création qui tourbillonne incessamment dans le Cercle éternel¹. Il vous appartient maintenant de constituer un noyau, le centre d'un fruit, puis de croître avec méthode. Vous avez désiré cultiver en vous le « réveilleur d'âmes »... Sachez donc, mes Frères, que le moment est venu de vous organiser, c'est-à-dire de vous rencontrer, de vous connaître, de vous déployer selon les harmonies inscrites dans les Étoiles. Je ne désire pas pour cela que vous vous pliez aux nombres et à l'architecture qui régit les univers, mais que vous les aimiez, que vous les respectiez et que vous les apprivoisieiez de façon à mieux œuvrer.

Mon Père ne veut pas d'esclaves à Sa mathématique céleste, Il veut des amoureux de Ses lois... Je vous l'affirme, ces lois ne sont d'ailleurs pas des lois au sens humain du terme. L'arbitraire n'a pas présidé à leur établissement car elles demeurent avant tout harmonie, de toute éternité.

Lorsque deux années se seront écoulées, vous tenterez d'être trois cent soixante : la pulpe du fruit. Vous croîtrez ainsi, respectant la proportion jusqu'à ce que le fruit soit complet, prêt à être planté, prêt à laisser s'épanouir en lui l'énergie de génération. L'arbre partira de là. Ce sera un arbre d'hommes prêts à recevoir sur ses branches tous les oiseaux de passage. Voici les douze flammes qui en alimenteront le germe... et voici ma mère qui œuvre à mes côtés, depuis toujours...

¹ Il s'agit ici d'une allusion à la géométrie sacrée en vigueur chez les Esséniens. On remarquera que 120 représente le tiers du nombre des degrés du cercle. Ce chiffre s'associe par essence à l'une des Forces de la Trinité cosmique.

Comme il prononçait ces mots, le Maître effectua quelques pas dans la foule assise. D'un geste du bras, il engloba alors le petit groupe de ses proches puis, enfin, une femme enveloppée dans un long voile blanc, une femme qui se tenait très droite. Elle s'était montrée si discrète que, bien souvent, nous l'avions oubliée. C'était la mère de Joseph, non pas du Kristos ni du Logos et c'était sans doute un peu cela qui nous avait dissimulé l'importance de son travail souterrain. Trop souvent, nous oublions qu'elle avait été autrefois la « colombe » d'Essania, la grande vestale des initiés de notre peuple, initiée elle-même aux plus anciens rites de la Terre Rouge, symbole vivant de la Mère Primordiale, support physique de Celle que l'on nommera un jour la « Dame de tous les peuples »...

- Pour quelle raison suis-je parmi vous, mes Frères ? poursuivit le Maître en demeurant debout au cœur de notre assemblée. Probablement vous êtes-vous posé maintes fois cette question. Je ne saurais vous fournir de réponse toute faite car lorsque mille êtres écoutent la Parole que le Père dépose entre mes lèvres, il est mille solutions à l'énigme. La véritable réponse à la quête des âmes sera, à jamais, individuelle, je vous l'affirme. Je suis là pour chacun de vous, pour ce que vous avez été et que votre Terre ne peut plus assumer, pour ce que vous signifiez aujourd'hui et ce que vous deviendrez...

Les cycles universels ont choisi le moment et le lieu. Le corps vital de votre monde se révèle gorgé du poids des incompréhensions humaines passées. Un tel poids ralentit sa marche croissante à travers les éons, l'engluant dans les résidus karmiques des terres d'antan. Les manteaux de la suffisance et du manque d'amour demandent à cette heure à être déchirés pour laisser passer le Souffle à venir. Voilà le rôle d'ensemble que mon Père m'a confié, faisant de moi un briseur de chaînes.

Vous verrez en moi un glaive... Ce qui signifie une croisée des chemins, le fer de lance du Sans-Nom mêlé à la fai-

blesse d'un corps d'homme. Pour cela, vous m'aimerez mais aussi, pour cela, vous ne me comprendrez pas.

Apprenez donc à dessiller vos yeux ! Il est cent huit grains que depuis toujours, je porte au cou¹. Que ceux qui me reconnaissent s'identifient à eux en pénétrant mon cœur, en fouillant derrière les mots qu'il façonne.

Ainsi, je vous le demande, pour servir mon Père, vous commencerez par saisir le sens double de mes paroles. Je bâtirai non point des discours mais des images afin que chacun puisse lire sans jamais avoir appris. Je serai un conteur pour faire fleurir l'amour et non l'intellect. Les contes sont une glaise que chacun façonne selon les replis de son âme, un puits où s'étanchent les soifs ennemies. N'attendez donc pas de moi, mes Frères, des vérités tranchantes et des dogmes, mais un chant épousant l'onde tout autant que le feu...

À chaque pleine lune, nous nous rassemblerons ainsi et je vous instruirai des mondes qui vous attendent. Cela s'effectuera comme ce soir, dans le secret le plus absolu car la germination ne se fait que sous terre, à l'abri de tous les vents et des lumières multiples. Je vous donne un signe et vous saurez que celui-ci sera vôtre lorsque les temps offriront un visage plus troublé.

Tout en disant cela, le Maître se dirigea lentement vers la paroi la plus lisse de la salle. À l'aide d'une fine branche ramassée sur le sol, il y grava alors sommairement un quadrillage fait de quatre droites verticales et de quatre autres horizontales.

- Voilà l'une des trames de la Pierre de mon Père, ajouta-t-il, la matière est *une* mais crée son propre réseau d'énergies subtiles afin de travailler...

¹ Voir ici une allusion au rosaire de 108 grains porté généralement par les initiés esséniens. Le chiffre 108 correspond aux 120 d'où ont été retranchés les 12 disciples. Remarquer les 108 années de cycles de la Rose-Croix et les 108 grains du rosaire hindou puis tibétain.

J'avais oublié la chaleur suffocante de cette grande cave située en plein cœur de Capharnaüm, dans une petite rue qui passait non loin de la synagogue. Je regardai Simon; il venait de se couvrir du grand manteau emporté par précaution... geste rituel et machinal de l'Essénien qui enferme en lui-même un dépôt sacré et le nourrit de sa réflexion. Pour lui aussi, cet air moite ne signifiait plus rien.

Pendant un court instant, le Maître s'arrêta de parler et parut nous regarder tous, l'un après l'autre, rapidement, jetant des ponts de lumière entre lui et nous. Il n'y avait rien de théâtral dans cette attitude, ni d'ailleurs dans aucune de celles qu'il accomplît jamais. Il agissait ainsi qu'il le recommandait, par élans spontanés et se projetant tout entier dans le plus petit regard, sachant tout naturellement quel serait le détail capable d'inonder de paix les âmes pour enfin traverser les âges... Chaque geste devenait alors un enseignement en soi, une figure hiéroglyphique à recueillir. Ses abondantes mèches auburn, sa barbe fine, ses doigts longs et les plis mêmes de sa robe racontaient son être, sa force et la longue chaîne d'amour qui le reliait à la Grande Source, au-delà de tout concept. Non, deux mille années ne sont rien... La silhouette de *Celui qui venait pour consoler* vivra à jamais dans le cœur de ceux qui l'ont contemplée.

Ce jour-là, plus qu'auparavant, le Maître se présenta comme un réformateur de l'âme humaine, comme une force vive qui venait apaiser les esprits mais aussi les troubler dans leur quiétude. Son but nous sembla clair : par nos actions conjuguées, il voulait créer un réseau, d'abord invisible, capable de colporter les bases d'une nouvelle façon d'être, ou plutôt de mettre à jour ces bases que chacun possède mais refuse.

« C'est l'orgueil qui aveugle l'homme, disait-il. Certes, l'humain a toutes les raisons d'être fier de lui puisqu'il se situe à une croisée des chemins qui lui permet d'agir sans limite. Mais ce n'est pas cette fierté qu'il met en avant. Il a projeté

ses rêves dans la limitation de la matière et c'est eux qu'il se flatte de dominer. »

Jusqu'alors, jamais il ne nous avait entretenus d'une nouvelle religion, ni même d'une nouvelle philosophie à instaurer. Cela paraissait bien loin de ses préoccupations... et peut-être cela leur était-il même contraire.

Il ne cessait de répéter que la vérité n'avait pas de visage, que l'Homme devait se chercher dans l'homme par son propre travail et que nous étions tous les atomes d'un corps auquel nous n'avions pas conscience d'appartenir : le corps de son Père.

Ainsi, lorsqu'il nous arrivait de parler au peuple après qu'il fût passé dans une petite ville ou un village, il était clair que nous n'avions pas de préceptes au sens plein du terme à dicter à une foule de plus en plus impressionnée. Il n'y avait qu'un souffle à faire exhaler des poitrines, celui qui se nomme Amour et que nous tentions de susciter le plus possible à la suite du Maître. Notre tâche était d'aider chacun à retrouver une sensibilité oubliée et d'instruire les plus préparés aux principes harmonieux de l'Univers.

C'est à cette époque que nous commençâmes à faire vraiment connaissance avec le petit peuple des cent huit. Certains noms franchirent les âges tels celui de Marthe, de Simon de Cyrène, de Joseph d'Arimathie... Ces hommes et ces femmes ne vécurent pas tous dans les environs de Tibériade, de Capharnaüm ou de Magdala. Nous les voyions à chaque pleine lune, arriver discrètement de Samarie, de Jérusalem ou de Béthanie, profitant du passage de quelques caravanes, prétextant quelque affaire à conclure. Ces hommes et ces femmes simples appartenaient aux diverses couches de la société palestinienne. Tous n'étaient pas Esséniens, il s'en fallait de beaucoup. Leur degré de connaissance des choses cachées fut parfois fort inégal, mais tous trouvaient les mots justes.

Lorsque nous quittâmes le Maître à l'issue de la première assemblée secrète, il faisait nuit noire. Nous sortîmes dans la

ruelle un à un, obéissant à l'un des nôtres qui faisait le guet à l'angle d'une porte afin de ne pas attirer les soupçons. Révéler l'existence de la réunion eût été provoquer le pouvoir en place et courir les risques d'une arrestation massive. L'ombre des Zélotes nous poursuivait...

Les murs chauds du bethsaïd nous accueillirent comme de coutume, Simon et moi. Ils nous appelaient à reprendre le cours « normal » des choses : les soins aux malades, la nourriture pour les vagabonds de passage vêtus de hardes, les discussions à la porte de la synagogue et les longues marches derrière le Maître, sur les rives du lac ou par les monts...

Mais cela ne se pouvait plus comme autrefois. Une nouvelle page venait d'être tournée et lorsque, allongés sur nos nattes, nous vîmes s'éteindre la dernière lampe à huile, nous sûmes qu'enfin notre mission précise avait pris corps...

CHAPITRE VIII

Sous le soleil de Magdala

C'est pendant l'année qui suivit la première assemblée des cent vingt qu'eurent lieu la grande majorité des prodiges que les Écritures ont immortalisés. Nous eûmes le bonheur, Simon et moi, d'assister à quelques-uns d'entre eux. Ces faits que nous appelons aujourd'hui miracles furent cependant bien plus nombreux que ne le décrivent ce qui reste des textes. Ils n'étaient pas l'effet d'une énergie dépensée sans mesure mais le fruit d'une force qui savait où aller et quand il le fallait.

« Le don matériel sans retenue ne saurait se concevoir que dans un monde adulte », disait souvent le Maître. Il illustrait ainsi la règle essénienne qui conseillait en une métaphore rude de « ne pas jeter de perles aux pourceaux ». Nous comprenions par cela que la race des hommes était encore une race d'enfants dont les désirs assouvis trop aisément ne leur pouvaient être d'aucune aide durable.

Le Maître ne se contentait pas de guérir les corps et les âmes, la célèbre *Multipliation des pains* en témoigne. Il donnait naissance à la matière avec autant d'aisance que le berger émet une mélodie au moyen de sa flûte. C'est après l'un de ces événements qui soulevaient l'enthousiasme du peuple que nous le retrouvâmes, un jour, sous un porche de la bourgade de Magdala.

Nous nous tenions sur une petite place que le chaud soleil de midi inondait de lumière blanche. À cette heure-là, la ville était calme, écrasée sous le poids de l'été. Ses ruelles désertes sentaient bon les épices et les galettes d'orge que l'on préparait dans la fraîcheur des maisons.

Près des figuiers de la place aux pêcheurs, près de ses grenadiers, il y avait pourtant une centaine d'hommes et de femmes autour de Celui qui enseignait. Chacun s'était assis comme il le pouvait, plissant les yeux pour mieux regarder le Maître adossé à une jarre, un long voile de lin blanc sur la tête. Ce petit monde de pêcheurs et de paysans était recueilli, buvant avec le plus grand respect les paroles offertes, posant de rares questions, peut-être par peur de rompre un charme. C'était une mosaïque de taches ocres, blanches et rouges, de quelques pauvres drapés, de barbes hirsutes et d'échines ruisselantes de sueur... Tout l'humble peuple d'Israël se résumait là, essayant de comprendre ce que bien des cœurs refusent toujours d'admettre aujourd'hui. Cette modeste foule demeurait encore sous le choc de ce qui venait de se passer un peu plus tôt dans la matinée : une douzaine de lourdes grappes de raisin avaient jailli soudainement au creux des mains du Maître. Cela s'était produit alors que celui-ci parlait en marchant sur les rives du lac.

- Ces grappes étaient autour de moi, expliquait-il maintenant, il ne me suffisait que de les voir et de les prendre après les avoir demandées à mon Père... Vous ferez de même, je vous l'affirme. Il en est bien d'autres encore qui attendent autour de nous dans cet air que nous respirons... Mes Frères, ce n'est pas une image que j'emploie cette fois. Je vous parle clairement de ce qui est déjà mais que votre raison refuse.

Dans cet univers que vos cœurs pressentent, toute chose existe depuis toujours. Il ne suffit que de lui faire prendre la forme souhaitée en l'aidant à franchir par l'Amour et la Volonté, la porte de cette Terre. Demandez simplement avec la tranquille certitude de celui qui sait qu'il a déjà obtenu. L'âme de

mon Père et de ce monde ne savent utiliser que le langage de la simplicité.... Pourquoi donc tout compliquer avec les conditions que vous vous imposez à vous-mêmes ? Vos réflexions d'humains bâtissent vos propres limitations...

- Tu dis cela, Rabbi, tu dis n'agir que par la force de ton Père... Ce que j'ai vu ce matin me remplit d'émerveillement, mais les récits des marchands qui parcourent le pays parlent souvent des magiciens qui y vivent. Il est deux de ces hommes dans la région de Samarie dont on affirme qu'ils créent les objets ainsi que tu le fais¹. Qui dois-je donc écouter ?

C'était un homme très jeune encore qui avait prononcé ces paroles. Il portait une courte tunique de paysan, relevée jusqu'à la taille par l'un de ses pans et fixée à la ceinture. Nous l'avions vu se lever à demi au milieu de l'assemblée. Il s'était exprimé à voix basse, manifestement ému.

- Il existe deux façons d'accomplir les faits dont nous parlons, répondit le Maître sans plus attendre. L'une appartient à la volonté blanche, celle déjà évoquée, alors que l'autre est le domaine du désir noir. Pour la majorité des êtres, la différence est nulle car les yeux de la chair ne pénètrent que les effets. Par « désir noir », j'entends la technique de ceux qui ne créent pas mais dérobent une forme déjà réalisée ; j'entends la méthode secrète de ceux qui font franchir l'espace à la matière. Les magiciens projettent les rayons de leur âme jusqu'à l'objet de leur convoitise, ils lui font subir une transformation et l'amènent ainsi dans les lieux où ils se trouvent². Faut-il appeler prodige ce qui est un vol et don de l'Éternel, une autorité usurpée ? Je vous le dis, celui qui crée fait cela par amour, celui qui s'approprie le déjà créé œuvre par désir.

¹ Peut-être l'un d'eux est-il Simon le Magicien dont il est question dans les « Actes des apôtres ».

² Il s'agit de la téléportation d'objets par dématérialisation puis rematérialisation.

Le désir sera votre destructeur si vous n'y prenez garde. Il vous force à prendre sans rien donner. Les lois du Sans-Nom sont inverses à celles que vous avez établies sur cette Terre, mes Frères. Celui qui amasse sans rien distribuer ne peut que s'appauvrir inexorablement... Au lieu de puiser à une source intarissable, son corps de lumière s'enracine à la Terre, de vie en vie, d'âge en âge.

Si vos yeux apprenaient à voir et non plus à regarder, ils pleureraient au spectacle de ces hommes qui tournent autour de leurs sépulcres, cherchant leurs biens parmi les larves engluées dans leurs pouvoirs et leurs possessions illusoire. Combien de temps leur faut-il toujours pour apercevoir le rayon de lumière venu les sortir de leur puits ?

Ainsi, je ne vous propose pas le pouvoir mais une compréhension. Comprendre, c'est aimer. C'est de cette façon que tout s'accomplit. Votre Terre, mes Frères, est bâtie à l'image de toutes celles de l'Univers. Vous devez vous la représenter semblable à un être aux innombrables vêtements, chacun de ceux-ci offrant une nature d'autant plus subtile qu'il se situe loin de la peau. Les vêtements de la Terre sont des jarres d'autant plus inépuisables qu'ils n'apparaissent pas à nos yeux. La nature visible, celle qui vous nourrit et que l'on croit à tort infatigable, figure les premiers d'entre eux. C'est de ce côté et en nul autre lieu qu'il vous appartient d'aller et de puiser. Prenez les choses que votre cœur véritable réclame, là où elles sont vraiment, c'est-à-dire dans l'âme et l'esprit de votre Terre¹.

C'est alors qu'une femme se leva de la foule et intervint à son tour. Elle me fit une forte impression dans sa longue robe

¹ Peu après, les 120 reçurent un enseignement plus poussé relatif à la question. Le Christ établit une différence très nette entre ce que l'on appelle « nature naturante » et « nature naturée ». Il s'efforça ainsi de mettre en évidence l'analogie existant entre l'esprit, l'âme, le corps de la Terre et le monde des idées (principliel), des agents (forces actives astrales) et des phénomènes (effets matériels à dépasser).

de drap bleu. On sentait en elle l'être solide, rompu aux âpres discussions avec les caravaniers.

- Rabbi, j'ai foi en ce que tu dis, mais tes explications demeurent encore mystérieuses, elles ne nous apprennent pas réellement ce que tu fais pour obtenir ce que ton cœur désire.

Le Maître commença par sourire et baissa un peu la voix comme pour être plus proche de celle qui le questionnait.

- Mon cœur ne désire rien... Il *est*. Les cœurs qui désirent ne font qu'exister. Ne comprends-tu pas que l'on ne peut désirer ce que l'on a déjà... Ce que j'ai, femme, je ne le possède pas... car c'est depuis toujours une partie de mon être.

Il en est de même pour toi... et pour vous, mes Frères. Cessez de vous croire manchots et aveugles car vous demeurez Un avec ce qui *est*. Les prolongements de votre vie, ce sont ces pierres, ces plantes, ces animaux que vous rêvez de dominer sans savoir qu'en fait, ils sont un autre vous-même ; un autre vous-même qu'il convient de découvrir et d'amadouer avec l'amour...

Ces paroles vous sembleront obscures, je le sais, mais je ne puis en formuler de plus simples sans vous fournir la réponse qu'il vous appartient en réalité de trouver individuellement. À toi, femme, je puis répéter qu'il n'existe point de méthode afin de créer ce que tu as vu. Il faut simplement ne pas s'en refuser la possibilité jusque dans le point le plus secret de notre être... Mes Frères, vous ne savez pas aimer ! Pourquoi donc ? Lorsque vous aurez trouvé la véritable réponse à cette question en évitant de l'éluder, alors vous aurez parcouru plus de la moitié du Chemin...

Un bruit de pas rapides et nombreux se mit soudain à résonner dans une ruelle avoisinante. Nous tournâmes tous la tête pour en chercher l'origine précise. Brusquement, à l'un des angles de la petite place écrasée de soleil, un groupe d'hommes en armes apparut. Ils ne portaient pas l'uniforme de la légion mais de simples tuniques courtes. Je sentis Simon se crispier. Comme moi, il avait reconnu les Zélotes. En un bond,

ces hommes au nombre d'une dizaine furent à quelques pas du Maître. Deux de ses proches disciples s'étaient levés d'un seul élan et brandissaient déjà le glaive qui pendait constamment à leur ceinture.

- Laissez, prononça-t-il d'une voix calme et ferme, ces hommes ne nous veulent aucun mal.

Il y eut un brouhaha dans la foule et quelques personnes s'enfuirent, redoutant sans doute le pire. Je restai inquiète, demeurant assise aux côtés de Simon et des autres afin de dissimuler mon émotion.

Ce n'était pas la première fois que je voyais deux des proches disciples du Maître réagir ainsi. Cela me déplaisait d'autant plus que je savais qu'ils ne bénéficiaient pas de son assentiment. Ces deux hommes, dont l'un se nommait aussi Simon, étaient des êtres vifs et rien n'y faisait. Il en fut ainsi pendant les années où nous eûmes le bonheur de suivre le Maître. Ils ne parvinrent à abandonner ni le port de l'épée, ni à dominer les réactions bouillantes des Zélotes qu'ils avaient été autrefois.

Le Maître leur expliquait inlassablement que l'épée n'amenaient que l'épée mais il ne leur en interdisait pas le port. Son premier souci demeurait de respecter les individualités et les différences. Celles-ci faisaient de ses disciples des hommes aux visages multiples, le plus souvent très proches du peuple.

Celui qui paraissait être le chef de la troupe zélote s'approcha plus près encore du Maître.

Sa tunique, qui avait dû être orangée, présentait de multiples déchirures partiellement dissimulées par un véritable harnachement de cuir. Deux coutelas et une épée usée pendaient à sa taille, entrelacés dans les courroies. Il avait les cheveux mi-longs, couleur d'ébène, et ses narines dilatées révélaient l'individu prompt à agir, avide de toutes les expériences.

Je le voyais de profil et quelque chose en lui, dans sa façon de dévisager le Maître, me fit penser à un aigle.

- Rabbi, dit-il en cherchant à retrouver son souffle, mes hommes t'ont contacté bien des fois et, aujourd'hui, je cours des risques en venant te voir moi-même. Je me nomme Barabbas. Cela doit te suffire, tu sais que je suis le chef de la rébellion contre Rome dans une grande partie du pays.

Il y eut des bruits étouffés. Je tournai la tête : des hommes et des femmes partaient à grandes enjambées, craignant de toute évidence d'être mêlés à quelque fâcheuse histoire.

- Rabbi, poursuivit le chef zélote, je veux prendre à témoin ces habitants de Magdala, je veux leur dire que le peuple de Palestine te réclame ! Il veut faire de toi son symbole contre les légions, il te veut pour roi... J'ai des hommes par tout le pays, des hommes près de la terre, près de ceux qui travaillent, qui prient, qui attendent le Mashiah de l'Éternel ! Ils parlent de toi au creux de chaque vallon, au cœur de chaque vigne et ils ne voient plus qu'une chose : tout Israël t'appelle !

Marche les mains nues devant nos combattants et notre Terre entière retrouvera sa liberté ! Tous, alors, écouteront la Parole de ton Père, ils entendront tes appels, tu leur expliqueras ta foi !

Ces paroles prononcées d'une voix forte et rocailleuse déclenchèrent une vive réaction. La foule, qui ne se composait plus que d'une bonne cinquantaine de personnes, se leva d'un seul élan, applaudissant aux déclarations du Zélote. Dans la mêlée, je vis même quelques-uns d'entre nous sourire et s'approcher du Maître, emportés par l'enthousiasme général.

Simon, quelques autres appartenant à la Fraternité et moi-même ne savions que faire. C'était une flambée de joie pour tous ces hommes. Celui qui se faisait appeler Barabbas, fier de son impact, était monté sur une petite borne de pierre et levait les deux mains au ciel pour réclamer le silence. Il voulut reprendre la parole mais personne ne l'écoutait. Il me semblait cependant que la foule affluait de nouveau. Tout se passait comme si des oreilles s'étaient tendues derrière les murs de pierre et de briques séchées de la petite place. Elles avaient

entendu l'appel à la révolte... Et si Barabbas avait raison ?... Et s'il était envoyé pour que le Maître pût répandre sa Parole à la tête de tout le peuple ?

Ces questions jaillirent en moi comme un éclair. Jean ne nous avait-il pas présenté le Mashiah et la place d'un Mashiah n'était-elle pas à la tête d'un pays ?

Sans doute s'en fallut-il de peu pour que l'enthousiasme ne me gagnât aussi... Il y eut pourtant en moi une résistance, un sursaut qui venait de ces vieux enseignements des sages Esséniens qui disaient « Non, non... ». Non, le vrai Mashiah, celui que nous attendions ne pouvait accepter. Il devait transmuier la race humaine et non pas s'infiltrer dans ses rouages ! Tout au plus pouvait-il vouloir en être le grain de sable susceptible de briser la ronde des mécanismes de l'illusion.

« On n'emprisonne pas la lumière dans une institution, on ne la fait pas siéger sur un trône car elle est comme un souffle de vie qui se déverse et se renouvelle sans cesse... »

Ces paroles étaient celles du vieux Zérah de mon enfance. J'avais toujours su les garder au plus profond de moi-même et elles rejaillissaient maintenant telles qu'en elles-mêmes. Combien d'années, Zérah, s'étaient-elles écoulées depuis ton « au revoir » ? Près de vingt sans doute et, pourtant, tu étais toujours là, porteur de la réponse !

Simon n'avait pas bougé et ses yeux, qui croisèrent les miens, reflétaient aussi la désapprobation. Soudain, le calme s'installa de nouveau. Le Maître, une main largement ouverte devant lui, franchissait la foule. Sa haute silhouette blanche nous impressionna. Il avait les yeux à demi fermés et une profonde impression de tristesse semblait imprimer ses traits.

- Peuple d'arbrisseaux aux racines géantes, fit-il avec des accents d'amour, vos attaches à cette Terre sont-elles si fortes que vous ne puissiez avancer d'un pas ? Je vous le dis, mes Frères, celui qui me fait roi parmi les humains tourne le dos à mon Père et refuse de se regarder lui-même. Je suis déjà roi de

toute éternité, comme chacun d'entre vous, mais mon Royaume n'est pas de cette Terre !

- Ne joue pas avec les mots, Rabbi, l'Éternel n'aura que faire d'un peuple qui ne secoue pas le joug de l'esclavage !

Barabbas, qui venait de reprendre la parole, n'eut pas le temps de poursuivre : un martèlement lourd, métallique, et saccadé à l'extrême nous fit sursauter. Des casques scintillèrent à l'angle d'une ruelle, jetant leurs feux sur l'ocre des murs et le vert sombre des grenadiers. Un détachement romain déferlait sur nous. Ce fut l'affolement général.

Une clameur monta de la foule. Chacun chercha à s'abriter, prêt à piétiner son voisin pour trouver une issue. Il y eut un cliquetis de métal, des ordres hurlés, des cris rauques, et nous devinâmes les silhouettes du groupe zélate s'enfoncer dans la pénombre d'une rue, l'arme à la main, suivies de près par trois officiers romains à cheval.

Un vent de panique s'emparait du centre de Magdala. Des cris parurent jaillir du cœur même des habitations comme si l'armée y avait dépêché ses soldats afin de tout fouiller.

Ceux des cent vingt qui étaient présents eurent le réflexe de s'assembler rapidement autour du Maître, formant un noyau immédiatement encerclé par une rangée de lances menaçantes.

Ma gorge se noua et je pris la main de Simon qui me serra contre lui. Tout pouvait-il se terminer ainsi ? C'était trop absurde...

Le Maître ne prononçait pas un mot et nos yeux le cherchèrent. Alors, il se produisit quelque chose qui s'inscrit encore en moi avec une force inouïe : J'eus la sensation que notre groupe s'enveloppait d'un halo bleuté, d'un voile de silence et de fraîcheur. Je gardai mon entière lucidité, mais les sons parurent s'estomper, faisant place à un puissant sentiment de quiétude. Il me semblait que le Maître avait refermé ses bras sur nous tous et sans doute, d'ailleurs, était-ce un peu cela. Un esprit pur tisse des voiles de paix, véritables

boucliers, pensées d'amour tangibles qui font du verbe aimer autre chose qu'un simple mot...

C'est sans émotion que nous vîmes enfin un officier bardé de cuir s'approcher de nous. Son regard était froid, et d'un geste de la main, il signifia notre arrestation. Le Maître nous sourit alors individuellement et cela acheva de consolider notre tranquillité. Les Romains nous emmenèrent enfin parmi les ruelles de Magdala, révélant au passage les conséquences de leur intervention : sous une arcade, deux hommes gisaient dans la poussière ; le sang coulait encore de leur blessure au flanc. Je serrai les dents. Nous arrivâmes ainsi à la sortie de la bourgade où quelques maisons solidement fortifiées servaient de commandement à la garnison. Derrière elles, nous aperçûmes tout un campement protégé par des murets de terre séchée encore inachevés. Je jetai un regard furtif au loin, vers le lac qui scintillait, bordé d'une rangée de dattiers... On nous sépara bien vite du Maître ; de toute évidence, on savait qui il était.

Un officier au long manteau pourpre nous fit enfin pénétrer dans une cour où nous nous assîmes, gardés par une douzaine d'hommes en armes, à l'ombre d'un acacia. L'un d'eux me parut sympathique sous son lourd harnachement. Au bout d'un moment, il tenta quelques sourires dans notre direction. Nous les lui rendîmes et une espèce de dialogue s'établit ainsi, silencieux mais combien riche en signification. Peut-être, à cette époque, le Maître comptait-il déjà des disciples parmi les Romains qui s'arrêtaient parfois pour l'écouter. Admiration, curiosité, surveillance ? Nous ne savions jamais... Peut-être était-ce tout cela à la fois.

L'après-midi se passa paisiblement. Nous ne ressentions nulle inquiétude, ni pour le Maître ni pour nous. Sans doute devait-il être interrogé sur le motif de sa présence à Magdala, sur celle du chef zélote.

Le seul contact avec Barabbas pouvait nous amener son lot d'ennuis, certainement un long emprisonnement. Mais peu importait, il nous semblait que maintenant nous pouvions pas-

ser à travers tout sans être atteints. Quelque chose d'inexplicable nous avait fait soudainement acquérir une forme d'invulnérabilité. Les attaques devenaient miraculeusement des insultes d'enfants sans poids véritable...

« Ce que vous devez réveiller, c'est cette partie de moi qui dort en vous. »

Peut-être était-ce cela ? Peut-être ces paroles recueillies si souvent sur les lèvres du Kristos commençaient-elles d'agir comme le baume tant espéré. Peut-être nous tiraient-elles de la longue léthargie...

Vers la fin de l'après-midi, nous vîmes le Maître réapparaître, le voile blanc toujours harmonieusement posé sur la tête. Il était escorté de deux légionnaires, pilum à la main, et qui, à ses côtés, me semblèrent deux frêles marionnettes.

- Venez, dit-il d'un ton chaud, il nous faut trouver un endroit pour dormir.

Nous continuâmes notre joie, nous efforçant de conserver jusqu'au bout tous les caractères de la dignité.

Bientôt, les lourdes portes de bois du siège de la garnison romaine de Magdala crissèrent sur leurs gonds derrière nous. Des soldats nous escortèrent encore pendant un demi-stade¹, puis nous laissèrent. Le soleil rougeoyait et le petit vent qui soufflait du lac parvenait à peine à rafraîchir l'atmosphère. Nous résolûmes donc de nous diriger vers la rive. Quelques palmiers, une végétation agréable pouvaient nous fournir un abri pour la nuit. Jean et André allumèrent un feu et nous nous rassemblâmes tous autour du Maître afin de tenir conseil sur la conduite à observer. Il était évident que les Zélotes cherchaient à accaparer son autorité afin d'accroître leur crédibilité puis leurs possibilités d'action.

L'un de nous prit enfin la parole.

¹ Environ cent mètres.

- Nous devons être très vigilants, dit-il à voix tellement basse que nous fûmes obligés de prêter l'oreille. Dans la foule assemblée ce matin, j'ai entendu un homme et une femme parler d'un Rabbi qui se nommerait Jésus et qui marcherait aux côtés des Zélotes dans la région de Béthanie. C'est tout ce que j'ai pu saisir de leur conversation, mais cela indique que le peuple commence probablement à colporter des nouvelles erronées.

Ébahis par cette annonce, nous nous regardâmes au-dessus du feu qui crépitait.

- Il n'y a rien d'étonnant à cela, dit le Maître après nous avoir longuement laissé réfléchir. J'ai observé autrefois un tout jeune homme du nom de Joseph...

Nous attendîmes autre chose mais il s'arrêta là, comme pour mieux regarder en lui-même.

Mes yeux rencontrèrent instinctivement ceux de Simon et il nous sembla deviner... Cela nous ramenait loin, loin en arrière alors que nous n'étions encore que deux adolescents dans les ruelles embrasées de Gennésareth. Mais tout demeurait confus, nous ne comprenions pas...

Lorsque le feu ne fut plus que braises, nous prîmes le parti d'entonner des chants à la mémoire des deux victimes de la matinée. Nous savions que les vibrations de la voix unies à celles de l'âme deviennent des êtres aimants dans le royaume des corps de lumière. Ce furent des chants de joie et non d'amertume. Enfin, à l'issue de cette petite cérémonie, deux membres de la Fraternité s'isolèrent de notre groupe. Leur tâche était d'escorter les défunts jusqu'à leur demeure de lumière, par-delà les embûches de l'océan éthérique...

CHAPITRE IX

La voie de la transmutation

Dans les mois qui suivirent les événements de Magdala, le Maître ainsi que de nombreuses personnes de son entourage se virent encore sollicités plusieurs fois par Barabbas et les siens. À chaque rencontre, c'était le même refus catégorique.

Un tel empressement de la part des Zélotes finit par nous inquiéter d'autant plus que leur chef prenait des risques sans cesse accrus pour rencontrer celui qu'ils appelaient « le Grand Rabbi Blanc ». Le peuple, cependant, commença d'abandonner cette dénomination. La popularité croissante du Maître le rendait plus familier à chacun, et en de multiples endroits, on attendait « Jésus le Nazarite »¹.

Les Romains paraissaient ne plus vouloir intervenir. Ils étaient même étrangement absents. Nous sûmes, bien plus tard, qu'un certain nombre d'hommes et de femmes d'Israël travaillaient à leur solde. Les moindres faits et dits « du Nazarite » étaient donc rapportés en haut lieu sans que cela se sût.

¹ Par confusion avec l'École religieuse déjà citée en début d'ouvrage et qui était, sans conteste, beaucoup plus connue que celle des Esséniens.

Il y avait deux années que nous nous étions établis à Capharnaüm lorsque le Maître nous apprit qu'il s'absenterait plus longtemps qu'à l'accoutumée.

- Il me faut un peu de temps pour comparer le chemin parcouru à celui qui se présente encore à moi, dit-il. Un père ne fait pas de son fils une machine à accomplir ses desseins. Ainsi, en m'offrant un corps d'homme, mon Père céleste m'offrit aussi une liberté d'homme. C'est une marque d'amour qu'il vous appartient de comprendre. Les deux mains de la créature humaine, les choix dont celle-ci dispose afin de bâtir sa vie sur Terre sont, plus que vous ne le pensez, les prémices de sa grandeur à venir. Dépouillez ces idées des mots qui les recouvrent. Je vous montre une voie d'Homme... En voyant les Temps à venir, il me vient une crainte : ce qui n'est pas compris suscite la terreur, le fanatisme ou la dévotion desséchante. Aussi je vous le dis, ne faites pas de moi un dieu...

Après ces déclarations, nous nous trouvâmes un peu perplexes. Dans quel but avaient-elles été faites ?

Jean nous apporta une solution au problème quelques jours plus tard alors que Simon et moi l'accompagnions sur une barque, au large du petit port de Capharnaüm. Une brise embaumée nous caressait le visage. Nous n'étions que trois et nous laissions aller notre esquif à la dérive tout en contemplant le rivage, ses arbres en fleurs, ses collines d'un vert tendre. L'heure se prêtait aux confidences.

- Nous oublions souvent que le Maître est un homme, nous dit Jean. Il m'a fait lui-même cette remarque. Certes, ce sont deux forces incommensurables qui parlent et agissent à travers lui, mais sa résistance demeure celle qui échoit à un organisme humain. Ne faisons pas de lui une idole à l'imitation de celles des Temps anciens. Ce n'est pas son souhait. Il ne sera jamais un être figé sous une forme hiératique, sans interrogations, sans faim, sans fatigue. Il porte en lui toute la force cosmique mais aussi la faiblesse de l'homme. Voilà ce qui fait sa grandeur, Myriam. Il n'est pas d'un bloc le fils de

l'Éternel, mais le signe révélateur d'une authentique voie humaine.

Je sais que les propositions zélotes lui font parfois mal car elles lui offrent un choix que seul un être raidi à jamais dans les chaînes de son devenir pourrait trancher sans réflexion, sans tentation. Ainsi qu'il nous l'a dit, nous devons savoir si nous préférons une idole ou un être connaissant nos souffrances pour en avoir accepté toute l'étendue par les conséquences de sa naissance.

Je vous parlais des Zélotes, mais n'avez-vous pas remarqué ces femmes qui cherchent si fréquemment à capter son attention ? Sans doute l'aiment-elles... Comment pourrait-il en être autrement ? On ne peut les en blâmer, mais savent-elles quelles forces les utilisent pour attirer ses regards ? Oh, je ne parle pas du démon, vous savez fort bien que le seul démon qui soit est le fiel stagnant dans le cœur des hommes. Je veux signifier l'énergie de dispersion qui caractérise la matière de notre univers. Le Maître s'efforce de rassembler, de concentrer l'authentique tandis que ce qui nous apparaît extérieur à lui tente de dissoudre son action par tous les moyens.

La faiblesse de la matière n'occupe pas de réelle place chez lui, mais sa présence lui permet d'aiguiser sa propre liberté. Ainsi, Myriam, nous pouvons mieux comprendre ce qu'il entendait en affirmant que nous devons rendre à Rome ce qui lui appartient. On ne sert pas deux forces opposées. On s'efforce de comprendre ce qui nous fait croire qu'elles sont opposées. On les accepte, puis on les réunit pour grandir.

- Crois-tu que le Maître puisse céder d'un pouce à Barabbas ? questionna Simon.

- Il ne le fera pas... tout en sachant que sa parole doit s'appuyer sur la matière de ce monde.

Jean souriait ; il avait fait du sourire l'essentiel de son visage. Alors, il demanda les rames à Simon et nous rejoignîmes un petit embarcadère de bois sur lequel des pêcheurs, les pieds dans l'eau, réparaient leurs filets...

Dans la semaine qui suivit, l'un des cent huit mourut. Dès son retour de la montagne, le Maître le remplaça par une femme de Magdala qui, depuis longtemps, s'attachait à ses pas. Elle était grande et mince et se prénomma Marie. Un peu plus âgée que nous, ses yeux reflétaient une tristesse insondable. Elle avait dû autrefois montrer un caractère bouillant et nous fit songer à un volcan endormi, à une force qui se contient pour mieux exploser. Dans les rues de Capharnaüm, on disait d'elle qu'elle avait mené une vie dissolue. Sa personnalité, ses réactions parfois promptes et souvent déroutantes jetèrent pendant quelques semaines le discrédit sur l'entourage du Maître. À notre connaissance, pourtant, aucun des cent vingt n'y fit jamais allusion.

Vint bientôt le jour où le Maître nous sollicita pour un voyage de quelques semaines à travers les monts de la Galilée. C'était le début du printemps. Je nous revois encore courir vers le bethsaïd où nous nous relayions avec trois autres Frères afin de prendre à la hâte nos manteaux de laine et nos sacs de grosse toile. Nous étions une vingtaine à faire partie de la randonnée qui consistait à rendre visite à de petites localités isolées dans la montagne.

Après nous être rassemblés sous un porche à la sortie de Capharnaüm, nous nous engageâmes immédiatement vers les hauteurs, empruntant les sentiers des bergers. Simon et moi aimions ces itinéraires où il fallait se faufiler entre l'aubépine et la rue. Ils nous rappelaient nos escapades d'enfant derrière le village des Frères.

La frange bleue du lac s'estompa derrière nous et nous avançâmes sur les crêtes arrondies, parmi les roches grises et les amandiers en fleurs.

Comme nous progressions vers le nord du pays, le paysage se fit plus vert et de hautes cimes enneigées se profilèrent par-delà les forêts de cèdres. L'air était encore frais et nous marchions d'un bon pas, questionnant de temps à autre le Maître. L'isolement des semaines précédentes paraissait l'avoir

conforté dans ses positions. Il se montrait plus ferme que jamais sur l'impossibilité d'établir ce qu'il appelait son véritable Royaume parmi les hommes de la Terre, du moins telle que celle-ci se présentait à ses yeux. Il prit le parti de s'expliquer avec précision, ce qui devait nous éclairer considérablement par la suite.

- Ces montagnes, ces plantes, vos corps, tout ce qui vit ou semble dormir - sur ce monde et dans la multitude des autres - est comparable à la corde d'un arc qu'un doigt volontaire vient tendre périodiquement. Vous avez remarqué ce phénomène : lorsqu'une corde vient à être pincée puis relâchée, elle se met à vibrer de sorte qu'elle devient invisible à nos yeux, l'espace d'un court instant. Ainsi fonctionnent nos corps. Ils vibrent en permanence au contact de forces insaisissables à nos sens. Ils vibrent pourtant si lentement que nous ne pouvons en avoir l'idée. C'est cela qui les rend denses et palpables. Imaginez maintenant que vous agissiez sur eux comme sur l'arc, au moyen de l'énergie la plus puissante qui soit, celle de l'amour. Leurs vibrations les soustrairont aux regards de l'homme ordinaire !

Ainsi en est-il de mon royaume et de ses habitants. Les atomes qui les composent se déplacent si rapidement que nos yeux ne peuvent les cerner ni nos mains les saisir. Sachez donc que ce que l'on appelle « réel » revêt de multiples visages qui défient la raison et la logique confectionnées par certains humains. Je peux maintenant vous l'affirmer, mes Frères, ce n'est point mon Royaume que j'ai pour tâche d'établir sur cette Terre mais cette Terre que je dois emmener vers mon Royaume.

J'activerai la vie de votre monde en suscitant des vibrations subtiles dans vos cœurs. Jamais, peut-être, ne me suis-je exprimé si concrètement. Il ne saurait y avoir de théorie poétique en ma bouche mais plutôt l'expression d'une géométrie du cœur et de l'âme...

Les univers et le firmament que vous contemplez chaque soir évoluent suivant ces mêmes règles. Ils baignent dans un océan de vie où un doigt invisible, celui du Sans-Nom, les amène à vibrer périodiquement selon des rythmes sans cesse croissants. La multitude des corps célestes progresse ainsi, transmuée cycliquement, propulsée d'une réalité à une autre, fuyant inexorablement les limitations de la densité. L'Éternel, mes Frères, est un musicien qui émet des notes de plus en plus haut placées dans la gamme. Le ton, né de Son Souffle, monte d'un degré tous les deux mille ans et, à la fin du sixième de ces tons, les mondes franchissent une étape vibratoire. Je vous le dis, je suis l'artisan majeur de la sixième tonalité, un ferment qui doit faire vibrer autrement la porte des cœurs à l'issue des deux millénaires à venir.

Il faut que le roc se fasse pierre précieuse, que l'herbe soit arbre, que l'animal s'éveille à l'humanité, que l'humain se dépouille pour laisser apparaître l'initié, semblable aux Frères des Étoiles...

Il faut qu'en l'ange fleurisse l'archange, que de la planète s'épanouisse un soleil et, enfin, que le soleil se magnifie en un feu cosmique central.

Cela s'accomplira d'abord par une éthérisation de la matière et des consciences au niveau de notre univers, phénomène consécutif à une purification externe et interne de chaque forme d'existence. Tout est affaire de niveau de conscience, le reste n'est jamais qu'une application de ce principe, mes Frères.

Ces explications nous donnèrent une sorte de vertige. Nous n'étions pas habitués à un langage aussi technique de la part du Maître. Nous sentions cependant l'urgente nécessité de ces connaissances précises qui venaient consolider notre compréhension des harmoniques universelles. Rompus à ces concepts de « vibrations », les enfants d'Essania appartenant à notre petit groupe n'éprouvèrent guère de difficulté face à ces explications, mais il n'en était pas de même des autres, plus

sensibles à des images familières, fussent-elles à double sens, qu'à une forme de mathématique.

Nous éprouvâmes le besoin de faire une halte sur le versant d'une colline. Dans la vallée, les bêlements des brebis nous rappelaient que nous n'étions pas seuls au monde et, qu'un jour, nous serions obligés d'exposer aux hommes ces vérités nouvellement révélées.

- Vous n'expliquerez pas ces choses au peuple, dit le Maître comme s'il avait lu notre inquiétude. Ne tournez jamais plus d'une page de la Révélation à la fois; il est un temps pour tout, un livre pour chacun. Sachez parler de récolte à ceux qui travaillent la vigne et les champs. Parlez de pêche à ceux qui ont la barque et les flots pour seul univers. Il ne suffit pas de savoir, il faut savoir taire. Non pour dissimuler mais pour aller à l'essentiel en évitant certains horizons qui pourraient encore effrayer. Tout l'art que je vous demande tient en ces trois mots : amour, progression, discernement.

Après ces paroles, le Maître fit une longue pause. Il s'éloigna un peu de nous qui attendions, assis sur l'herbe.

- Allongez-vous sur le sol, dit-il enfin en revenant d'un pas tranquille.

Nous obéîmes sans chercher à comprendre, subjugués par une demande aussi imprévisible.

- Il est bon que vous puissiez contempler la danse des mondes, murmura-t-il en s'allongeant à son tour au centre de notre groupe. Vous saurez ce que représente le doigt céleste qui fait frissonner et vibrer la corde des univers... Ne craignez rien de ces expériences. Elles vous feront pleurer de joie plus que de peur. Je vais pratiquer sur vous la séparation de la conscience et de la chair. Vous voguerez sans attache apparente et vous me suivrez.

Le Maître demanda alors le silence absolu et l'immobilité la plus totale. Pendant un très long moment, nous demeurâmes simplement étendus, les yeux clos, bercés par les chants d'oiseaux. Il me semblait que toute mon énergie s'enfuyait dans le

sol où elle était aspirée, organe par organe. Bientôt, je ne fus plus qu'une avec la Terre. J'avais la certitude de m'y enfoncer mentalement et corporellement. J'ignorais ce qu'étaient devenus mes membres. La circulation de mon sang devait s'être ralentie à tel point qu'il m'eût été vain de tenter tout effort afin de bouger. Je ne le désirais d'ailleurs pas ; il y avait, dans cette attitude de l'âme et du corps, une forme de sérénité. C'était l'ataraxie complète, l'oubli total du masque de la personnalité et de la charpente physique. Je connaissais bien cet état dont la recherche et la maîtrise étaient enseignées par les Frères. Cela ne représentait ni une fuite, ni un engourdissement de la conscience... Bien au contraire, c'était les prémices au réveil vers une véritable dimension, le tour de clé indispensable à l'ouverture de la Porte.

- Ouvrez votre aura... Ces trois petits mots se glissèrent en nous presque imperceptibles, comme chuchotés à chacune de nos cellules.

J'eus alors l'impression que quelqu'un touchait le creux de mon estomac et je me sentis fuir lentement hors de mon corps. Je crus me faufiler dans un cône translucide et je me vis enfin aspirée par le sommet de mon crâne. Tout s'était passé avec une netteté étonnante, avec une telle sensation de respirer... Je pouvais voir mon corps sous moi. Il semblait dormir dans une semi-rigidité, le sourire aux lèvres. Bientôt, je me rendis compte que mes compagnons avaient fait de même : leurs enveloppes étaient abandonnées sur l'herbe. Nous n'étions plus qu'une vingtaine de corps lumineux cherchant à se stabiliser dans les airs autour d'une prodigieuse clarté, celle du Maître.

Nous venions de nous décorporer sous l'effet de sa volonté. La nature avait pris mille reflets chatoyants, paraissait s'être ingénée à l'emploi de teintes nouvelles, diaprées. Les herbes, les fleurs, les vallons entiers n'étaient plus qu'un gigantesque arc-en-ciel pétillant de vie... Elle se trouvait là, la vraie vie de notre planète, celle que les hommes se refusaient à voir ! Nos pensées se pénétraient les unes les autres. Nous

pouvions nous parler de cœur à cœur, échanger des impressions subtiles, nous transmettre des images au-delà des mots. C'était assurément une approche du grand Amour, une fusion avec les forces vitales et cosmiques nourricières. Simon vint me rejoindre, puis nous nous déplaçâmes comme deux voiles à travers lesquelles une brise soufflait. Nous effectuions des plongées au cœur des touffes d'herbe, nous rendant plus minuscules encore pour suivre les méandres des jeunes pousses qui se déroulaient... Nous prolongions nos corps de lumière selon notre souhait et notre amour, nous regardions palpiter toute la sève du monde dans un éclat de rocher ou dans le calice d'une fleur. Nous comprenions que les barrières ne sont point connues de l'âme et que la vie représente une seule force que le mental s'acharne à différencier, un continuel partage ignoré de l'égo.

Les flammes aux formes humaines que nous étions en ces instants se rassemblèrent enfin autour de leur initiateur en habit de lumière.

- Venez, dit le Maître à chacun de nous, projetez-vous avec moi au-delà de ces montagnes, par-delà les nuages...

Il nous sourit et ce fut comme un rayon de soleil qui nous emmena à sa suite dans une interminable ascension. Nos corps allongés et les monts de Galilée avec leurs grappes d'arbres en fleurs, s'enfuirent sous nous. Bientôt, il me sembla que nos êtres astraux avaient tissé autour d'eux des cocons de lumière blanche. Nous montâmes dans les airs à une vitesse folle. Mais, était-ce bien « les airs », était-ce bien « une vitesse » ? L'âme n'établit pas de telles catégories, elle ne différencie pas les lieux par des notions de distance mais fait régner la pensée tangible qui se rit des lois de notre logique... Il nous sembla enfin ne plus former qu'une sphère laiteuse autour du Maître. Le firmament, d'un noir d'encre et pourtant pénétré d'une clarté secrète, nous englobait. Je voyais les pulsations d'une myriade d'étoiles, les feux versicolores des planètes qui défilaient comme prises dans un tourbillon. C'en était trop

pour ma compréhension de Galiléenne rompue pourtant aux abstractions de la Fraternité. En un éclair, je pensai aux Frères des Étoiles, à leurs nuées qui franchissaient les mondes... Des images incompréhensibles se mirent à graviter dans ma tête. À nouveau, je crus que nous prenions de la vitesse et la structure de nos corps ne me sembla plus la même.

Je vis, sur notre côté, un amas d'apparence gazeuse piqueté de minuscules taches bleues, jaunes et rouges. Cela avait l'aspect d'un gigantesque nuage qui s'étirait, déchiré en plusieurs endroits, percé par de petits éclats de lumière fulgurante... Notre galaxie et ses soleils...

- Voici la somme de vos mondes, dit doucement la voix du Maître, omniprésente en chacun de nous. Voici un corps où naissent, vivent et meurent des soleils, des lunes et des terres semblables à la vôtre, des systèmes planétaires qui s'entrelacent et tournent autour d'une grande force de nature subtile, le Feu de tous les soleils transcendés, Celui de mon Père ! Dans l'immensité cosmique, il est des corps comme celui-là... à l'infini. Le Sans-Nom a harmonieusement soumis chacun d'eux à des cycles qui en comportent d'autres et ainsi de suite, éternellement. Les corps s'imbriquent les uns les autres et les rondes les unes dans les autres. Telle est la vérité que je vous enseigne ici. Apprenez et réfléchissez. Celui qui connaît les cycles de son organisme connaît tous ceux des corps de l'océan cosmique. Les mêmes principes se sont indéfiniment multipliés avec des variantes impénétrables par l'esprit humain, bien qu'excluant tout hasard et tout arbitraire.

Voyez l'ensemble de vos mondes physiques, vous y naissez selon vos karmas et vos nécessités d'évolution... Le doigt du Sans-Nom s'achemine lentement vers lui. Sous la forme d'un fantastique nuage d'énergies, il va le pénétrer. Vous ne pouvez encore le distinguer mais vos planètes et vos étoiles en seront affectées d'ici deux mille ans. C'est lui qui les fera vibrer sur un ton supérieur, provoquant ainsi leur éthérisation.

Comprenez donc qu'il importe de préparer les créatures à supporter un tel changement nécessaire à l'avance vers la félicité.

N'oubliez jamais cela, mes Frères ! N'oubliez pas de voir grand car tout est grand. Le petit n'a de signification que dans la prison des consciences réduites. Que votre amour soit grand car il est la seule force inextinguible enveloppant tout. Comprenez enfin : Les mondes qui brillent devant vous et dont vous ne voyez que l'écorce la plus vulgaire sont les organes du corps de mon Père...

L'Homme parfait n'est autre que mon Père et vous êtes Ses enfants parce que vous êtes les particules de Son corps. Il vous appelle à Lui de façon à grandir incommensurablement en conscience et à devenir d'autres hommes parfaits, des créateurs de mondes...

Je suis Son fils parce que je suis Son cœur, le soleil, le lieu de Son corps qui vous indique la voie !

Sachez, dès maintenant, prendre conscience de chacune des cellules de votre corps ; identifiez-vous à elles et faites en sorte qu'elles parviennent à s'identifier à vous. En vérité, il ne saurait y avoir de différence entre elles et vous. Par cette connaissance, par l'amour surtout, faites dès lors briller de tous leurs feux les sept soleils fondamentaux de votre corps, qu'ils soient les sept sceaux et les sept Églises de votre alliance avec lui.

Là est le chemin royal de la Transmutation !

Notre exploration de l'océan cosmique prit fin avec ces paroles. Nous eûmes alors la sensation de tomber à une vitesse vertigineuse dans un puits sans fond. Autour de nous, des rubans de lumières multicolores se déroulaient à l'infini. Ils nous pénétraient parfois avec des tintements aigres. Cela dura très peu de temps, mais nos esprits décomposèrent tout comme le musicien prenant soudainement conscience d'une harmonie nouvelle.

Nous retrouvâmes donc nos corps qui attendaient tels des dormeurs silencieux et nous éprouvâmes quelque peine à les réintégrer. Il nous semblait que notre sang s'était presque figé dans nos veines, et nos muscles durcis demandèrent des massages énergiques. Le Maître vint alors nous donner l'accolade en signe d'accueil au sein d'un réel désormais tout autre, puis nous prîmes le chemin de la vallée. La nouvelle de son arrivée l'y avait devancé... Ce petit fait fut pour nous aussi un facteur d'émerveillement.

CHAPITRE X

Ils lui construisaient un trône de pierre...

Les mois et les saisons passèrent. Le Maître continuait d'enseigner par tout le pays, faisant de brèves incursions à Jérusalem. Les prêtres du grand Temple l'y attendaient toujours avec impatience afin de le provoquer au milieu du peuple dans la cour des marchands. Si les douze le suivaient la plupart du temps dans ses déplacements, le noyau des cent huit fut divisé momentanément en deux groupes. Ils étaient chargés de la diffusion du message dans toute la Palestine et aussi de calmer les esprits échauffés par les secousses zélotes.

Le Maître ne dormit que très rarement à Jérusalem. Son choix se portait le plus souvent sur une petite maison de Béthanie, celle de Marthe, qui devenait ainsi un lieu de réunion.

Néanmoins, ses visites dans Jérusalem se firent de plus en plus fréquentes. La foule le devançait généralement dans l'enceinte du Temple où il prit l'habitude de parler chaque vendredi. Nous nous mêlions, toutes les fois que nous le pouvions, à cette masse grouillante de commerçants, de petits artisans, de bergers et de pèlerins. Il était convenu que nous prîtions l'oreille aux diverses réactions de l'auditoire du Maître. Il fallait prévenir tout soulèvement qui eût pu aboutir à des conséquen-

ces analogues à celles de Magdala. Nous redoutions autant un enthousiasme excessif de la foule qu'une réaction vive déclenchée par les prêtres. Au travers des discussions saisies au hasard des ruelles ou sur le parvis du Temple, nous comprîmes peu à peu que Pharisiens et Sadducéens s'étaient nettement scindés en deux tendances. Certains refusaient catégoriquement le « Nazarite » alors que d'autres se montraient plus cléments et même sensibles. Simon me rapporta cette remarque faite par un prêtre en discussion avec le propriétaire d'une petite échoppe.

« Que craignons-nous de lui, sinon qu'il n'ébranle notre tranquillité ? N'est-ce pas ce qu'ont toujours fait les prophètes ? Bien peu les ont aimés de leur vivant, leur refusant même le titre auquel ils avaient droit. Pour beaucoup, il n'y a que la mort qui puisse consacrer un homme... Les prophètes appartiennent toujours au passé... Dans les temps présents, ce ne sont jamais que des fauteurs de troubles ! »

Le prêtre n'avait sans doute pas tout compris du sens de la Parole du Maître, mais nous ne pouvions lui dénier un certain bon sens.

C'est à cette époque que nous craignîmes le pire. L'accueil des « Rameaux » fut le point le plus critique de la situation. Beaucoup regardaient sans voir, écoutaient sans comprendre. Ces phrases, galvaudées à force d'avoir été utilisées, sont pourtant les seules capables d'exprimer ce qui se passait. Dans nos fréquentes discussions hors des murailles, nous nous efforcions de résumer la situation. Nous ne savions que conclure des réactions enthousiastes du peuple de Jérusalem... ou plutôt, nous devinions ce qu'il en était sans oser véritablement le reconnaître.

L'armée romaine se tenait silencieuse mais nous la sentions perpétuellement présente. Barabbas, quant à lui, ne se manifestait plus - nous avions appris son arrestation - mais ses hommes étaient éparpillés dans les foules, guettant peut-être l'instant propice à une provocation, à un soulèvement. Nous

craignons de voir trop clair en chacun de ces hommes qui en venaient maintenant à étaler leur robe devant le Maître afin que celui-ci la foulât. Ils construisaient au « Rabbi nazarite » le trône de pierre dont celui-ci ne voulait pas... Ils sacraient, selon l'expression même du Maître, « le seul roi que leur cœur parvenait à concevoir ».

La confusion et l'exaltation populaires furent totales lorsque de nouveaux récits concernant « une petite armée zélote et leur chef Jésus » parvinrent jusqu'à nous de plus en plus régulièrement. Jacques, Simon-Pierre et quelques-uns des cent vingt qui étaient présents furent dépêchés par le Maître lui-même jusqu'aux lieux d'où semblait provenir ce bruit. La nouvelle qu'ils rapportèrent nous souleva d'indignation : les Zélotes avaient résolu d'exploiter la ressemblance existant entre l'un des leurs et le Maître. Ainsi, nombreux étaient les hommes qui affirmaient, de bonne foi, avoir vu le grand Rabbi blanc à la tête d'actions contre les Romains. Les Zélotes prétendaient, de toute évidence, forcer la main au Maître en offrant de lui l'image que la plupart souhaitaient. Leur logique voulait qu'il finît par succomber à l'appel populaire.

L'évidence du piège, sa force incontestable nous firent un mal terrible. C'était des remparts d'incompréhension qui s'élevaient devant nous au moment où un nombre sans cesse croissant d'hommes et de femmes commençaient à chercher en eux-mêmes.

Simon et moi eûmes un mouvement de découragement et de révolte. Un regard de braise restait imprimé en nous. Il était explicite, maintenant. C'était celui de Joseph, le Zélote des ruelles de Gennésareth. C'était lui, assurément, l'instrument des forces obscures dont les Maîtres de la Fraternité nous avaient appris l'action lors de notre séjour au pays de la Terre Rouge. Nous n'en pouvions plus douter... Il nous fut difficile de contenir une vague de haine qui montait en nous. C'était un sentiment nouveau, effrayant. Le Maître le ressentit peut-être chez beaucoup des membres de notre groupe car il trancha

dans un silence lourd par quelques mots très simples, à la fois pleins de reproches et d'amour :

- La haine se nourrit de haine... Je vous le dis, mes Frères, ne consolidez pas les énergies de ceux qui ne savent pas encore voir.

Nous nous regroupâmes autour de lui et il nous fallut retrouver la paix, retisser mentalement ce qui jusque-là avait constitué notre force : le voile de lumière blanche, notre bouclier, notre pont jeté entre les cœurs.

- Ce n'est pourtant ni la faiblesse, ni la passivité que je vous recommande, ajouta-t-il ensuite. L'homme doit s'insurger contre le mensonge et l'erreur sous toutes leurs formes. Mais, lorsqu'il vient à réagir, que ce soit par une saine colère. La colère, je vous l'affirme, peut être une manifestation d'amour autant que de haine. Pour être constructive, elle doit être contrôlée, elle ne doit ressembler en rien à un débordement de pulsions animales. Alors, seulement, elle devient un acte dirigé, un instrument d'équité, non de soulagement des instincts, ni de satisfaction primaire...

Par un curieux concours de circonstances, c'est dans les jours qui suivirent cette déclaration que le Maître s'en prit aux marchands du Temple. Par cette action dont le bruit fit le tour de Jérusalem comme une traînée de poudre, il coupait court à tous les commentaires qui faisaient déjà de ses paroles celles des cœurs faibles. Quant à nous qui n'assistâmes pas à cette scène, nous y vîmes une illustration de la force double de Lune-Soleil, notre Vénus : révoltée, novatrice le matin, paisible le soir...

Afin de ne pas trop exposer Marthe à d'éventuels ennuis, le Maître chargea Philippe, l'un des douze, de trouver dans les murs mêmes de Jérusalem une autre pièce pouvant abriter les réunions secrètes des cent vingt. Nous nous y réunîmes fréquemment ; un sentiment très flou nous commandait une organisation très rapide.

Contre toute attente, le local fut choisi dans une ruelle passante de Jérusalem. Sans doute était-ce judicieux ! Quelques hommes de plus mêlés à la foule bigarrée et bruyante ne risquaient pas d'attirer l'attention. C'était ce que nous appelions une pièce haute, c'est-à-dire située à l'étage d'une habitation. De petites fentes plus hautes que larges l'éclairaient discrètement et donnaient vue, plus bas, sur une ou deux échoppes. L'ambiance y était douce, tout en demi-teintes. Il y avait là un clair-obscur permanent. Des rayons de lumière orangée jouaient avec la pénombre et créaient une intimité propre à soutenir nos cœurs. Un petit univers entre quatre murs de briques séchées au soleil, véritable athanor pour les âmes qui s'ouvraient... Nous nous y sentions bien, à l'abri des turbulences et des incompréhensions.

Notre tranquillité fut pourtant illusoire et de courte durée. En effet, c'est sous ce toit que nous apprîmes la nouvelle qui trancha net les espoirs que nous nous étions figurés. Le Maître était arrivé comme d'habitude dans sa longue robe de lin blanc et un voile sur la tête. La fin de l'après-midi approchait et nous avions vu sa haute silhouette apparaître par le petit escalier de bois puis venir s'asseoir face à nous. Dehors, l'animation régnait encore ; nous entendions les cris des muletiers qui déchargeaient leurs couffins devant les étals des marchands. Les sons venaient à nous, à peine filtrés par quelques tentures de grosse toile que nous nous étions efforcés de fixer çà et là. Nous craignions de ne rien entendre du discours du Maître mais sa voix, pourtant faible par précaution, se faufila aisément jusqu'à nous comme si elle empruntait des itinéraires étrangers à nos lois physiques.

- Bientôt, il me faudra m'effacer...

Cette phrase nous glaça. C'était la première qu'il nous adressait ce jour-là. Elle venait d'être prononcée avec calme mais aussi avec une extrême gravité.

- Tout ce qui peut arriver, continua-t-il, sera bien car cela sera voulu par mon Père et moi-même. Vous recevrez mes

conseils en temps voulu afin que le ruisseau d'amour se fasse rivière. Comprenez ce que l'Éternel attend de vous. Ce que j'ai à vous dire aujourd'hui ne saurait admettre d'interprétation car tout y est clair.

Bientôt, vous serez appelés par-delà les montagnes et les mers. Vous comprendrez vous-mêmes le sens de votre démarche, mais il importe avant tout que vous en admettiez le sens et le but précis.

Je ne vous demande pas de parler de Jésus. Ma personne physique n'a que peu d'importance. Votre monde peut oublier mon nom, cela ne saurait avoir d'incidence. L'important est de jeter les bases d'une immense fraternité fondée sur le don mutuel et l'union avec toutes les forces créatrices. L'essentiel est de consoler l'homme par vos actes et par la répétition des paroles que mon Père a placées dans ma bouche. Retenez bien cela. Ce n'est pas le personnage de Jésus qui s'adresse à vous depuis trois années, mais une Vérité sans âge qui s'exprime par lui. Vous direz aux hommes que vous avez connu le point de rencontre des forces du Renouveau et que ce sont des forces qui sont les leurs. Je vous ai appelés afin que vous ne bâtissiez pas de dogmes en mon nom ni en celui de mon Père. Le dogme est humain et nous ne sommes pas humains. Enseignez nos œuvres et notre harmonie et non pas une loi...

Voici donc mon souhait premier : Ne créez pas une religion de plus en pensant servir l'Éternel. Son vœu est que les hommes de votre Terre dépassent la notion de religion, qu'ils la transcendent afin de retrouver l'Unité première. Enseignez aux cœurs et aux esprits le moyen d'abattre leurs frontières, mais n'échafaudez pas une muraille de plus par le commentaire de mes paroles que vous figeriez ! Saurez-vous admettre cela ? Je crains que les miroirs du temps ne soient déformants, mes Frères ; je crains que la race terrestre ne sache encore se déplacer que sur une jambe.

Reliez les cœurs à leur véritable source mais ne leur inventez pas une image modèle supplémentaire. Ne sculptez sur-

tout pas en eux les contours d'un nouveau dieu mais réveillez leurs souvenirs en dehors de toute morale.

Les dieux arboreront toujours des masques de chefs d'armées calqués sur ceux des humains. Ils s'envolent dans la ronde des cycles cosmiques. Apprenez aux multitudes à se fondre en mon cœur car c'est ainsi qu'elles se fondront en mon Père. Leur privilège deviendra celui de l'Homme qui est de ressentir tous les êtres de Sa Création, de faire Un avec tous à la fois, de faire partie de la myriade de leurs vies et de leurs morts, d'en ordonner le plan et la conséquence dans un seul et même élan d'Amour...

Pour réaliser l'Union suprême, les prophètes et les sages se sont plus à élaborer des méthodes et des techniques. Vous pourrez voir en elles les barreaux d'une échelle mais non pas l'échelle elle-même. Vous devez avant tout vous faufiler à travers les mailles du filet aux illusions de la satisfaction mentale. Elles seront toujours plus redoutables que le manque d'amour parce qu'elles signifieront ce manque d'amour lui-même déguisé en sagesse.

Je vous le dis, mes Frères, soyez des hommes que l'on reconnaît à la lumière qui émane de leur cœur. Le soleil du mental ne peut parler qu'à ses semblables et n'a rien à lui apporter de vivifiant. Il s'auto-détruit.

Faites donc comprendre que ma vie est celle des hommes aux pieds nus, c'est-à-dire celle des êtres sans artifices ayant retrouvé leurs racines. De la plante des pieds au cœur, il y a moins loin que la logique de cette Terre ne le laisse croire...

L'obscurité tombait dans la pièce et quelques Frères entreprirent d'allumer de grosses lampes à huile en glaise. Les ombres de celles-ci vinrent danser sur les murs, se mêlant à de longs rubans d'encens qui s'effiloçaient. Deux hommes quittèrent alors la salle par le petit escalier et réapparurent peu après, porteurs d'un plein panier de galettes d'orge. Ce fut le dernier repas que les cent vingt, réunis au complet autour du Maître, prirent en sa compagnie. Nous fîmes circuler autour

de nous les petits pains ronds et plats puis nous les mangeâmes après les avoir enduits d'une sauce à base de céréales. Quelques olives et un peu de vin aigre complétèrent le repas. Il me souvient que nous nous efforcions tous de le rendre gai malgré l'amertume qu'avaient soulevé en nous les premières paroles du Maître. Nous ignorions au juste ce qu'elles voulaient signifier mais nous avions au cœur le poids de ceux qui se sentent devenir orphelins. Pendant tout ce repas et après la courte prière rituelle qui l'accompagnait, le Maître se déplaça dans notre petite assemblée, plaisantant avec chacun, réconfortant ceux qui lui disaient ne plus savoir...

Ces instants furent émouvants sans que chacun pût expliquer au juste ce qui se passait.

Pendant ce temps, une dizaine d'entre nous continuaient à se relayer à l'extérieur de l'habitation et dans la ruelle afin de prévenir toute possibilité de danger. Ils utilisaient un code discret, lequel était renouvelé chaque semaine. Le Maître se sentait étroitement surveillé et paraissait pour la première fois redouter une attaque directe venant du Sanhédrin ou du Commandement romain. Avant de nous quitter, il nous entretint longuement de ses voyages dans les terres de l'Est et des multiples Écrits sacrés qu'il y avait étudiés. Pendant ce récit entrecoupé de questions, il parla fréquemment de lui à la troisième personne comme s'il s'agissait d'un être qui lui était étranger et dont il analysait les réactions. C'était le Kristos qui s'exprimait, nous permettant ainsi de mieux mesurer la force supra-humaine incarnée dans le corps du petit Joseph de notre enfance. Cela me donna une espèce de vertige et le parfum des années enfuies s'éveilla en moi.

Je revoyais ces voyageurs riches ou misérables qui, régulièrement, venaient voir Joseph dans le secret de sa maison couleur de terre. Sans doute savaient-ils déjà... Qui étaient-ils tous, ces pèlerins de l'âme dont les âges ont effacé le nom ?

Ce soir-là, je retins tout particulièrement quelques phrases que le Maître prononça à propos d'une vaste contrée située au-

delà de la mer, très au Nord. On y trouvait de multiples divinités dont les noms résonnaient étrangement à nos oreilles : Aesus, Hukadern, Karito Winda¹... Il nous en parla brièvement, préférant s'attarder sur un dieu cerf dont la vie symbolique n'était pas sans nous rappeler des légendes de notre peuple.

Ce cerf, qui avait pour nom Cernunnos, représentait la clé de voûte de toute la mythologie. Le Maître nous le dépeignit comme le régent des énergies fécondes, comme une des forces de la Nature à l'image de laquelle, d'ailleurs, il mourait et se régénérail cycliquement.

Les peuples du Nord faisaient une boisson sacrée à l'aide de grains broyés et fermentés². Celle-ci figurait son sang, c'est-à-dire la sève capable de procurer des visions et de hâter la réintégration dans la Source divine première. Le dieu Cernunnos nous fut présenté comme l'Initiateur par excellence, le cerf solaire dont les bois étaient autant de racines qui devaient nous rappeler notre attachement aux Forces célestes. Nous devions le voir comme le Sacrifié suprême : tandis que l'on broyait le grain lors d'un rituel, il mourait supplicié, pour ressusciter à l'équinoxe du printemps dans les jeunes graines en germination.

C'était une image universelle qu'il nous appartenait de méditer. Ce rappel des croyances étrangères à notre peuple était aussi un signe nous indiquant de ne pas nous détourner de la sagesse des multiples enseignements et des liens fraternels qui les unissent.

¹ Il s'agit là d'une trinité celtique : Hukadern représentant le Verbe, fils de Dieu, soleil physique et spirituel. Karito Winda (ou Koridwen), la vierge noire, véritable Isis égyptienne, en était l'épouse mystique, tout en symbolisant la matière première de la Nature. Quant à Aesus (Teutatés), le Père cosmique, on ne peut s'empêcher de rapprocher son nom de la racine As ou Ase à laquelle se rattachent le mot « Essénien » et le nom « Iesse », ancêtre de Jésus du côté maternel.

² La Cervoise.

- Ma voie ne saurait s'opposer à celle des Temps anciens. La Parole que vous êtes chargés de colporter est l'aboutissement de mille autres, elle s'adresse à toutes les espèces de la Terre... L'histoire des hommes, mes Frères, est celle d'une pierre brute tombée des Cieux, tombée de si haut qu'elle se planta en terre, croyant faire Une avec elle.

C'est l'histoire de cette pierre que les vents solaires font cubique et transformeront en un joyau à cent quarante-quatre mille faces lorsque, pour elle, viendra l'heure de rejoindre les jardins célestes.¹

Sachez comprendre cela et bien en retenir la substance. Tout le mystère de la race humaine y est enclos.

Ayant prononcé ces paroles, le Maître se leva et rabattit sur son visage son long voile de lin blanc. Il croisa les bras sur la poitrine et nous l'imitâmes dans le plus profond silence. Les yeux de notre âme distinguèrent alors autour de lui des flammes d'un bleu intense, des étincelles d'or qui s'assemblaient et s'élevaient en volutes vers les poutres mal dégrossies de la salle. Cette perception se prolongea longtemps, longtemps, nous sembla-t-il, si longtemps qu'un flot d'amour jusque-là inconnu vint nous serrer la gorge et gonfler nos cœurs.

Au-dehors, la nuit était tombée. En descendant les ruelles inégales qui menaient au-delà des murs vers le bethsaïd, nous aperçûmes un point lumineux qui palpitait seul encore au firmament. C'était Lune-Soleil. Comme autrefois, elle lançait son appel et déployait ses mille mains de paix blanche, des mains qui faisaient des cœurs autant de creusets.

¹ Il s'agit de toute évidence d'une allusion aux deux chakras extrêmes et aux niveaux de conscience qui y sont attachés. Le 4 représente la Terre mais aussi la base stable, le cube l'énergie transmutatoire, tandis que le nombre de 144.000 (celui des élus de l'Apocalypse 7.4) est celui des pétales du chakra coronal, le lotus de la Conscience christique, combiné à celui des autres chakras.

La pierre brute, quant à elle, symbolise l'humain au stade premier de son évolution dans l'élément minéral.

CHAPITRE XI

La nuit de Gethsémané

Il faisait nuit noire et nous venions de pénétrer dans Jérusalem par un porche que la milice romaine surveillait moins étroitement que les autres. À cette heure tardive, ne franchissait pas qui le voulait les remparts de la ville. Nous n'étions que trois, Simon, Zacharie - un membre de la Fraternité - et moi-même et nous avions prétexté un retard dû aux aléas d'un long voyage. L'air venait à nous manquer tant nous avions couru tout le long du chemin. Les derniers pas sur le sentier pentu et rocailleux qui serpentait entre les arbustes odorants avaient été les plus terribles. À cela, s'était ajoutée la crainte d'être reconnus comme des compagnons du Maître. Les cheveux longs des hommes suffisaient à eux seuls à les trahir et, après le spectacle dont nous avons été témoins, nous pouvions craindre le pire. Depuis longtemps déjà, nous avions pris soin de ne plus porter la robe blanche devenue trop reconnaissable; pourtant, nous sentions bien qu'il y avait quelque chose en nous qui était susceptible de nous dénoncer. Nous devinions qu'il suffisait d'un regard, d'une façon de parler pour que l'on reconnût en nous des partisans du Maître. Des partisans ! Les choses, en effet, étaient devenues ainsi : plus que jamais la ville entière se scindait en deux. Il y avait ceux qui se déclaraient pour le « Nazarite » et ceux qui mettaient en doute sa

neutralité politique. Fort heureusement, la Pâque approchait et Jérusalem grouillait de monde. Avec un peu de chance, nous pouvions espérer nous fondre dans le flot des pèlerins. Il nous fallait à tout prix rejoindre la maison de Massalia, un homme jeune en qui nous pouvions avoir toute confiance et qui, maintes fois, nous avait proposé ses services alors que nous étions dans l'enceinte du Temple. Son habitation dans une ruelle obscure à l'ombre des murailles servait parfois de point de rendez-vous à quelques-uns. Notre avis était que lui seul, à cette heure de la nuit, pouvait nous renseigner sur l'endroit où dormait le Maître.

Pénétrer dans sa maison ne nous fut guère aisé. Il fallait à tout prix éviter les troupes armées qui patrouillaient entre les habitations. Par chance, elles ne se montraient guère silencieuses. Leurs cliquetis qui résonnaient en rythme cadencé sur les murs et sur les larges dalles du sol nous prévenaient de leur plus ou moins grand éloignement.

Le bas de la maison de Massalia était constitué par un petit entrepôt de cruches et de jarres remplies de grains et de vin. La porte pouvait en être aisément ouverte, nous nous y engouffrâmes tout haletants. Notre entrée dut manquer de discrétion car, dans la pièce haute, un bruit de pas sourds et pressés se fit immédiatement entendre. Avant qu'il ne nous arrivât quelque chose de fâcheux, nous crûmes bon de signaler à voix haute notre présence. L'obscurité était totale et nous nous efforçâmes à tâtons de nous déplacer un peu parmi les amphores. La voix de Massalia parvint enfin à nos oreilles et le noir de la nuit fut déchiré par la lueur d'une petite flamme qui s'était allumée dans un angle du plafond de la pièce. Nous distinguâmes une échelle puis une silhouette à demi vêtue qui la descendait lentement, une lampe à huile à la main.

- Que se passe-t-il ?...

Massalia interrogeait d'une voix anxieuse, levant bien haut sa lampe afin de mieux nous reconnaître. Il avait les yeux ha-

gards et les cheveux ébouriffés. C'est juste si nous entendîmes sa question tant nous avions peine à retenir la nôtre.

- Où est le Maître ? dit immédiatement Simon. Il nous faut absolument le voir ! Quelque chose de très important vient de se produire près de Béthanie. Nous avons bien cru ne pas pouvoir venir jusqu'ici !

- Montez plutôt, répondit Massalia. Je sais où est le Maître, mais il n'est pas possible de le rejoindre à cette heure-ci. J'ai vu Jacques à la tombée de la nuit, il m'a dit qu'il partait pour Gethsémané. Vous savez bien que c'est là qu'ils se rendent presque tous les soirs depuis un certain temps afin de prier. Il m'a dit aussi que le Maître parlait très peu et semblait inquiet. Mais je vous le répète, vous ne pouvez le rejoindre maintenant, les soldats ne vous laisseront pas sortir de la ville avant le lever du jour... il y a une singulière agitation depuis ce matin.

Les paroles de Massalia paraissaient sages et, momentanément calmés, nous le suivîmes le long de l'échelle qui menait à la pièce haute. Sa femme et sa fille se trouvaient là. Nos regards les découvrirent assises sur une natte et enroulées dans une couverture de grosse laine. Nous prîmes place à côté d'elles et, à mi-voix, Simon entreprit de raconter brièvement les événements dont nous avions été témoins.

- Nous revenions de chez Marthe et il nous fallait presser le pas afin de parvenir chez les Frères à l'entrée de la ville avant la tombée du jour. Quelqu'un de sa maison nous avait même fourni des ânes afin de nous faciliter le retour. Mais cela s'avéra inutile, nous avons dû les abandonner à la première habitation rencontrée en route par crainte de ne pas être assez discrets. À pied, il est plus aisé de se faufiler dans les rochers et les plis du terrain. Voici ce qui s'est passé : nous avons à peine quitté Béthanie et nous arrivions en vue de ces abris de bergers à demi enfouis sous terre près de la grande route ; des feux y brûlaient déjà. Comme nous en approchions, des hurlements et des vociférations se firent entendre de toutes parts. Ils

semblaient surgir de chaque caillou de la montagne. Nous avançâmes alors vers les abris et nous vîmes qu'un grand nombre d'hommes se battaient au milieu d'un nuage de poussière. Certains étaient à cheval et frappaient tant qu'ils le pouvaient. Nous reconnûmes immédiatement les Romains. Quant aux autres, ils répondaient aux coups avec un acharnement incroyable. Quelques-uns avaient ceint autour de la tête un bandeau de couleur sombre, le signe des Zélotes.

Nous ne savions que faire, Massalia... Nous était-il possible d'intervenir ? C'était une véritable tuerie. Une trentaine d'hommes se traînaient déjà sur le sol et plus de cinquante encore, de part et d'autre, se massacraient. Soudain, nous vîmes que deux centurions à cheval se tenaient à part et observaient froidement la scène. Nous avons cru que le mieux était de courir vers eux afin de leur demander d'interrompre le combat. Nous nous précipitâmes dans la direction en levant les mains afin de bien montrer que nous n'avions pas d'arme, mais c'était une réelle stupidité. Ils nous ont reçus avec le plat de leur glaiive, ne nous laissant pas même le temps de parler. Finalement, ils nous firent tomber sur le sol en nous bousculant avec la croupe de leurs montures. Lorsque nous avons pu nous relever, ils galopèrent déjà en direction de leur troupe.

Dès lors, le combat prit fin très vite. Nous comprîmes que les légionnaires avaient eu aisément le dessus en les voyant rapidement se rassembler et pourchasser quelques fuyards dans les anfractuosités des rochers. Des cris perçants déchirèrent encore nos oreilles, puis plus rien ; ils s'éloignèrent en ordre après avoir ramassé les leurs. Leur chef nous considéra de loin d'un œil hautain et soupçonneux et enfin partit à son tour. Tout endoloris, nous n'avons pu que nous précipiter vers les victimes zélotes. Il était évident qu'il ne pouvait rester de survivants car, l'instant d'avant, nous avions constaté avec horreur que les Romains achevaient les blessés...

Un silence pesant tomba sur nous tous. Je sentis que Simon n'avait plus envie de continuer le récit. Quant à moi, j'a-

vais mal et je continuais à penser qu'il nous fallait voir le Maître au plus tôt. C'est Zacharie qui poursuivit le récit de Simon. Ce qu'il avait à dire nous semblait plus important encore. Cependant, Massalia, troublé, s'était levé brutalement et marchait de long en large sur le plancher poussiéreux de la pièce. Nous voyions sa silhouette s'enfoncer dans la pénombre puis réapparaître, sans cesse plus nerveuse.

- Le spectacle des corps fut quelque chose d'affreux, dit Zacharie. Parmi les victimes, nous vîmes les deux bergers de l'endroit qui avaient dû être pris dans l'affrontement. Mais le plus incroyable, Massalia, fut de trouver, transpercé de toutes parts, ce chef zélate dont nous savions qu'il se faisait passer pour le Maître ces derniers mois. J'ignore si sa mort doit représenter un soulagement pour nous tous ou si elle est une preuve du danger que court aussi le Maître. Tout cela signifie peut-être l'annonce d'une grande offensive de Rome...

Mais à peine avions-nous prononcé les prières rituelles au milieu du charnier, qu'un bruit de galop nous obligea par prudence à nous réfugier au fond de la plus proche des grottes de bergers. De notre cachette, nous observâmes plusieurs soldats romains chargeant le corps du chef zélate sur un chariot. Cela se fit très vite ; toutes les autres victimes furent abandonnées sur place. Dès lors, il ne nous restait plus qu'à nous précipiter ici. Cela n'a pas été facile, Massalia : la nuit a ralenti notre avance et nous n'osions pas emprunter la route. Grand bien nous en a pris car, à deux reprises, nous avons aperçu des détachements romains qui y circulaient d'un bon pas.

Massalia noua sa robe et saisit son manteau.

- Vous avez raison, il faut que le Maître soit prévenu. Tout cela me semble trop grave.

Sans un mot, l'échelle fut descendue en toute hâte et nous nous glissâmes subrepticement dans la ruelle. J'étais épuisée par notre longue course et je m'étonnais de trouver encore en moi un sursaut d'énergie. Attendre là m'eût été plus pénible encore. Nous n'allâmes cependant pas bien loin. Sous un petit

porche, près de écuries, nous fûmes brusquement face à une ombre qui, comme nous, longeait les murs. Mon cœur bondit. Nous retînmes à peine un cri... C'était Jean ! Les regards se croisèrent, se fouillèrent... Il se précipita vers nous en proie à la plus vive émotion.

- Le Maître ! Le Maître ! balbutia-t-il d'une voix étranglée. Ils viennent de l'emmener !

Jean ne put rien ajouter ; il fondit en larmes d'une façon telle que je crus qu'il allait se frapper la tête contre la muraille.

Pour nous trois, tout s'arrêta l'espace d'une seconde, d'une heure, je ne sais plus. Nos cerveaux s'engourdirent, se glacèrent et ce fut comme si la vie s'était soudainement retirée de nos veines. Il n'y eut que Simon pour murmurer enfin un mot :

- Ne restons pas ici, il n'y a plus qu'à retourner chez Massalia.

Jean restait muet, il était en larmes et nous vîmes que son regard avait changé d'expression. J'y devinai comme une flamme bleue, une flamme qui transperçait l'obscurité, une flamme d'espoir meurtri mais qui voulait vivre, vivre encore...

Tandis que nous rasions les murs, des filets d'encens mourants parvinrent jusqu'à nous. Pour la première fois, leur effluve me blessa, je la trouvai tellement proche de celle de l'amertume, avec sa lourdeur entêtante qui fatigue les cœurs... J'essayai pourtant de me raisonner, de reprendre logiquement les faits. N'avions-nous pas déjà été arrêtés à Magdala ? Il n'y avait pas eu de conséquences... Et le Maître ne s'était-il pas acharné à prouver son désintéressement politique ? Et si c'était le Sanhédrin ?

La porte de la maison de Massalia se referma à nouveau derrière nous et nous nous précipitâmes à l'étage où nous serions plus tranquilles pour aviser.

- C'est l'Isariote ! murmura Jean avant de se laisser tomber sur les nattes. C'est lui qui a trahi la présence du Maître à Gethsémani ! Nous l'avons tous vu, il n'a pas même tenté de

se dissimuler lorsqu'il est arrivé peu après les soldats. J'aurais dû me douter que quelque chose n'allait pas... Je n'avais jamais vu le Maître comme ce soir... À l'issue de la longue prière que nous avons l'habitude de réciter en commun dans le jardin, il s'est éloigné de nous et n'a plus voulu prononcer un mot, contrairement à son habitude qui était de commenter quelque Parole. Simon¹ et moi-même avons cherché à le rejoindre à plusieurs reprises parce qu'il faisait frais et que nous avions peine à demeurer immobiles, mais il ne nous a rien dit que nous puissions comprendre si ce n'est qu'il désirait être seul parce qu'il parlait à son Père.

Jean se passa les deux mains dans les cheveux puis sur le visage. Il paraissait hésiter, chercher des mots. Enfin, il respira longuement jusqu'à se forcer puis reprit :

- C'est trop stupide ! Comment ne me suis-je pas douté ?... Je n'avais jamais vu le Maître comme cela ! Il faisait nuit noire mais je crois bien que j'ai aperçu des larmes perler dans ses yeux. Cela lui était déjà arrivé mais pas de cette façon, non... Quand les soldats ont surgi, ils lui ont immédiatement passé des chaînes aux poignets... Jamais ils n'auraient osé lui faire cela à Magdala !

Tous ceux d'entre nous qui étaient armés ont bien essayé de le défendre pourtant rien n'y fit. L'altercation a été très vive. Je pense que deux Romains ont été blessés mais on aurait dit que le Maître se livrait lui-même : c'est lui qui s'est interposé pour arrêter le combat. D'ailleurs, il n'avait plus les chaînes aux mains et cela a fait reculer les soldats de plusieurs pas ; ils y ont vu quelque magie ! L'Ischariote n'est arrivé qu'à ce moment-là. Il a fait mine de ne pas comprendre ce qui se passait et il a bredouillé je ne sais quoi au Maître. Alors la lutte a repris et chacun a fini par se sauver en se dispersant sous les oliviers. Chacun s'est sauvé, vous comprenez ! Chacun a

¹ Simon-Pierre.

déguerpi... même moi ! Et c'est cela, le pire ! Mes Frères, je crois que nous n'avons rien compris de ce qui s'est passé ici à Jérusalem, depuis notre arrivée !

Je ne sais pas où sont les autres, je croyais en trouver quelques-uns en venant ici. Peut-être se sont-ils rejoints vers le bethsaïd ?

- Quelqu'un d'autre est-il au courant ? murmurai-je.

- Nicodème et Joseph¹. Ils étaient assis non loin de nous sous les oliviers. Je les ai retrouvés en descendant vers la vallée. Ils m'ont affirmé aller au palais, chez Pilate, car ils y comptent des amis qui pourraient intervenir... Peut-être Pilate lui-même, d'ailleurs !...

Jean s'interrompit, parut réfléchir un court instant puis plaça les deux mains sur son cœur.

- Écoutez et promettez-moi de ne pas répéter ce que je vous confie. Il y va d'une réputation et peut-être de la vie d'une famille.

Cet après-midi, alors que je demeurais seul avec le Maître, nous avons été abordés par un homme qui nous a emmenés dans une riche demeure. Le Maître a immédiatement reconnu en lui un des fidèles qu'il compte secrètement au palais ; nous avons donc obéi en toute confiance. Dans l'arrière-pièce de la maison, Pilate en personne nous attendait... J'ai cru à un piège mais il n'en était rien, je l'ai même trouvé très courtois. Je vous assure qu'il n'est pas si opposé à notre cause qu'on le dit ! L'entrevue fut très brève. Il a simplement demandé au Maître la plus grande prudence car, disait-il, il n'était pas informé de tout ce qui se passait... J'ai été frappé par le tremblement de ses lèvres, comme s'il était peu sûr de lui.

Jean redressa à nouveau l'échine puis se leva soudainement. Nous fîmes de même, toute parole devenait inutile. Son angoisse était maintenant la nôtre au plus profond de cette nuit

¹ Joseph d'Arimathie, oncle du Maître Jésus.

où tout semblait vouloir basculer. L'un de nous émit l'idée qu'il fallait que nous nous regroupions. Alors, sans plus attendre, nous rajustâmes succinctement nos manteaux et redescendîmes la petite échelle. Un bruit de pas cadencés, des cliquetis, c'était les Romains...

Nous attendîmes silencieusement parmi le désordre des jarres et le bruit s'estompa à nouveau dans la nuit. Il nous fallait maintenant traverser plus de la moitié de la ville, échapper aux rondes et franchir enfin les murailles pour espérer parvenir jusqu'au bethsaïd.

En chemin, pendant les brefs instants où nous reprîmes notre souffle, une idée germa peu à peu... L'idéal était que l'un de nous simulât une maladie à l'approche du grand portail, ainsi les autres auraient l'excuse de le porter jusque chez les Frères, hors des murs. On connaîtrait notre destination mais cela semblait être le meilleur stratagème. Nous eûmes la chance de trouver un brancard de fortune dans un petit réduit appartenant à l'un des nôtres. Les hommes décidèrent que je jouerais le rôle de la malade. Je m'installai donc sur le précaire assemblage de bois et de branchages et je m'efforçai de geindre le plus authentiquement possible. Les légionnaires ne se doutèrent de rien ; je les sentis simplement qui soulevaient mon manteau et celui de Simon afin d'apercevoir mon visage.

C'est ainsi que nous nous retrouvâmes à l'extérieur des murs. Pas un mot ne fut échangé et je devinais mes porteurs pressant l'allure et trébuchant sur les cailloux. En soulevant un coin de mes couvertures, je me rendis compte que nous n'étions pas seuls. Une foule de pèlerins et de marchands dormait sur le sol, petits paquets de pauvre toile et de laine mal débourrée, disséminés çà et là au hasard des reliefs du terrain ou des abris offerts par la végétation. Nous n'étions qu'à une dizaine de jours de la Pâque et, déjà, le peuple avait afflué de partout. Chacun avait établi son campement là où il le pouvait, selon ses moyens souvent modestes. Notre équipée atteignit bientôt la petite enceinte du bethsaïd et je sautai au sol. L'édifi-

ce de terre et de pierre était en partie entouré d'oliviers et de figuiers et il y avait fort à parier que, lui aussi, regorgeait de pèlerins, de mendiants, de femmes prêtes à accoucher et de malades. Il nous serait peu aisé de nous regrouper sans attirer les regards.

Alors que nous n'avions pas encore franchi le seuil du bethsaïd, des éclats de voix et des bruits de pas précipités captèrent notre attention. Ils provenaient de l'arrière du bâtiment. Nous nous dirigeâmes immédiatement dans cette direction avec mille précautions. Dans l'ombre profonde des figuiers se détachaient à peine six ou sept silhouettes qui paraissaient courir en tous sens en faisant de grands gestes. L'altercation était vive, l'atmosphère tendue. Il nous fut possible de reconnaître des intonations de voix et c'est ainsi que nous nous approchâmes. La tension était telle que nous ne réfléchîmes pas au danger peut-être encouru et que les silhouettes aperçues firent peu de cas de notre avance.

Nous découvrîmes six proches disciples du Maître. Leur état était indescriptible et ils prenaient violemment à parti l'Isariote. Simon¹ l'avait empoigné par le col de sa tunique et le plaquait impitoyablement contre le tronc d'un arbre. Lévi² seul semblait capable de garder son calme, il tentait de rester à l'écart et s'évertuait à apaiser les autres, sans grand succès.

- Te rends-tu compte qu'il a osé revenir ici ! hurla Simon en renforçant son étreinte.

Et le silence tomba d'un seul coup comme si tout avait été dit, comme s'il n'y avait plus rien à dire face à l'inqualifiable.

Lévi fit quelques pas et posa sa main sur l'épaule de Simon qui contenait à peine des tremblements. La poigne du pêcheur se relâcha et l'Isariote fondit en larmes, se laissant choir jusqu'au pied de l'arbre.

¹ Simon-Pierre.

² Mathieu.

Il me semblait que c'était la nuit la plus folle, la plus horrible de mon existence. Tout ce que nous approchions, tous les êtres que nous rencontrions transpiraient l'échec et le malheur... Comment pouvait-on tout remettre en cause aussi aisément ? Tant de paroles d'amour semées à travers les vallons et les collines, tant de regards de paix qui avaient cherché la Terre nouvelle, tant d'efforts qui maintenant se désintégraient !

Il faisait frais et je me mis à grelotter ; la fatigue et le petit vent avaient eu raison de moi. Je ne voyais plus rien d'autre à faire que de me blottir contre Simon qui m'appelait à lui.

À nouveau, une voix fendit la nuit :

- Pourquoi, pourquoi, pourquoi... ?

Et plus elle parlait, plus elle s'amenuisait, absorbant en elle toutes nos forces.

L'Isacriote releva enfin la tête. Sous sa chevelure châtain ardent, ses yeux paraissaient s'être enfoncés dans son visage. Judas n'était plus qu'un paysage tourmenté, une terre livrée à tous les séismes.

- Je n'ai pas voulu, dit-il entre deux sanglots, je n'ai jamais voulu cela... Ils m'ont trahi, ils ne devaient pas emmener le Maître. Par pitié, écoutez-moi et croyez-moi, même si c'est la dernière fois !

Par pitié ! Il est vrai qu'en ces instants terribles, il nous fit pitié... Dans tous les regards, la colère avait fait place au découragement. Bien des yeux se fermèrent comme pour lire en eux-mêmes. Bien des corps épuisés trouvèrent une pierre pour s'y asseoir tandis que l'Isacriote continuait de parler, de parler... Il déversait le contenu de son cœur, un cœur qui jusque-là s'était si peu exprimé :

- Il fallait que le Maître rencontre les Romains, disait-il d'une voix éteinte... Je pensais que cela ne pouvait plus durer et qu'une rencontre officielle devait avoir lieu en secret, qu'elle ne saurait être que bénéfique. Avez-vous vu ce qui s'est passé ces derniers jours ? Des révoltes partout, des suppliciés sur toutes les routes et les Zélotes sans cesse autour de nous ! Il

fallait que le Maître rencontre le Commandement romain de la ville. Il n'y avait que cette solution pour le sauver et nous sauver aussi ! Une explication précise avec Pilate ne pouvait que le disculper. Un de ses envoyés m'a contacté hier... Il m'a affirmé qu'au palais les hauts responsables voulaient s'entretenir avec lui en toute sécurité. Je n'ai fait que dire où le trouver, hors de la foule... Je vous l'assure !

Un sanglot l'empêcha de continuer. Nous nous cherchâmes tous dans l'obscurité, peut-être pour mêler nos peines, peut-être pour partager les mille questions que nous ne parvenions plus à formuler.

Que fallait-il croire ? Je me refusais presque à penser. Je ne savais plus qu'une impitoyable succession de faits : il n'y avait pas eu d'entrevue, on avait enchaîné et emmené le Maître et nos cœurs étaient paralysés... Nos âmes en hiver cherchaient désespérément autour d'elles le moindre sourire capable de les réchauffer. Il n'y avait plus, en ces terribles instants, que des visages creux, des paupières closes et des mains repliées sur elles-mêmes.

À nouveau, Judas fut pris à parti. Cette fois, c'était Philippe qui intervenait.

- Je ne te crois pas, Iscariote ! Nous t'avons vu trop souvent avec les Zélotes ces temps-ci ! Tu voulais provoquer cette altercation. Je crois que tu désirais nous forcer la main dans l'espoir que notre réaction violente suffirait à embraser la ville contre Rome !

Philippe avait essayé de se contenir mais, malgré tout, s'était emporté.

Sa réflexion acheva de me troubler. Son raisonnement se tenait et ne faisait qu'ajouter à la complexité de la situation. Mais, trahison ou maladresse, peu importait maintenant puisqu'il y avait le vide sous nos pieds.

Pas un instant, il ne vint à l'esprit de l'un de nous que le Maître pût être relâché comme à Magdala. Trop de choses avaient changé. Un bruit de cailloux qui roule nous fit tourner la

tête. Deux ombres s'avançaient à grands pas. C'était Joseph, l'oncle du Maître, précédé d'un Frère du bethsaïd.

Il semblait beaucoup plus calme que nous tous.

- Ne vous querellez pas, mes Frères, dit-il avec une grande tristesse dans la voix. J'étais présent sous les oliviers et nous sommes tous coupables de n'avoir pas compris... D'ailleurs, le Maître ne voulait pas de lutte ; peut-être est-ce à cause de cela que je l'ai vu partir les mains libres et de son plein gré devant les Romains.

Joseph reprit son souffle, s'assit à côté de Jean toujours muet puis continua :

- Je viens de parcourir la ville avec Nicodème et quelques autres. Tous ceux des nôtres qui pouvaient être contactés sont prévenus. J'ai moi-même parlé à la mère du Maître et à deux de ses plus jeunes frères, les autres ne sont pas à Jérusalem. Je croyais que ce ne serait pas facile mais, sitôt mon arrivée, elle semblait tout connaître des événements. Dès que le soleil sera levé, j'irai au palais voir Pilate. Vous savez que je compte de bons amis parmi son entourage. Cela facilitera ma démarche. Peut-être que Caïphe acceptera aussi de me recevoir mais cela est moins sûr ! Pour l'heure, je ne vois rien d'autre à faire que d'attendre ici...

Nul ne pouvait distinguer le visage de Joseph qui restait dissimulé par les branchages, mais ses paroles furent probablement le baume tant espéré car nous le suivîmes dans le bethsaïd. C'est à ce moment-là que survinrent Nicodème et quatre autres Frères hors d'haleine ; c'est à ce moment-là aussi que nous vîmes l'Isacriote partir à petits pas en direction opposée par un sentier perdu. Philippe voulut le retenir mais Joseph l'en dissuada aussitôt.

- Laisse... Les forces avec lesquelles nous œuvrons nous dépassent aujourd'hui. Le Maître lui-même me l'a fait comprendre ce matin. Je crois qu'il savait !

Nous eûmes bien des difficultés à trouver une place parmi les corps allongés et les petits groupes de pèlerins qui avaient passé leur nuit en prière dans le bethsaïd.

L'atmosphère était lourde des vapeurs d'encens et de celles de la nourriture que les Frères préparaient déjà.

Je n'avais plus sommeil et bientôt les premiers rayons du soleil teintèrent de rose le sommet des montagnes. Dans l'âtre de la pièce principale, un feu de bois crépitait pendant que quelques-uns préparaient une boisson chaude aromatisée.

Alors, la tête vide, épuisés nerveusement, Simon et moi quittâmes le bethsaïd pour faire quelques pas sur le flanc de la montagne, parmi les ronces et les arbustes aux fleurs rouges et blanches. Il nous fallait méditer et retrouver nos forces ainsi que nous l'avait enseigné le Maître, le vieux Zérah et tous ces Frères aînés qui avaient émaillé notre enfance de la rosée de leur cœur.

En haut des remparts, au sommet de la tour du Pinacle, le chant à la fois grave et strident des cornes et des trompettes appelait à la vie...

CHAPITRE XII

Les Frères d'Héliopolis

C'était le vendredi matin et aucun de nous ne savait où il devait aller ni ce qu'il devait faire. Nous pensions qu'il n'était pas prudent de rester groupés mais nous ne pouvions nous résoudre à nous disperser à travers la ville. Dans le courant de la matinée, les cent huit commencèrent à affluer vers le bethsaïd à tel point que le doute ne fut plus permis : notre regroupement désormais visible se solderait inévitablement par une arrestation massive. Nous nous éparpillâmes donc d'un commun accord, chacun s'efforçant avec peine de reprendre ses activités quotidiennes. Il était préférable d'attendre le retour de Joseph avec l'espoir d'une intervention heureuse auprès des autorités romaines.

Comme nous nous étions attardés dans le bethsaïd afin d'aider aux soins des pèlerins malades, Simon et moi remarquâmes les silhouettes de trois hommes à la peau cuivrée, vêtus de blanc et qui attendaient discrètement. De temps à autre, Jean, qui était resté là, allait vers eux et leur parlait brièvement. Ils me parurent être l'incarnation même de la bonté et de l'autorité tant leurs visages reflétaient la sagesse et inspiraient le respect. Quelque chose en moi murmura le nom d'Héliopolis et, simultanément, l'un d'eux s'avança dans ma direction. Il avait une trentaine d'années, guère plus, et ses yeux

d'un bleu très pâle attirèrent les miens tant ils éclairaient le teint basané de son visage encadré par une épaisse et longue chevelure ébène.

- Tu vois juste, Myriam, me dit-il en langue grecque tout en m'attirant vers lui d'un geste du bras. Mes Frères et moi-même venons du très grand temple d'Hélios sur la Terre Rouge. Depuis de nombreuses années, de multiples ordres vous parviennent par notre intermédiaire. Voilà près d'une lune que nous séjournons à Jérusalem et que nous vous observons car nous travaillons avec Kristos depuis son arrivée parmi nous. Nous sommes ici pour le parachèvement de Sa mission.

Fais savoir aux autres, Myriam, que leur attitude doit cesser. Ton caractère te porte naturellement à ce rôle que je te demande de jouer.

Chacun doit retrouver sa clarté d'esprit car ce qui arrive en ces jours dépasse de beaucoup notre entendement à tous. Les Frères d'Héliopolis et le Grand Conseil vous demandent maintenant de la disponibilité, un calme inébranlable et même de la joie car l'amour qui doit diriger nos langues et nos bras ne fleurit pas dans la tristesse. Vous avez en votre cœur toutes les armes nécessaires, ne les égarez pas par manque de lucidité. Cherchez en vous la clé de tout ce qui peut se produire à partir de maintenant. Elle s'y trouve nécessairement car elle y fut déposée, il y a bien, bien longtemps.

Vous n'êtes pas seuls à vous battre, Myriam ! Fais le savoir à tous. Les Frères des Étoiles sont parmi nous et le Père attend que vous vous comportiez comme leurs représentants. Soyez plus que jamais des fils de Lune-Soleil, des enfants de l'Amour !

Le Frère à la chevelure ébène, qui avait singulièrement appuyé sur cette phrase, illumina alors son visage par un large sourire.

Je ne trouvai pas de mots pour répondre, ma main droite se plaça donc d'elle-même sur mon cœur en signe d'accord et de remerciement.

- J'ai déjà parlé à Jean ce matin, reprit l'envoyé d'Héliopolis. Lui aussi savait sans savoir. Après le départ du Maître, vous le suivrez. Pour l'heure, apprêtez-vous à seconder votre Frère Joseph car son fardeau est lourd.

Comme il prononçait ces paroles, un bruit de pas précipités nous fit tourner la tête. C'était précisément Joseph qui arrivait. Sa longue robe couleur de terre lui collait à la peau par endroits, son visage ruisselait de sueur et ses petits yeux qui se plissaient excessivement révélaient une sérénité mise à rude épreuve. La plupart de ceux qui étaient là se levèrent d'un même geste.

Il fut décidé que nous sortirions afin de chercher plus de tranquillité. Au sein du bethsaïd, il y avait trop d'allées et venues et nous craignions plus que tout une présence hostile. Dehors, c'était la fournaise. Le soleil, déjà haut, nous contraignit à rechercher de l'ombre vers la vallée où les arbres poussaient plus nombreux. Nous nous dirigeâmes donc à pas lents vers les rochers du Hinnom où nous étions presque certains de ne rencontrer personne. Il n'y avait pas de sentier parfaitement tracé et les pierres, plus déchiquetées qu'en d'autres endroits, nous blessèrent les pieds. Lorsque nous trouvâmes des arbustes assez épais pour nous protéger, nous fîmes halte. Nous n'étions guère loin du lieu des parias, de la décharge de la ville et personne ne viendrait nous troubler.

- Voilà... dit Joseph que notre marche lente avait reposé. J'ai pu voir Pilate et bon nombre d'hommes influents de son palais. Lui-même ne m'a pas paru hostile à une libération du Maître. Il me l'a dit ouvertement mais avec un certain embarras car deux personnes de sa suite se trouvaient présentes. Je n'ai pu en savoir davantage que lorsqu'il les renvoya pour un motif quelconque. Ce n'est pas lui qui a ordonné l'arrestation du Maître. Il me l'a affirmé et je le crois de bonne foi.

- C'est Caïphe, alors ? demanda Philippe. Il est certain que le Maître a fait diminuer son autorité ces temps-ci, avec tout ce qui a été dit et accompli dans les rues de Jérusalem !

- Non, l'ordre vient de Rome, des conseillers de Tibère eux-mêmes. Pilate a été mis devant le fait accompli, cette nuit, en même temps que nous tous.

Jean intervint :

- Mais, pourtant, il devait être averti... Lui-même hier après-midi a tenté de nous mettre en garde...

- Il m'a dit qu'il avait été pressenti de nombreuses fois pour cette arrestation mais qu'il s'y était toujours opposé, reprit Joseph. Il n'a rien à reprocher au Maître, comprenez-vous ! C'est cela notre chance ! Il m'a même semblé entendre quelques mots prononcés à demi et qui révélaient un intérêt pour son action. Mais méfions-nous... Ce n'est qu'une supposition de ma part. Cependant, il a envoyé un messenger à Rome de toute urgence afin de surseoir...

Joseph ne termina pas sa phrase. Espérait-il que nous eussions déjà compris ? Sans doute ! Mais nous voulions savoir de sa propre bouche ce qui était décidé et nous le pressâmes de questions. Il garda tout son calme et répondit d'un ton qu'il s'efforça de rendre le plus naturel possible.

- Pilate a ajouté que Rome avait ordonné la condamnation à mort du Maître par ordre de l'empereur Tibère. Il aurait reçu la lettre cette nuit alors que tout avait déjà été accompli à Gethsémané... Ceux des nôtres qui sont au palais m'ont confirmé ce détail, je les ai tous rencontrés les uns après les autres.

La nouvelle tomba sur nous comme un couperet mais chacun essaya de ne pas réagir.

- Et Caïphe ? hasarda enfin Simon qui n'avait pas prononcé un mot de la matinée.

- C'est chez lui que le Maître a tout de suite été amené. Vous voyez, mes Frères, comme tout était soigneusement réglé ; Rome n'a pas voulu enfreindre la loi. J'ai su par un prêtre du Temple que le grand Sanhédrin était déjà réuni presque au complet lorsque l'arrestation a eu lieu !

- As-tu vu Caïphe et Anne ?

- Il est impossible de les rencontrer, ils ne veulent voir personne. Tout ce que j'ai appris du Sanhédrin vient, je vous l'ai dit, d'un prêtre qui nous est assez favorable. Il paraît qu'il y a eu un interrogatoire très serré et que Caïphe est sorti de la salle blême de rage. Sans doute la décision de Rome fait-elle bien son jeu. Je crois qu'il ne faut attendre aucune aide de ce côté... Il est pétri de jalousie.

Joseph suspendit là son témoignage. En savait-il beaucoup plus ? Cela est probable. Il semblait homme à garder de lourds secrets, un de ces rocs dont la force repose sur la prudence et la discrétion.

À ce qu'il m'en souvient, aucun de nous n'osa l'interroger davantage afin d'obtenir de plus amples détails. Nous craignons d'ouvrir quelque plaie nouvelle en notre âme.

Nous demeurâmes ainsi longtemps dans un silence total, perdus parmi les rochers du Hinnom, suspendus entre nos suppliques au Sans-Nom et nos réflexions sur l'éventualité des événements à venir.

Seule la présence dans le bethsaïd des trois Frères d'Héliopolis me redonnait courage ; j'y voyais la marque du Destin qui voulait que tout fût bien ainsi et que chacun agît selon des engagements pris en d'autres temps. Mais la raison marche toujours sur un fil tendu et j'avais l'éprouvante sensation d'être prise dans un engrenage que j'avais désiré comme tous les autres mais dont la complexité me donnait le vertige.

Le souvenir de toutes les initiations vécues me murmurait confusément que nous pouvions n'avoir vécu que pour ces instants où tant de voiles s'offraient à la déchirure.

Nous ignorions ce à quoi nous allions assister mais j'affirme qu'en ces heures de solitude partagée, chacun eut la certitude de se débattre autour d'un gigantesque symbole et que tout, même l'inconcevable, pouvait advenir dans sa lumière.

Nous crûmes bon de rester auprès de Jean, de Nicodème, de Joseph et de quelques autres. La plupart attendaient un signe des Frères d'Héliopolis qui avaient mystérieusement dis-

paru. Les autres, dont Simon¹, Philippe et Jacques, avaient décidé de parcourir la ville en tous sens afin de réunir les bonnes volontés. Si les choses n'avaient été voulues autrement, peut-être seraient-ils parvenus à créer un mouvement populaire réclamant la libération du Maître devant le palais de Pilate.

Lorsqu'ils s'éparpillèrent à travers les ruelles noires de la foule des pèlerins, lorsque nous vîmes leurs têtes disparaître dans le peuple en effervescence, nous comprîmes que les cent vingt étaient sur le point de se diviser. Les uns se montraient presque prêts, au besoin, à rejoindre les Zélotes afin de faire pression sur le Commandement romain, tandis que les autres, sans motifs étayés par une véritable logique, estimaient qu'une forme d'attente était préférable. Simon et moi étions de ceux-là. Notre attitude pourtant ne se voulait pas passive. Nous décidâmes de nous soumettre à de longues méditations afin d'entrer en contact avec des forces que nous devinions de plus en plus présentes autour de nous. Jean et Joseph se montrèrent les piliers de cette façon de faire.

Tard dans la soirée, à l'issue d'un frugal repas que nous partagions dans une maison amie, un phénomène marquant se produisit. Notre technique de méditation était basée sur un vieux principe d'Essania qui voulait que nous laissions jouer notre main sur la poussière du sol afin de dessiner, dans le cadre d'un cercle, des formes sans signification apparente dictées par notre être profond. Cela créait un incontestable état de vacuité pendant lequel les méandres de notre esprit se déroulaient en symboles qu'il nous fallait ensuite interpréter en silence. Ce vide mental recherché comme le révélateur d'un autre nous-même fut soudainement transpercé par un petit sifflement très aigu au centre de notre crâne. Immédiatement, la voix du Maître résonna en nous avec une netteté stupéfiante.

¹ Simon-Pierre.

- Tout s'accomplit, mes Frères ! dit-elle avec la pureté du cristal. Ne vous préoccupez de rien pour ce qui est des desseins de mon Père. Joseph détient les clés, suivez-le en tous points.

Ce fut tout. Dans la pièce, où l'obscurité était presque totale, je vis tous les visages se lever et se chercher en même temps. Le message avait été perçu par chacun de nous dans ses moindres détails.

Nicodème et Lévi ne purent contenir une exclamation. Ce qui venait de se produire était pour nous tous un soulagement, la réponse à notre attente secrète.

- Voilà pour moi le signe, dit gravement Jean. Voilà la preuve profonde que nos pieds foulent toujours le chemin ! Je crois maintenant qu'il m'est possible de révéler certains faits à tous ceux qui n'étaient pas présents autour du Maître hier soir, à la même heure. Ce n'est pas le hasard qui nous réunit dans l'ombre aujourd'hui...

Ainsi que chaque jeudi soir, nous étions rassemblés pour partager le repas dans notre lieu de réunion habituel. À vrai dire, nous nous montrions peu loquaces et l'atmosphère incitait beaucoup au recueillement. Selon le rite que nous avons coutume de respecter, nous nous tenions assis à même le sol, en cercle autour des plats. Après la prière commune, chacun se mit à discuter brièvement de choses et d'autres. Il me sembla deviner que chacun se forçait à parler ainsi car ce qui était dit avait peu de portée en regard de ce qui se passait et de ce qui se passe encore dans la ville. Le Maître le comprit bien car il interrompit très rapidement notre conversation.

« Est-ce tout ce que votre cœur songe à me dire ce soir... ? »

Cette réflexion eut tôt fait de nous rappeler à la réalité du moment, et les préoccupations enfouies par je ne sais quelle pudeur au fond de nous-mêmes jaillirent au bout de nos lèvres. C'est Simon qui traduisit le mieux nos interrogations.

« Maître, dit-il, nous sommes inquiets. Nous ignorons ce qui peut advenir d'un jour à l'autre. La Pâque approche et l'émotion est grande ici à Jérusalem et dans toute la Judée... Il nous semble qu'il n'y a personne dans cette ville pour conserver son intégrité ou son bon sens. Les cœurs sont échauffés par des problèmes qui ne sont pas ceux des fêtes d'autrefois. Lorsque j'arpente les ruelles, je ne croise pas un regard qui n'exprime, soit la haine, soit une admiration ou un enthousiasme excessifs. Je crains de façon égale ces divers sentiments car ils sont alimentés par un feu qui les rend incontrôlables. De plus, les troupes romaines n'ont jamais parcouru en si grand nombre nos rues et nos routes. Tu sais que, de leur côté, nos frères Zélotes agissent de même, ils organisent coup de main après coup de main. Quant aux docteurs du Temple, je ne t'apprendrai pas que nous les trouvons plus soucieux de parler en public des affaires romaines que de la Pâque à venir. Que se passe-t-il ? »

« Il se passe que les cycles cosmiques appellent à eux, mes Frères, répondit le Maître dont les yeux me parurent d'une profondeur bouleversante. Il se passe que mon Père s'apprête à tourner une page dans le cœur des hommes et que cela ne saurait se faire sans douleur car votre humanité est pétrie d'habitudes dont elle ne veut se défaire.

Tous ces êtres que vous côtoyez ne parviennent pas à penser par eux-mêmes ou par l'univers. Ils n'écoutent pas leur esprit mais leur intellect qui réagit en fonction de leur intérêt du moment. Ils ont adopté les modes de réflexion et la mentalité des pères de leurs pères. Comprenez bien, ils ne voient pas encore venir la loi de l'équilibre et de la douceur. C'est la loi simple que les longs discours et les dogmes flétrissent. C'est la loi de ceux qui ne se contentent plus d'être mais veulent aussi devenir. Ne blâmez pourtant pas ceux qui ne comprennent pas car ce sont ceux qui ne savent pas. Ils n'ont pas besoin de votre pitié ni de vos mouvements de peur mais de votre amour

inconditionnel. Leurs êtres sont trop jeunes encore, seules leur chair et leur âme dense perçoivent les vents du Grand Soleil.

Sachez ceci, mes Frères, la plupart des hommes de cette Terre subissent la loi de leur sang, c'est-à-dire les commandements de leur race. Combien, ne fût-ce que dans ce pays, ne se proclament-ils pas avant tout de la « race de David ». C'est la mémoire des fils des peuples qui s'exprime ainsi, la sève de leurs corps et non pas le suc de leurs esprits. Leur langue traduit leur attachement au Très-Haut YodShaba¹, Seigneur des races, car leurs yeux ne voient pas venir la Force universelle du Sans-Nom... Dans les Cieux, il y a mes Frères et mon Père, je vous le dis, sachez-le bien.

Désormais, vous ne boirez plus du sang de la Terre mais de celui de l'Esprit. Vous boirez le Souffle de la céleste grappe immatérielle ; ainsi sera renouvelé votre attachement pour les racines cosmiques.

Désormais, vous ne vous nourrirez plus de la chair de la Terre mais du corps éternel de la Nature. Vous mangerez le grain sublime de la Forme ; ainsi sera réaffirmé votre lien avec les énergies fécondées. L'Homme vrai est enfant de la Terre et des Cieux... »

Dans le silence le plus total, le Maître prit alors une galette et la répartit entre nous tous après avoir soufflé sur elle. Puis, alors que nous tentions de comprendre le sens énigmatique de ses paroles, il versa un peu de vin dans une coupe de pierre, la porta à ses lèvres et enfin la fit circuler parmi nous. Nous ne savions que penser tant le Maître se montrait grave. Il avait parlé d'une voix très lente et plus d'une fois ses paupières étaient longtemps demeurées closes. Cependant, il nous semblait qu'une sorte d'engourdissement gagnait nos membres, comme si la nourriture absorbée agissait progressivement et concrètement sur eux.

¹ Jéhova.

La lueur des lampes à huile se fit plus vive à mes yeux et le nuage d'encens qui s'élevait timidement dans un coin de la pièce devint plus bleu. J'y devinai des formes mouvantes et, au même instant, je perçus autour de notre groupe des présences invisibles, une douce fraîcheur qui allait et venait, puis les picotements d'un feu s'insinuant dans nos échine.

Tout cela eut un caractère fugace mais tellement prenant, mes Frères, qu'aucun de nous ne douta qu'il s'était produit quelque chose.

« Vous avez absorbé mon sang et ma chair, poursuivit le Maître au plus profond de notre trouble. Vous vous êtes nourris de la double énergie que ce monde reçoit. Mon amour l'a placée en vous car je suis le point de rencontre des deux forces, je suis la Croix des Temps anciens. En moi se comprennent les mystères du Tau par ceux du Mem.¹

Désormais, vous agirez ainsi en ma mémoire. Vous apprendrez à faire de même pour tous les hommes qui veulent marcher. Votre amour pur suffira à insuffler dans les aliments que vous distribuerez un peu de la flamme de toute vie. Mais je vous l'affirme, mes Frères, que votre esprit et votre cœur ne parviennent pas à s'unifier en ces instants... et votre acte se réduira à son simple symbole ! Ce n'est pas ce symbole que je vous demande mais la création d'une force de cohésion véritable, corporellement et spirituellement, sur les plans subtils. Désormais, agissez de cette façon avec ceux qui voudront vous entendre. Détachez-vous de ce temps et ne vous souciez nullement du lendemain. »

Alors, le Maître se tut un instant et c'est l'Isariote qui voulut prendre la parole.

« Maître, comment pourrions-nous agir ainsi que tu le fais ? Je doute de ma force et probablement en est-il de même pour mes Frères. Notre volonté est faible. Comment parler et agir comme toi ? Ne pourrions-nous pas clarifier notre posi-

¹ Deux lettres de l'alphabet hébraïque.

tion aux yeux de tous ? Les oreilles sont tendues mais toutes n'entendent pas encore. Pourrais-je, quant à moi, parler à des sourds... ou donner un joyau à des aveugles ? Il nous faut à tous un véritable soutien matériel dans ce pays, sinon je serai le premier à chuter, mes mains seront vides et ma voix éteinte. »

« Jamais l'Esprit ne se nourrira de cette façon... lui répondit le Maître. C'est l'époux qui vient chercher l'épousée et non l'inverse. Éloigne-toi de Rome, Judas. Éloigne-toi des faux-semblants de cette Terre car il se pourrait qu'avant demain tu aies fait faire les premiers pas à l'épousée. Va, mon Frère, ne pleure pas en ton corps. »

La réaction de Judas nous avait sortis de notre nouvelle quiétude et la discussion s'anima. Quelques-uns parmi nous me parurent, il faut le reconnaître, très proches de la pensée de l'Isacriote. Quant aux autres, il en fut pour réagir assez violemment.

Judas finit par se renfermer sur lui-même et, après que le Maître l'eut longuement regardé, il sortit de notre groupe en prétextant je ne sais plus quoi.

Personne ne commenta son départ et nous entamâmes pour la première fois un rite dont je ne peux rien révéler ici... Voilà donc... Vous savez ce qui est advenu depuis, l'Isacriote n'a pas su lire dans les yeux du Maître !

La nuit se referma sur nous et sur ces paroles de Jean.

Nous n'éprouvâmes pas le besoin de nous séparer et, d'un accord tacite, chacun s'affaira à trouver un manteau ou une vieille couverture afin de s'y enrouler. Le sommeil nous gagna rapidement. La multitude des événements vécus depuis la veille agissait comme un anesthésiant et, pour un temps, tout parut s'aplanir.

Je nous voyais traverser les océans avec le Maître à nos côtés, les flots bondissants cherchaient en vain nos corps, l'écume filait sous nos pieds et nous glissions sur les crêtes déchiquetées des vagues...

Les jours suivants nous apportèrent leur lot de nouvelles. Par les multiples contacts dont nous bénéficions dans l'entourage même de Pilate, nous sûmes que celui-ci encourait le risque d'une importante sanction pour avoir dépêché un courrier à Rome. En effet, le Maître avait été arrêté par ordre spécial du Préfet impérial qui ordonnait dans la même missive une exécution très rapide.

Nicodème apprit, quant à lui, et de l'épouse même de Pilate, que Rome exigeait une mise à mort avant la Pâque afin de diminuer les risques de troubles. On lui fit bien comprendre que la démarche entreprise auprès de l'empereur était une action désespérée, le temps dont nous disposions étant de toute évidence insuffisant.

Pour nous tous, ce fut un nouveau coup de tonnerre. Nous ne parvîmes plus à entrevoir d'issue et notre seule force résida alors dans le souvenir des paroles que le Maître avait prononcées en nos esprits. Nous nous plaisions à répéter machinalement ces phrases, à les faire résonner dans notre silence intérieur comme un refrain.

La nouvelle de l'arrestation du « Grand Rabbi » était désormais connue de la ville entière. Cela ajouta considérablement à l'exaspération du peuple de Jérusalem. Il me souvient même avoir dû me dissimuler à de multiples reprises en compagnie de Simon et de quelques autres afin d'éviter des contacts avec la milice romaine.

La foule, cependant, se montrait pressante et d'une curiosité parfois malsaine. Nos visages étaient connus de quelques-uns et cela nous plaçait parfois dans des situations qui gênaient nos déplacements à travers la ville. Le surlendemain de l'arrestation du Maître, il y eut deux altercations entre un important groupe de personnes qui parcouraient la ville en scandant son nom, en le réclamant comme souverain, et l'armée romaine, impitoyable dans sa répression. Cette fois, ce n'était plus les Zélotes qui menaient le mouvement. Lévi s'était d'ail-

leurs entretenu avec un de leurs chefs et plus aucun doute ne subsista à l'issue des paroles qu'il nous rapporta.

- Votre Maître ne saurait rien apporter de bon au peuple de ce pays. Nous le savons bien, maintenant. Il est un allié de la puissance de Rome, le Mashiah de Tibère qui vient briser la révolte. Il sape notre commandement et nous ne pouvons plus que souhaiter sa disparition, sachez-le !

Dans la journée du lundi, les deux envoyés d'Héliopolis réapparurent mystérieusement au sein de notre groupe. Ils tentèrent eux-mêmes de calmer les esprits qui s'échauffaient à nouveau.

- N'ayez crainte, dit l'un d'eux. Bien avant le départ du messenger de Pilate, un Frère avait pris soin d'intervenir auprès de Tibère. Il n'est pas de barrière pour les âmes qui ont appris à se parler d'un continent à l'autre... L'ignorez-vous à ce point ? Une missive a déjà quitté Rome. Il nous suffira qu'elle parvienne au palais vendredi... Répartissez-vous dès maintenant des tâches précises. Rien de ce qui doit se faire ne sera à éviter, comprenez-le. Mais sachez aussi que tout doit être fait d'une certaine façon, très précisément car, à partir de cet instant, nous participons tous à l'élaboration minutieuse d'un symbole vivant et actif.

Que les uns observent la foule et ses moindres réactions, que les autres recueillent le maximum de renseignements auprès du Commandement romain et des prêtres. Un troisième groupe enfin doit être constitué afin de rester en contact intérieur permanent avec le Maître. Ceux-ci se regrouperont le plus tôt possible autour de sa mère qui œuvre déjà dans ce sens avec Myriam, de Magdala.

Ayant prononcé ces phrases, le Frère d'Héliopolis changea de ton. Je me souviens de ses deux grands yeux qui se plissaient comme pour contenir une profonde émotion.

- Sachez maintenant, mes Frères, que le Maître Jésus vient d'être torturé deux fois dans sa chair par des hommes que Rome a envoyés à cet effet... Ils espèrent de lui la révélation

de quelque complot. Comprenez qu'à la suite des blessures de son corps, le Maître a besoin de votre aide. Les liens qui l'unissent à l'Esprit de Kristos sont soumis à une tension que vous ne pouvez supposer.

Le Grand Conseil vous demande donc de lui offrir un peu de votre force vitale. Par votre amour, par votre art du souffler, projetez-la jusqu'à lui. C'est le plus petit don que les Frères des Étoiles puissent attendre de vous...

Pendant les jours interminables qui suivirent, Simon et moi-même eûmes la sensation d'être suspendus à un fil tendu au-dessus du vide. Nous nous déplaçâmes peu, préférant, plus que toute autre chose, nous joindre au groupe réuni autour de la mère du Maître. Nous parlions peu mais passions par d'inexplicables phases de joie, d'abattement ou d'ataraxie complète, ayant parfois jusqu'à l'ultime sensation d'un contact avec de grandes dalles froides, avec d'imposants piliers de pierre. Il nous semblait alors que le temps se diluait et que nous étions aux côtés mêmes du Maître, dans une cour obscure, à demi couverte. Il avait des chaînes aux poignets et sa longue robe blanche maculée de sang par endroits lui collait à la peau... Des petits groupes de soldats marchaient, s'approchaient de lui avec d'autres hommes enchaînés, puis repartaient. Alors, nos gorges se serraient et tout disparaissait ; notre être s'éparpillait et nous n'étions plus que misérablement réduits à nous-mêmes.

Le vendredi dans la matinée, Joseph ainsi qu'un frère du Maître arrivèrent en toute hâte dans la petite demeure que nous occupions.

- Vite, venez vite ! firent-ils. Le Conseil romain l'a condamné à l'aube, mais Pilate se refuse à exécuter les ordres. Il veut d'abord parler à la foule ! Suivez-nous...

Notre course dans Jérusalem fut effrénée ; mon corps était affaibli et j'eus bien de la peine à me frayer un chemin dans la foule des pèlerins et des marchands insouciantes. Le soleil m'éblouissait et, pour la première fois, les odeurs de la Pâque

m'oppressaient. La sueur des chameaux, l'odeur des épices et les volutes d'herbes aromatiques se mêlaient et m'agressaient. Je suivis les autres sans bien réfléchir...

Nous nous retrouvâmes non loin du Temple, parmi tout un peuple violent et vociférant. Il y avait une petite cour ornée de colonnades. Les hommes et les femmes s'y étaient entassés et hurlaient. Massée dans un coin, la légion romaine était présente en nombre. Parmi elle, plusieurs centurions à cheval, la main sur le glaive, attendaient impassiblement tandis que leurs chevaux s'énervaient et soufflaient bruyamment. Quelques silhouettes se détachaient sur une terrasse que j'apercevais à peine. Il me sembla y distinguer celle du Maître, celle d'un homme en drapé de couleur foncée, sans doute Pilate, et enfin celles d'une dizaine d'hommes aux allures diverses. Des voix résonnèrent mais je ne perçus pas ce qu'elles disaient dans le tumulte. Celui qui devait être Pilate tenta alors de se faire entendre en levant le bras tandis qu'une clameur plus forte que toutes les autres sortit de la foule. Des poings se levèrent de partout et il y eut une bousculade. Je me rendis compte, à ce moment, que tous ceux qui se trouvaient à mes côtés réclamaient la mort du Maître avec un acharnement incompréhensible.

- Viens, Myriam, il n'y a rien à faire ici !

Une main s'était posée sur mon épaule et m'attirait en arrière. C'était celle de Joseph dont le visage était devenu d'une pâleur livide.

- Viens, il n'y a ici que le peuple zélote, ils ne veulent que du sang... Ils vengent les leurs...

Alors, cherchant en vain un regard d'amour, je me laissai extirper lentement de la foule hurlante.

J'entendis bien quelques timides groupes réclamer la libération du Maître, mais leurs voix étaient couvertes, mais des poings se brandissaient contre eux.

Avec Simon, je descendis la petite ruelle écrasée de lumière blanche qui menait hors des murs. Mes membres trem-

blaient. Lorsque les hautes murailles m'apparurent dans leur éclatante couleur de terre, quand je les vis chargées de grappes de fleurs blanches et rouges, mon esprit vide ne fut capable que d'une seule pensée... « Comment Jérusalem ose-t-elle encore être si belle... ? »

CHAPITRE XIII

Golgotha

Nous gagnâmes à grands pas le bethsaïd. En haut des remparts, des petits groupes de colombes roucoulaient au soleil et le contraste de leurs chants d'amour sur nos âmes accentuait encore notre désarroi. Cependant, sous les figuiers, les pierres du chemin se rebellaient contre nos pieds et semblaient former un torrent d'amertume.

La construction aux murs blancs et ocres nous apparut bientôt. Alors, un instant, mes pensées se figèrent en moi et j'eus la sensation que le bethsaïd demeurerait le seul lieu au monde où la vie signifiait toujours quelque chose, où l'on voulait bien de nous, de cette justice, de cet amour que nous avions voulu chanter. Sur le seuil de la porte de bois, trois silhouettes blanches, droites et solides, paraissaient nous attendre. Nous reconnûmes deux des mystérieux Frères d'Héliopolis. Ils nous saluèrent rituellement, le sourire aux lèvres, imperturbables. Quelque chose en eux me dit que déjà ils savaient... Peut-être avaient-ils lu en nous, peut-être avaient-ils feuilleté le Livre où la Nature a, depuis toujours, inscrit ce qui est grand. Nous restâmes muets pendant un moment qui me parut fort long puis l'un des Frères désigna d'un geste du bras l'inconnu qui les accompagnait.

- Voici le Frère Lamaas, il y a bien longtemps qu'il nous a rejoints auprès des Fils d'Hélios. Aujourd'hui, le sommet du crâne de l'homme sera aussi le lieu de son cœur... Notre Frère a accompli le long chemin qui unit son pays au nôtre afin de vivre pleinement l'instant suprême.

Lamaas... Ce nom évoqua en moi de lointains échos... La route de Béthanie, les récits de Manéthon. Lamaas... L'instructeur de la terre d'Ishwar !

L'être qui nous était présenté avait les traits d'un vieillard à l'indéniable noblesse. Sur sa peau très brune miroitaient deux yeux clairs incroyablement profonds qui nous sondaient les uns après les autres. Il sourit un peu tristement puis prononça malhabilement quelques mots dans notre langue. Je ne pus m'empêcher de remarquer sa robe usée et jaunie par le temps, la robe d'un Grand Prêtre des temples de l'Est qui, depuis longtemps, avait fui les honneurs et deviné la présence d'un soleil ailleurs que dans les cieux.

Nous entrâmes tous dans le bethsaïd où attendaient déjà quelques disciples du Maître. Immédiatement, des instructions précises nous furent données par les envoyés d'Héliopolis. Les faits étaient on ne peut plus clairs. Les deux Frères ne mirent pas une seule fois en question la réalité de la mise à mort du Maître. Ils nous en parlèrent presque comme d'une évidence, comme d'un événement depuis toujours prévisible. Ils évoquèrent froidement les conditions de l'exécution et ce que devrait être notre rôle. Leur façon d'agir et de parler me choqua tout d'abord. Je crus y voir une sécheresse de cœur et un calcul auxquels je n'étais guère accoutumée. Pourtant, cette sensation s'estompa lorsque mon regard croisa celui de l'un d'eux. J'y lus, sans doute possible, tout l'amour et toute la volonté, tendue à l'extrême, d'un grand Initié qui dépassait sa douleur pour accomplir, lui aussi et jusqu'au bout, ce qu'il s'était assigné.

Nous étions réunis en cercle dans la fraîche pénombre du bethsaïd, crispés comme des naufragés qui attendent qu'on

leur jette la corde salvatrice. Les deux Frères, eux, étaient semblables à deux rocs. Ils distillaient leurs paroles, donnant à mi-voix des ordres à l'un et à l'autre. Chacun, ainsi, se voyait confier un rôle précis qui était le maillon d'une chaîne savamment conçue. Joseph qui, apparemment, n'ignorait pas quel rôle serait le sien, demeurait les yeux fermés, un peu à l'écart du groupe.

Certains reçurent l'ordre de le suivre dans ses moindres déplacements. À d'autres fut confié le soin de contacter à nouveau Pilate et de surveiller les abords du palais afin de guetter une éventuelle missive de Rome. Deux groupes, enfin, furent formés ; les uns devaient rester sur place pour bâtir par la prière une force mentale capable d'aider le Maître, quant aux autres, ils s'éparpilleraient dans la foule pour parer à toute éventualité et bénéficier, si possible, d'ultimes contacts avec le Maître.

Pas un de nous ne posa de question et, lorsque je revis en mon âme toute la douleur de ces instants, il m'apparaît maintenant que nous étions les acteurs bien peu conscients d'une pièce nous dépassant tous. Comme il était loin notre village de quiétude accroché à sa colline ! Et que cherchaient-ils, les yeux de Simon qui fouillaient la pénombre ? Les pierres du Krmel ? Le visage de ses maîtres d'antan lorsque ceux-ci lui fixèrent sa mission ?...

Nous sortîmes rapidement, la gorge serrée, et le soleil nous agressa. Des centaines d'hommes et de femmes dont nous n'avions pas soupçonné la présence nous entourèrent bientôt en silence.

Nous fîmes quelques pas mais aussitôt les questions à mi-voix fusèrent de toutes parts. Nous ne pouvions et ne voulions y répondre... Nous les sentions porteuses de mort et cela suffisait à nous faire taire. Elles étaient comme les corbeaux de l'ignorance et du manque d'amour qui nous escortaient jusqu'à l'intérieur même des remparts. Ainsi que prévu, nous nous séparâmes dès le porche franchi. Cela se fit au milieu des in-

sultes de certains que notre mutisme exaspérait. L'anonymat de la foule, des ruelles et des marchands ambulants nous fut une bénédiction. Simon et moi n'osions nous adresser la parole de peur de briser une force invisible qui nous faisait nous déplacer dans les méandres de la ville.

La coutume était que tout supplicié accomplisse à pieds, les mains généralement enchaînées, le trajet menant de son cachot au lieu de son exécution. L'itinéraire, d'après les renseignements en notre possession, était traditionnellement toujours le même, la mort attendant en dehors des murs sur un promontoire d'où l'on dominait la vallée. Notre rôle était de repérer les endroits où quelques-uns des nôtres pourraient se placer afin d'être vus par le Maître lors de sa marche et de lui venir en aide selon le cas. Par l'occupation de points-clés, les Esséniens qui figuraient au nombre des cent huit savaient également qu'ils pourraient aisément maîtriser les réactions et les mouvements de la foule.

La nouvelle de l'exécution avait rapidement fait le tour de Jérusalem et nous nous aperçûmes qu'elle provoquait plus d'indignation que de contentement. Cependant, les préparatifs de la Pâque battaient leur plein et, pour certains, ce qui allait arriver ajoutait un intérêt de plus aux perspectives de la fête.

Simon et moi avions maintenant des difficultés à nous déplacer ; nous suffoquions entre les épais nuages d'encens qui sortaient de chaque demeure et les interminables troupeaux de moutons qui circulaient parmi les étals. De temps à autre, le chant strident des trompettes parvenait jusqu'à nos oreilles déjà assourdies par les cris des caravaniers, le martèlement des petits groupes de soldats et les discours des docteurs du Temple disséminés sur les places. Nous agissions comme deux automates n'ayant bientôt plus ni peine, ni joie au cœur. Les Frères d'Héliopolis s'étaient montrés peu bavards et nous ne savions ce qu'ils escomptaient exactement de notre action commune.

En ces moments de marche à travers la ville, je crus avoir dépassé le seuil de la douleur morale. Était-ce le découragement qui avait lentement anesthésié mon âme ou était-ce plutôt l'effet d'un informulable espoir, d'un rêve fou de Lumière ? Il me sembla presque que la mort du Maître nous grandirait encore en fixant à jamais son empreinte sur nous. Impression fugitive, vision prophétique mal perçue en ces heures de chaos où nos initiations passées nous laissèrent le goût amer de n'être encore que des enfants. Jusqu'où faudrait-il grandir pour comprendre ?

Nous croisâmes quelques docteurs et des prêtres en longue robe frangée, des Sadducéens en riches manteaux suivis par une dizaine d'hommes en armes, battant du tambour. Puis, ce fut un colosse à la longue barbe noire et au nez camus ; il arborait un énorme encensoir aux éclats d'or et scandait des formules incompréhensibles tout en jetant des yeux de braise sur la foule.

Après avoir communiqué à quelques-uns les informations recueillies, Simon et moi-même résolûmes de nous poster non loin du porche qui menait à la sortie de la ville.

Le soleil était haut dans le ciel et il semblait qu'une brume laiteuse l'entourât. Nous y prêtâmes grande attention car la tradition d'Essania nommait cette brume « le lait d'Isis » et voulait qu'elle indiquât quelque transmutation d'ordre cosmique. Nous nous assîmes sur une borne ronde qui servait de point d'attache aux chameaux.

Peu à peu, la foule se massa le long de la ruelle étroitement surveillée par des patrouilles armées et une étrange atmosphère commença à planer sur nous tous. On eût dit que les esprits ne savaient comment se fixer et les regards se firent singulièrement hagards. Les quolibets succédèrent aux murmures puis les murmures aux quolibets. Une querelle enfin éclata et deux centurions rutilants d'or et de pourpre intervinrent violemment du plat de l'épée.

À ce moment, mes mains se mirent à trembler et j'eus un mouvement de révolte. Comment pouvions-nous attendre ainsi, tranquillement sous un porche ? Oserions-nous bien regarder le Maître lorsqu'il passerait, enchaîné ? Ne serions-nous donc pas capables de parler à cette foule pour qu'enfin elle se soulève et empêche l'atrocité ?... Où était-elle donc, la voix douce et persuasive des Frères d'Essania ?...

Un regard croisa le mien, un regard tranquille, vieux de mille ans, celui de Lamaas... et ce fut tout. Je reçus sa paix en plein cœur, petit joyau de lumière verte. Le vieillard au teint basané sortait de la ville avec cet air de tranquillité absolue qui n'appartient qu'aux sages. Un cliquetis d'armes et des ordres brefs nous firent, à ce moment, tourner la tête. Un groupe de légionnaires, pilum au côté, s'avancait d'un bon pas, dégageant énergiquement la ruelle. Il était précédé par un homme grisonnant drapé de rouge, monté sur un cheval blanc. L'animal, excédé par la foule qui s'amassait de plus en plus, se montrait rétif et donnait des coups de croupe à droite et à gauche. L'homme, quant à lui, avait l'apparence d'un haut fonctionnaire romain. Il passa rapidement devant nous sans daigner regarder autour de lui. Lorsqu'il eut franchi le porche, un important remous se fit sentir dans la foule. Une silhouette apparut alors subrepticement entre deux soldats et se dirigea vers nous. C'était Massalia. Sa place aurait dû être au palais de Pilate...

- Le Maître arrive, dit-il les yeux embués de larmes ; ils l'ont torturé... Je l'ai bien vu, lorsqu'ils l'ont amené au grand jour... C'est horrible ! Je viens de rencontrer Nicodème... La femme de Pilate lui aurait assuré que les envoyés désignés par Tibère ne veulent pas d'une exécution habituelle. Ils parleraient de le clouer et non pas de lui briser les membres... Il faut faire quelque chose !

Je ne répondis rien ; le regard de Lamaas emplissait encore le mien et m'avait ôté toute envie de révolte. Je vis simplement Simon saisir Massalia par le bras et l'attirer vers lui

avec fermeté. Il avait le visage crispé et ne relâchait pas son emprise.

- Rassure-toi, Simon... Je sais, je sais comment il faut agir... mais c'est intenable !

Massalia avait peine à reprendre son souffle et sa voix à demi éteinte nous parvenait à peine.

- Je sais, le Maître ne nous a pas dit adieu et je ne peux croire qu'il parte ainsi, mais c'est trop ! Je l'ai déjà vu trébucher plusieurs fois, il est à bout de forces... Ils lui ont attaché les bras à un tronc qu'il porte en travers des épaules !

- Tais-toi, Massalia !

L'ordre était tombé sèchement. Il nous fit lever la tête. Nicodème était là, devant nous, avec Myriam de Magdala et quelques autres dont Jean. Deux légionnaires les escortaient.

- Tais-toi, la douleur n'engendre que la douleur ! N'oublie pas *qui* est le Maître et souviens-toi qu'Héliopolis est parmi nous !

Une clameur sourde monta alors au bout de la ruelle. Une haute silhouette blanche et titubante apparaissait. Elle était flanquée de deux hommes en armes et d'une troupe d'individus à la tunique courte arborant des lances et de lourdes cordes. Nous reconnûmes le Maître et ce fut comme un coup de poignard en plein cœur... Aucun mot ne saurait décrire ce qui se passa en mon âme. Je m'étais imaginée pouvoir être forte et voilà que la terre tremblait sous moi.

Le Maître avançait lentement dans notre direction, aussi droit que possible, les yeux fixés devant lui sur les dalles du sol. Ses bras avaient été solidement fixés à l'aide de cordages à un énorme morceau de bois mal dégrossi qu'il portait en travers du dos. J'aurais voulu tourner la tête mais plus rien en moi ne semblait m'obéir. Une force indicible prenait les rênes de mon être et m'obligeait impitoyablement à regarder, à graver à tout jamais en mon cœur ces deux yeux profonds, ce cœur qui saignait, cette flamme éternellement blanche qui s'acheminait vers nous.

La robe du Maître avait été déchirée en maints endroits et on devinait sous elle la trace des plaies qui collaient au tissu.

Dès qu'elle l'avait vu apparaître au coin de la ruelle, la foule s'était tue, stupéfaite par la présence du « Grand Rabbi blanc » qu'elle avait si mal compris et qui, si proche du supplice, dégageait encore autant de noblesse. Chacun paraissait pétrifié, cherchant à capter son regard qui ne voulait pas quitter le sol. Lorsque le Maître passa devant nous, il se tint plus droit que jamais et sembla soudainement sourire à quelque présence invisible. C'est alors que je vis que son visage saignait et que des morceaux de ronces étaient éparpillés dans sa chevelure.

Les soldats nous repoussèrent violemment contre la borne et nous restâmes stupidement figés. Je sentis que Jean maîtrisait un sanglot avec peine, qu'il tentait vainement de respirer, d'appeler à lui un peu de cette vie fuyante... Puis, il secoua brutalement son corps et je le vis se dégager de la foule pour partir à toutes jambes vers le porche. Nous tentâmes de le suivre du regard et c'est le Maître qui nous apparut de dos, ruisselant de sang. Mes paupières alors se fermèrent ; elles le pouvaient enfin. Mon cœur se replia sur lui-même, plein d'une douleur que l'éternité, me semblait-il, ne suffirait à estomper. Voilà deux mille années que mon âme garde en secret ces images, deux mille années que ces phrases veulent jaillir au bout d'une plume, petites chaînes de mots dérisoires qui jamais ne sauront dire...

La main de Simon serra la mienne plus fort, plus étroitement encore, et nous fûmes pris dans le flot de la foule qui voulait se refermer derrière le Maître.

L'élan du peuple fut de courte durée : un groupe de soldats à cheval vociféra des ordres rauques et, à nouveau, la ruelle fut dégagée, cette fois au milieu des cris.

Deux hommes à demi nus apparurent, pauvres silhouettes déjà délabrées par les coups et baignant dans la sueur. De lourdes chaînes entravaient leur marche. Ils piétinaient et avaient

grand-peine à supporter la pièce de bois fixée, elle aussi, sur leur échine... Ainsi, Rome ne voulait pas donner l'impression de ne s'intéresser qu'au Maître. Celui-ci, cependant, avait disparu derrière le porche. Nicodème et nous n'en pouvions plus d'attendre. Il y eut une bousculade et nous profitâmes de l'occasion pour nous enfoncer dans la foule entre les soldats qui s'efforçaient de la contenir. Nicodème voulait à tout prix approcher au plus près du lieu de l'exécution où il savait, par Pilate, que la mère du Maître et quelques autres avaient déjà été admis.

- Il faut croire... croire, dit-il à voix haute. Ceux d'Hélios attendent une lettre de Rome, elle peut encore arriver !

- Tout sera fait, nous avons des amis au palais, ne l'oubliez pas !

Curieusement, le silence s'intensifia lorsque nous franchîmes les remparts. Les regards se dépouillaient de toute vie ; il n'y avait plus que des figurines que le Destin mettait en place. J'eus la confuse sensation que nous étions une multitude de cœurs à la porte desquels la Vie avait frappé et qui s'étaient acharnés à rester clos.

Pourquoi fallait-il que l'humanité nourrisse un tel instinct de mort ? Était-ce là toute la puissance d'Essania, l'ultime spectacle auquel on nous préparait depuis toujours ? Ils étaient si loin, les Frères des Étoiles avec leur nuée de feu et leurs promesses de missions...

Là-haut, dans le ciel, le soleil était blanc et ici, sur ces dalles, sur ces cailloux, sur ces maigres touffes d'herbe nous mourions d'asphyxie... L'espoir ne suffisait plus... Nous voulions comprendre !

À demi trébuchants, portés par le flot du peuple pris d'une fièvre muette, nous suivîmes le petit chemin bordé d'aubépines qui menait au lieu des supplices. Nous en aperçûmes très vite les potences. Elles se détachaient dans la pâleur du ciel, vestiges morbides des dernières exécutions. Lorsque nous arrivâmes sur place, un important détachement de légionnaires

s'employait à contenir ou à disperser le peuple des curieux qui s'était amassé là, disait-on, dès l'annonce de la sentence. Quelques glaives et des fers de lance agités frénétiquement se mirent à rutiler au-dessus des têtes et des jurons s'échappèrent des bouches.

Bientôt, le lieu des exécutions fut dégagé puis étroitement cerné par une haie de soldats au visage fermé, l'arme à la main. Le Maître et les deux condamnés avaient déjà été débarrassés de leur fardeau et trois hommes à la barbe hirsute, la tête à demi dissimulée sous un large bandeau, achevaient de les dévêtir. La coutume le voulait ainsi et, la plupart du temps, les vêtements, ou ce qu'il en restait, étaient distribués aux parias de la vallée du Hinnom. Les trois suppliciés furent enfin poussés par un centurion quelques pas plus loin, chacun à bonne distance l'un de l'autre, là où le sol était jonché d'un grand nombre de cordes, de poutres et de bois mal dégrossi. Pendant ce temps, à l'aide de pioches rudimentaires, un petit groupe d'hommes finissait de fouiller et de creuser la caillasse. Ils avaient fait plusieurs trous et, à leurs gestes, je compris qu'ils en estimaient maintenant la profondeur suffisante. À nouveau, l'image de ce qui allait se passer m'agressa ; je ressentis des nausées et je voulus m'enfuir.

- Simon, dis-je du bout des lèvres, partons... Nous ne pouvons pas voir cela...

- Ne regarde pas, Myriam, mais reste ici... Je t'en prie, ta place est avec nous... Son cœur d'homme doit nous sentir présents.

La réponse était prononcée de façon aussi éteinte que l'avait été ma question. Je levai un peu les yeux et je vis que Simon avait incliné la tête et cherchait désespérément les cailloux du sol.

Soudain, il sursauta.

- Il ne peut pas nous voir, ici ! Souviens-toi des ordres des Frères : « Il faut qu'il vous sache présents jusqu'au bout ! »

Je tentai de me secouer et suivis Simon qui, déjà, se faufilait dans la foule vers un emplacement où celle-ci paraissait moins dense. J'eus à peine le temps d'apercevoir la haute silhouette du Maître meurtrie par les coups et que l'on aidait à s'allonger sur une pièce de bois.

J'aurais voulu respirer, crier... Je ne sais plus. Ma poitrine, ma gorge s'étaient bloquées et je parvenais à peine à courir derrière Simon qui fendait presque violemment la foule. Trois ou quatre regards connus croisèrent le mien. C'était ceux de quelques Frères semblables à de grands oiseaux blancs tendus à l'extrême. Soudain, un groupe de soldats attira mon attention : derrière eux se tenaient quelques silhouettes immobiles, figées dans une rigidité de statues... Je reconnus la mère du Maître, un de ses frères, Jean, Myriam, la Sœur de Magdala et quelques autres parmi les cent huit. Alors, dans le lourd silence, il y eut un coup bref, sec, et un cri rauque difficilement contenu. Je restai sur place, ne parvenant plus à suivre Simon qui tentait de rejoindre Nicodème.

Je me mis à chercher le sol et les coups se succédèrent à un rythme lancinant, ponctués par de longs halètements.

Des plaintes montèrent mais je m'aperçus bientôt qu'elles venaient de la foule. Je fermai les yeux et sentis une main sur mon épaule ; je devinai celle de Simon. Dès lors, je demeurai les paupières closes, pénétrée par le bruit du martèlement de plus en plus lent, de plus en plus assourdi. Il y eut à ce moment comme une flamme qui traversa mon esprit, un mystérieux déclic... et je tentai de retrouver l'antique technique d'amour des maîtres d'Essania.

Il fallait que cela s'accomplisse ainsi, je le percevais de plus en plus précisément. Il fallait que je retrouve la flamme de toute vie, que je ne me laisse pas submerger par le flux de mort. Il fallait enfin que je crée autour de moi le suprême œuf de lumière blanche, l'œuf de paix cosmique. Là était la réponse, là était ce que le Maître et les Frères d'Hélios attendaient de moi, de nous tous. Dans un ultime effort, il fallait

tisser mentalement le gigantesque cocon d'amour cher à la race d'Essania, rempart contre les agressions, torrent de joie et d'amour inondant les cœurs !

Instinctivement, mes mains s'étaient rituellement croisées sur ma poitrine.

Alors, dans mon silence intérieur, je perçus des appels, des cris rauques, des ordres, des grincements de cordes tendues puis un bruit sourd et une longue plainte.

Mes paupières se mirent à battre et j'eus peine à les ouvrir.

Là-bas, devant moi, au-dessus des têtes figées et sans voix, une silhouette comme écartelée se détachait du ciel ; des cordages la maintenaient. C'était un énorme Tau et le Maître y était suspendu, le corps soutenu par des liens épais, couleur de plomb. Ainsi, c'était fait, ils étaient allés jusqu'au bout...

Une nouvelle fois, je détournai le regard. Deux nouveaux chocs successifs vinrent bientôt m'annoncer la mise en place des autres suppliciés. L'un d'eux se mit à hurler, déchirant le silence sacré qui s'était emparé du peuple. Aussitôt, des cris et des appels jaillirent de droite et de gauche et l'homme fut insulté.

Je levai une nouvelle fois les yeux. Ainsi qu'on nous l'avait signalé, seul le Maître avait eu les membres traversés par d'épaisses pointes. De vagues taches sombres à la base de la paume, près du poignet et à l'extrémité des pieds l'attestaient. De minces filets de sang en coulaient, je les distinguais à peine. L'ensemble du corps reposait sur une épaisse cale de bois et se trouvait maintenu sur son support par des liens étroits au niveau des bras et du bassin. Je retins ma respiration et, entre les têtes de la foule qui murmurait, je cherchai le visage du Maître. Je le fixai longtemps, longtemps, le plus longtemps que je le pus... jusqu'à ce que mes yeux n'en puissent plus de contempler les siens qui semblaient voir, droit devant eux, quelque chose que nous ne devinions pas.

Puis, lentement, le Maître baissa la tête et scruta le peuple rassemblé sur ces arpens de rocher. Quelques-uns placés au premier rang tentèrent en vain de s'avancer. L'obstacle des lances était infranchissable. À ce moment, une voix faible s'éleva à l'autre bout du terre-plein, une voix dont je ne distinguai pas la source mais qui devait être celle du dignitaire romain que nous avions vu défiler. Les paroles me parvinrent par bribes, éparpillées par la légère brise qui montait. Chacun les répercuta du mieux qu'il le put, de bouche à oreille. Elles disaient que le Nazaréen Jésus était exécuté pour raison de complot contre la puissance impériale de Tibère et que les hommes qui se trouvaient à ses côtés étaient des criminels entrés jadis à son service afin de déstabiliser la Palestine. Il y eut ensuite quelques éclats de voix assez vifs et nous devinâmes une tache rouge fendant agressivement la foule. Face à elle, j'entrevis rapidement un homme. Il m'était familier pour l'avoir quelquefois remarqué dans l'entourage de Pilate lorsque celui-ci parcourait la ville. Le bruit courut qu'il prenait à parti l'officier romain que nul ne connaissait et qui désirait, comme la loi l'y autorisait, placarder un écriteau au pied de la potence du Maître.

L'homme au manteau rouge, qui devait être un envoyé de Rome, dut obtenir gain de cause car bientôt, un bruit de martèlement parvint à nos oreilles.

Je ne sais plus ensuite ce qui se produisit ni combien de temps s'écoula. Il me sembla simplement que la montagne et Jérusalem tout entière commençaient d'être englobées dans une lumière d'un blanc jaunâtre. Des oiseaux passèrent au-dessus de nous, lançant de longs cris, et l'écho des trompettes du Temple résonna soudain dans la vallée.

Le Maître ne disait toujours rien, n'émettait pas la moindre plainte. Peut-être cela déçut-il certains qui attendaient quelques déclarations car la foule se fit moins pressante ; des petits groupes se disloquèrent et reprirent les sentiers du porche. Étonnante inconscience de ceux qui ne comprenaient pas,

recul désappointé des desséchés du cœur et des matrices de froideur...

Le temps passa... Nicodème et d'autres avaient fini par nous rejoindre. Il leur semblait que le Maître n'avait pu les voir là où ils étaient et leurs yeux s'étaient embués de larmes. Des soldats manifestèrent alors une certaine agitation au pied des potences. On en vit arriver avec de petites cupules que l'on tendit ensuite à l'aide d'une perche aux trois suppliciés.

Sous l'effet du sang qui ne circulait plus, les corps avaient commencé de se tordre et l'usage était de proposer une boisson analgésique aux condamnés. Le Maître la refusa dans un premier temps, puis la réclama enfin. L'un de nous remarqua que ses membres bleuisaient par endroits et que son thorax se contractait fortement. Nicodème s'éloigna silencieusement de nous et, lorsqu'il revint, deux soldats s'affairaient à placer des étais sous les aisselles du Maître. Cela me parut atroce. Les déchirures des membres seraient évitées mais l'asphyxie et l'agonie se prolongeraient encore...

« Attendez jusqu'au bout ! », nous avait-on dit au bethsaïd. Ces quelques mots me hantaient. Afin de mieux prier, afin de mieux entrer en contact avec les êtres de l'Invisible dont nous nous savions tous entourés en ces instants, je fis quelques pas hors de la foule qui, de plus en plus, se disséminait en direction des remparts.

Soudain, un cri, une phrase grave, profonde, sortirent de la gorge du Maître. Je les reçus comme un souffle ultime, comme une interrogation et un espoir, un appel de la lumière vers la Lumière... Les mots avaient été confus. Je me tournai vers mes compagnons.

- Il appelle les Frères d'Hélios ! dit l'un d'eux. Où sont-ils ?...

- Non, non ! Faites silence... Le Maître appelle Kristos qui le quitte ! Ouvrez votre âme !

C'était Nicodème qui avait dit cela et son visage s'était aussitôt enfoui dans ses deux mains.

Simon me pressa le bras, je levai mon regard. Le visage du Maître s'était incliné en avant sur sa poitrine qui ne se soulevait plus.

Était-ce tout ? Était-ce pour cela que nous avions attendu comme des marionnettes aux poings liés ? Il me sembla que mon petit œuf de paix allait éclater, se pulvériser comme un cristal soumis à une intenable pression. Mais rien... J'eus l'impression qu'un voile de lait glissait sur nous tous telle une virgine aurore de printemps.

Nicodème sursauta, murmura quelques phrases incompréhensibles puis s'écria, presque rugissant :

- Vite ! Vite ! Mais que font-ils ?

Alors, un soldat s'approcha à grands pas du Maître, plaça très précisément la pointe de sa lance au niveau de son diaphragme et l'y enfonça légèrement d'une petite pression sèche.

- Laissez ! reprit Nicodème. Cet homme sait ce qu'il fait ! Il est des nôtres et agit selon les ordres des Frères de la Terre Rouge. Il faut absolument que le Maître continue de respirer !¹

Cependant, le ciel s'était singulièrement obscurci et la blancheur de l'atmosphère se ternissait avec rapidité.

Nous ressentîmes tous un léger mouvement de crainte parmi le petit peuple qui demeurait là. Je remarquai enfin les légionnaires en place qui levaient la tête vers le ciel et relâchaient leur surveillance.

En peu de temps, une épaisse noirceur sembla monter du sol lui-même. C'était comme un soupir de la Terre qui tentait, aurait-on dit, de se rapprocher des Cieux. L'air devint lourd et d'un gris profond². Nous y vîmes virevolter des formes, des

¹ Le coup de lance placé sous la dernière côte devait ainsi libérer du liquide pleural et retarder l'asphyxie du corps. Cela explique que, dans les Évangiles, il soit fait mention d'une « eau » s'écoulant de la plaie. Cet acte n'éveilla pas les soupçons des dirigeants romains car il arrivait parfois qu'il soit pratiqué cruellement, non pour atténuer la douleur mais afin de prolonger l'agonie d'un crucifié.

² Il s'agissait d'une éclipse totale de soleil... dont l'origine pourra être sujet de réflexion.

zébrures blanches et bleues ; de subtiles langues d'or et d'argent tournoyèrent au-dessus de la vallée. Il semblait que toute vie de la chair s'éteignait et, instinctivement, nous eûmes envie de pousser un cri... Mais pas un cri de douleur ni de mort, un cri d'espoir, de victoire... Il nous parut étrangement que tout était bien !

Soudain, un bruit de galop. Non loin de nous qui nous étions adossés à un gros rocher, un soldat, l'air hébété, sauta de cheval et marcha à vive allure vers l'officier romain.

- Il lui tend une lettre, annonça Simon.

À ce moment précis, un vent violent nous balaya le visage. C'était un souffle lourd qui paraissait chargé de toutes les forces profondes de la nature.

Alors, une éclatante zébrure couleur de lune déchira le sombre manteau dont le ciel s'était enveloppé. Un coup de tonnerre cinglant fit vibrer la campagne. Instinctivement, nous nous regardâmes les uns les autres et nous ne pûmes nous défendre de sourire. Nos cœurs d'initiés à la foi d'Essania saisisaient le message. C'était le signe du Kristos à la Mère terrestre. Dans un élan, Il la déchargeait de ses douleurs.

Une pluie battante se mit à tomber. Il n'y avait nul abri mais cela nous importait peu ; les gouttes étaient chaudes, vivifiantes, et nous les recevions comme la caresse d'un bras tendu par-delà les mondes. Les éclairs et les coups de tonnerre redoublèrent, aussi, bon nombre de ceux qui avaient tenu à rester jusqu'au bout s'enfuirent-ils à grandes enjambées vers les remparts. Seules, une vingtaine de personnes demeuraient, éparpillées sur le petit promontoire rocheux. Les soldats eux-mêmes s'étaient mis de côté pour se protéger de la violence de la pluie. De leur groupe se dégagea enfin l'homme qui, l'instant auparavant, était survenu avec ce qui semblait être une missive.

- Reprenez votre Maître, s'il en est encore temps, cria-t-il en courant vers des silhouettes ruisselantes d'eau. L'empereur

Tibère a commandé expressément un complément d'information sur lui.

Et, comme il finissait cette phrase, il s'approcha à quelques pas du Maître, le considéra brièvement puis déclara :

- Je regrette, il est trop tard...

Vous autres là-bas, hurla-t-il en direction des soldats, terminez-en avec ces deux-là tandis qu'ils sont inconscients !

Deux ou trois hommes s'acheminèrent à pas pressés vers les potences dressées à l'écart de celle du Maître. Une longue perche bardée de fer à la main, ils trébuchaient maladroitement dans les flaques d'eau. Nous détournâmes les yeux et tout se passa très vite.

Un souffle haletant nous fit lever la tête. Le petit groupe auquel le messager romain s'était adressé se tenait maintenant à deux pas de nous. Il y avait Jean, la mère du Maître et l'un de ses frères puis quelques autres personnes. Leurs visages étaient d'un gris cendre et je devinai un feu singulier au fond de leurs yeux.

- Ils ne veulent pas abaisser les bois ! s'exclama Jean. Ils disent qu'ils veulent attendre la fin de l'orage ! Ce n'est pas possible, Frères !!!

- Tout est bien jusqu'à présent, ne t'inquiète pas...

Une voix s'immisça parmi nous, à peine perceptible, essoufflée. Nous la connaissions, c'était celle de Joseph¹. L'obscurité qui persistait et la pluie qui continuait de tomber nous empêchèrent de bien distinguer son visage mais nous y remarquâmes tout de suite quelque chose de lumineux, un savoir inconnu.

- Viens, Sœur, dit-il doucement en s'adressant à la mère du Maître, tout est bien, je te l'assure...

Chacun se tut et Joseph commença à donner une suite d'ordres dont le premier était de hâter coûte que coûte la libération du corps du Maître.

¹ Joseph d'Arimathie.

- Cela doit se faire maintenant, hacha-t-il d'un ton pressant, même si vous devez soudoyer les soldats contrairement à nos règles !

Alors, Jean, qui pendant ce temps s'était éloigné du groupe, se précipita sur nous. Il resta muet un long moment, ses yeux s'embuèrent et une petite phrase, toute petite, sortit de ses lèvres, à voix basse.

- Le Maître... dit-il, le sang coule encore de ses plaies...
Il vit !...

CHAPITRE XIV

Le mystère

Lorage continuait de se déchaîner sur Jérusalem. Il nous semblait qu'il ne cesserait jamais. Il embrasait le ciel et la terre, semblable à une réaction du cosmos face aux atrocités commises. Depuis longtemps déjà, il faisait nuit noire ; depuis la perte de conscience du Maître, le jour n'avait pas osé réapparaître et le temps s'était écoulé dans la confusion des âmes et des corps. Nous nous tenions assis, blottis les uns contre les autres à l'abri d'une petite grotte sur le flanc de la montagne. La nuit était fraîche et nous grelottions mais en nos cœurs une phrase ne cessait de revenir, puis d'éclater comme un soleil : « Il vit ». Nous étions sept à attendre ainsi et nous nous interdisions le sommeil.

La demande de Joseph avait été formelle : rester éveillés toute la nuit s'il le fallait afin de surveiller les allées et venues le long du sentier qui courait sur la montagne jusqu'au lieu des tombeaux. Il fallait être prêts une fois de plus à toute éventualité car on nous demanderait peut-être d'intervenir. Rien ne semblait déterminé mais peu importait, nous nous sentions fleuves d'amour, débordants d'une indomptable énergie.

Tandis que certains s'étaient chargés du corps apparemment sans vie du Maître, Joseph et Nicodème nous avaient

dépêchés à quelque distance de là, vers le lieu de la vallée traditionnellement consacré aux sépultures.

« Faites vite, nous avait dit Joseph, vous y verrez aisément une tombe grande ouverte. Elle a été fraîchement creusée dans le rocher selon mes indications. Par précaution, j'ai annoncé à Pilate qu'elle était réservée à un de mes parents actuellement mourant. Vous le verrez, elle est profonde. Nous y déposerons le Maître. Allez vérifier si tout y est en ordre. J'y ai fait déposer des baumes et des pièces de lin. »

Sans attendre, nous avons couru dans l'obscurité et la pluie battante, puis nous avons trouvé l'emplacement. Un Frère vêtu de blanc s'y tenait déjà. Il avait planté un flambeau dans un interstice de la roche et attendait debout, l'air nullement inquiet.

- Rassurez-vous, dit-il à notre arrivée, tout est en ordre. Voici trois jours que le nécessaire a été réuni. Avec l'aide du Père, tout se passera comme prévu.

Nous ne trouvions pas de mots et nous n'avions d'ailleurs rien à dire tant un mystérieux plan paraissait avoir été minutieusement ordonné par les Frères d'Héliopolis et Joseph lui-même.

La sépulture était vaste et comprenait de nombreux recoins ainsi qu'une sorte d'arrière-pièce, apte aussi à recevoir des corps. Je remarquai immédiatement qu'un soin peu habituel avait été apporté à la taille de ses parois. Les angles en semblaient parfaits et les proportions harmonieuses. Une fissure naturelle s'enfonçait profondément dans la voûte et faisait de celle-ci une sorte de cône. Un sépulcre de pierre rose attendait grand ouvert devant nous tandis que, sur le sol, se trouvaient discrètement disposées quatre fioles de terre, une robe de lin, des draps et des couvertures de laine.

Nous restâmes là un bon moment, plongés dans nos pensées. Les images de la journée surgissaient encore devant nos yeux.

Il y eut enfin un bruit de pas, de pierres qui roulent, et nous distinguâmes à la lueur des éclairs une douzaine d'hommes portant un corps enveloppé dans un épais tissu blanc. C'était celui du Maître. Lorsque les hommes l'eurent déposé sur le sol même du tombeau, il paraissait dormir. Seules des coulées de sang noirci et figé sur ses tempes, ses lèvres pincées et ses yeux cernés d'un bleu sombre attestaient des souffrances endurées. Je reconnus Jean et deux Frères réputés dans toute la Palestine pour leurs connaissances médicales. Ils débouchèrent aussitôt une des fioles posées à terre et une odeur forte, indéfinissable, emplît la sépulture. Simon et moi-même suivîmes ceux qui étaient déjà sortis afin de les laisser travailler seuls, selon leur art.

Joseph se tenait à l'entrée du tombeau, et c'est alors qu'il nous demanda d'attendre non loin de là.

- Vous vous posterez dans le repli du rocher qui se trouve au-dessus du sentier, dit-il. Il est possible que, dans quelque temps, vous aperceviez un légionnaire venant dans notre direction. J'ai demandé à Pilate la présence d'un ou deux gardes. Le peuple peut commettre des excès que nous ignorons.

Nous avons effectivement vu passer deux soldats armés d'une lance. Ils se protégeaient maladroitement de la pluie à l'aide d'un lourd bouclier et il me sembla qu'ils proféraient des jurons tout en courant du mieux qu'ils le pouvaient.

Nous ne signalâmes pas notre présence et laissâmes passer le temps, scrutant régulièrement le ciel. Soudain, une énorme boule de feu apparut au-dessus d'un bouquet d'arbres. Immédiatement, elle s'allongea et s'étira en une ellipse horizontale. Tout d'abord d'une blancheur immaculée, elle commença à s'entourer d'une lueur verte, frémissante. La sphère demeura longtemps immobile, palpitante et paisible à la fois, dégageant une indéfinissable onde de paix. Sa vue remua en moi quelque chose de lointain, quelque chose qui ne pouvait être flétri...

- Les Frères des Étoiles ! murmura Simon. Il y a tant de temps...

L'immense lueur se mit alors à scintiller de plus belle et glissa lentement sans bruit en direction des sépultures. Nous ne bougeâmes pas et la regardâmes s'estomper derrière un pan de montagne.

Des cris de joie résonnèrent soudainement dans la grotte, aussitôt suivis par un silence respectueux. Il y avait eu dans cette vision d'émeraude et de feu quelque chose de solennel qui, d'emblée, nous ôta toute envie de commentaires.

J'eus l'impression de savoir sans parfaitement comprendre ; c'était une connaissance hors de l'intellect, un de ces élans du cœur qui font que l'âme transcendante murmure en nous et englobe amoureusement la multitude des causes et des effets. La sensation fut fugitive comme toutes celles qui laissent leur empreinte sur l'âme. Enfin, j'entendis, dans le vent qui soufflait, une véritable mélodie. Je m'y abandonnai jusqu'à ce que quatre ou cinq silhouettes se détachent dans la nuit. Elles montaient vers nous à travers de petits éboulements rocheux. Nous reconnûmes Joseph et quelques autres dont les deux Frères thérapeutes.

- Prions, dirent-ils en s'installant à nos côtés. Tout a été fait comme il se devait. Le Maître est enduit d'onguents et nous sommes parvenus à pousser la pierre devant l'ouverture. Les gardes sont en place. Il nous faut maintenant offrir mentalement notre corps vital au Maître Jésus...

Je levai la tête et cherchai le regard de Joseph. Pour la première fois depuis fort longtemps, le nom du Maître avait été explicitement prononcé par l'un des nôtres. Pour nos cœurs d'Esséniens, c'était la preuve indéniable que quelque chose venait de changer.

Le reste de la nuit se passa en silence. Le ciel ne grondait plus mais une pluie battante continuait de tomber. Peu avant l'aube, Joseph et les deux Frères rompirent notre mutisme.

- Venez, dirent-ils en se levant d'un commun accord, il nous faut maintenant retrouver le Maître. Il doit avoir eu le temps de revitaliser son corps.

C'était l'appel que nous attendions tous en secret. Durant la nuit, nul n'avait osé questionner Joseph, mais quelque chose d'indéfinissable nous avait fait espérer ces paroles. En quelques sauts, nous fûmes sur le chemin en direction des sépultures. L'aube grisâtre jetait ses toutes premières lueurs et nous reconnûmes à peine le tombeau du Maître. Il semblait y avoir eu un glissement de terrain et le rocher éclaté en plusieurs endroits était comme foudroyé.

Il n'y avait pas trace des gardes envoyés par Pilate. Nous en conclûmes rapidement que l'orage avait dû les faire fuir. Un fourré, une cavité leur tenait probablement lieu d'abri.

Sur les ordres de Joseph, Simon et quatre autres Frères s'arc-boutèrent sans plus attendre afin de dégager l'entrée du sépulcre. La roche et le sol ruisselaient d'eau, les corps piétinaient. Enfin, le bloc rustiquement taillé s'ébranla, laissant apparaître l'ouverture béante d'une noirceur totale. Joseph y pénétra seul et nous l'entendîmes aussitôt murmurer quelque chose d'incompréhensible. Les deux Frères qui avaient pansé le Maître s'engouffrèrent à leur tour dans le rocher. Puis il y eut un long silence, entrecoupé parfois par des bruits métalliques. Une petite lueur apparut enfin dans la pénombre et se mit à croître très vite. C'était un flambeau et je le vis passer de main en main.

- Massalia ! Cours chercher un cheval ! Un Frère doit en tenir un tout équipé à quelque distance d'ici, dans la première habitation sur la route de la vallée...

La voix de Joseph s'était fait entendre, souterraine, pressante et exaltée.

Massalia avait aussitôt bondi et, n'osant pénétrer dans le tombeau, nous crûmes tous bon de nous poster à une courte distance de là afin de surveiller les environs. Il fallait aussi chercher les gardes. Nous ne voulions pas être accusés par les autorités d'avoir emmené en secret le corps du Maître. Celui-ci avait été déclaré sans vie par le centurion et nous ne désirions pas courir l'inutile risque d'être soupçonnés d'une

quelconque intrigue. Mais la nuit s'attardait encore trop et nous ne nous aventurâmes que peu dans les replis du terrain. Tout appel semblait vain, la course du vent et la pluie qui tombait couvraient tous les bruits.

Lorsque nous fûmes de retour au tombeau, un spectacle inoubliable nous attendait, une vision qui nous fit tressaillir au plus profond de nous-mêmes. Le Maître se tenait debout devant la sépulture, légèrement soutenu par les deux Frères. Il accomplit deux ou trois pas, tourna la tête dans notre direction et esquissa un léger sourire. Nous nous approchâmes, muets, afin de nous plonger dans son regard... dans ce regard qui avait si souvent parlé à nos cœurs de tout l'amour du monde et qui reflétait encore les douleurs atroces de la veille. À nouveau, un sourire s'envola dans notre direction, il nous apparut à peine, légèrement éclairé par le flambeau vacillant que tenait Joseph.

Nous ne savions que dire, que faire. L'envie nous prit de nous jeter aux pieds du Maître mais il avait toujours refusé de tels gestes et cela nous eût semblé dérisoire par rapport à ce que nous ressentions.

Le vent colporta alors un vague bruit de sabots et de pierres qui roulent. L'aube nous révéla les silhouettes des deux Frères d'Héliopolis puis celles de Massalia et d'un cheval. Nous échangeâmes des regards, des regards de fièvre et de paix, quelques petits mots brefs mais tellement bavards...

Du mieux que nous pûmes, nous aidâmes le Maître à enfourcher le cheval et une épaisse couverture fut jetée sur ses épaules. Cela se fit très rapidement, sans gestes inutiles. Puis, nous le vîmes disparaître lentement, un peu courbé sur sa monture, encadré par les deux compagnons d'Hélios qui marchaient à ses côtés.

Je ne sais combien de temps nous restâmes là, dans l'aube timide et les bourrasques. Qu'allait-il se passer ? Les mots et les images s'entrechoquaient dans mon esprit et je ne parvenais pas à les discipliner. J'étais heureuse, égoïstement heureuse.

Je ne savais plus où était notre mission, ni ce que devenait celle du Maître... Tout prenait un autre visage... Infiniment plus grand peut-être, je l'ignorais encore... Une seule chose comptait, il était parvenu à se régénérer, il vivait.

Par un raidillon, nous remontâmes enfin jusqu'aux portes de la ville. Le soleil pâle avait à peine consenti à faire son apparition, nous révélant un étonnant spectacle : la tempête de la nuit avait été telle que des arbres étaient couchés en travers des chemins ; quant à certains sépulcres, ils paraissaient avoir été ébranlés au point que leurs pierres, peut-être atteintes par la foudre, s'étaient descellées et avaient glissé avec le sol.

Cela nous inquiéta un peu. Nous pressentions là des signes propres à alimenter la verve de quelques fanatiques prêts à tout saisir afin de nourrir des récits concernant le Maître.

La réalité était si belle, qu'à nos yeux elle n'avait pas besoin des secours spectaculaires d'une nature déchaînée.

La pluie venait de s'interrompre et nous n'éprouvions pas le besoin de nous étendre, ni même de chercher un abri. Il nous paraissait tellement plus simple, tellement plus à propos de contempler la vallée qui s'étendait sous nos pieds. Nous nous perdions du regard dans les montagnes désertiques de la Judée. Elles se levaient à l'horizon, tantôt blanches, tantôt couronnées d'or dans leur incroyable nudité.

Un lourd battement de tambour parvint à nos oreilles. Le Temple et la ville s'éveillaient et, avec eux, les derniers préparatifs de la Pâque. Nicodème, qui nous avait quittés en cours de chemin, revint bientôt. Sur l'ordre des Frères d'Héliopolis, il était allé annoncer à Pilate la nouvelle de l'état de santé du Maître.

- Je ne sais s'il m'a cru, dit-il alors qu'il escaladait encore les derniers rochers qui le séparaient de nous. Il me semble qu'il pense plutôt que nous avons enlevé le corps... Mais rassurez-vous, nous n'avons rien à craindre, du moins pendant les deux jours à venir. Il ne veut pas d'histoire à Jérusalem avant que la Pâque ne soit achevée.

Nous fîmes quelques pas sur les flancs de la montagne, méditant sur la conduite à tenir. Les jardins de Gethsémané, les grandes arcades de la route et les taches multicolores des marchands nous apparaissaient entre deux rochers. Le soleil les réchauffait peu à peu et de longs serpents de brume s'élevaient vers le Cédron.

Il fut convenu que notre groupe se scinderait en deux. Les proches disciples du Maître qui se tenaient encore avec nous tenteraient de le rejoindre en direction du Nord, sur la route de Galilée où nous apprîmes qu'il devait être soigné en secret. C'est ainsi que Jean, Jude, André et Lévi nous quittèrent après s'être discrètement rapprochés de leurs compagnons et de la mère du Maître. Quant à nous, toute la journée, nous restâmes à errer dans la montagne autour de la ville. Nous avions tant de choses à partager les uns avec les autres que nous sentîmes la nécessité des solitudes rocheuses. Les chants et les appels qui montaient des remparts ne trouvèrent en nous qu'indifférence. Nos cœurs, nos yeux se portaient ailleurs, vers un petit chemin sans doute verdoyant où trois êtres blancs et un cheval avançaient... L'un des Frères d'Héliopolis était demeuré avec nous ; son visage régulier, intemporel, le teint sombre de sa peau, la flamme de ses yeux devaient à jamais rester imprimés en moi. En effet, en cette matinée du grand Shabbat, il nous réunit autour de lui, par un geste sobre de la main, afin de nous conter le récit qui suit :

- Frères, mes paroles doivent instruire le tréfonds de votre âme et vivifier ce qui demeure somnolent dans votre cœur...

Sachez que Kristos n'est plus parmi nous. Il a quitté cette Terre hier lors d'une ultime souffrance endurée par le Maître. Il a rejoint l'océan de Lumière qui est sien après avoir nettoyé ce monde des déchets de l'humanité.

Comprenez-le bien, mes Frères, vous qui connaissez la nature profonde de l'homme de chair et de notre mère la Terre. Kristos a absorbé en Lui, a transmué les monstres des hu-

manités passées¹. C'était nécessaire. Ils empoisonnaient le cœur de cet univers et de ses créatures. Ils retardaient leur marche devenue trop pesante.

Le mystère s'est accompli cette nuit. Kristos a voulu que le corps vital de la Terre soit purifié dans sa totalité. Ainsi, l'âme éthérique humaine est-elle lavée du poison qu'elle a distillé sur cette roche depuis les Temps du peuple d'Atl... et plus encore. La densité de notre monde, les vibrations qui sont siennes s'en trouvent maintenant changées. Cela, mes Frères, s'est accompli par Sa puissance dans la possession des douze corps de l'Homme vrai, mais aussi par l'amour.

La force de tous les éclairs et aussi celle de tous les dons investissait le Maître... Tout fut préparé en secret par la Grande Fraternité, pourtant aucun de nous, je vous l'assure, n'a pu pleinement maîtriser, jusqu'au dernier instant, l'exact déroulement du Mystère. Les forces qui nous ont enveloppés n'étaient pas de ce monde et nous n'avons pu agir qu'en enfants, nous postant ici où là... Nous savions que le Maître Jésus offrait sa chair comme support au Logos et nous savions qu'il ne fallait pas qu'il périsse, qu'il ne pouvait pas périr. La vie des Grands Êtres, mes Frères, est inscrite dans les étoiles; nous tentons de la lire lettre par lettre mais notre vue est encore bien courte. Songez aux Maîtres passés, Yoshiri, Cernunnos et à bien d'autres dont on vous a enseigné le schéma de vie. Rien n'est nouveau. Tout a déjà été dit, mais ce Tout se transcende perpétuellement par la force d'amour, de cet amour qui s'ouvre comme une fleur au cœur rouge-rubis. Je ne puis rien vous dire de plus car votre chemin est vôtre et vous devez le vivre seul. Celui qui dévoile ne doit jamais trop s'y appliquer puisque, en révélant, c'est un autre voile qu'il jettera. Vous avez assez d'outils pour empierre votre chemin...

¹ Le Karma collectif de l'humanité.

Seul mon cœur devine maintenant ce qu'il adviendra demain, ce que nous n'avons pas cherché et qui s'accomplira parce que le schéma cosmique désiré par tous les esprits le veut ainsi. Renaître à la vie !... *Qui* est véritablement revenu à la vie ? Voilà la question que je vous pose...

Épuisés par les interrogations et les élans de notre cœur, nous rentrâmes au bethsaïd à la nuit tombante. Lorsque le lendemain matin, le jour de la Pâque, nous roulâmes nos nattes, des cris résonnèrent dans les environs du bethsaïd. C'est alors que Massalia fit irruption dans le réduit qui nous servait de chambre. Il paraissait à la fois heureux et embarrassé.

- Ce sont des hommes et des femmes de la ville, dit-il en bégayant à demi, ils sont parvenus à tromper la surveillance des gardes et ont découvert la tombe vide du Maître... Vous devinez ce qu'ils en ont conclu !...

- Laisse, Massalia... sentis-je le besoin de répondre.

Et il y eut comme une voix intérieure qui me poussa à ajouter :

- Laisse, c'est l'esprit de tous les hommes qui le veut ainsi ; ce sont les hommes eux-mêmes qui ressuscitent !... Ils ressuscitent enfin Kristos en eux !

CHAPITRE XV

Retrouvailles

Les jours passèrent et la nouvelle se répandit comme l'éclair à travers les âpres paysages de la Judée. Nous éprouvâmes le besoin de marcher quelque peu, de fouler le sable des montagnes et nous vîmes bientôt qu'il n'y avait pas une humble demeure, pas une palmeraie qui n'eût sa version des faits.

Alors, une fois de plus, nous abandonnâmes la robe blanche et nous tentâmes de réunir ceux des cent vingt qui demeuraient encore à Jérusalem. C'est lors de cette assemblée, dans une cave de la ville, que nous apprîmes le récit des deux gardes que nous avions vainement cherchés auprès de la sépulture du Maître. Ce récit était peu clair et nous comprîmes aisément que des versions voisines avaient dû être fournies par chacun des deux hommes. Il leur avait vraisemblablement fallu exposer au palais les raisons de leur absence près de la pierre tombale. Nous supposâmes qu'ils avaient inventé une histoire basée sur l'apparition de la grande lueur aperçue par tous et à la suite de laquelle, selon eux, la pierre avait basculé. Ils confirmaient ainsi aux yeux du peuple les pouvoirs de la divinité du « Grand Rabbi ».

Nous ne savions que faire : les ordres des hauts membres de la Fraternité ne venaient pas. Plusieurs d'entre nous avaient déjà été pris à parti dans les ruelles de la ville et priés avec

enthousiasme, admiration, méfiance ou agressivité de fournir des explications sur les faits. Certains avaient répondu en évoquant les profondes capacités de régénération que le Maître avait développées tout au long de sa vie. Mais la vérité ne plaisait pas à tous et trois thèses parcoururent Jérusalem en moins d'une semaine : celle de la résurrection, celle d'une pratique magique - ce qui nous attirait les foudres des prêtres - enfin celle d'une manigance politique.

Le Commandement romain, lui, ne se manifestait pas. Pilate devenait inapprochable, même pour Joseph. Nous conclûmes de tout cela qu'il serait préférable de quitter la région par petits groupes afin de nous rapprocher de la mer de Galilée. Nous savions, sans qu'il fût question de date, que le Maître nous y attendait et que nous aurions certainement à y œuvrer. Aucun renseignement précis ne nous avait été communiqué à ce sujet mais quelque chose en nous se refusait à admettre que tout puisse s'arrêter là. Un mystérieux mécanisme avait été lancé, qu'il fallait suivre dans sa course.

La mère du Maître avait quitté Jérusalem depuis quelques jours déjà lorsque nous sentîmes venu le moment de l'imiter. Désormais, nos visages connus dans toute la ville servaient de points de repères à un groupe de fanatiques du Maître que l'annonce de sa résurrection avait emplis d'un zèle imprudent face aux autorités. Certains nous montraient du doigt et accouraient fièrement vers nous en se flattant de faire partie du nombre de ceux qui, chaque jour, chargés de palmes et de pétales de fleurs, se rendaient au tombeau. Nous continuions de respecter le silence avec un soin peut-être excessif...mais beaucoup encore voulaient voir plutôt que savoir.

Nous quittâmes donc Jérusalem. Ce devait être la dernière fois. Lorsque grimpés sur les hauteurs desséchées nous englobâmes du regard ses murailles blanches, une longue file d'hommes et de femmes aux vêtements bigarrés attira notre attention. Tout en bas, sur les flancs de la montagne, entre les

arbres déracinés et les coulées de pierres, une cavité ébranlée attirait la foule curieuse et recueillie...

Nous marchâmes d'un bon pas, certains qu'Il attendait au bout du chemin. C'était une marche vers le printemps, vers la fraîcheur des grenadiers et des amandiers. Peu à peu, la grande route poussiéreuse se changea en une sente plus verte sous les oliveraies, et les toits des demeures isolées nous servirent à nouveau de refuge. L'odeur des ânes dans les étables, celle des fromages qui s'égouttent, le crépitement du feu le soir, évoquèrent l'image du Maître lorsque, jadis, il cheminait avec nous, en ces lieux mêmes. Le temps semblait avoir galopé comme un étalon ivre de liberté... Des siècles s'étaient-ils donc écoulés ? Nous guettions toute silhouette qui paraissait au détour d'un sentier, assise sur une souche, adossée à un olivier ainsi qu'Il aimait à le faire. Pour la première fois, le voyage nous parut long. Ne verrions-nous donc pas le Maître avant Tibériade et les bords du lac ?... Le doute gagna quelques-uns de notre petit groupe.

Et si sa régénération n'avait eu qu'un effet temporaire ? Et si son corps demeurerait toujours entre la vie et la mort dans quelque secrète maison d'Essania ? Nous rejoignîmes enfin sa mère dans une bergerie de la Fraternité, plusieurs milles avant Tibériade.

Elle attendait à l'ombre d'une tonnelle en compagnie de Jean, de Simon-Pierre, de Marthe et de quelques autres. La bergerie était discrètement située au fond d'un vallon et, lorsque nous descendîmes le raidillon y menant, celle que par respect nous n'osions appeler Myriam¹ se leva et porta les deux mains sur son cœur. Nous avions instantanément reconnu sa longue robe grise et ses deux voiles superposés l'un couleur d'aurore, l'autre de nuit. Ils attestaient, dans notre langage, son attachement au vieux temple d'Hélios.

¹ Nom initial de Marie, mère de Jésus.

- Voici, dit-elle en s'avançant vers nous avec Marthe, le Maître est bien en vie. L'image de son âme¹ est venue nous le confirmer hier en ces lieux. Il me tardait que vous l'appreniez.

Ce fut comme un soulagement et chacun lui donna l'accolade la main sur le cœur. Je ne pouvais m'empêcher de la regarder avec ses grands yeux clairs et son sourire plus jeune que tous ceux dont nous étions capables...

Il m'avait toujours semblé étrange de l'entendre dire « le Maître » à propos de son fils. D'autres liens que ceux du sang s'étaient imposés à elle depuis longtemps. Ce n'était pas ceux qui unissent un disciple et un maître, mais bien ceux de deux âmes complices qui respectent jusqu'au bout un rôle distribué en d'autres temps. Cela me parut plus clair que jamais en cette petite halte.

Nous formâmes vite un cercle et Joseph proposa que nous nous asseyions tous afin de rompre des galettes. Chacun sortit alors sa cupule de son sac et le berger, membre de la Fraternité, nous servit une boisson ambrée sans doute à base de miel. C'était notre premier repas depuis la veille et nous n'en aurions pu souhaiter de plus beau. Nous parlions peu ; tout se passait comme si nous étions surpris d'être encore réunis, en vie, sous un chaud soleil. Nous nous sentions lavés, soulagés d'un poids impossible à dire, tels qu'après une victoire insensée.

Des plaisanteries furent échangées mais je les devinai un peu forcées car nous supposions tous que tant de choses demeuraient à dire et à faire. Je perçus le monde comme un océan qui attendait que l'on s'y jette afin de nous porter de terre en terre, de cœur en cœur ; tout s'ouvrait et se transmutait à notre approche.

Était-ce un rêve ou était-ce la subtile perception du dépôt que le Maître avait mis en nous ? Vers le milieu de l'après-midi, une voix vint soudainement frapper à la porte de nos

¹ Son corps astral.

âmes, une voix douce et qui fit pourtant taire le chant des oiseaux du vallon. Elle avait d'abord été indistincte, telle la mélodie inattendue d'un ruisseau.

Nous nous regardâmes tous, interrompant les conversations, plongeant dans le silence de la nature désormais muette.

- Frères..., entendis-je alors plus clairement.

C'était comme si la voix était intérieure et extérieure à moi, ou plutôt comme si je ne faisais plus qu'une avec la bergerie et la montagne et que la parole même en fût issue.

Instinctivement cependant, je tournai la tête en direction de la petite construction aux murs de pierre. Se détachant de l'obscurité, il y eut dans l'embrasement de la porte une sorte de tourbillon blanc, un extraordinaire scintillement... Quelque chose bougea.

Ce fut à ce moment qu'un voile entre deux mondes ou entre deux états de conscience se déchira. Une silhouette vint à se dessiner dans la pénombre de la bergerie puis marcha vers nous. Nous eussions dit qu'elle venait de se modeler, extrayant sa forme des particules mêmes de la nature. C'était le Maître. Sa voix reprit, douce et forte, alors qu'il avançait maintenant sous le soleil.

- Frères, Frères... Soyez remerciés de votre présence... Le plan du Sans-Nom est désormais inscrit en vous à tout jamais... Ne soyez pas inquiets de mon apparence; mon corps se repose à quelque distance d'ici. C'est un habit usé pour l'instant mais que je compte encore revêtir pour de nombreuses années...

Le Maître fit un large sourire qui donna lieu à un murmure amusé puis à une véritable explosion de joie dans notre petite assemblée.

Nous fûmes sur pieds d'un bond, sous la tonnelle, prêts à nous élancer vers lui. Une force, cependant, nous retenait et nous ne pouvions que rester debout, le cœur battant, à regarder les mèches étincelantes de sa chevelure, les plis ondoyants de sa robe, la lueur irisée qui nimbaît son corps.

- Celui qui aime manie la lumière, mes Frères, poursuivait-il, il en use comme de la plus belle glaise qui soit. Ainsi devez-vous comprendre que la mort, la distance et le temps ne sont rien, rien d'autre que des impossibilités voulues par les aveugles du cœur. Que chacun des instants de votre vie soit donc pure énergie et votre présence deviendra mienne, vous la manifesterez au-delà des espaces, des âges et des mondes...

Non, mes Frères, je ne manipule pas les termes d'une croyance aveugle et béate... Je ne vous ai pas préparés à recevoir le credo d'une foi nouvelle basée sur un système analysable et démontable. Je vous annonce la perception de l'Essence unique, car tout se tient au-delà de la dualité des consciences et des mots.

Ainsi, je vous le demande, lorsque vous parlerez en ma mémoire, n'érigerez point de religion... Votre monde en a déjà tant connues ! Elles sont toutes à l'ombre de leurs dogmes comme des cités derrière leurs murailles. Elles oublient que la Terre gronde et que les vents soufflent. Vivez et faites vivre. Sentez et faites ressentir, pensez et apprenez à penser. N'imposez pas ce que vous savez mais faites aimer la recherche du vrai. L'homme a depuis toujours récité la pensée d'un autre homme... Qu'il se récite enfin lui-même, au plus profond de son être ! C'est là qu'il verra la lumière parce que c'est là que réside le Père, la Force, et parce que c'est là aussi que lui-même réside depuis toujours. La pensée est l'essence de la lumière... Qu'il apprenne donc à penser !

D'ici peu de temps, vous parlerez de cela aux êtres de cette Terre. Tâchez de vivre à jamais dans chacun des mots que vous prononcerez. À travers eux, ne posez point de bornes, soyez illimités en cœur et en esprit comme en verbe car votre langage peut devenir frontière.

Vous irez vers les hommes... Cependant, vous n'accomplirez pas la route à leur place. Soyez la pierre d'où jaillit simplement l'authentique étincelle. Comprenez mes paroles, mes Frères. N'enracinez jamais la vérité du Père dans

les cœurs humains. Laissez-la s'enraciner d'elle-même car vous ne sauriez manier que la force et l'illusion.

Ne leur parlez pas de moi... mais de mon cœur qui dort en eux. Apprenez-leur enfin à avoir envie d'aimer... Voilà tout ce que le Père vous demande.

Vous me reverrez une dernière fois d'ici peu de temps, je vous l'affirme. Non parce que je quitte cette Terre - je lui demeurerai attaché jusqu'à son total réveil - mais afin de vous dispenser d'ultimes conseils.

Le Maître eut encore un sourire et la lueur qui nimbait son corps parut soudainement se désagréger, se disperser dans l'atmosphère... Tout à coup, nous ne vîmes plus rien; c'était à nouveau la nature, une nature qui reprenait ses droits avec ses chants d'oiseaux, le bruissement du vent dans les figuiers, la chaleur du sol...

L'un de nous s'avança là où le Maître se tenait l'instant d'avant. L'herbe y était encore couchée.

Nul n'eut envie de faire de commentaires. C'était un de ces moments de plénitude où il suffit d'être pour savoir que tout est possible et qu'il existe un portail d'or grand ouvert devant chacun de nous. Non pas le portail d'un quelconque Éden mais celui de notre propre force, de cette énergie de paix et de connaissance que nous nous refusons de regarder en nous sans plus attendre.

« Sans doute est-elle trop proche pour que vous la voyiez... répétait jadis le Maître. N'attendez pas de moi une formule libératrice, une technique salvatrice pour fuir les maux de ce monde ! Vous n'avez pas à accepter, vous n'avez pas à fuir mais à dépasser. Cessez donc dès maintenant de tourner comme la roue autour de son axe ! »

Le lendemain, nous poursuivîmes notre route jusqu'aux abords du lac. La nouvelle concernant le Maître nous y avait devancés. Le peuple des pêcheurs et des marchands nous demanda de parler, de raconter. Nous étions pris dans une sorte de rêve ou plutôt d'éveil total que nous n'avions pas connue

jusque-là et nous nous surprîmes tous, instinctivement, à imiter les attitudes du Maître. C'était comme si chacun de nous L'avait reçu en soi. Joseph et Nicodème partirent pour les hauteurs de Gennésareth, et des centaines d'hommes et de femmes les suivirent. Simon emprunta la barque d'un pêcheur et se mit à parler sobrement dans le petit port de Capharnaüm. D'autres parcouraient les rues, s'adressaient à la foule à partir des terrasses des habitations. En quelques jours, il y eut sous nos yeux une flambée d'amour sur toute la terre de Galilée.

Nous parlions de résurrection. Non pas de celle du Maître mais de la seule qui fût réellement : celle de l'homme lui-même, celle de l'esprit humain qui se régénère, qui retrouve sa source et reconquiert sa véritable noblesse.

Nous ne parlions pas de mots mais de souffles que l'on se transmet... sans condition.

Ce n'est qu'au bout d'un mois, dans une petite maison sur la route de Magdala que nous aperçûmes à nouveau le Maître, cette fois-ci dans son corps de chair. Ses plaies paraissaient entièrement cicatrisées et la souffrance n'habitait plus son regard. Ce n'était plus Kristos mais ce n'était pas non plus le Maître Jésus. C'était comme un roc, une montagne d'énergie tout autant que de douceur.

L'entrevue fut brève. Il partit à la nuit, en direction du Krmel, et accompagné de la majorité de ses plus proches disciples. Nous savions que cette rencontre était la dernière, il nous l'avait lui-même annoncé.

- Je pars pour le Krmel, avait-il simplement dit, mon travail est autre. Mes paroles vous parviendront parfois au creux de vos nuits, par-delà les mers et les montagnes, où que vous soyez. Cependant, n'oubliez jamais mes Frères, que vous n'œuvrez pas pour moi qui ne suis qu'un peu de vous, vous œuvrez pour Cela...

Et, dans un grand geste, il engloba l'air qui l'entourait... Il nous sembla que c'était l'univers entier qu'il dessinait ainsi. Dès lors, le temps courut, courut...

Il ne fut bientôt plus une montagne de Galilée ou de Samarie que nous ne connaissions. Des jets de pierres nous accueillaien^t parfois mais nos cœurs ne retenaient que les fleurs ! Je compris que les cent vingt s'étaient rapidement fait trois cent soixante et que le grand cercle était formé. Nos routes s'entrecoupaient souvent et il n'était pas rare que nous nous retrouvions à trois ou quatre autour d'un feu de berger ou à la table d'un artisan dans le fond de son échoppe. Lorsque ces images défilent aujourd'hui devant les yeux de mon âme, je les vois comme autant de perles que nous enfilions plus ou moins adroitement mais où nous mettions toute notre joie.

Les saisons et peut-être les années passèrent, il ne m'en souvient plus au juste. Les compagnons du Golgotha que nous croisions encore sur le chemin offraient au regard quelques rides de plus... Le soleil, la route, le froid, les pierres, les fleurs, la route encore, tel était notre pain et nous n'en eussions pas voulu d'autre.

De temps à autre, une petite lueur persistante dans le ciel raffermissait notre cœur en nous montrant la voie. C'était les Frères de Lune-Soleil, les Frères de la petite étoile à huit branches de notre enfance. Ils nous adressaient leur signe éternel, discret mais tellement fort ! C'était le chant de ceux qui ne sont jamais seuls.

Une soirée du mois d'Elul¹ nous mit une nouvelle fois en contact avec Joseph et un assez grand nombre de Frères. Ce fut dans un village situé non loin du Krmel, à l'intérieur des terres.

Je revois encore des hommes et leurs ânes revenir des co^{te}aux avec leurs lourds couffins garnis d'olives fraîchement cueillies. Nous avions dressé un campement précaire un peu à l'écart des habitations au toit plat et l'on ne nous prêtait guère attention.

¹ Vers la fin de l'été.

Nous étions vingt-deux et, chacun notre tour, nous jetâmes rituellement une poignée d'encens dans les flammes du brasier qui nous réunissait. C'était notre façon de purifier l'éther des lieux où nous nous rassemblions. Tout devait être limpide comme le cristal, à la fois nos êtres et l'âme de l'air que nous respirions.

Vingt-deux ! Ce nombre résonnait en moi ; c'était celui des initiations d'Essania. Chacun de ses composants correspondant à une épreuve dans laquelle le physique et le psychique se mêlaient étroitement. Ces vingt-deux initiations avaient pris forme au pays d'Atl où elles étaient dispensées dans les temples de l'Un. Pour nous, il n'en était pas de même ; la plupart ne se déroulaient pas dans le secret d'une bâtisse et ne se voyaient plus gratifiées d'un grade. Les membres aînés de la Fraternité avaient depuis longtemps fait savoir que les Grands Êtres présidant à la destinée de notre monde désiraient que les épreuves se mêlassent dorénavant au tourbillon de notre vie, perdant ainsi un appareil inutile. Leur nombre n'avait jamais été arbitraire. Il répondait à l'architecture sacrée de l'homme, aux mystères du trois et du sept que chacun se doit de percer par lui-même. Ainsi, toutes les fois que vingt-deux Frères se trouvaient réunis sans l'intervention de leur volonté, leurs cœurs s'en trouvaient plus ouverts. Ils y voyaient un signe et s'apprêtaient à écouter.

Joseph était le plus âgé d'entre nous ; nous le savions aussi très proche du Maître. C'est lui qui prit la parole.

- Mes Frères, dit-il sans ambages, il nous faut dès maintenant quitter ce sol. La vieille terre de Canaan a désormais suffisamment nourri la plante de nos pieds. Hier, pour la dernière fois, j'ai pu rencontrer le Maître Jésus. Il m'a annoncé qu'il poursuivrait cette existence entre les épaisses murailles du Krmel et ne pourrait consentir à revoir que deux ou trois de ses proches en des occasions bien précises. Comme vous, j'accueille cette nouvelle avec peine mais nous devons la respecter. Le Maître lui-même agit sur les conseils des Frères des

Étoiles. Malgré tous les obstacles, sa destinée s'est fixée dans le cosmos. L'empreinte qu'il laisse se conforme d'elle-même aux schémas exigés par cette humanité. Vous voyez ce que j'entends par cela. Ainsi, il est inutile de lutter contre le principe de la résurrection totale de son corps. Celle-ci contient en germe l'idéal des hommes de cette Terre ; elle correspond d'autre part à une possibilité que, dans les circonstances que vous connaissez, il n'y a pas eu besoin d'utiliser.

Mais je vous le disais, il nous faut maintenant partir. Il nous est demandé de franchir la grande mer et d'aborder un rivage que nos pères appelaient autrefois le pays de Kal¹, ce qui signifie le « pays de pierre ». Vous méditez sur ce nom. Il sera pour nous un pont. C'est la terre des peuplades indépendantes, rompues aux abstractions. On dit que les hommes y sont rudes mais qu'une forme de poésie coule dans leurs veines. D'après les informations fournies par le Maître, cette contrée porte en son sein, par le jeu des forces de son sol, le signe de l'étoile de l'Équilibre. Elle appellerait à elle le sept initiatique dont l'image m'a été confiée.

Nous partirons dès demain si l'Éternel le permet et nous déposerons sur la terre de Kal tout ce que nous avons en nous. Nous lui confierons le livre de nos existences et les bourgeons recueillis auprès du Maître. Nous n'y accosterons pas comme des conquérants d'âmes, vous le savez. Nous passerons simplement derrière l'esprit que Kristos y a déjà insufflé depuis longtemps, non pas tels des réformateurs mais comme des alliés de toujours. Il ne saurait d'ailleurs en être autrement...

La nuit me parut longue. Le sommeil ne voulait pas de nous. Lorsque le petit matin s'éveilla au-dessus des monts et des forêts de chênes, un groupe de vingt-deux silhouettes cheminait déjà d'un bon pas sur les pentes.

¹ La Gaule.

Il faisait frais et nous nous tenions enroulés dans nos manteaux, un simple sac au côté. C'est ainsi que, pour l'ultime fois, nous passâmes au pied du Krmel qui nous dominait de toute sa majesté, de sa si belle austérité.

Nul ne souffla mot ; à travers ses murs, dans le silence de l'aube, nous cherchions tous un visage...

LIVRE III

CHAPITRE I

Les vingt-deux

Nos visages étaient fouettés par une petite brise fraîche et les deux esquifs fendaient la vague avec un parfait ensemble...

- Regardez !

Un bras se leva, pointant l'horizon vers l'arrière de notre embarcation.

- Regardez-la bien une dernière fois...

Entre les crêtes des vagues émergeait encore par endroits la masse bleutée des montagnes côtières. Petit à petit, elle parut s'enfoncer dans les flots et il n'y eut plus que la danse monotone de l'écume aux reflets irisés pour capter nos regards.

Myriam s'était accoudée à l'avant du bateau et s'absorbait dans la contemplation de la brume. Quant à moi, Simon, j'aurais voulu offrir toutes les énergies de mon cœur. J'étais partagé entre le désespoir et l'enthousiasme, l'amertume et la reconnaissance. Tout était-il terminé ? Tout restait-il à faire ? Je la connaissais, la réponse ; mais comme beaucoup, sans doute, en cette timide matinée, j'avais peine à la formuler complètement.

Nous savions si peu de choses de cette terre où nous allions ! La Fraternité nous avait fourni quelques objets de valeur afin de subvenir à nos premières nécessités, mais après... Notre nouvelle existence demeurait à bâtir de toutes pièces.

À notre arrivée dans le petit port qui sommeillait encore au pied du Krmel, deux frêles embarcations nous attendaient déjà. Il n'avait pas été possible d'en trouver une seule capable de nous contenir tous. Certains d'ailleurs, d'après Joseph, avaient trouvé plus sage de diviser nos forces pour la traversée. Plusieurs d'entre nous, par leur métier de pêcheur, n'ignoraient rien du maniement de la voile ou de l'aviron. Ils prirent le commandement de nos deux groupes de onze et nous exécutâmes les manœuvres comme nous le pouvions. Sept femmes étaient du nombre, parmi lesquelles Myriam de Magdala. Assurément, nous n'avions rien de conquérants ! Lourds de toutes les angoisses et de tous les espoirs de la Terre, nous partions comme les nomades que nous avons toujours un peu été, les cheveux au vent et le sac de grosse toile au côté. L'un d'entre nous avait manifesté son désir d'écrire, d'écrire afin de ne rien oublier, de préserver ce que pourtant nous ressentions comme indicible.

Joseph venait de s'y opposer, non pas en maître mais en être conscient et détenteur de clés insoupçonnées. Il s'était soudainement levé d'entre nous, s'accrochant au mât pour ne pas perdre l'équilibre et avait tenu à s'expliquer.

- Mes Frères, dit-il d'une voix forte, il ne saurait y avoir de maître parmi nous ; à peine avons-nous droit au titre d'apprenti. Si je vous demande cependant de ne point écrire, c'est parce que telle n'est pas votre tâche. Nos énergies sont des biens précieux, elles ne nous appartiennent pas, nous en avons le dépôt dans un but précis, nous ne devons donc pas les disperser. De plus, il faut que vous sachiez maintenant que le Maître Jésus redoute la force de certains écrits. Vous n'ignorez pas qu'il m'a longtemps entretenu de diverses choses il y a

peu de temps. Je vous l'assure, votre rôle ne se situe pas là aujourd'hui...

Joseph nous avait regroupés autour de lui car la voile claquait au vent et rendait la discussion difficile. Seul un Frère demeurerait par obligation à l'aviron arrière, scrutant régulièrement le ciel afin de mesurer la course du soleil. Je n'avais aucune idée du temps qu'il nous faudrait passer ainsi avec, pour seul soutien, une voix qui ne cessait de résonner en nous. Mais peu importait... Notre bateau n'offrait, hélas, d'autre abri qu'une toile que nous pouvions tendre au-dessus de la coque, selon les nécessités. Fallait-il qu'un feu nous anime pour que nous partions ainsi, démunis de tout et sans destination précise !

Nous voulions atteindre le pays de Kal, situé là-bas quelque part vers le nord... Voilà tout ce que la plupart d'entre nous savaient... et sans doute n'était-il pas nécessaire d'en désirer plus. Ce qui vient du tréfonds de l'âme humaine ne peut se faire que d'un seul élan et, lorsque je revis ces heures, je m'interroge... Combien en est-il aujourd'hui qui referaient ce qu'ils firent autrefois, qui oseraient encore vivre au jour le jour ce qu'ils croient, ce qu'ils savent. Serions-nous à la fois trop enracinés à la Terre et trop loin des pulsations de sa chair ?

Malgré le vent, Joseph voulait parler. Il cacha sa longue chevelure sous un voile dont il retourna plusieurs fois le bord, et s'assit enfin sur une nacelle.

- Il y aurait tant de choses à vous conter, mes Frères, tant de choses... que je doute de mes capacités à le faire... Regardez d'abord ceci !

Et, sans en dire plus, Joseph plongea sa main dans le grand sac de laine grise qu'il portait en bandoulière. Il en ressortit de petits objets dont l'un était soigneusement enveloppé dans un tissu du plus pur lin blanc. Il déplia ce dernier avec mille précautions, révélant à son tour un autre tissu plus léger, d'un bleu profond. Le second voile fut ôté avec autant de déli-

catesse que le précédent et nous découvrîmes, dans les paumes grandes ouvertes de Joseph, une petite cupule taillée dans la pierre. Elle était semblable à l'une de celles que nous utilisions parfois avec le Maître lors des traditionnels repas en commun. Il n'avait rien d'extraordinaire, cet objet, rien d'autre apparemment que la noblesse de la matière ou la simplicité de sa ligne. Ce n'était qu'une demi-sphère, tel un fruit coupé en deux puis évidé...

- Regardez bien, dit cependant Joseph en baissant le ton de sa voix. Les Frères d'Hélios m'ont confié la garde de cette coupe. Le Maître l'a utilisée quotidiennement pendant longtemps et j'ai eu pour mission d'y recueillir un peu de sang qui coulait encore de ses blessures lorsqu'on le détacha du bois. Je devine ce que vous pensez, mes Frères... Non, ce n'est pas un stupide attachement à la matière, ce n'est pas non plus un symbole morbide et encore moins de l'idolâtrie ! Selon l'enseignement qui m'a été donné et que je vous transmets aujourd'hui, le sang du Maître, investi par Christos, fut doté d'un grand nombre de particularités. J'ai recueilli ce sang en cinq endroits de son corps, cinq endroits-clés où de petites roues de feu tourbillonnaient encore dans l'éther. Cinq énergies subtiles s'échappaient à flot des différents types de blessures subies par le Maître. Ces forces, m'ont affirmé les Frères, ont à la fois un rôle concret et abstrait, une fonction précise quant à nos organismes physiques et notre essence spirituelle. Je ne peux en dire beaucoup plus, vous comprendrez aisément que la solution d'un tel mystère n'est en aucun cas communicable. Cela n'est pas par souci de dissimulation mais parce que les mots ne peuvent que trahir ce qui n'est pas accessible au simple entendement humain. L'énigme de cette cupule et de son contenu ne sont autres que celle de l'évolution de toute forme de vie...

Discrètement, Joseph replia alors les deux voiles sur leur précieux contenu ; il parut chercher ses mots puis poursuivit :

- Cette coupe, mes Frères, sera pour nous un symbole tout autant qu'une source de force. Son rayonnement subtil distille une énergie insoupçonnée dans tous les lieux qui l'abritent. Vous savez que nos yeux voient si peu de choses... Sachez pourtant, afin que tout soit clair, que sa possession ne nous privilégie en aucun cas, elle ne nous rend maître d'aucun des pouvoirs dominateurs recherchés par tous les magiciens de cette Terre. Lorsque je l'aurai enfouie là où elle doit être, sa quête physique sera vaine ! Retenez bien ceci : on ne trouve une force de ce type que lorsqu'on la mérite... et l'on s'aperçoit alors que sa possession matérielle nous est inutile parce que nous en avons déjà bu le contenu de lumière. Ainsi, ceux qui chercheront et ne trouveront pas devront apprendre à d'abord se trouver eux-mêmes. Il n'y a pas de philosophie dans tout cela. Le symbole rejoint l'objet car ce symbole précisément est un être qui vit, une forme aimante sur les plans de lumière.

Sachez donc bien, mes Frères, que chaque homme et chaque créature, animée ou non, a sa propre coupe qui attend quelque part en dehors du temps, dans un lieu de paix que seule sa conscience pure - bien que peut-être encore en germination - lui permettra d'atteindre. C'est le problème de chaque être avec lui-même.

- Mais, Joseph, interrogea une voix, si la force spirituelle représentée par la cupule du Maître est essentiellement à l'image de celle que nous devons éveiller en nous, pourquoi préserver l'objet concret de cette façon ? Puisque le Maître ne désire pas instaurer de religion au sens propre du terme, pourquoi sauvegarder une coupe pouvant être la base d'un culte ?

Joseph enfouit profondément sa tête entre ses deux mains puis la releva enfin après un long moment de silence, plongeant ses deux yeux souriants et clairs au fond de chacun de nous.

- Ce qui est important, c'est que la cupule du Maître soit en contact prolongé avec certaines parties de la Terre qu'elle a

pour mission de fertiliser spirituellement. Son rayonnement ne peut être qu'extrêmement purificateur. Oh, je ne pense pas qu'il puisse s'agir de quelque chose de spectaculaire mais, au contraire, d'une maturation lente. La coupe agit sur la terre qui la reçoit de la même façon qu'elle agit en l'homme : elle y ménage un terrain secret et solide, apte à recevoir le flot de tous les influx de l'Esprit.

Je sais pourtant que nous n'empêcherons pas l'idolâtrie... Mais dites-moi ce qu'il est possible de faire en ce monde et qui ne soit pas sujet à caution ! Il se trouvera toujours des hommes pour défier ce qui ne doit pas l'être ; il y aura toujours des oreilles pour n'entendre que ce qu'elles veulent s'entendre dire. Voilà pourquoi le Vrai est si souvent dissimulé. Les guides de notre humanité l'ont tellement vu terni qu'ils le préservent et ne font que le distiller goutte à goutte. Nous projetons nos pulsions et nos manques jusque dans le domaine de l'Esprit... Nos souvenirs et nos espoirs aussi, heureusement !

Ainsi, ne vous souciez pas de cela. Tous les organes palpitants de cette Terre, je veux dire ses grands centres, possèdent leur propre coupe. Qu'elle soit simple pierre native ou œuvre d'art, la même énergie s'en échappe, elle étanche la même soif et figure la seule et unique réalité à atteindre : l'harmonisation de l'humanité avec le cosmos.

Joseph nous entretint ainsi pendant de longs moments. Il paraissait se plaisir à défier notre réflexion et notre sensibilité par un enchaînement de phrases tantôt limpides tantôt énigmatiques.

- Les symboles et les images ne sont pas de simples jeux arbitraires de l'esprit, dit-il en paraphrasant d'un air amusé le Maître. Ce sont des bornes milliaires chargées des multitudes d'apports qui jalonnent notre route...

Il nous déclara ensuite qu'un pied hexagonal était indispensable à la précieuse coupe, détail qui, contradictoirement, tendait à faire d'elle un objet de culte. Nous avons enfin compris qu'il n'y avait pas une seule solution aux énigmes qu'il

nous soumettait, mais dix, cent, mille, autant que d'êtres en ce monde.

Voulez-vous des recettes, mes Frères ? La clef qui convient à l'un devient une plaisanterie pour l'autre, un simple trompe-l'œil ! Il nous faut maintenant apprendre à regarder, non plus à calculer.

Plusieurs jours se passèrent ainsi, ponctués par les paroles de Joseph, nos questions, le souffle du vent, le roulis de nos grandes barques et la brûlure d'un soleil pourtant timide... À quelques reprises, nous aperçûmes des terres, des côtes arides et des rivages riants ; nous croisâmes des embarcations de pêcheurs et de marchands, mais la réponse était toujours la même. Elle nous parvenait dans une langue grecque très sommaire : « Plus loin encore... »

Néanmoins, la tristesse et l'anxiété du départ avaient été chassées de nos cœurs par l'enthousiasme des découvertes à venir. Certes, il fallait donner, parler comme nous l'avions appris, mais n'allions-nous pas également recevoir et, sans doute, mieux comprendre encore ? Peut-il longtemps donner à boire celui qui ne tend jamais le col de sa cruche à la fontaine ?

Nos deux embarcations voguaient côte à côte tant bien que mal, malmenées parfois par des courants contraires ou merveilleusement mêlées à des colonies de dauphins. Lorsque le temps était au plus calme, nous entendions nos rires d'un bateau à l'autre, nous nous appelions pour des riens, pour le simple fait de dire notre bonheur d'être là, en route vers « quelque part », ce qui pour nous signifiait vers « partout ». Nous étions deux fois onze... Vingt-deux ! Et sans doute étions-nous un peu fous... Atteints de cette folie à laquelle les hommes, hélas, se laissent si peu aller ! Vingt-deux à raisonner différemment, non pas en dehors des normes, mais sans norme, sans ce petit quelque chose qui veut toujours tout définir et tout faire vieillir par une appellation. Le véritable feu, celui de l'Amour n'a pas de nom parce qu'il ne connaît pas les lois humaines !

Vingt-deux, c'était pour nous la folie sacrée, une façon de boucler la boucle avec nous-mêmes, une forme de stabilité. En ce nombre, à la lumière des Frères d'Essania, se résolvait la quadrature du cercle.

Un matin, alors que nous nous réveillions avec peine, couverts par les embruns dont la nuit s'était chargée, un long ruban blanc et scintillant se dessina à l'horizon. Nous nous levâmes tous en silence, presque d'un seul bond. Nos regards étaient rivés sur une côte. Bientôt, celle-ci se montra semblable à une falaise aux reflets ambrés. Une végétation touffue croissait à son sommet et dans de nombreux replis de sa roche; par endroits, elle paraissait plonger jusque dans l'eau. Plus loin, vers l'arrière-pays, de hauts sommets de couleur ocre donnaient à l'ensemble du paysage un aspect paisible, protecteur et majestueux.

La rive nous parut trop rocheuse et un accostage eût été délicat ; nous longeâmes donc les terres vers l'Ouest. Les descriptions correspondaient à celles qui nous avaient été faites et nous ne nous tîmes plus de joie. Peu à peu, le rivage s'adoucit et nous remarquâmes de minuscules embarcations surmontées de voiles rapiécées, à peine hissées. La terre de Kal semblait sommeiller encore. Au loin, quelques fumées s'élevaient droit dans l'azur, premiers signes de vie. Après quelques hésitations, nous dirigeâmes nos bateaux dans cette direction. À cet endroit cependant, la mer paraissait ne faire qu'une avec la terre. Les eaux se divisaient en plusieurs langues bordées de joncs et de hautes herbes. Nous comprîmes alors que notre avance serait bientôt nulle et que nous risquions de nous échouer dans les marécages. L'un de nous prit le risque de sauter dans les eaux, un cordage à la main. Il s'y enfonça jusqu'au cou, assurant que ses pieds touchaient la vase.

À ce moment précis, nous entendîmes comme un appel ou un long cri modulé. Nous fîmes silence, fouillant du regard les hautes herbes. Il y eut un clapotis, un bruissement de feuilles et deux gros oiseaux s'envolèrent. C'est alors que sur une frêle

barque deux hommes apparurent. Vêtus chacun d'une courte tunique blanche, ils enfonçaient de longues perches dans l'eau. Soudain, ils immobilisèrent leur esquif et commencèrent à nous fixer longuement.

Nous ne disions rien et j'eus la sensation très nette qu'ils nous éprouvaient. L'un d'eux, enfin, porta une main au niveau du cœur et esquissa un léger sourire.

Une main au niveau du cœur... Le seul langage que nous souhaitions entendre !

CHAPITRE II

Vers l'or du temps, Myriam...

Les premiers jours de notre arrivée sur la terre de Kal furent paisibles. Chacun s'observait. Quoique nous fissions figure d'invités, une grande réserve était de mise à notre rencontre. On nous avait aussitôt amenés dans une sorte de village bâti aux trois quarts sur l'eau, à la limite entre les marécages et la terre ferme. Tout était de bois et de joncs tressés et les habitations qui reposaient parfois très haut au-dessus de l'onde communiquaient entre elles au moyen de passerelles amovibles. L'ensemble était perdu dans un inextricable fouillis de roseaux, de joncs et d'arbres agrippés à d'étroites langues de terre. Une foule de barques attendaient toujours, amarrées de-ci de-là à d'énormes pilastres battus par le clapotis des vaguelettes. Quelques cabanes semblaient s'être aventurées un peu plus loin, là où le sol stable supportait le poids des pierres. Elles étaient entourées, pour la plupart, d'une petite palissade dont l'effet me parut plus d'ordre esthétique que défensif.

Ce village lacustre, sans vie le jour de notre arrivée, s'avéra rapidement très peuplé. Un grand feu brûlait continuellement sur la terre ferme, sans cesse entretenu par un vieil homme à la tunique grise et aux nombreux colliers. Cela semblait être son rôle tandis que la plupart des habitants s'adonnaient à la pêche au filet. Les femmes, pendant ce temps, se

montraient très habiles dans le tressage du jonc et s'affairaient à la réfection de la toiture précaire des habitations.

Sans que nous sachions pourquoi l'on se chargeait de nous accueillir ainsi, on nous présenta une grosse cabane montée sur pilotis, flanquée d'une multitude de cordages et d'échelles. De vieux filets pendaient à ses cloisons, adroitement mêlés à des branchages entrecroisés finement puis recouverts par endroits de boue séchée. Le sol de la construction était, quant à lui, jonché de paille, d'épaisses nattes et de peaux. C'était notre nouvelle demeure... et nous nous y trouvâmes bien.

Savait-on qui nous étions, ce que nous venions de faire ? Nous l'ignorions mais la Providence était une force en laquelle nous croyions ; c'était pour nous une des manifestations de ce rayon d'énergie qui depuis toujours nous avait ouvert le chemin...

Trois hommes du village se distinguaient des autres par le port de longues robes blanches un peu semblables aux nôtres. Ils nous regardèrent longtemps de loin, nous adressant de rares sourires.

La langue de la terre de Kal était totalement différente de la nôtre et, pendant des journées entières, nous ne communiquâmes que par gestes rudimentaires. Nous résolûmes de nous habituer à ce village, à sa langue, et d'attendre un signe avant d'entreprendre quoi que ce fût. Nous cherchâmes donc à nous mêler aux occupations quotidiennes tout en préservant soigneusement notre identité. Ainsi, sur les conseils de Joseph, nous ne dissimulâmes rien de nos rites. Prières et ablutions quotidiennes nous attirèrent d'ailleurs rapidement la sympathie d'un grand nombre d'hommes et de femmes.

Je ne sais combien de semaines ou de mois s'écoulèrent ainsi. La Mémoire du Temps garde le secret de ces journées passées à méditer, à observer et à aider dans la mesure du possible ce peuple dans lequel nous voulions nous fondre. Nous buvions donc à cette nouvelle source sans toutefois comprendre le pourquoi d'un accueil si tolérant bien que distant...

Les regards se firent enfin complices et de petites phrases difficilement articulées sortirent de nos poitrines.

Tandis que nous faisons l'apprentissage de notre nouveau langage, un phénomène curieux se produisit. Plus nous progressions dans son maniement, plus nous avions la sensation qu'il était un avec le nôtre. Cette impression naissait en dehors de tout esprit de logique et sans doute aurait-il été vain de comparer les termes les uns aux autres. Le rapprochement s'opérait par le jeu subtil des sonorités sans qu'il fût tenu compte d'une segmentation des phrases en mots bien délimités. Certaines expressions tronquées en leur milieu puis raccordées à d'autres, certaines phrases entendues différemment, écoutées sur un rythme qui était peut-être celui du cœur prenaient des significations précises qui allaient beaucoup plus loin que la surface des choses. Une forme d'enchantement s'effectuait au niveau du son pur ou des rapports phonétiques entre les termes. Cette constatation nous troubla beaucoup, et Joseph qui demeurait l'âme de notre groupe nous aida à mieux comprendre cette notion de « langage originel » dont on nous révélait des bribes au Krmel par d'antiques exercices de vocalisation. Nous sûmes ainsi, mieux que jamais, qu'il est une façon de manier les sons qui permet d'en boire la substance.

Il s'agit bien de rapports entre les sons plus qu'entre les mots. Dans ce petit détail, on peut voir une des clefs de la compréhension de toutes les langues terrestres. Les lois de la nature et de ce que l'on nomme sommairement l'évolution se sont plu à l'emploi de l'anagramme à tous les degrés de la vie... C'est un jeu car le travail conjugué du cœur et de l'esprit n'emprunte pas l'itinéraire de la tristesse. Ainsi, selon l'expression du Maître rapportée par Joseph, « Celui qui ne trouve nulle joie ou nul amusement dans l'étude n'apprend pas encore... Il défriche ».

Le jour vint enfin où les trois hommes vêtus de blanc s'avancèrent vers nous. C'était la tombée du jour et nous étions rassemblés sur la petite plate-forme située en avant de

notre habitation. Ils s'avancèrent l'un derrière l'autre sur la passerelle qui menait à notre abri. Un grand voile blanc nous dissimulait leur visage. Ils le soulevèrent enfin, révélant leur premier vrai sourire à notre égard. Nous nous levâmes d'un seul élan, les deux mains sur le cœur en signe de bienvenue et de respect.

- Frères en Esus, dit l'un d'eux d'une voix forte... Désormais, pour nous, vous porterez ce nom.

« Esus », comme cette sonorité résonnait étrangement en nos cœurs ! Elle nous ramenait auprès du Maître, quelques années auparavant. Elle me renvoyait aussi dans les froides cellules du Krmel alors que nous étudions les religions des peuples qu'aucun de nous n'osait espérer rencontrer un jour.

Essania, Isis, Esus, maintenant le Maître Jésus et combien d'autres encore ? Fallait-il être aveugle pour ne pas remarquer un signe dans ces sonorités ? Le mot « coïncidence » était inconnu de notre vocabulaire, aussi, lorsque l'homme à la robe blanche eut prononcé ce nom d'Esus, nous ne pûmes nous empêcher de lui ouvrir les bras. C'était un peu comme s'il avait prononcé le nom même du Maître, et ses paroles simples eurent pour nous la force d'une reconnaissance de fraternité.

- Nous sommes prêtres de notre peuple, poursuivit le plus âgé des trois hommes. La Lumière nous a parlé et nous pouvons maintenant voir en vous des gardiens d'Ashas... Depuis longtemps, nous attendions des étrangers sur notre rivage. Les étoiles guident nos pas, notre savoir et nos actes depuis toujours. Soyez rassurés, Frères, car leurs envoyés vous ont préparé le chemin. Ils ont entretenu nos pères du flambeau que vous venez déposer en cette contrée et qui renouvelle une antique alliance. Vos ancêtres et les nôtres sont issus de la même branche du Grand Arbre, nous le savons. Parlez donc et nous vous écouterons, nous ne saurions mieux faire. Peut-être n'avons-nous vécu d'ailleurs que pour les instants qui vont suivre... La lecture des âmes nous est familière et nous compre-

nous maintenant que nous accueillons ici ceux qui ont vécu. Parlez donc et votre fardeau sera plus léger.

- Notre fardeau n'en est pas un, répondit Joseph avec chaleur... Ou s'il en est un, Frères en Iesus, rien au monde ne nous l'ôterait. C'est le poids des années vécues près du Soleil. Il a pénétré nos veines, et nos cœurs en sont gonflés. C'est le poids de l'art sacré de la médecine, car nous sommes des médecins de l'être véritable.

Nous te parlerons du Maître qui nous envoie car il est aussi le tien. Dorénavant, nous ne dirons plus « notre Maître » puisqu'il est celui de tous. Il est le Maître sans serviteur car il n'a d'autre image que la flamme qui jette ses feux au sommet de tous les fronts humains. Ainsi, Frères, nous ne venons pas vous conter l'histoire d'un dieu ni l'histoire d'un homme qui se voulut Dieu ; nous venons vous rappeler l'histoire de l'Homme tel qu'en lui-même, de Celui qui ne s'ignore plus et entreprend de se remembrer.

Aujourd'hui, le Grand Cerf qui conduit ton peuple croise ses bois puis les unit pour en faire une échelle...

Tu sais ce que cache l'apparence des mots. Avec ton aide, nous tenterons de guérir ceux qui ont oublié, mais sois assuré que nous ne venons rien effacer. La route est longue qui, depuis des millénaires, nous a conduits ici, et nous ne faisons qu'y ajouter une borne car elle ne nous appartient pas. La Vérité n'est pas l'affaire d'un peuple ou d'une robe, tu le sais ; elle est l'idéal de ceux qui avancent sans se retourner, riches de leurs tâtonnements. Nous vous délivrerons toute la lumière d'un cœur et d'un glaive réunis parce qu'avec eux nous dévoilons l'Homme et que, de cette façon, nous délivrons un peu de ce « Vrai » tant cherché. Ainsi tu nous connais mieux... Écoute maintenant l'histoire de Celui qui s'est réveillé, du Maître qui reçut Kristos...

Alors Joseph alla chercher des peaux de bêtes puis des nattes et nous nous installâmes tous, face aux trois prêtres. L'un après l'autre, ils baissèrent lentement leur voile sur leur

visage et un silence de paix descendit sur notre assemblée, un silence compact peuplé des mille êtres de la nature.

C'est ainsi que, pour la première fois sur la terre de Kal, fut narrée l'histoire du Maître Jésus qui avait ouvert la Porte aux autres hommes.

Lorsque Joseph eut fini de parler, la nuit était déjà fort avancée. Les trois prêtres l'avaient écouté avec recueillement et ne l'avaient pas interrompu. Nous demeurâmes longtemps sous le charme de cette narration et des souvenirs qu'elle évoquait. Sur la berge, quelques feux brûlaient que des silhouettes d'hommes et de femmes entretenaient à grands renforts de branchages et d'herbes. Il me sembla qu'ils participaient au cheminement intérieur de nos êtres...

Lorsqu'un long moment se fut écoulé, lorsque les clapotis de l'eau eurent achevé de nous rappeler à l'instant présent, le prêtre qui s'exprimait au nom des autres reprit la parole :

- Ce que tu viens de dire, Frère, n'a nul besoin de commentaires. Je ne ferai pas comme ces scribes et ces maîtres en art de parler qui démontent les récits et les êtres sans s'apercevoir qu'ils en gaspillent la moelle. Leur mental distille une eau de mort. Ton histoire est vraie parce qu'elle parle à mon cœur, parce qu'elle remue en moi des souvenirs qui ne sont contenus dans aucun livre. Elle puise directement aux racines du Grand Frêne¹ ! Je ne veux pas la tuer car elle vivifie celles de mon peuple. Il faut que tu saches que j'y vois en même temps une preuve de notre antique fraternité. Les récits les plus cachés dont on m'a fait jadis le dépositaire utilisent les mêmes signes que le tien. L'esprit de ton Maître intervient, je le sais, à la croisée des chemins de notre ascension. Ainsi, les multiples croix qui servent d'emblème aux hommes de ta race ne sont pas sans me rappeler une histoire qui n'appartient pas à ceux d'ici mais à l'humanité entière. Certains disent que c'est une

¹ Yggdrasil, l'arbre sacré de la Tradition celtique.

légende et que les poètes l'ont enrichie à leur façon. Ceux-là ne savent pas. Ils se rassurent par crainte du vertige né de leur petitesse. Voici donc ce qu'à mon tour je puis vous confier cette nuit... mais que peut être vous connaissez déjà :

Il y a des dizaines et des dizaines de milliers de nos années... sans doute plus encore... les cieux ne se trouvaient pas formés comme aujourd'hui. La grande énergie d'Esus qui renouvelle tout éternellement avait disposé autrement les étoiles. Notre monde n'était pas aussi distant des autres que maintenant. Ainsi, la grande lumière que vous nommez Lune-Soleil parvenait sur cette Terre, plus vive que de nos jours. Quant à l'homme, il ne vivait pas sur ce sol ; les mondes qu'il peuplait étaient multiples dans notre univers. Il n'offrait pas le même visage qu'aujourd'hui et avait déjà subi de multiples métamorphoses dans les grands cycles de vie décidés par Esus. Cependant, sa puissance était telle qu'il pouvait visiter les étoiles du firmament et y connaître les manifestations de la Grande Existence. Peu à peu, il apprit à choisir sa voie et il s'avéra que cette voie fut différente selon l'étoile où il habitait.

Nos vieux enseignements racontent que l'une de ces étoiles se laissa entraîner dans le cycle de la destruction. Les hommes qui y étaient jusqu'alors, ivres de leur puissance, crurent dépasser le Tout dans sa capacité de générer. Lorsqu'ils comprirent que, de ce fait, leur monde allait se dissoudre, ils prirent peur et cherchèrent dans les cieux un sol vierge. Ils s'y rendirent à bord de grandes machines semblables à des chars multicolores. Ce sol, vous le savez, Frères, est celui que nous foulons aujourd'hui. À peine y furent-ils installés qu'ils virent une gigantesque croix embraser les cieux, c'était l'adieu de leur vieille étoile, celle qu'ils avaient tuée. Nombreux furent ceux d'entre eux qui ne parvinrent pas à s'enfuir à temps...

Le feu céleste brûla pendant des lunes et des lunes, dévastant les terres dans toutes les directions de notre univers. Lune-Soleil et les autres en souffrirent. Ainsi, la race des destructeurs s'implanta sur ce qui est notre monde, attirant avec

elle son orgueil et son désir de pouvoir. Les fils de certaines étoiles furent contraints de chercher refuge auprès d'eux car il en est qui s'effrayèrent et résolurent de quitter leur planète blessée ; d'autres se jurèrent de ne pas abandonner la Terre à un peuple destructeur.

C'est de cette façon, Frères, que naquirent les races qui constituent notre monde. Les souvenirs du mal qui les rongea continuent à infester l'air que nous respirons. Voilà pourquoi les Envoyés des Étoiles illuminent nos cieux aux Temps de grande inquiétude. Ils veulent chasser à tout jamais l'image de la destruction incrustée dans tout ce qui vit sur cette Terre. Votre Maître est le nôtre de toute éternité. Il est la force de l'Homme dans l'homme, la résurrection de l'amour oublié, le dépassement de la connaissance de mort.

Disant ces mots, le prêtre qui venait de relever son voile se leva et, s'avançant vers Joseph, lui fit une longue accolade. Cependant, Myriam de Magdala qui avait été si proche du Maître¹ et qui, depuis si longtemps, gardait le silence, rentra dans notre habitation et s'assit. Nous l'en vîmes ressortir presque immédiatement, puis réapparaître, tenant à la main une petite fiole de couleur violette.

- Prends ceci, dit-elle au prêtre, toujours debout. Cette nuit, nous échangeons et unissons nos énergies. Cette huile fut bénie, chargée de forces vives par Kristos lui-même. J'en ai eu le dépôt jusqu'à aujourd'hui ; je sais que le moment est venu de la remettre à qui saura en user.

Sans attendre une réponse, Myriam de Magdala reprit la place qu'elle avait choisie. Je vis son long manteau gris s'unir à nouveau aux autres en s'enfonçant dans notre assemblée.

Alors, l'un des prêtres demeurés assis, saisit fermement une large corne qui lui pendait au côté. Il la porta à la bouche,

¹ Voir "Visions esséniennes" et "l'Évangile de Marie-Madeleine" de Daniel Meurois-Givaudan. Éd. Le Perséa.

ses joues se gonflèrent et un son grave et assourdissant s'envola jusqu'au lointain. C'était un interminable appel nostalgique, déchirant, capable de remuer la mémoire du Grand Amour recherché.

Sur la berge, autour des feux, des chants répondirent à ce cri de l'âme. J'eus la sensation qu'un pacte extraordinaire se scellait ainsi.

Les mélopées se poursuivirent jusqu'à l'aube ; elles nous tinrent éveillés dans une douce torpeur jusqu'à ce que nous puissions apercevoir la naissance d'une nouvelle rosée.

Désormais, notre assise sur la terre de Kal fut solide. Nous en conclûmes qu'il nous faudrait bientôt diviser nos actions. Nous partirions à travers le pays par groupes de deux ou trois non pas pour prêcher, ce qui nous semblait contraire à toute logique, mais afin de partager notre connaissance et pour distiller de-ci de-là toutes les perles d'amour dont nous étions capables. Pourquoi contraindre l'homme à croire lorsque son être profond ne s'ouvre pas ? Peut-on appeler « clef » ce qui force une serrure ? Nous savions qu'il est une parole pour chaque type de cœur, comme un jardinier pour chaque variété de plante.

Il fut décidé que Myriam et moi partirions seuls vers l'Ouest afin de contacter ceux de Palestine qui, depuis longtemps disait-on, avaient élu domicile dans ces contrées. Nous ignorions combien de temps il nous faudrait marcher et en quelle bourgade nous les rencontrerions. Il en fut de même pour chacun des vingt-deux... Nous avions des points à rejoindre autour desquels il nous faudrait rayonner. C'était ainsi que nous pouvions espérer tisser une toile afin de répandre la Parole de Kristos.

Notre but à tous était de réveiller puis de former des êtres sûrs dans les contrées, petites d'abord, dont nous nous donnions la charge. Ces hommes à leur tour prolongeraient notre action en devenant arbres là où ils iraient. Nous ne nous demandions plus comme jadis comment parler aux foules. Nous

nous disions qu'il nous suffisait d'être présents et de raconter simplement ce que nous savions sans vouloir convaincre. L'évidence n'est jamais à démontrer ; on ne la communique pas. On la propose tout au plus et elle est reçue lorsque l'être se trouve au carrefour de sa vie. Elle ne s'adresse qu'à ceux qui ont compris qu'ils ont soif.

Nous agirions donc comme nous l'avions toujours fait, avec, pour tout bagage, la Force qu'Il nous avait communiquée et qui restait à canaliser. Il nous faudrait soigner, parler mais aussi nous taire et laisser venir à nous.

Lorsque nous quittâmes le village sur l'eau et ses trois prêtres, une cérémonie fut organisée au cours de laquelle on remit à chacun de notre groupe un petit pot de bois hermétiquement clos. Il contenait une poudre assez grossière d'un gris profond. C'était une sorte de cendre provenant de cornes de cerfs, pilées suivant une méthode précise et à un moment donné de l'année. Ses vertus, nous assura-t-on, prévenaient et traitaient les troubles cardiaques.

Le départ fut échelonné sur quelques jours ; enfin vint notre tour de nous éloigner, le sac au côté. Les premiers temps de notre cheminement s'annoncèrent rudes. La population du pays de Kal, quoique paisible, paraissait engourdie dans un certain confort. La foule cependant venait à nous ; cela s'opérait par un phénomène dont nous ne saisissions pas le mécanisme même s'il nous semblait que notre auditoire comprenait peu. Pour les hommes de ce pays, Kristos était un composé d'Esus et de Cernunnos. Ils ne voyaient pas toujours les raisons qui nous avaient poussés à franchir la mer. Nos méthodes de soins étonnèrent beaucoup. Selon l'enseignement du Maître, Myriam et moi tentions la réharmonisation des corps par rapport à leur note musicale de base. Nous obtenions cela à l'aide de sons, d'énergie de vie canalisée en des points précis, puis au moyen d'attouchements, très localisés eux aussi.

Notre avance vers l'Ouest se fit extrêmement lente. Nous vécûmes ainsi le long des chemins durant de nombreux mois

sans difficulté véritable mais avec une crainte tenace : celle de l'armée romaine. La région que nous traversions regorgeait, en effet, de militaires et même de marchands romains installés, semblait-il, à demeure. Nous redoutions de porter avec nous ce fardeau qui, jusqu'au bout, avait suivi le Maître : l'accusation d'intrigue contre l'Empire. Peut-être les officiers bardés de métaux et couverts de pourpre avaient-ils entendu parler des soupçons pesant sur le Grand Rabbi et ses hommes vêtus de blanc ? Néanmoins, les ennuis ne vinrent pas à nous et nous vîmes les cohortes passer à nos côtés sans même nous prêter attention...

C'était une vie rude, incertaine, mais aussi une paix totale. Sans doute eût-elle pu se prolonger longtemps de la sorte, partagée entre les soins prodigués et les paroles qui s'écoulaient de nos cœurs... Pourtant, le Destin en décida autrement...

En effet, par un jour de grand vent, le monde prit pour moi un autre visage. Nous avions trouvé une hutte délabrée. Elle était sise au sommet d'une petite montagne ronde habitée par quelques insectes et des épineux envahissants. La route depuis le dernier village avait été longue à travers la campagne odorante et, comme le soleil se couchait, Myriam ressentit de terribles frissons.

Je l'enveloppai du mieux que je pus dans mon manteau et elle s'allongea sur un lit de fortune hâtivement composé d'herbes séchées. Le vent cependant redoubla, ôtant toute possibilité d'allumer un feu. Il fallait accepter les faits : la nuit serait longue, fraîche et difficile. L'obscurité tomba donc, amenant avec elle tous les cris de la nature et des éléments. Au-dessus de nos têtes, la hutte craquait, le vent s'y engouffrait impitoyablement. Nous nous trouvions démunis du plus élémentaire confort alors que Myriam fut rapidement prise d'une forte fièvre.

Avec une promptitude étonnante, des tremblements saisirent tout son corps. Je revois encore ses yeux et leur éclat

étrange à la lueur de la lune : ils plongeaient en moi leurs rayons interrogateurs. Je posai mes mains sur le visage brûlant de Myriam et entrepris une longue prière tout en orientant ma force dans mes paumes. Puis, je tentai de localiser la racine de son mal en vibrant au rythme de son corps, en apaisant celui-ci au moyen du souffle. Mais la longue obscurité ne faisait que commencer... La fièvre qui, un instant avait paru décroître, redoubla... Peut-être me manqua-t-il, cette nuit-là, de cette énergie, de cette confiance qui avaient si souvent fait de nous, jusque-là, des vainqueurs avant même d'avoir entrepris nos combats ? Peut-être fallait-il qu'un chemin s'arrête là ?...

Les membres de Myriam tressaillirent avec plus d'intensité et je me rendis compte qu'elle perdait conscience. Seuls quelques rares mots incompréhensibles parvenaient à s'échapper de ses lèvres, entre deux contractions.

Pour la première fois, je me sentis totalement démuni. Combien étaient-ils, ces êtres que nous avions soulagé des pires fièvres et sorti des griffes des épidémies ? Fallait-il que l'art d'Essania ne serve pas à celle qui l'avait tant pratiqué ? J'aurais voulu brûler des herbes... Je n'en avais pas ! Pendant une bonne partie de la nuit, mes paumes ne quittèrent pas les roues de feu de son corps, les dynamisant ou les apaisant selon le cas... Lorsque l'aube pointa ses premiers rayons, toute énergie s'était enfuie de moi et il me sembla que mon corps était comme un roc froid. Le visage de Myriam était livide, ruisselant de sueur. Dehors, le vent se calmait un peu et je me levai dans l'espoir de pouvoir allumer un grand brasier. Les tressaillements de Myriam s'étaient faits plus espacés et sa respiration lente donnait l'illusion d'un profond sommeil.

Cependant, comme je me retournai en direction de la porte, j'entendis une sorte de froissement venant du lit de feuilles. Immédiatement, je fis volte-face. Myriam était étendue sur le côté, le teint gris, la peau tendue. Alors... Je compris... Je compris que Myriam était partie pour l'or du temps... Je me sentis tomber à genoux, privé de toute force, hébété.

Je ne parlerai pas de cette seconde de déchirement. Il me suffit de l'avoir revécue et d'en sentir encore tout le poids. C'est toujours sur soi-même que l'on pleure... et que l'on crie à l'injustice sans souci de comprendre...

Myriam fut veillée trois jours et trois nuits dans le silence de la petite montagne pelée et je l'ensevelis près de la hutte, sous la terre et la pierre, parmi les ronces et la lavande.

CHAPITRE III

Les jardins d'Iesse

Les semaines qui suivirent le départ de Myriam me laissèrent dans une profonde torpeur et je cherchai un isolement total. Je me battais contre moi-même, contre cette partie de mon être qui me faisait la rechercher égoïstement alors que je connaissais son bonheur présent. Je me revis aussi seul que dans l'obscur labyrinthe du Krmel, en quête d'une source d'air et de lumière. La disparition de Myriam était mon piège, je le savais. C'était comme un voile épais au moyen duquel une force insidieuse tentait d'étouffer ce qui avait été réveillé.

Je restai quelques semaines à méditer autour de la petite hutte. Il m'aurait été possible d'appeler Myriam ou de projeter mon corps jusqu'à elle, mais je savais qu'il ne le fallait pas. Chacun tient son rôle et si celui-ci ne nous plaît pas, nous n'avons pas à en accuser la Fortune. Nous sommes notre propre Destin.

Dans mon esprit encore confus, je ne parvenais plus à ordonner les idées. Il me souvient alors avoir réclamé un signe avec toute la force de mon corps ; j'appelai le Maître, j'appelai toutes les énergies que je sentais présentes et cruellement muettes.

Un matin enfin, pour toute réponse j'entendis un cri retentir dans la montagne. Il paraissait s'envoler vers moi à tire

d'aile. On m'appelait. Quelques silhouettes attirèrent mon attention au sommet d'un petit rocher grisâtre. Il y avait là plusieurs hommes ; ils m'adressaient de grands mouvements de bras tout en venant dans ma direction. Pour la première fois depuis longtemps, je crus deviner mon nom qui résonnait dans les hautes collines. Je fis quelques pas. Quatre hommes vêtus de larges culottes et de longues tuniques serrées à la taille émergèrent lentement d'un repli du terrain.

- Es-tu bien Simon, Frère de Jésus ?

Le Frère de Jésus ? Je faillis dire non, tant cette appellation sonnait étrangement en moi... Jamais je n'avais été dénommé ainsi et jamais, sans doute, n'avais-je moins mérité un tel titre !

Un Frère en Jésus ne pouvait pas dormir ainsi près d'un tombeau et d'une hutte. Quelque chose n'allait plus et le titre dont on me gratifiait me jeta dans un profond trouble pendant un court mais terrible instant. Je le reçus comme un baume et une gifle salulaire.

- Est-ce toi, Simon ? reprit l'un des hommes dont le visage ne m'était pas inconnu. Nous te cherchions partout depuis bien des jours et nous désespérions de te trouver ! Tu dois venir, il y a trop de malades chez nous. Nos prêtres ont dit que tu devrais venir avec celle qui t'accompagne.

La demande était autoritaire, sans ambages, prononcée d'une voix à la fois rocailleuse et chantante. Nos regards se croisèrent rapidement et je vis dans les yeux de l'homme la réponse à mon appel. C'était un ordre, le signal de mon départ. Je n'ai pas prononcé un mot, me contentant de sourire. Sans attendre, j'ai pris ce qui restait de mon sac et j'ai dit oui de la tête.

Ce jour-là marqua un nouveau départ, un nouveau soleil. Je n'étais plus allé vers les autres et les autres étaient venus vers moi ! Cette pensée tournoyait en moi-même, éclairée bientôt par cette réflexion de Kristos : « Les autres ? Comment pouvez-vous parler des autres ? Ne voyez-vous pas comme

vous êtes liés ? La clarté de votre cœur complète celle de celui que vous appelez autrui. Soyez autrui et vous serez partout à la fois, dans tous les esprits, vous serez ce que Je Suis, c'est-à-dire vous-mêmes ! »

Ce jour-là, je sentis qu'une flamme ardente jaillissait du creux de ma poitrine. Elle était semblable à un rayon vert, frais et apaisant. J'y voyais la force de Myriam ajoutée à la mienne, opérant jusque dans mes moindres gestes avec une précision absolue.

Une nouvelle fois, je dus donc parcourir la contrée, de bourgade en bourgade et je joignis mon savoir à celui des prêtres en place. Parfois, on me parlait d'un « autre Frère » que l'on avait vu à quelques milles de là. Je ne ressentais pourtant pas la nécessité d'aller vers lui ; il me suffisait d'avoir appris qu'il travaillait aussi pour la Grande Conscience Cosmique qui dort encore sur cette Terre.

À cette époque, je tentai plusieurs contacts avec ceux de Moïse établis depuis longtemps dans la région. Ces actions furent infructueuses ; les cœurs et les vies de ces hommes me semblèrent singulièrement fermés. Leur Moïse n'était pas celui que je connaissais et il me sembla qu'en eux ne vibrât que la Lettre. Plus que ceux du Grand Temple de Jérusalem, ils craignaient le Père.

Avec crainte, ils fermèrent donc leur porte aux paroles du Maître, lui qui avait banni ce mot de notre cœur. Je comprends aujourd'hui que leur réaction, leur histoire, n'étaient pas celles d'un peuple précis ou d'une caste définie ; elles étaient celles de tout homme qui refuse de regarder autre chose que ce qu'on lui a toujours montré. L'esprit d'immobilité a le visage de l'esprit de sommeil. Celui du mouvement passe souvent par l'inconfort et parfois par le scandale, mais il faut choisir... « La Force du Deux appartient à celui qui piétine et qui martèle le sol de son pas duel, disait le Maître... Celle du Trois se projette en avant à travers tous les risques, elle est en quête de l'Omniprésence et s'identifie à l'énergie du Un. »

Joseph m'avait confié un manuscrit appartenant à la Fraternité. Je devais le remettre à ces hommes mais il n'en fut donc pas ainsi. Mon effort, celui de tous ceux ayant posé pied sur ce sol, se concentra alors dans le choix et l'instruction d'hommes et de femmes dont le front s'ornait déjà de la flamme de Kristos. Je n'eus pas à marcher vers eux ni à parcourir les foules pour sonder les regards ; ils vinrent à moi, à nous, sans qu'il fût nécessaire d'échanger de profondes et graves paroles. Le vocabulaire de l'amour est toujours simple. Il fait fuir ceux qui ne le sont pas et qui craignent d'afficher une forme de gaîté. Les Frères d'Essania ne furent jamais tristes dans leur façon de s'exprimer car l'Esprit véritable en expansion n'est pas du domaine des reclus.

Bon nombre des hommes qui se présentèrent à moi et - je le sus - aux autres Frères, appartenaient à des familles de guerriers. Ils possédaient des domaines et avaient des domestiques à leur service. Ils vivaient dans une entente relative avec Rome et s'étaient habitués à voir ses armées défiler et contrôler la région. Leurs personnalités, leur position sociale me déroutèrent tout d'abord. Ces hommes se présentaient toujours bardés de cuir, de peaux et de métaux, la taille chargée de riches coutelas. Je revois certains d'entre eux m'offrir l'hospitalité dans leurs grandes demeures de bois fortifiées. Ils écoutaient mes paroles que je voulais de liberté et de paix et leur cœur me fut acquis rapidement sans que je comprisse toujours ce que j'avais fait. Il fallait qu'un fil directeur les plaçât là, à un moment précis... et qu'ils entendent !

Contre mes espoirs, ils n'abandonnèrent pas leurs armes ni leur ascendant que je jugeais abusif sur leur domaine. Je compris cependant qu'ils avaient raison, leurs raisons.

Aucun de nous ne pouvait former des Frères à part entière. On naissait directement de la souche d'Essania ; c'était pour nous un enseignement ancestral et cette même souche devrait s'éteindre un jour, pour se transmuier en une autre dont nous ignorions le visage.

Se pouvait-il que ces rudes guerriers, bien que maniant des concepts de paix et d'amour, fussent nos successeurs sur la terre de Kal ? Des soirées entières, la question demeura brûlante en mon cœur. Avais-je le droit de tout donner à ces hommes ? Joseph et les autres allaient-ils faire de même, là où ils étaient ? Mon âme disait « oui » mais ma raison se refusait à l'entendre.

Un soir, dans la riche demeure de bois sculpté appartenant à l'un des guerriers qui m'hébergeaient, je me décidai à recourir à une vieille méthode de notre peuple. La pièce que l'on avait mise à ma disposition était vaste. Les cloisons et le plafond se composaient d'une multitude de troncs de petits conifères dont certains, habilement ouvragés, représentaient des visages faisant songer aux Forces de la Nature. Je bénéficiais d'un large siège, objet auquel je n'étais guère accoutumé, et d'un lit bas pourvu de quelques coussins. J'avais fait ôter la multitude de peaux dont le mur et le sol étaient ornés à mon arrivée. Leur rayonnement éthérique nuit à la pureté d'un travail psychique, hormis dans certains cas précis.

Par chance, mon hôte possédait des résines pouvant faire office d'encens. J'en brûlai de petites pincées aux quatre coins de la pièce et je disposai dans un plateau métallique un peu de la terre sablonneuse de l'endroit. À la lueur d'une torche, j'y dessinaï, à l'aide du doigt, une croix aux branches égales et une spirale régulière partant de son centre vers la périphérie du plateau. Cela accompli, je me plongeai dans la prononciation du son « M » propre à la Fraternité, puis je me couchai, l'esprit vide. La nuit passa et, lorsque je me réveillai, la réponse désirée m'attendait. La spirale tracée la veille avait disparu, soigneusement effacée par une sorte de souffle qui avait épargné la croix. Selon le code défini par la Fraternité dans l'enceinte du Krmel, cela signifiait « oui ». Oui, je devais faire confiance aux chefs rudes de cette contrée ; oui, je pouvais leur léguer le contenu de mon cœur. La réponse était nette, d'autant plus claire que l'opération n'avait rien de magique. Ceux

d'Essania n'aimaient guère manier des forces extérieures à eux et au Grand Agent Universel... C'était moi-même, mon corps lumineux que j'avais projeté vers la terre du plateau qui avait parlé. Il n'est pas d'interrogation dont nous ne portions la réponse inconsciemment, et nous serions bien moins aveugles si nous comprenions que, toutes les nuits, nous buvons à une source claire. Il nous faut nous joindre à ce que nous sommes, à notre force première si nous voulons savoir et pouvoir... C'est si simple... Notre manque de foi brise tout !

Ainsi confiai-je donc l'entière Parole de Kristos, la vie du Maître, les méthodes d'Essania et l'existence des Frères des Étoiles à quelques fiers seigneurs de Kal. Ainsi firent ailleurs les nôtres.

Selon la demande de Joseph, un accord symbolique fut scellé : les chefs initiés à notre enseignement s'engagèrent au port des cheveux longs, cela en mémoire d'un autre pacte bien plus ancien...¹

Tout se passa alors très rapidement. Devant les yeux de mon âme s'animent encore les images de ces hommes rudes auréolés d'un feu d'argent et parlant à leurs petites troupes de guerriers ou de serviteurs, d'un grand Maître de Justice qui avait vécu au-delà des mers. Ils leur racontaient la vie de celui qui avait hébergé Kristos, affirmant aussi que chacun était apte à Le recevoir à son tour... Les prêtres qui connaissaient la marche des cycles s'associèrent bientôt à leur mouvement et je vis des assemblées se former sur les places des villages, au sein même des marchés. On parla de l'abandon des chaînes, de l'indépendance et de l'union des êtres.

Mais pour Rome, les êtres n'étaient que des corps, des volontés à briser ! Les réunions publiques firent peur et d'éternelles scènes se déroulèrent devant mes yeux : des étals ren-

¹ Les descendants de ces chefs furent ceux que l'on connaît sous le nom de « rois mérovingiens ».

versés, des foules dispersées. La légion romaine, pilum au côté, imposait sa loi et se méfiait...

Le jour se leva enfin où je devais tourner une des grandes pages de mon propre livre. Il était convenu que je m'adresserais à une foule hétéroclite sur le marché d'un petit village côtier. Ceux qui la formaient me connaissaient pour m'avoir maintes fois vu au côté de leurs seigneurs. Les images de ces instants m'emplissent encore d'émotion et d'une étrange sensation... On m'avait fait une place sur une table de bois et les hommes et les femmes, disparates, commençaient à se rassembler bruyamment sous un soleil pâle.

Avant que j'eusse pu dire quoi que ce soit, une troupe d'hommes en armes fit irruption à l'angle d'une rue. C'était des légionnaires romains. Ils avançaient au pas de charge, la lance plaquée au côté droit, soulevant de petits nuages de poussière. Leur approche rapide et silencieuse sur le sol sablonneux déclencha une véritable panique. En peu de temps, ceux qui étaient présents furent dispersés sans ménagement. Je revois des paniers renversés, des jarres cassées, des étals et leurs chargements de poissons piétinés ou laissés à l'abandon. Je ne sais la raison qui me fit rester là, sans réaction... Était-ce le souvenir du Maître à Magdala ? Il n'y avait pas de peur en moi, pas même de crainte... une simple confiance ou une prescience !

Vingt lances vinrent appliquer leur fer sur ma poitrine et longtemps elles attendirent un ordre. Alors, enfin, un centurion parut qui prononça quelques phrases brèves d'une voix calme. On me noua rapidement les poignets et je fus emmené hors du village. J'ignorais où l'on me conduisait. Personne ne m'avait questionné ni même adressé la parole. Je marchai donc en silence, attaché étroitement à l'encolure d'un cheval. Nous parcourûmes sans doute ainsi quelques milles dans la campagne plate et marécageuse. Dans le lointain se dessinait, émergeant de la brume chaude, la ligne des petites montagnes

bleues. Je la contemplais et je pensais à une hutte que le vent balayait peut-être encore...

Soudain, mon escorte parut décider un arrêt. Un groupe d'arbres chétifs aux troncs noueux se présentait à notre gauche. Deux légionnaires me poussèrent rudement vers eux et une profonde sensation de froid, irraisonnée, se saisit de moi. Je n'eus pas le temps de m'interroger et je me retournai brutalement dans la direction des soldats. Alors, je vis comme un bras qui s'élançait vers moi et un éclair déchirant... Je perçus un bruit sourd, un choc au creux de ma poitrine. Puis, plus rien... Plus rien pendant l'espace d'un court instant. Fugitive sensation de vertige... Une image jaillit, baignant dans une clarté inhabituelle. Je me reconnus enfin, allongé sous un arbre, une lourde et courte lance plantée dans le thorax.

Il n'y eut nulle terreur, nulle douleur, et tout s'effaça.

Lentement, l'image de mon corps sans vie fut soufflée par une brise blanche, dissoute dans un souffle doux. Je m'abandonnai à une forme de torpeur, pris par la fraîcheur d'une myriade de langues de feu tourbillonnantes.

À nouveau, mon corps m'apparut comme entre les deux pans d'un rideau que l'on écarte. Les soldats l'avaient déplacé et le recouvraient rapidement de branchages et de pierres. La vision fut brève et je me sentis aspiré au cœur d'une force, vers une énergie impossible à localiser. Comment décrire ce qui suivit alors ? Comment ne pas trouver les mots ridicules face à ce que je vécus ?

Je vis un monde blanc, plus blanc encore que toutes les neiges de nos rêves ; je vis sa blancheur prendre vie puis exhaler toutes les teintes de l'arc-en-ciel. Je vis des montagnes et des forêts, des arbres et des calices multicolores, des mers et des rivages de diamants. Je vis la Paix, la Paix qui n'était pas celle des hommes !

C'est ainsi que les Jardins d'Iesse m'ouvrirent leurs portes. Je m'éveillais, et les images de ma vie sur Terre se précipitèrent en moi avec toute la force de l'amour que j'avais cher-

ché. C'était les maisons de mon village, les rives de Capharnaüm, les yeux du Maître, le sourire de Myriam, mes erreurs, mes joies...

Je regardai la goutte d'eau que nous avions tenté d'ajouter au grand Océan que cherchent tous les cœurs. Je songeais... Une herbe couverte de rosée se présenta sous mes pieds, la terre des âmes ! Une voix cristalline m'emplit alors, plus gaie que toutes celles que j'avais connues.

J'ignore aujourd'hui d'où elle venait exactement et ce qu'elle distilla longuement en moi. Pourtant, je sais qu'elle ne naissait de personne. La force qui l'habitait appartenait au Tant Désiré. Elle était celle qui n'inscrit le mot « fin » nulle part. Elle avait un nom, un seul, semblable à mille soleils : AMOUR.



Le Maître Jésus continua d'enseigner en secret au Krmel jusqu'à un âge avancé.

Lorsque l'heure fut venue, il quitta son corps de sa propre volonté. Ses proches virent alors sa forme de lumière resplendissante et d'une densité telle qu'elle semblait être son corps physique s'élever lentement au-dessus du Krmel.

Cependant, son corps de chair tenu en parfait état d'incorruptibilité séjourna dans le monastère plusieurs siècles encore puis fut transporté avec le concours des Frères des Étoiles... plus à l'Est.

Ainsi s'exprima pour nous la Mémoire du Temps.

Fin du tome I.

Tome II : "Chemins de ce temps-là".

Table des matières

LIVRE I

Chapitre	I - Zérah	11
Chapitre	II - Le Pourim	21
Chapitre	III - Départ	31
Chapitre	IV - Le Krmel	45
Chapitre	V - La Parole d'hier et de demain	57
Chapitre	VI - Lire les êtres (l'aura)	73
Chapitre	VII - La voix de lait	97
Chapitre	VIII - Autour du vieux Jacob	107
Chapitre	IX - Le labyrinthe	121
Chapitre	X - Jérusalem	143
Chapitre	XI - Les pierres levées	157
Chapitre	XII - Parmi les Zélotes	179
Chapitre	XIII - La nuée de paix	189
Chapitre	XIV - Au pays de la Terre Rouge	199
Chapitre	XV - Aux pieds du Veilleur silencieux	213

LIVRE II

Chapitre	I - Baptêmes	225
Chapitre	II - Les dix-sept années	237
Chapitre	III - Où sont vos vraies armes ?	249
Chapitre	IV - Nourritures et tabernacles	265
Chapitre	V - L'arbre aux sept racines	277
Chapitre	VI - Sur la route de Jéricho	287
Chapitre	VII - Les cent vingt	303
Chapitre	VIII - Sous le soleil de Magdala	315
Chapitre	IX - La voix de la transmutation	327

Chapitre	X	- Ils lui construisaient un trône de pierre	339
Chapitre	XI	- La nuit de Gethsémané	349
Chapitre	XII	- Les Frères d'Héliopolis	363
Chapitre	XIII	- Golgotha	379
Chapitre	XIV	- Le mystère	397
Chapitre	XV	- Retrouvailles	407

LIVRE III

Chapitre	I	- Les vingt-deux	419
Chapitre	II	- Vers l'or du temps, Myriam	429
Chapitre	III	- Les jardins d'lesse	443

DANIEL MEUROIS-GIVAUDAN

L'ÉVANGILE DE MARIE-MADELEINE

Selon le Livre du Temps

Et si l'éveil de la conscience passait aujourd'hui par une sensibilité plus féminine ? Et si Marie-Madeleine n'avait pas été la pécheresse repentie des textes officiels, mais bien autre chose... ?

Jusqu'à il y a peu de temps encore, le grand public ignorait totalement que celle qui apparaît de plus en plus comme la première disciple du Christ avait inspiré un évangile. Pour intrigant et fascinant que soit le manuscrit portant son nom et qui fut découvert à la fin du XIX^e siècle, celui-ci n'en demeurerait pas moins incomplet, car amputé d'une bonne partie de ses pages. Il restait, par conséquent, un fossé à combler et, pour cela, il fallait remonter un peu plus à la source...

Depuis de nombreuses années, on connaît Daniel Meurois-Givaudan pour ses écrits concernant la pensée essénienne et celle des origines du Christianisme. Loin de l'exégèse, sa méthode de travail a toujours fasciné. En effet, elle se base sur la lecture des Annales akashiques. C'est en utilisant cette capacité que l'auteur s'est donc, une nouvelle fois, immergé dans la Mémoire du Temps afin de nous restituer de manière audacieuse une version intégrale et originelle de l'Évangile de Marie-Madeleine.

Cette version, qui constitue le cœur du présent livre, se devait cependant d'être éclairée, commentée et revitalisée.

Voilà pourquoi, tout en nous permettant de plonger dans la vie et l'ambiance des débuts de notre ère, Daniel Meurois-Givaudan entreprend de nous fournir ici une compréhension novatrice et aisée d'un texte majeur.

Résolument actuelle, son approche est ainsi susceptible de répondre à un grand nombre de questions qui se posent à nous avec insistance.